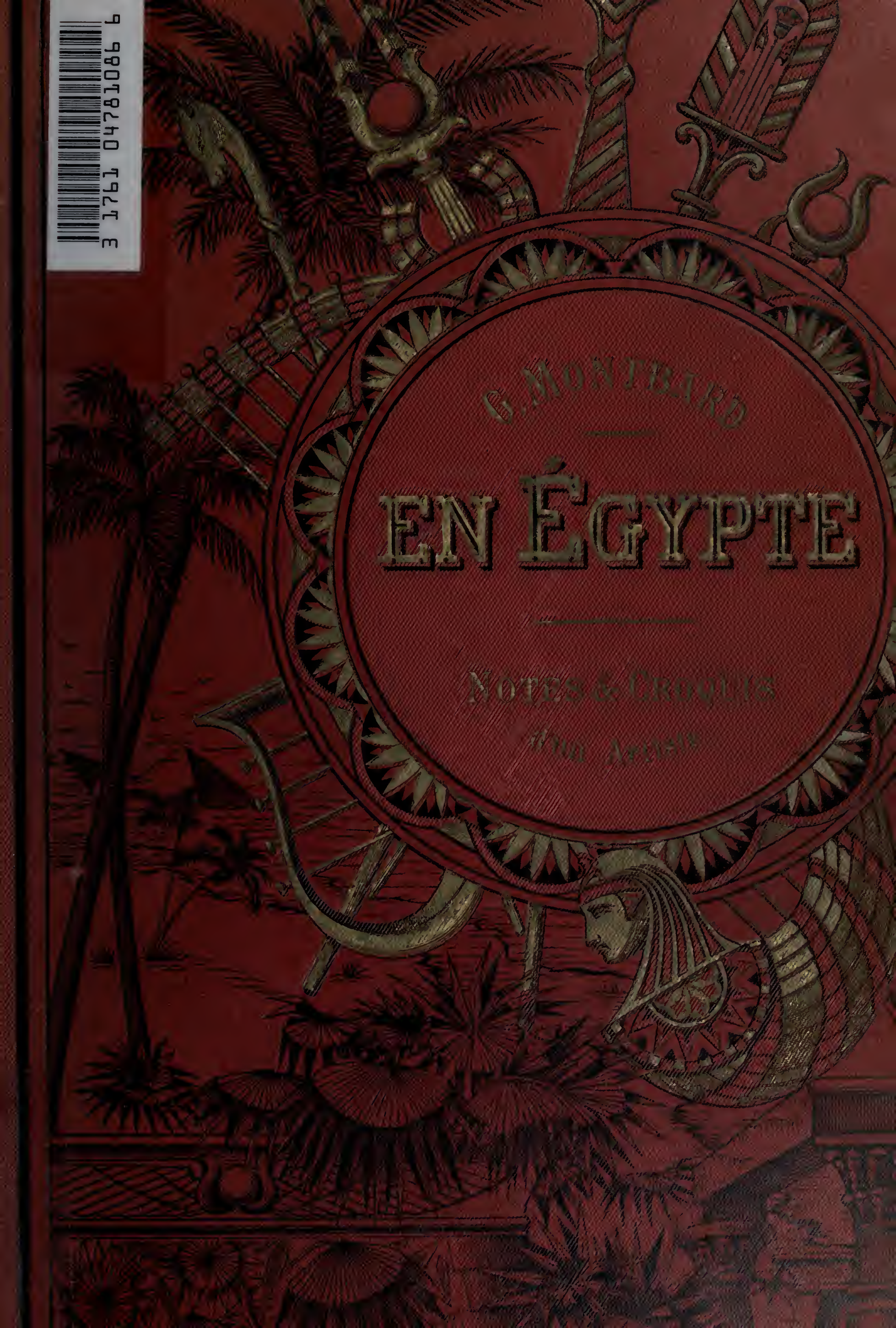
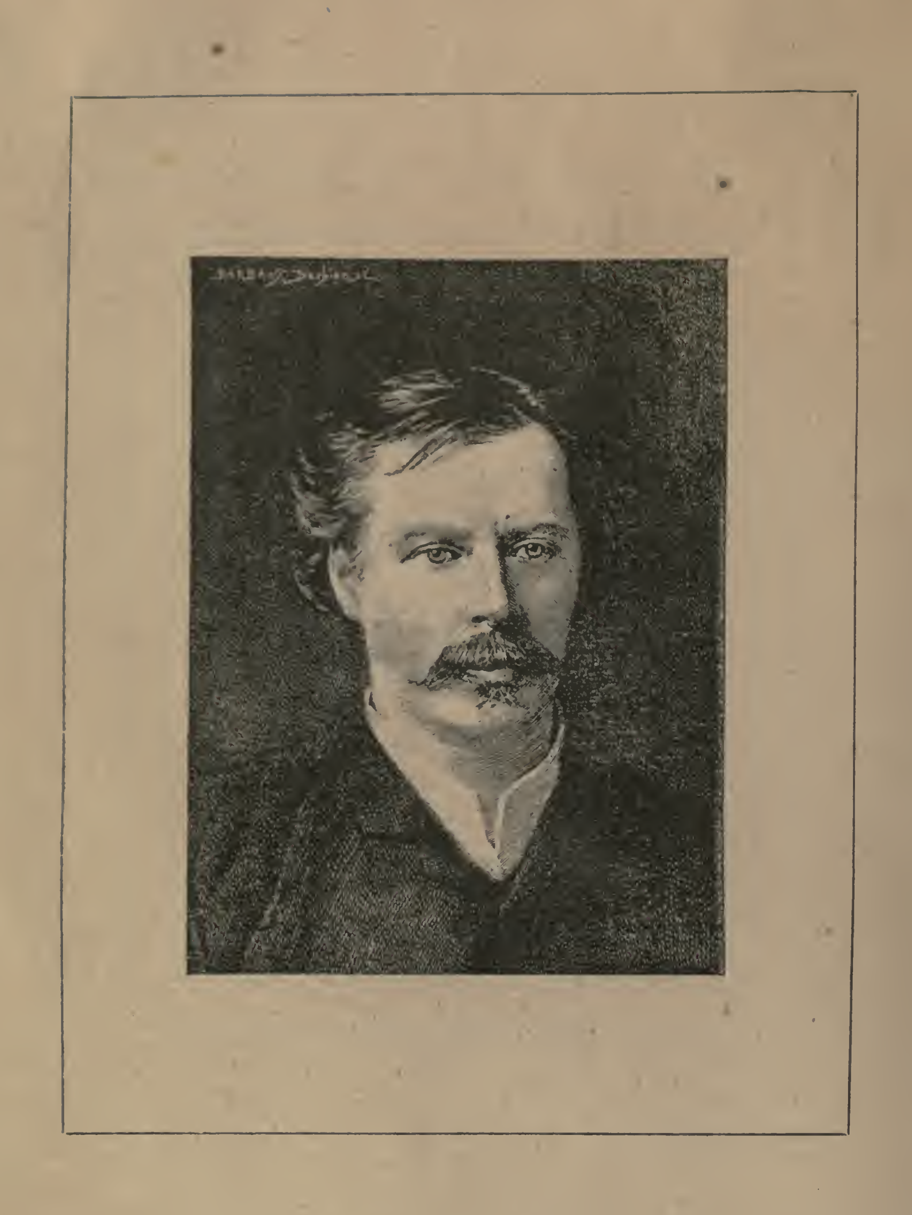

3 1761 04781086 6
G. MONTBARD
EN ÉGYPTE
NOTES & CROQUIS
d'un Artiste

EN ÉGYPTE



G. MONTBARD



G. MONTBARD

EN ÉGYPTE

Notes et Croquis

D'UN ARTISTE



MONDE ILLUSTRÉ

13, QUAI VOLTAIRE, 13

PARIS


LIBRARY
JUN 4 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

Pour bien dire ce que je vais essayer d'exprimer, pour faire une bonne préface, en un mot, il faudrait beaucoup d'esprit, suffisamment d'humour et pas mal d'audace ; or, l'esprit, chassé des livres par le réalisme, court la pretantaine dans les rues de Paris ; l'humour fait ses farces à Londres et ne quitte pas Fleet Street ; et, à notre époque, on a beaucoup plus de toupet que d'audace ; aussi, comme je ne puis mettre la main au collet de l'esprit, ce vagabond qu'on ne rencontre jamais ; comme l'humour a fait son *home* de l'office du « Punch », à Londres, et que le toupet ne remplace pas l'audace... je serai obligé de me passer de ces trois auxiliaires indispensables, et de me tirer comme je pourrai du guêpier, où je me suis si bénévolement fourré.

Toutes les fois que la bile se développe outre mesure chez un bipède, que sa poche à fiel déborde, ou que les esprits vitaux surexcités se précipitent tumultueusement au cerveau, se meurtrissant contre les parois de la boîte osseuse, cavalcadant échevelés à travers les enroulements des plis de l'encéphale, il éprouve le besoin d'épancher cette bile, avant-coureur de la jaunisse, de vider ce fiel qui corrode les tissus, aigrit ses humeurs, d'ouvrir une soupape aux vapeurs de sa cervelle en ébullition, d'en expulser les scories. La manifestation de cette purge intellectuelle se traduit sous la forme tangible d'un livre, exutoire où le patient étale délayé ou condensé, en un nombre indéterminé de pages, l'état morbide de son cerveau, obsédé par l'impitoyable démangeaison de sécrétions âcres, pernicieuses et abondantes... Le malade est sauvé... mais le public infortuné, sur qui retombe la douche délétère, est

atteint ; il contracte le mal, les bacilles se développent à l'infini dans les fungus de l'imagination, s'acharnant à leur exécrable besogne, et l'épidémie fait rage ! J'ai été mordu par le terrible animalcule... à mon tour je me sauve en expectorant ma bile !

On a tellement conscience, en agissant ainsi, de commettre un acte agressif contre la société, d'être un perturbateur de la bêtise humaine, que l'on éprouve instinctivement, pour peu qu'on ne soit pas absolument perverti, le besoin de s'en excuser, de faire son « meâ culpâ » sous la forme d'une préface bien anodine et fort doucereuse que le public, ce vieux blasé, rusé comme un Peau-Rouge, ne lit jamais! J'ai trop de respect pour la routine pour ne pas lui emboîter le pas, en y allant de mon petit acte de contrition sournois... et le public ne serait pas le public s'il dérogeait à sa louable habitude de passer l'hypocrite préface.

Donc j'étais à Marseille, et déjà les symptômes de la maladie, dont le paroxysme devait enfanter l'élucubration, dont j'écris ici la préface, se manifestaient avec une intensité vigoureuse : mon fiel fermentait comme une cuvée de vin doux ; le flux et le reflux impétueux d'une bile en révolte et d'un sang indompté montaient et descendaient que c'était une vraie bénédiction! Mon mal battait son plein. Ce jour-là, je flânais tristement à l'ombre des arbres du cours Belzunce, digérant péniblement une bouillabaisse indéfinissable. En chemin, je m'arrêtai pour écouter un charlatan qui, au milieu du silence d'une foule ébahie, faisait un speech remarquable. Entre autres cures merveilleuses opérées par ce savant disciple d'Esculape et contées par lui, une m'avait particulièrement frappé par sa prodigieuse originalité. Je ne puis mieux faire, en relatant cet événement incroyable, que de citer textuellement cette partie du discours de l'éminent docteur, dont j'ai scrupuleusement noté les expressions ; la voici :

« ... En Afrique, j'étais au Caire, lorsqu'on me présenta une jeune fille qui, quinze ans auparavant, s'était endormie sur les bords du Nil ; un petit crocodile s'était introduit dans sa bouche, puis dans l'estomac et enfin dans le ventre, où, depuis cette époque, il causait d'affreux ravages... Que fis-je? Messieurs, je fis placer cette jeune fille sur le dos, je lui frottai le nombril de mon baume, et à l'instant même l'ombilic eut quatre-vingt-dix centimètres d'ouverture, et les assistants purent voir, avec autant d'effroi que d'admiration, sortir du ventre de cette malheureuse enfant un monstrueux crocodile! Je n'exagère point, Messieurs, en vous assurant qu'il était long de quinze pieds et gros comme un cochon d'un an... »

Ce fut une révélation... Ces paroles firent sur moi une impression profonde, ineffaçable, et décidèrent du choix du théâtre où se développeraient les phases de la maladie, du moule dans lequel je présenterais au public le fruit de ses œuvres. A partir de ce moment, je brûlai de voir le pays où les crocodiles, par une loi inéluctable d'atavisme, se logent dans le corps des habitants, y prennent pension, grossissent et s'y engraissent comme autrefois les Dieux dans les corps des animaux sacrés, et en déguerpissent avec cette étonnante facilité...

Je partis pour l'Égypte !

Depuis, j'ai parcouru la vallée du Nil, j'en ai décrit les étranges et multiples aspects, m'étendant complaisamment sur le présent, plongeant parfois dans les sombres épaisseurs du passé, pour en remuer les couches séculaires et faire crever à la surface quelques bulles amusantes, échos assourdis des temps disparus !

Ayant beaucoup voyagé et beaucoup lu d'historiens, des modernes surtout, j'ai acquis une incontestable habileté dans l'art de raconter des fables, de dénaturer les faits et de les arranger suivant les exigences de ma fantaisie ou les besoins du moment... le lecteur s'en apercevra aisément.

J'ai ajouté quelques milliers d'années au nombre vertigineux de siècles que l'on attribue si généreusement à l'Égypte, d'accord en cela avec ses anciens et vénérables prêtres, ces bavards circonspects, roublards comme de vieux charlatans, qui en contaient si joliment aux Grecs crédules venus pour les interviewer.

J'ai admiré la beauté et les proportions des formes du Sphinx, ce monstre qui n'a de remarquable que sa taille, moins pour rendre hommage à la vérité que par déférence pour l'enthousiasme, bizarre, de ses admirateurs à outrance. J'ai, pour la même raison, renchéri sur les éloges décernés au temple de ce même Sphinx, cette sorte de caverne un peu dégrossie de Troglodytes.

Je me suis extasié devant les masses imposantes des Pyramides, de celle de Chéops surtout, dont le caractère cunéiforme en fait de droit le clou de l'Égypte... puisque l'on doit être suffoqué d'admiration devant ces « barbarismes en pierres de taille ».

J'ai décrit l'élégant profil des obélisques, ces grosses bornes bêtes, ces pals de Titans.

J'ai constaté sans sourciller la « robuste délicatesse » des temples de la vallée du Nil, le génie de leurs architectes, l'art prodigieux qui présida à leur érection, tout en étant parfaitement convaincu que cette débauche de

calcaire, aboutissant au jour sur une large échelle, d'édifices lourds et disgracieux ne prouvait absolument rien en faveur de l'art ou du génie de leurs prétentieux architectes... au contraire!

Les enluminures criardes des tombeaux de la vallée des Rois, ces sortes d'images d'Épinal sur stuc collées sur des quarts de lieue de murailles, m'ont laissé très froid, et les chauves-souris, qui pullulent dans ces tuyaux funèbres, m'ont fort agacé... Je n'en ai pas moins « frissonné sous la rafale des souvenirs du passé », avec quelques colis Cook romanesques, qui s'étaient fourrés là-dedans et avaient, malgré cette respectable émotion, grande hâte d'en sortir.

Je n'ai pas manqué de trouver « sublimes » ces raides et gigantesques statues de Dieux, qui sont en grand ce qu'un magot chinois est en petit.

J'ai prodigué les louanges à l'île de Philae, cette perle d'Égypte, qui n'est en somme, sauf le temple hypèthre, avec ses trois grêles palmiers, qu'un amas de décombres calcinés par le soleil, de temples éventrés, de colonnes renversées.

La cataracte, ce résultat grandiose de la boutade d'un Dieu en colère, m'a fait souvenir de la pièce de Shakespeare... « Beaucoup de bruit pour rien ! »

Les burlesques de la théogonie incohérente de l'Égypte, sa ménagerie cocasse, m'ont remémoré les pensionnaires du jardin zoologique, les mascarades de la mi-carême, mais ne m'ont nullement prédisposé à croire, comme un grand égyptologue, qu' « au sommet du Panthéon égyptien plane un Dieu unique, immortel, incréé, invisible et caché dans les profondeurs inaccessibles de l'être » ; et, s'il y plane quelque chose, ce ne peut être que le souvenir de l'immense et criminelle folie de ceux qui improvisèrent les silhouettes falotes de cet Olympe baroque, jetant audacieusement en pâture à l'imagination imbécile des peuples enfants, ces mythes sans queue ni tête, qui fourvoyèrent si longtemps l'humanité désorientée dans sa marche vers le vrai.

J'ai noblement parlé de la sagesse des « plus reconnaissants de tous les hommes », et regretté que, au lieu de nous léguer, par ricochet, cette fameuse sagesse, dont nous cherchons à nous débarrasser aujourd'hui, ils ne l'aient pas conservée pour leur usage particulier ; ils s'en fussent sans doute fort bien trouvés..... et nous encore mieux !

J'ai exalté le Nil, vanté la limpidité de ses eaux bourbeuses, chargées d'insectes et de fucus, et la variété qui existe dans la désolante uniformité

de ses rives, où échoue de temps à autre le cadavre gonflé d'un nègre du Soudan, d'un Arabe ou d'un chameau couvert de plaies bleuâtres, Cook le Grand, Thomas Cook, Cook le Circulaire, cet entreprenant manager de la locomotion universelle, roi de la haute et basse Égypte, prince du Fleuve-Dieu, et son intelligent Barnum ne m'eût jamais pardonné d'avoir inconsidérément attaqué son capital, troublé le cours de son Pactole.

Se baigner dans ses eaux est, paraît-il, chose des plus agréables; j'en parle par ouï-dire, ne l'ayant jamais fait par crainte qu'un oxyrinque, facétieux et gourmand, ne me jouât le même tour que celui qui fut si fatal à Osiris et rendit Isis à jamais inconsolable.

J'ai trouvé l'eau du Nil une délicieuse boisson; et quand on pense que les princesses du sang des Ptolémées, mariées à l'étranger, s'en faisaient envoyer dans des contrées très éloignées, je serais fort mal vu à avancer ici qu'elle est saumâtre, produit des pustules sur la peau, surtout pendant les premiers jours de la crue, et que les anciens Égyptiens ne la buvaient jamais pure.

Le Nil sans crocodiles ne serait pas le Nil; aussi, pour que l'on ne m'accusât pas d'avoir confondu ce fleuve divin avec un vulgaire ruisseau, comme un certain général la Seine avec la Marne, ai-je parlé des crocodiles. J'en ai vu d'ailleurs... un! gros comme un lézard, suspendu par les reins à une ficelle tenue par un Arabe, qui voulut me le vendre vingt piastres... J'eus le tact de refuser, ne voulant pas priver le grand fleuve du seul crocodile qu'il possédât du Caire à la première cataracte, et aussi de peur qu'en cédant à la tentation de l'emmener en laisse avec moi, Typhon, se trouvant trop à l'étroit dans cette minuscule carapace, ne jugeât à propos de déménager et d'élire domicile dans mon individu beaucoup plus ample; les Dieux sont si capricieux et si amoureux du confort!

Redoutant à l'extrême d'être conspué par les Orientalistes orientalisant, je me suis extasié devant les merveilles vermoulues, à équilibre instable, de l'art arabe, la gracieuse fantaisie de ses entrelacs, l'imprévu de ses arabesques, la grâce de son ornementation... n'osant avouer que ces mosquées ressemblaient à des pièces montées, ses entrelacs à une calligraphie entortillée, son ornementation à du toc des plus criards.

J'ai décrit le pittoresque du haillon arabe fourmillant de vermine; la pureté de l'atmosphère des bazars... empestés par l'odeur de l'encens brûlé, de l'eau de rose, des fientes des ânes et des dromadaires, combinée avec les fades effluves des denrées de toutes sortes, empilées dans des

échoppes de quelques pieds carrés, et les pénétrantes senteurs de bouc des fellahs.

J'ai plaint ces derniers, parce que tout le monde plaint les fellahs, surtout les aimables philanthropes qui, en Égypte, leur caressent le plus assidûment le dos de leurs courbaches.

Je ne voudrais pas critiquer l'allure de ces braves baudets du Caire, ces cabs de l'Orient, mais cependant je tiens à ne pas laisser ignorer qu'après une demi-heure de trot, on se sent les fesses diablement tallées, heureux quand on n'a pas été désarçonné une ou plusieurs fois par un mouvement de rein, aussi subit qu'imprévu, qui leur est tout à fait particulier.

Les chameaux, qui nous laissent froids à Paris... où ils ne sont pas rares... nous intéressent de suite énormément dès que nous mettons le pied en Orient; aussi ai-je payé le tribut d'admiration qui lui est dû, à ce vaisseau du désert, dont le double mouvement de roulis et de tangage, lorsque vous êtes perché sur sa bosse, vous produit un effet analogue à celui que vous éprouvez sur le pont du paquebot, de Douvres à Calais, si vous n'avez pas le cœur précisément solide.

Pour ne pas inquiéter les intéressants désœuvrés, les « well-to-do people » plongés dans les délices de l'hôtel de Louqsor, cette Capoue de la haute Égypte, j'ai exagéré la salubrité de ce pays... d'insolations, de dysenteries, d'ophtalmies, de fièvres intermittentes, de bubons, d'hypertrophies monstrueuses, de lèpre tuberculeuse; infesté de reptiles, de scorpions, de mouches et de moustiques.

Craignant de dégoûter du voyage les gens au tympan délicat, à l'oreille civilisée, j'ai passé sous silence l'éternel et déchirant grincement des sakiehs, l'aigre gémissement des rebecks, le ronflement monotone des darabouks, la voix nasillarde et perçante des virtuoses arabes, le mugissement prolongé et discordant des trombones de leurs orphéons, la cacophonie insupportable de la musique du Khédive.

Je n'ai pas voulu enlever ses illusions à Gérôme, en disant que les almées réfugiées à Esneh sont maintenant d'affreuses coquines, laides et vieilles, chaussées de bottines éculées, habillées d'une sorte de robe de chambre à ramages, de couleur crue, qui se grisent avec du vermouth; ni lui dire que la danse du sabre ou de la guêpe n'est plus qu'un mauvais cancan très répugnant, qui se performe sur le plancher de terre battue d'un bouge infect, à la lueur d'une chandelle fichée dans le goulot d'une bouteille vide, placée sur une table en bois blanc bancale. C'est même bien contre mon

gré que j'ai dû constater qu'aucun Arabe un peu respectable ne met les pieds dans ces caboulots malpropres, et qu'ils sont uniquement fréquentés par quelques colis Cook ramollis, amenés par des drogmans « à la coule », au mieux avec les « amis de ces dames ».

Je dois le dire, malgré tout mon respect pour notre vieille aïeule..... hélas! toute la célèbre sagesse de l'Égypte se résume aujourd'hui dans les acrobaties graveleuses de Karagueuz, sa science dans les jongleries de ses Psylles, sa religion dans les convulsions épileptiques de santons immondes, les tours de valse d'une bande de derviches tourneurs et le balancement hideux des derviches hurleurs. A ses imposantes cérémonies d'autrefois ont succédé la fête du retour du Tapis, ce prétexte fourni à un prêtre, ivre de haschisch, de fouler aux pieds de son cheval les côtes de quelques idiots fanatiques ; et l'anniversaire sanglant de la mort de Hussein et Hassan, où une autre variété de bigots s'ingénie à se taillader les chairs, à se perforer les joues, au milieu d'horribles hurlements.

J'ai assez maltraité les touristes en général, et les touristes anglais en particulier, parce qu'il est reçu qu'un touriste anglais, qui, en réalité, est très correct et beaucoup moins ennuyeux que les autres, doit être quand même un animal des plus désagréables.... Il est vrai que je me suis fâché tout rouge contre un compatriote, hurlant à tue-tête et sans désemparer des refrains de café-concert dans les hypogées de Thèbes ; et que j'ai vu un Allemand briser carrément et emporter, comme si c'eussent été de simples mouvements de pendules, des morceaux des syringes de Beni-Hassan, et que si de très curieux spécimens de peinture sur stuc, du temple d'Abydos, n'ont pas disparu dans les « profondes » de ces mêmes Teutons, c'est grâce à l'énergique intervention de touristes anglais, indignés de ce vandalisme aussi dévergondé que tudesque.

Enfin, et ceci est le plus grave de mon cas aux yeux du plus grand nombre, j'ai dit tout le mal que je pensais de la Bible et de cette monstrueuse conception du cerveau du sémite de Jéhovah, l'inspirateur supposé de ce livre pernicieux, de ce Saint Livre malsain par excellence, où il n'y a pas un seul crime qui n'ait eu pour auteur un de ses héros, à commencer par Jéhovah lui-même, ce comble d'incohérence, cet être sot, ignorant, grincheux, tracassier et mesquin, qui semble atteint d'un delirium tremens chronique et incurable, qui ne décolère pas, qui voit rouge, et qui, à l'exception de son peuple, qu'il ne ménage guère d'ailleurs, a pris en grippe le reste de l'humanité.

J'ai traité aussi fort irrévérencieusement le Dieu du jour, le funèbre vainqueur du Paganisme, le sentimental remplaçant d'Osiris, et fort brutalement malmené les ministres ineptes, féroces et égoïstes qui, au lieu de le rendre supportable, ont commis l'inexcusable faute de le rendre ridicule et odieux.

On a bien le droit, après tout, d'avoir quelque humeur contre ces sinistres grotesques qui nous trépignent sur l'estomac depuis des siècles, s'installant par la persécution avec les édits de Théodose, accaparant ensuite toute la fortune de l'Europe, grâce à l'ingénieux coup de bourse de l'an 1000 et finissant par le gâtisme avec la proclamation de ces deux dogmes idiots de l'Infaillibilité du Pape et de l'Immaculée Conception.

Une farce, quelque absurde et désagréable qu'elle soit, ne peut cependant pas se prolonger indéfiniment : voilà presque deux mille ans que dure cette mauvaise plaisanterie inventée par quelques déclassés hargneux et que voudraient continuer éternellement ses propagateurs modernes n'ayant que ce seul moyen d'existence. Il est temps d'y mettre fin, et cela prendra des siècles ; le « Credo quia absurdum » a la vie si dure !

AVIS AU LECTEUR

Ce qui frappera surtout dans l'ensemble de ce qui précède et de ce qui va suivre, sera le décousu évident qui y règne d'un bout à l'autre ; on ne se trompera pas, en y voyant une image fidèle de l'état de mon esprit, lequel est une conséquence immédiate de celui de notre siècle détraqué, rongé par une athumia colossale et incurable.

On remarquera que je suis souvent sorti de mon sujet : ceci m'est arrivé chaque fois que ce dernier m'a ennuyé... et j'y suis rentré dès que les digressions, qui m'en avaient écarté, m'ont fatigué à leur tour... un reste d'habitude d'enfance de faire l'école buissonnière !

Un amour insensé et précoce pour le tapage, se transformant plus tard en un goût immodéré pour la grosse caisse, dont les mâles grondements me causaient des jouissances infinies, a persisté dans mon âge mûr fâcheusement influé sur la nature de mon talent... De là les ronflements sonores de certaines de mes phrases, aussi vides que l'intérieur de ces bonnes peaux d'ânes, ces délices de ma jeunesse, ces Benjamins de ma maturité !

J'ai fait beaucoup de citations latines, non pour laisser supposer chez moi une érudition qu'on ne saurait y trouver, mais par une sorte d'instinct de barbare amoureux de l'inconnu, par suite d'une attraction irrésistible pour le mystérieux, d'un penchant invincible à prononcer des paroles énigmatiques ! J'ai dû avoir certainement des oracles ou des pythonisses parmi mes ancêtres. Il me faut cependant rendre cet hommage à la vérité, que j'ai compris le sens de quelques-unes de mes citations, celles que j'avais apprises par cœur au collège, mais je dois avouer qu'elles me plaisent infiniment moins que les autres, dont le sens m'échappe ; elles n'ont plus pour moi l'attrait du fruit défendu, ce sont des Èves après la pomme... elles sont déflorées !

J'ai, chaque fois que je l'ai pu, voilé la vérité... par pudeur! Cela sent trop la fable... la vérité toute nue... sortant d'un puits surtout... D'abord, c'est indécent, et puis ça jette un froid! Les Athéniens, ces spirituels blagueurs, les ingénieux inventeurs de cette piquante allégorie, l'ont rarement fait sortir du fond de son humide domicile, l'y laissant se morfondre avec un sans-gêne des plus helléniques et un manque complet de galanterie. Les Grecs avaient raison, et ce n'est pas moi qui lui tendrait la perche pour l'aider à remonter, trouvant fort malséant de dire leur fait aux gens, et fort désagréable de s'entendre dire à soi-même ses vérités.

J'ai cité, suivant les circonstances, tous les clichés connus, ces vieux clichés inoffensifs qui ont bercé notre enfance de leur ronron magistral et monotone; et, par amour du pittoresque, j'ai respecté la légende de Cléopâtre mordue par un aspic, au lieu d'avoir le mauvais goût d'admettre, avec le baron Larrey, de l'académie, que cette séduisante héroïne s'est suicidée avec un boisseau de charbon, comme une simple grisette parisienne.

Par un excès de modestie, dont on me saura gré, j'ai rarement cru à ce que j'écrivais, trouvant chose fort blâmable cette trop grande confiance en soi-même: ce serait, en effet, par trop d'impertinence si lorsque, passant notre existence à nous créer les plus folles illusions, à nous nourrir des plus décevantes chimères, nous poussions la naïveté jusqu'à croire à ces illusions, l'ingéniosité jusqu'à donner un corps à ces chimères, la bêtise jusqu'à être dupes nous-mêmes des artifices de notre cerveau indiscipliné, et que, pour comble, nous ayons la prétention singulièrement outrecuidante d'en imposer la croyance aux autres.

J'ai pris certaines libertés avec le Dieu des chrétiens; mais la bonté qu'on lui prête est si grande, qu'il me pardonnera certainement mon intempérance de langage, et le lecteur charitable ne pourra mieux faire que d'imiter un exemple venu de si haut... Ce que se garderont bien de faire ses ministres, que j'ai fort méchamment traités, et qui le méritent en tous points.

En saupoudrant çà et là mon récit de mots anglais, je n'ai fait que suivre cette toquade du jour d'en fourrer partout sans rime ni raison, s'autorisant sans doute de l'exemple de l'Égypte, dont les copurchics, après l'invasion des pasteurs, s'empressèrent d'adopter une foule de mots venus de l'Asie, affectant même de prononcer à la mode syriaque ceux de leur propre langue. Cette faiblesse est d'autant plus impardonnable chez nous, que les Anglais n'y ont pas encore débarqué, que je sache, et que, par suite, nous ne pouvons invoquer l'excuse qu'avaient les Égyptiens... de s'être contaminés au contact du vainqueur.

J'ai prodigué un peu partout l'argot, ce piment de la littérature moderne, plus préoccupée dans son raffinement byzantin de ciseler convenablement

des phrases, d'y enchâsser avec goût des mots choisis avec soin, et d'écouter pâmée la musique de sa prose discrètement sonore, que de trouver une idée à loger dans ce palais éblouissant.

Entre autres défauts que je possède, et que je ne veux pas citer ici, me berçant de cette douce illusion qu'ils échapperont peut-être à la perspicacité du lecteur, j'ai celui d'être extrêmement bavard ; c'est là malheureusement une faiblesse dont je n'ai su ni voulu jamais me débarrasser, et qui, à force de vivre avec moi, tolérée d'abord, indispensable après, a fini par prendre pied chez moi pour tout de bon et être tout à fait de la maison. Je prie le lecteur d'avoir pour cet hôte malencontreux une partie de l'indulgence que j'ai montrée à son égard... sans aller toutefois jusqu'à souhaiter que ce vilain défaut s'acclimate chez lui, comme il l'a fait chez moi, où le terrain était des plus propices pour une colonisation de ce genre!

A PROPOS DES ILLUSTRATIONS

Quand les expressions m'ont manqué, pour sortir convenablement de l'inextricable enchevêtrement de mes pensées, j'ai eu recours au dessin : de là cette quantité d'images qui chamarrent ce livre, et qui méritent la même confiance que le texte, le crayon n'ayant fait qu'accentuer et compléter les divagations fantaisistes de la plume.

Salut! lecteur, et bonne chance!



AUBADE

A CETTE BONNE VIEILLE ÉGYPTE

LA GRAND'MÈRE DES NATIONS

O présent du Nil! Temple d'Osiris! Terre auguste des Pharaons et des fellahs, de la courbache et du bagchiche, du lotus et du papyrus, des scarabées et des crocodiles, du livre des morts et des mausolées, des ophtalmies et des éléphantiasis! Charnier sacré! Sainte vallée des larmes et regrets éternels! Vénérable Égypte, qui reposes endormie sur tes momies innombrables, dans le néant gigantesque de tes constructions colossales et inutiles, et le secret indéchiffrable de tes hiéroglyphes, je te salue!

Gloire à toi, mystérieuse aïeule du monde; chercheuse infatigable de sublimes niaiseries; interrogeant la mort pour connaître la vie; élaborant, recueillie entre tes déserts pendant des milliers de siècles, les éléments de l'idée humaine, enfantement laborieux qui t'a coûté la vie et nous a donné cette superbe civilisation dont nous mourons, nous tes petits-neveux névrosés, incapables d'en supporter les capiteux effluves!

Gloire à toi! mère de justice, posant avec Thoth, dans les livres hermétiques, les bases de la science, cet entassement vertigineux d'hypothèses, l'A B C de la sagesse, cette civilité puérile et honnête des nations; les principes de la justice, «cette souveraine extravagance, cette généreuse imbécillité ».

Gloire à toi! mère génératrice des Dieux, toquée de génie, dont le cerveau phénoménal inventa cette fantaisie macabre et pittoresque du rite du jugement des morts; thaumaturge audacieux, établissant à la fois le double principe de la palingénésie et de l'insondable bêtise humaine; créant d'un bloc le dogme de la métensomatose, et ce monstrueux et éternel panthéon, cette énigme insoluble, si turlupinante pour la curiosité inquiète et maladive de notre siècle sur le déclin, remontant fiévreusement à nos origines, acharné à une reconstitution impossible d'un passé incertain.

Gloire à toi! qui, pour la plus grande jubilation de touristes ineptes abrutis devant tes idoles aux poses roides, taillas les images étranges de tes divinités apocalyptiques dans le granit et le calcaire de tes montagnes; couvrant tes plaines de temples de Titans, incisant sur leurs massives parois tes hiéroglyphes interminables; dressant avec un art parfait et une science prodigieuse tes obélisques hermétiques, tes pyramides fantastiques, ton sphinx merveilleux, ton labyrinthe, ce tour de force de tes architectes; creusant dans les chaînes arabique et libyque ces speos insensés, ces hypogées funèbres aux murs enluminés comme les pages d'un vieux missel du moyen âge; jetant avec une profusion inouïe cette multitude infinie de mastabas ennuyeux; exécutant avec une sagacité inconcevable et une habileté surprenante ces gigantesques travaux qu'après cinq mille ans, nous reprenons avec timidité et achevons avec peine!

Gloire à toi, illustre vaincue! Le Dieu fait homme, le lutteur Jésus t'a domptée, toi la dompteuse terrible! Il a détruit ta céleste ménagerie, étranglé tes Dieux, dispersé leurs Thérapeutes!

Qu'ils reposent en paix dans l'Amenti, à l'occident, derrière le lac d'Osiris, tes animaux sacrés, ces demeures des âmes de tes divinités, ces personnifications à poils, à plumes ou à écailles des attributs de la force primordiale du Dieu unique incréé, s'engendrant et s'enfantant lui-même dans les espaces infinis.

Gloria victis! Gloire à vous! saintes bêtes révérées, appartements des Dieux!

Vache enviée, qui recèles dans tes larges flancs l'âme d'Isis-Athor, la Vénus ténébreuse au teint d'or pâle, au pur ovale, au profil droit, aux longs yeux veloutés, ardente et inconsolable épouse d'Osiris, inconnue et impénétrable, mère et matière de ce qui existe, source mystérieuse de toutes choses!

Oie du Nil, en qui réside Seb, le pondeur de l'œuf du monde, la matière contenant les germes de la vie, époux de Nout, père de Ra!

Scarabée, qui ornes le front ; lion à la robe lumineuse, qui es le *buen retiro* du cébire Phtah, le demiurge, le seigneur de la sagesse, la lumière qui accomplit toutes choses!

Ibis noir d'Éthiopie et cynocéphale aux fesses d'azur, maison de ville et de campagne de Thoth trismégiste, le hiérogrammate, là colonne parlante, le verbe vivant, le psychopompe, cornac des ombres, prince des croque-morts!

Serpent replié sur toi-même, qui contiens l' « absolu » dans Knouphis l'androgyne, le souffle divin, celui qui fabrique lui-même (comme Bergeret), la mère génératrice des Dieux!

Chacal au museau pointu, pied-à-terre d'Annubis latrator, cerbère des tombeaux, veilleur des momies!

Bennou au plumage or et cramoisi, ami d'Osiris, le Dieu d'Abydos, le seigneur de l'Amenti, le soleil nocturne, le bon principe qui féconde sans cesse Isis!

Hippopotame mastoc, palais de Set, l'esprit du mal, l'ennemi d'Osiris!

Épervier saint, à l'aile fulgurante, emblème des Dieux solaires, du soleil dans sa course radieuse de Ra, debout au milieu de son équipage d'Akhimou-Ordou et d'Akhimou-Sekou, avec un Hor à l'arrière et un Hor à l'avant dans la barque sacrée qui vogue enveloppée dans les replis du serpent Mehen sur le céleste Ouer-ness!

Grand vautour fauve, symbole de la maternité, dédié à Mouth, la Déesse-mère, dans le sein de laquelle s'engendre lui-même Ammon-Ra, taureau de sa mère, principe générateur par excellence, à qui le bélier et le céraste sont consacrés!

Chat et lionne de Sacht-la-Grande, l'amie chérie de Phtah, la force créatrice et dissolvante, celle qui purifie et celle qui punit!

Fameux Apis de Memphis, né d'un rayon céleste! Mnevis d'Héliopolis, au poil noir et hérissé! Onuphis d'Hermonthis, le bon génie! Réceptacles paisibles et cornus des incarnations divines!

Uraeus ailé, au cou gonflé de venin, qui ceins la tête des Dieux et des Rois, symbole terrible de leur inexorable souveraineté!

Et vous : Bouc lascif de Mendès! Loup de Syout! Ichneumon d'Héracléopolis! Crocodile du nome arsinoïte! Chouette de Saïs! Faucon et musaraigne de Butos! Sourfs et colombe d'Isis!

Vous, poissons sacrés : phoque, anguille, carpe, oxyrinque phallivore, honorés dans toute l'Égypte!

Vous, ail et ognon, respectables légumes, par lesquels on jurait !

Toi : Palmier presque humain, aux frissonnantes amours, qui gémis quand on te coupe ! Acacia, dans le tronc duquel se dissimula Osiris ! Persœa d'Isis à qui l'on confiait son cœur !

Votre règne est à jamais fini, ô enchevêtrement hétéroclite de bêtes, d'arbres, de plantes, de légumes, types disparates d'une théogonie compliquée ; anneaux disloqués du plus admirable enchaînement d'extravagantes élucubrations que la cervelle de l'homme ait jamais rêvé !

Graves et solennelles théories de prêtres, aux cheveux et aux sourcils rasés, aux longs vêtements de lin, cessez vos lustrations parfumées d'hysope, vos Dieux sont morts ! la barque d'Isis a chaviré !

Prophètes redoutés, couverts de colliers d'or, chargés d'amulettes, vous ne consulterez plus les entrailles des victimes, ni le cours des astres, pour connaître et prédire l'avenir !

Hiérostolites, vous ne parerez plus les simulacres des Dieux !

Arpedonaptes savants, arrachez les plumes qui ornent votre tête, l'encre de votre canon est desséchée, votre calamis est brisé, vous ne porterez plus vos tables sacrées couvertes d'hiéroglyphes, vous n'écrirez plus vos rituels funéraires !

Horoscopes, jetez votre horloge et vos palmes, vous ne tirerez plus des présages du mouvement des animaux sacrés !

Ieropsaltes, vous ne chanterez plus les hymnes des Dieux et les règles de vie pour les Rois, d'Hermès, en vous accompagnant sur des sistres d'or !

Sphragistes, vous n'appliquerez plus votre sceau sur la victime destinée au sacrifice !

Pastophores, gardiens des temples, vous ne porterez plus le baris d'Isis les lits ni les secours !

Mélanéphores, le voile noir d'Isis est déchiré, vous ne le placerez plus sur vos épaules !

Comastes, vous ne présiderez plus aux repas des jours de fête !

Néophores et zacores, vous n'aurez plus à veiller sur les objets du culte.... il n'y a plus de culte !

Entrepreneurs de pompes funèbres, votre ministère est inutile !

Désignateur, tu ne marqueras plus sur le côté gauche du mort le morceau de chair qu'il faudra enlever !

Coupeur, tu ne te serviras plus de la pierre d'Éthiopie, pour faire l'incision

indiquée par ton collègue, et tu n'auras plus à fuir, au milieu de la malédiction publique, poursuivi à coups de pierres par les assistants !

Embaumeurs, laissez là le natron, le vin de palmier, la gomme de cèdre, la myrrhe, le cinnamome et les parfums de toutes sortes dont vous oignez les morts, les bandelettes dont vous les entourez, les pinceaux et les couleurs qui vous servent à orner leurs cercueils ; votre rôle est fini... Anubis n'est plus... On ne fait plus de momies, on rend à la terre ce qui appartient à la terre !

Et vous, habitants des deux Egyptes, vous ne mangerez plus de miel ni de figues le jour de la fête de Thoth ; vous ne célébrerez plus, au mois de Pao-phi, les fêtes de la grossesse d'Isis et du bâton du soleil ; à celui d'Athyr, celle de la perte d'Osiris ; au solstice d'hiver, anniversaire de la naissance d'Harpocrate, vous ne donnerez plus les prémices de vos jardins, et ne promènerez plus sept fois une vache en procession autour du temple, en l'honneur de la recherche d'Osiris ; — au mois de Tybi, en souvenir de la venue d'Isis et de son retour de Phénicie, vous ne lui offrirez plus de gâteaux, sur lesquels on aura représenté un hippopotame enchaîné, symbole de Typhon vaincu par Isis et Horus ; — vous ne fêterez plus, le premier du jour de Phamenoth, l'entrée d'Osiris dans la lune ; et, aux Pamylies, vous ne porterez plus les simulacres du triple phallus, pour honorer les couches d'Isis ; — en Pharmuti, vous ne pleurerez sur les javelles, en invoquant Isis ; — au mois de Payni, vous n'assisterez pas aux sacrifices, munis de gâteaux marqués à l'effigie d'un âne lié, vous disant les uns aux autres de « ne pas donner à manger à l'âne », « de ne pas porter sur vous de bagues d'or » ; — le 12 de ce même mois, le jour de la fête de l'inondation, vous n'offrirez pas au Nil sa fiancée magnifiquement parée ; la larme d'Isis, la goutte de rosée solitaire, qui purifie et chasse toute corruption, ne tombera pas cette nuit-là, ni plus jamais, car les yeux d'Isis sont clos pour toujours ! — Il n'y aura plus, le 30 d'Epiphi, la fête des yeux d'Horus ; et le dernier mois de l'année, en Messori, vous ne présenterez plus à Harpamte les prémices des légumes !

Le temps des fêtes est passé ! L'ère des longs deuils commence.

Et vous, redoutables et resplendissants Pharaons, au pschent surmonté de l'Uraeus menaçant, on a troublé votre long sommeil, on vous a découverts comme les carriers découvrent quelquefois d'un coup de pic quelque crapaud attardé, resté prisonnier pendant une couple de siécles dans sa cellule de lias... On a violé le secret de vos sépultures !

Les amoncellements de vos blocs de pierre, le mystère de vos hypogées, le silence de vos hiéroglyphes, n'ont pas défendu vos restes royaux de l'avidité des conquérants de la vallée du Nil, des fouilles irrespectueuses et de l'indiscrète curiosité de la savante Europe. On a retrouvé les entrées obstruées ou murées de vos dernières demeures, pénétré dans vos chambres mortuaires, soulevé les lourds couvercles de vos sarcophages de basalte ou de porphyre, éventré vos cercueils de cèdre ou de sycomore à quadruples enveloppes, déchiré les masques de vos momies, arraché leurs ornements; des mains profanes ont dénoué les bandelettes qui emprisonnaient vos membres raidis!

L'œil de lynx des égyptologues a trouvé la clef de vos mystérieux hiéroglyphes, et traduit les longs rouleaux de prières de vos papyrus!

Des hommes graves vous examinent à la loupe, analysant des parcelles de vos sacrés individus; on mesure votre angle facial, la largeur de votre indice nasal, la forme de votre crâne; on discute votre authenticité entre une prise de tabac et une cigarette; on colporte vos momies d'une façon fort irrévérencieuse; la douane méfiante fouille au passage les caisses qui les renferment, par crainte que les restes de Rhamsès ou de Sésostris, expédiés francs de port, ne servent de prétexte à passer en contrebande un litre de cognac ou une boîte de regalias! Cook, votre Barnum, vous exhibe à prix réduits aux snobs de la Grande-Bretagne, aux désœuvrés de Paris, aux yankees du Nouveau-Monde, aux imbéciles de tous les pays! Vous êtes tout simplement un objet de curiosité et de commerce, on fait de l'argent en vous vendant en détail aux touristes, de la couleur en traitant chimiquement vos membres emmaillotés... Et les grands fouleurs des peuples, eux qui ont tenu jadis tant de place dans le monde tiennent maintenant dans un modeste petit tube de zinc étiqueté « noir de momie », ont pour sarcophage la boîte à couleurs d'un rapin blagueur et servent à ébaucher des pochades d'atelier.

Vos corps exposés dans les vitrines de nos musées, font l'étonnement des bonnes d'enfants et des pioupious; vous êtes une chose, un bibelot, un souvenir d'Egypte! On place une de vos mains, un doigt médium ou votre orteil sur une étagère, entre un magot chinois et un vase du Japon!

Vous êtes de vieux meubles, numérotés, classés, fort bien catalogués, affreusement tripotés par les descendants de ces mêmes Tamahou à peau blanche, aux yeux bleus, nos ancêtres, représentés il y a six mille ans, par vos scribes, sur les murs de vos syringes, les bras liés, la tête sous le talon

des Pharaons, les grands conculcateurs de peuples... *Sic transit gloria mundi!*

Le fanatique Théophile a jeté bas le branlant édifice de votre Panthéon usé : la statue pourrie et pleine de rats de Sérapis, la dernière incarnation d'Osiris sortie de la convulsion suprême de votre culte à l'agonie, a été brisée à coups de hache par un légionnaire de Théodose; ses débris, livrés au feu, ont flambé au milieu des huées des Nazaréens et, hélas! aussi des sarcasmes amers de ses adorateurs, indignés de la complète impuissance de leur Dieu à se défendre!

Tes Dieux sont morts... *Dolorosa mater!* Pauvre Egypte figée dans ta hiératique majesté : les aigles fientent sur les épaules de tes colosses qui craquent; les vautours reposent sur les sommets ébréchés de tes monuments; la chouette loge sur les chapiteaux écornés de tes temples; le chacal rôde la nuit à travers les colonnes brisées de tes salles hypostyles; le hideux céraste rampe sous les décombres de tes pylônes écroulés; les colosses de Memnon, fils de l'aurore, n'adressent plus leurs hymnes au soleil levant; tes chefs-d'œuvre s'en vont par miettes dans les poches des touristes; tes obélisques déracinés sont transplantés dans toutes les capitales du monde. Tes monuments grandioses, qui marquaient les étapes de ta prodigieuse civilisation, disparaissent peu à peu ensevelis sous les sables du désert, mouvant linceul qui s'étend lentement sur tes gloires passées!

De profundis!...

De tes formidables triades de Memphis, de Thèbes et d'Abydos, est sortie la triade chrétienne, cette lugubre Trinité, hyène à triple tête qui, depuis près de deux mille ans, hypnotise et dévore le monde affolé.

L'implacable Jéhovah a détrôné le bienfaisant Osiris ; le Christ mélancolique a chassé le pâle et doux Horus; la pudique et immaculée Marie a déchiré le voile de la bonne Isis, foulé aux pieds son croissant, écrasé de son talon la tête du serpent Mehen et « l'absolu » loge dans le corps d'un pigeon!

Sous le poids de la croix du Nazaréen, la bonne barque des millions d'années a sombré dans les profondeurs de l'Abym. Ra, le rayonnant, le vainqueur des ténèbres, le protecteur des Pharaons, et sa barque d'Hor, d'Akhimou-Ordou et d'Akhimou-Sekou, se sont évanouis à jamais!

La chanson de Manneros est oubliée, un stupide rituel a remplacé les admirables livres d'Hermès; la triade juive a chassé la triade égyptienne!

Les studieux hiérophantes d'Isis fuient, poursuivis par les huées des ignares ministres du Très-Haut ; la ménagerie d'Osiris est en déroute, et de la basse-

cour de l'Éternel s'échappe un horrible et discordant concert de hurlements, un effroyable cantique d'actions de grâces! Le lubrique cochon de saint Antoine et la truie prolifique pourchassent, avec de féroces grognements, le lascif bouc de Mendès; le chien de saint Roch mord les mollets d'Anubis; le renard catholique saute à la gorge de son chacal; le taureau de saint Luc terrasse le bœuf Apis; le lion de Ra s'enfuit épouvanté devant le rugissement du lion de saint Marc; l'aigle de saint Jean tord le cou à l'épervier d'Horus; le serpent de Knouphis se débat entre le bec de la colombe, et l'Absolu, qui s'échappe de son corps mutilé, est happé au passage par le vorace Saint-Esprit; les chevaux de l'Apocalypse jouent aux quatre coins avec l'âne de Typhon, tandis que le Leviathan livre un combat homérique à son hippopotame: le dragon biblique fait des farces au malheureux crocodile apprivoisé d'Arsinoë, qui a flairé de trop près le sacré cœur de Jésus, l'agneau vindicatif lancé à la tête de Thoth le livre aux sept sceaux, et le pauvre Trismégiste, serrant ses livres entre ses bras, se sauve éperdu, stupéfié de la tenue désordonnée de ces Dieux nouveaux venus, de ces rastaquouères envahissant l'Olympe!

Lucifer le Révolté a « tombé » le roux Typhon, Jésus a vaincu Horus : au lieu de la larme d'Isis, de la goutte de rosée salutaire, tombe sur la terre l'amertume de la coupe de la colère du Très-Haut; la croix ansée, la clef de vie d'Osiris est brisée, et à sa place se dresse le sinistre gibet du crucifié et sa grande ombre noire pèse sur nous, et partout où elle s'étend souffle un vent de mort... Le divin coup d'État a réussi, le Dieu à poigne l'emporte... Jéhovah triomphe! Assis sur son trône, d'où sortent « des tonnerres et des voix, resplendissant comme le soleil en sa force, il paraît semblable à une pierre de jaspe et de sardoine », dans le cercle de ses lampadaires, environné de ses eunuques, séraphins, dominations, chérubins, puissances, trônes, vertus, anges, archanges, principautés, et de ses vingt-quatre bonzes à barbes blanches, à couronnes d'or, prosternés à ses pieds.

Hosannah! Hosannah! Gloire à toi, Seigneur, au plus haut des cieux! à ton tour de dire : Fort est Jéhovah, faible l'impie! Haut est Jéhovah, foulé l'impie! Vivant est Jéhovah, mort l'impie! A ton tour, plagiaire, de parodier la devise d'Isis et de t'écrier au milieu de ta bande de parvenus : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin, qui était, qui est et qui sera! »

. . . .

. . . .

Et une plainte déchirante, une épouvantable clameur, intense, énorme, délirante, pareille au souffle puissant d'une bête monstrueuse, monte depuis presque deux mille ans vers le ciel, et les accents retentissants des orgueilleux *Te Deum*, des sonores *Alleluia*, des glorieux *Magnificat*, du terrible *Dies iræ*; le sanglot des sinistres *De profundis* des Ebronites, les grondements sourds des orgues de leurs sombres cathédrales, le glas monotone de leurs cloches de bronze, rugissement effroyable de victoire, célèbrent sans merci et sans relâche le triomphe du Galiléen et la défaite d'Osiris, lançant aveuglément à la raison le farouche défi de la foi !

Qui relèvera le gant? qui frappera le dernier coup de cognée? qui abattra l'arbre fatal, dont le tronc est à Rome et les branches partout, ce mancenillier délétère qui distille sur le monde son dangereux et subtil poison, ce vieil arbre vermoulu des religions, néfaste cadeau de la voluptueuse et sanguinaire Asie à la fière et travailleuse Europe, continuant l'œuvre d'Hermès et reprenant, après l'Égypte, la solution interrompue du problème si compliqué de la vie, cherchant à arracher à Isis son secret.

« Je suis tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, aucun mortel n'a jusqu'ici levé mon voile, le fruit que j'ai engendré est le soleil ! »

L'idole modèle, battue en brèche par les révolutions, percée à jour par le scepticisme des lettres, devinée par le bon sens des foules, s'écroule inaperçue au milieu de l'indifférence générale... Et sur ses ruines se dresse, débarrassée de sa légende divine, dégagée du voile mystique dont l'avait affublée une poignée de sectaires ambitieux, la noble, radieuse et sympathique figure de Jésus, ce révolutionnaire sacrifié, par la pusillanimité de Ponce Pilate, à la haine féroce du peuple juif.

Et maintenant, place au nouvel arrivant, au dernier-né de la métaphysique moderne, au Dieu inconnu ! Gloire au sublime ouvrier, travailleur infatigable, créant, détruisant, modifiant incessamment son œuvre ! Salut au « leader énergique, intelligent et sagace », qui mène les mondes tambou battant, implacable dans ses lois, inflexible dans ses décrets, impénétrable dans ses desseins ; plein d'un dédain absolu pour les individus, dont sa manie créatrice encombre l'univers ; d'une sollicitude jalouse pour la perpétuation de leurs espèces en même temps que d'une indifférence si cruelle pour leur bien-être ; insensible à l'amère et lamentable complainte de ces myriades de créatures, que sa matrice prolifique lance à chaque seconde dans le tourbillon de la vie, asseyant de force ces malheureux invités au banquet

effroyable de l'existence, à ce festin de cannibales, où il les condamne à se manger les uns les autres !

Et au milieu de ce bruit formidable de mâchoires, on entend d'effrayants éclats de voix... et le rire terrible des mangeurs couvre de son éclatant tonnerre le râle étouffé des mangés !!

Et là-haut... tout là-haut, dans un coin bleu de l'espace infini, silencieux, impassible, imperturbable, le suprême ordonnateur de toutes choses, absorbé en lui-même, réfléchit pendant des millions d'années sur la longueur qu'aura l'élytre d'un insecte d'une série future, sur la forme de sa trompe, la grosseur de son œil... ou le degré de sa perversité !



EN MER



Le *Saïd* quittant Marseille.

CHAPITRE PREMIER

En route. — La Corse. — Les colis vivants Cook et Cie. — Coquins de notes-books. — Guerre sourde entre les Cook et Cie et les non étiquetés. — Le baronnet authentique. — Branlebas international. — Où l'on fait connaissance avec Jacques et avec son ami Onésime Coquillard. — A propos des frontières. — Conséquences de l'étude de la géographie en France. — Ce qu'a voulu voir Jacques, suivi d'Onésime, en Égypte. — Départ. — Ennui incalculable à l'arrière ; gaîtés du gaillard d'avant. — Ces bons Allemands. — Onésime.

Le 8 octobre de l'année 188., à 6 heures du soir, à l'heure verte toute parfumée d'alcool où, sur la Cannebière, le Marseillais, grisé de sa propre salive, tempère d'une absinthe anisée sa faconde superbe ; à cette heure séduisante, le bateau des Messageries *le Saïd* quittait le port de la Joliette.

Laissant à gauche le vieux port, le Pharo, les Catalans ; à droite, les îles Ratoneau et Pomègue ; puis, doublant le château d'If, il rangeait les rochers aigus de l'île Mairé, et continuait sa route au sud-est, s'enfonçant dans le crépuscule, où l'on entrevoyait des profils perdus de caps, d'îles, de promontoires.

La cloche du dîner appela tous les passagers. Une heure après, quelques ombres vagues erraient sur le pont, où les âcres émanations du tabac se mêlaient aux senteurs de la brise. Les points rouges des cigares, trouant l'ombre de la nuit, seuls indiquaient les fumeurs indistincts. Ces feux s'éteignirent un à un, peu à peu, et le silence se fit, troublé seulement par le gémissement sourd et saccadé de la machine, et les appels stridents du sifflet du capitaine.

Le lendemain matin, les passagers, les paupières encore lourdes, enveloppés dans leurs couvertures, étaient sur pied à l'arrière, bâillant, toussant, s'étirant au soleil, et ses chauds effluves, détendant les muscles engourdis, les nerfs contractés, apaisaient par degrés les colères sourdes, les fourmillements douloureux des rhumatismes récalcitrants.

A travers une légère vapeur s'élevant molle, lente, transparente et comme à regret, on devinait sur la droite une bande grise indécise. La brise s'éleva chassa le brouillard paresseux, et soudain, sous une caresse du soleil, la Corse âpre, vindicative et fière, aux côtes maigres, à la végétation rare, apparut!



Le pont du *Saïd*.

La Corse! constata un télescope; et aussitôt Anglais, Français, Américains, Russes, Allemands, Italiens, Espagnols, rastaquouères de toutes nuances, tous ces échantillons variés du globe, réunis sur le pont du vaisseau, regardèrent.

On entendit un froissement fébrile de pages; c'étaient des colis vivants expédiés par Cook et Cie. « nationalités diverses, destination du Caire, ports payés, assurés en cas d'accidents », feuilletant leurs guides pour y trouver la note descriptive qui, légèrement mutilée, et augmentée de leurs impressions personnelles, fut inscrite avec recueillement, d'un air pensif, sur les *notes-books*.

Les notes-books! En trouve-t-on, dans le Royaume-Uni surtout, de ces fameux notes-books, retour d'Égypte, déposés traîtreusement, avec un art subtil, une négligence affectée, sur le meuble le plus apparent, sur la fameuse table du *drawing-room*, entre Shakespeare et Longfellow! Ils s'étalent provocants, ces effrontés petits coquins, sous les différentes rubriques : « Souvenir d'Égypte » ; — « A trip to Cairo » ; — « Mes impressions ». — « Mes impressions » est le titre généralement choisi par ceux qui ont la lymphe développée.

A côté des empaquetés Cook et Cie, des Anglais non étiquetés s'appliquaient insidieusement à élargir la distance qui les en séparait, tandis que ces derniers, en stratèges consommés, s'évertuaient non moins insidieusement à

la raccourcir. La lutte était silencieuse, opiniâtre, incessante ; de part et d'autre, on avait recours à des ruses de Peaux-Rouges, d'un côté pour prendre contact, de l'autre pour l'éviter.

Un baronnet authentique en rupture de Parlement, froid, correct, était l'astre rayonnant autour duquel gravitaient ces planètes en ébullition ; et sa parfaite indifférence pour les deux partis vengeait un peu les Cook et Cie du dédain de la faction adverse.

De temps à autre, un miroitement multiple brillait comme un éclair, suivi d'un bruissement métallique de tubes brutalement arrachés de leurs étuis,



La Corse.

et de longs Américains bilieux, maniant de leurs longues mains de longs télescopes, les braquaient sur la terre en vue.

Des Français bruns, sanguins, à peau basanée, aux cheveux ras, bavardaient comme des pies, piétinant sur place, avec une débauche de gestes qui exaspérait les télescopeurs, atteints dans la stabilité de leurs instruments.

Un Allemand en *us*, un docteur, Herr Reptillus... ils sont tous docteurs en Allemagne et finissent tous en *us*..., affermit sur son nez bulbeux, subproboscidé, des lunettes cerclées d'or... ils portent tous des lunettes en Allemagne..., réfléchit profondément et extirpa d'une poche immense une carte immense, dans laquelle il s'engloutit, studieuse parcelle du « colosse d'occasion ! »

Des Italiens jaune olive, au front bas, au verbe haut, nasillèrent un regret que la Corse fût française, Nice un chef-lieu de département, et la Savoie annexée.

Un Espagnol, taciturne, couvert de dignité, roulait une cigarette et digérait son chocolat.

Un Russe exsangue, retour de Sibérie, souriait languissamment à travers es poils soyeux de sa longue barbe blonde.

Parmi tout cela apparaissaient les museaux délicats de jolies misses diaphanes, à têtes fines, roses et blanches comme des jambons d'York, à l'appétit pneumatique ; elles gazouillaient en poussant de petits cris d'alouettes effarouchées, pendant que de vieilles ladies, graves et laides, à « respectability » concentrée, se mouchaient..., clairons sonores sous ce ciel d'airain !



L'Espagnol.

Des Françaises rieuses s'entretenaient gaîment, causant fort légèrement de choses très graves à côté de belles Italiennes, au teint mat, au profil sévère, se drapant dans la morbidesse indispensable à toute Italienne qui se respecte, parlant d'un ton sérieux de choses l'étant fort peu. Un groupe d'Allemandes sentimentales, d'un embonpoint appétissant, aux chairs blondes, aux yeux couleur de « vergiss mein nicht » dans l'auréole de leurs chevelures d'or, disaient, le regard humide, des choses tendrement poétiques, dans des mots si longs qu'arrivées à la fin, elles en oubliaient le commencement, ces épouses exemplaires, ces ménagères incomparables « sans rivales pour la préparation des confitures et la confection des enfants ».



Les Français.

L'île se montrait en plein, avec ses durs contours légèrement estompés par les dernières traînées de la brume ; les falaises se découpaient en tons violet cendré, claires sous les rayonnements du matin. Quelques barques de pêcheurs, aux voiles blanches, reposaient sur leurs ancres, semblables à d'énormes mouettes sommeillant fatiguées sur la moire bleue de la Méditerranée.

— Tiens ! dit en français un jeune homme s'adressant à son ami, regarde-moi donc ces côtes ensoleillées, ce joli coin de terre.

— Peuh ; la Corse, un vilain pays... répondit celui-ci.

— Un vilain pays ?

— Oui, un vilain pays où les gens passent leur existence à se la suppri-

mer mutuellement, en se canardant entre eux derrière les haies, distraction aussi spirituelle que dangereuse, qu'ils appellent la vendetta. Ils se livrent à cette attrayante fantaisie dans les « maquis » dont le pays est couvert...



La vendetta.

pour ce motif, sans doute. Bonaparte, qui est né dans ce charmant coupe-gorge dont il est la gloire, excellait à cet aimable jeu ; l'Europe l'apprit de lui à ses dépens ; ça lui coûta vingt ans de guerre et des millions d'hommes.

— Et pourquoi ? pour être en deçà ou au delà d'un fleuve, d'une montagne ou d'une ligne quelconque de démarcation, dont les douaniers sont les poteaux indicateurs... pour des frontières, en un mot.

— Tout simplement !

— Mais c'est donc indispensable, les frontières ?

— Il faut croire, puisqu'on les garde.

— Mais à quoi servent-elles ?

— A quoi servent-elles ? Mais c'est ce noble quoique dangereux mur de la vie nationale qui nous permet d'être Français... et fiers de l'être ? Suppose un instant que tu biffes les Pyrénées... et de suite nous grattons de la guitare et dansons le fandango ; les Alpes... nous mangeons du macaroni et parlons du nez ; le Jura... et nous voilà à sonner le ranz des

vaches dans une trompe; le Rhin... nous nous bourrons de choucroute et de saucisses; la Manche... nous chantons des psaumes et nous lisons la Bible; les douaniers belges... et nous parlons patois et buvons du faro. Or, un bipède qui pince de la guitare et se trémousse dans un fandango; avale des aunes de macaroni et parle du nez; beugle le ranz des vaches... et cela dans une corne; se vautre dans la choucroute et les saucisses; psalmodie des cantiques et lit la Bible; parle petit nègre et se grise avec du faro... tu avoueras avec moi que ce n'est pas un Français. C'est un albinos, un caraïbe, un anthropophage... c'est peut-être un animal raisonnable... c'est tout ce que tu voudras, excepté un Français. Donc, les frontières nous garantissant de la guitare et du fandango, du macaroni et du nasillement, du ranz des vaches et de la trompe qui sert à l'exprimer, de la choucroute et des saucisses, des psaumes et de la Bible, du flamand et du faro, nous leur devons de ne pas être contaminés, et de rester ce que nous sommes, c'est-à-dire indemnes de toutes ces excentricités exotiques, dont l'absence constitue notre plus bel ornement et la plus appréciable de nos qualités. Tu vois que l'on ne peut s'en passer, de frontières, pour peu que l'on tienne à être de son pays... et l'on est toujours de son pays: « *Nemo potest exuere patriam.* »

— Oui; mais en dehors de la gloire d'être Français...

— Il reste l'avantage d'avoir toujours une querelle sous la main... en cas de besoin. C'est si utile, les querelles... quand on a tort surtout.

— On n'est pas obligé de se quereller... s'il n'y a pas de causes... « *Sublata causa, tollitur effectus!* »

— Mais elle est elle-même la cause, la frontière... cause permanente, inévitable, fatale! As-tu jamais vu deux propriétaires, séparés par un mur mitoyen, vivre en bonne intelligence?... Jamais! cela finit toujours par un procès et, si les gens s'entêtent, par la ruine. Eh bien! les frontières... c'est le mur mitoyen des peuples, seulement le procès se plaide à coups de canon, mais il se termine de même que l'autre; on s'entête... et l'on est ruiné des deux côtés... ou à peu près.

— Mais ne pourrait-on pas les supprimer, ces diables de frontières? On ne se battrait plus pour elles.

— Les supprimer! Mais c'est la destruction en bloc du genre humain que tu proposes, malheureux! Le jour où l'on ne se battra plus, on ne se tuera plus; ce jour-là, l'humanité tout entière mourra d'ennui.

— La nostalgie du canon, n'est-ce pas? toqué! c'est d'un paradoxe rentré que tu mourras, toi!

— Et toi... de m'avoir écouté.

Puis, bras dessus bras dessous, les deux amis s'éloignèrent en riant.

Jacques, celui des deux jeunes gens qui, le premier, avait pris la parole, était un curieux type. Il s'appelait Jacques... Jacques tout court. Il avait vu le jour sur les riches côteaux de la Bourgogne, cette perle de la France, cette admirable cave que nous envient si âprement ces grotesques buveurs de l'autre côté du Rhin, comme si ces crus divins étaient faits pour leurs gosiers barbares ! Il était artiste. Un beau jour, sans crier gare, il avait fermé son atelier, mis la clef sous le paillasson, inscrit à la craie sur la porte : « En visite chez les fils d'Osiris... » et pris son billet pour le Caire, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'aller à Asnières ou à Meudon ; car depuis que l'on a en Franc une empire, ou plutôt une république coloniale, avec un ministère et un ministre spécial, presque comme chez la vieille voisine d'outre-Manche, on est devenu prodigieusement oseur en fait de voyages.



Jacques et Onésime.

L'étude de la géographie, fort négligée auparavant, au dire de certaines gens, fut très à la mode après 1870 ; le gouvernement, à entendre ces mauvaises langues, pris d'une noble ardeur, rivalisant avec Cook, de circulaire renommée, contribua largement à en développer le goût. Il organisa d'abord, aux frais de l'Etat, des voyages cellulaires pour la Nouvelle-Calédonie, Nouméa, l'île des Pins et les environs. « *Audaces fortuna juvat...* » Enhardi par le succès, on s'élança vers de nouveaux rivages, on voulut faire grand ! Des parties de gloire furent montées pour Tunis, Madagascar, le Tonkin... Cette fois, le voyage n'était pas gratis ; les passagers choisis par le sort payèrent de leur peau... et l'y laissèrent pour la plupart ! Ceux qui revinrent rapportèrent des masses de lauriers, des masses... et des fièvres.

On sacrifia des milliers d'hommes et des millions, ajoutent ces gens pusillanimes et économes. La dernière chinoiserie surtout coûta cher. Mais, à Tunis, le Bey ne pouvait plus se moucher sans la permission de la République ; à Madagascar, la France devenait le trucheman en titre de Sa Majesté madécasse, gouvernée par les méthodistes anglais, et abandonnait les Sackalaves, ses alliés, aux Hovas ; la Chine, après un honnête et coû-

teux échange de représailles, s'engageait à confier, *si bon lui semblait*, à des ingénieurs français l'exécution d'un réseau problématique de lignes ferrées ; au Tonkin, on allait ouvrir d'immense débouchés au commerce... étranger !

On avait des colonies... on n'avait pas de colons à y mettre, continuent avec une coupable ironie ces tièdes patriotes ; c'était une lacune. Les nations qui avaient des colons sur la planche... et pas de colonies, la comblèrent. La France avait encore versé son sang et son or pour les autres, et, inconsciemment retiré les marrons du feu, concluent-ils avec une insigne mauvaise foi.

Heureusement que, à côté de ces natures timorées, de ces gens dépourvus d'initiative, à vues étroites, à politique racornie, à essor comprimé... des esprits mieux trempés, d'envergure plus large, au patriotisme plus éclairé, ayant une notion plus juste de la mission de la France, des politiques plus profonds et surtout plus prévoyants, ont vu dans ce besoin (habilement provoqué) d'expansion de la France, un moyen de donner de nouveaux débouchés au commerce et le devoir de faire rayonner l'idée française.

Ils ont cru que la nation française, cette race gauloise que l'on a dit si apte à conquérir le monde, mais « si impuissante à le conserver », savait du moins, après la conquête, ouvrir sa bourse pour aider à la prospérité de ses colonies, au lieu de s'enrichir à leurs dépens et de les épuiser impitoyablement, à l'exemple d'autres nations plus... colonisatrices.

Peut être que ces trop hardis partisans de la politique coloniale ne sont-ils, après tout, que de simples visionnaires dupes d'un chauvinisme exagéré, grossissant outre mesure leur croyance aux destinées et à l'importance de leur pays ! Peut-être ces adversaires, qu'ils taxent de timidité, ne sont-ils que de prudents pilotes, craignant de voir la fortune de la France sombrer dans une politique d'aventures.

L'avenir dira qui des audacieux ou des circonspects aura eu raison !

Jacques donc avait osé ! En chemin, il avait rencontré son ami Onésime Coquillard :

— Où vas-tu ? avait interrogé celui-ci.

— En Egypte.

— Quoi faire.

— Voir.

— Voir quoi ? Voir qui ?

— Le pays... les fils d'Osiris.

— J'y vais ; tu me présenteras ; nous verrons ensemble.

— Viens.

— Allons !

Et ils étaient partis, intrépides, tellement l'amour des voyages, qui avait empoigné le gouvernement, s'infiltrait, virus salutaire, dans les masses et les poussait aux quatre coins du globe.

Peintre de valeur, dessinateur de talent, Jacques voulait voir l'Egypte ; il voulait saluer la grand'mère des nations, interroger le Sphinx, contempler au haut des Pyramides les quarante siècles de Bonaparte ; voir si l'Orient était un mythe inventé par un rapin facétieux, et les orientalistes une superfétation ; si les Almées et les Bachi-Bouzoucks de Gérôme existaient autre part que sur ses toiles ; si Regnault et Fromentin avaient eu plus d'imagination qu'ils n'auraient dû ; si l'eau du Nil tant vantée méritait sa réputation ; si le bâton avait été spécialement fait pour le dos des fellahs, comme l'avait affirmé en pleine tribune un grand homme d'Etat patriote. Son rêve était de ramener un crocodile, un vrai, dans son atelier, et de rapporter un peu de soleil au bout de ses pinceaux.



Vieilles ladies.

Au physique, un grand gars solide, bien découplé, souple, d'aplomb sur des jambes musculeuses ; un jarret de chasseur ; des cheveux blonds, ardents ; les yeux gris, clairs, pénétrants, hardiment moqueurs ; le nez était droit, ferme, bien dessiné ; la bouche bien meublée et narquoise sous sa moustache fauve. Il avait bon appétit et un estomac d'autruche. En somme, bien armé pour livrer la bataille de la vie... et la gagner. L'ensemble était original, l'aspect sympathique.

Au moral, mauvaise tête, bon cœur ; jolie cervelle avec assez d'esprit et pas mal d'idées ; railleur à froid, toujours à cheval sur un paradoxe, ayant les sots en horreur et les fuyant comme la peste. Linguiste distingué, il était doué d'un flair tout particulier pour découvrir des étymologies aussi suspectes que fantastiques.

Onésime Coquillard, de Paris, son ami, l'avait accompagné un peu par désœuvrement, beaucoup pour être avec lui, passablement par curiosité, mais pas du tout par amour des voyages. Orphelin de bonne heure, une petite rente rondelette... *aurea mediocritas*... lui permettait de vivre sans rien

faire... et il en abusait! Paresseux comme un loir, il s'était enfoncé dans son fromage, ronronnant avec une béatitude de capucin une existence de chat de portière. Brun, court, gras, trapu, barbu, poilu, velu, bas sur pattes, bon enfant, épanoui, heureux, il roulait tout doucement, sans cahots, dans la vie. Il adorait Jacques, son ami d'enfance, qui le lui rendait. Il se contentait de voir travailler les autres, cette besogne, la seule qui ne lui fût pas antipathique, lui suffisant; on ne peut pas tout faire à la fois, disait-il souvent à son actif Pylade, tu travailles et je me repose pour toi. Il avait de l'esprit, à ses heures, quand sa paresse lui en laissait le loisir. Il maniait l'ironie avec assez d'adresse, s'emballait vite... à la surface, et rentrait encore plus vite en possession de lui-même, ses emportements soudains, plus factices que réels, éclatant tout à coup à propos de rien et se dissipant de même. Enfant gâté de la nature, il se laissait tout doucement vivre, faisant de la sagesse un plaisir et non un honneur; de sa paresse une vertu et non un vice. Il détestait les révolutions par tempérament, aimant la liberté par égoïsme, haïssant la guerre par instinct, mais se battant bravement... par amour-propre, disait-il. La religion le laissait assez indifférent, mais si par malheur on le mettait sur ce chapitre, il tonnait contre les religions et conspuait leurs ministres.

Convaincu que toutes les grandes pensées de l'homme, « ce sublime alambic », viennent de l'estomac, il avait par déduction voué à cet aimable viscère, un culte profond, dévoué et scrupuleusement raisonné. Doué d'un odorat fin, d'un goût subtil, d'une puissance d'absorption et d'assimilation fort honnêtes, il aimait la table et s'y comportait bien, mangeant ferme, buvant sec, éparpillant sa bonne humeur autour de lui. Il était poli pendant le premier service, galant au second, tendre au dessert, entreprenant au champagne, audacieux après! L'aspect d'une bouteille de Clos-Vougeot, d'une année fameuse, d'un âge vénérable, l'impressionnait fortement. L'arrivée sur la table d'une dinde aux truffes lui coupait net la parole.

Son sommeil était aussi tranquille que sa conscience. Il s'acheminait nonchalamment vers le but inévitable, cuirassé de cet égoïsme charmant, content de lui, insoucieux des autres, trouvant tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Quand Jacques l'appelait en riant un gastéropode, Onésime le qualifiait de céphalopode; c'étaient deux antithèses vivantes et inséparables.

Les deux amis s'étaient installés à l'avant, au milieu d'un groupe de matelots, où Jacques devait faire des siennes, à en juger par la bruyante hilarité qui régnait autour de lui. A l'arrière, l'ennui pesait sinistre : un ennui noir, morne, somnolent; un ennui inéluctable de mauvais estomacs

repus, de foies malades, de pancréas atteints, de biles répandues, de ganglions engorgés, de cerveaux vidés. Les rauques soupirs de la machine, aux battements sourds, réguliers, monotones, scandaient de leur rythme implacable les ronflements grotesques, les halètements bizarres, les bâillements lugubres de cette funèbre assemblée de croque-morts, au muscle zygomatique ossifié, de ces malheureuses victimes du « spleen » !





Reptilius sur le pont.

CHAPITRE II

La silhouette de Reptilius. — Où l'on voit que Jacques a une dent contre les Allemands et un grain de mauvaise humeur contre les Italiens. — Accès de chauvinisme de sa part avec complication de socialisme à outrance. — Exposition de principes. — Consternation d'Onésime ; son horreur pour le cataclisme.

En ce moment Reptilius venait de quitter ses bons amis les Italiens, avec lesquels il s'était lancé à fond de train dans une discussion brûlante, dont le sujet roulait sur la route à suivre par ces derniers pour franchir les Alpes et pénétrer en France, de concert avec l'Allemagne, qui l'envahirait par l'Est. Il se dirigeait vers l'avant, promenant gravement sa silhouette baroque d'oiseau de mauvais augure ; un sourire sardonique plissait sa face blême, tandis qu'il parcourait, tout en marchant, la mappe qu'il tenait à la main. Il passa près du groupe, absorbé dans sa méditation, et, sur le rebord pendant de la carte dépliée, Jacques put lire : « La frontière de l'Est de la France, dressée par Herm Berghaus et Karl Vogel. »

— Toujours !... toujours l'œil fixé sur notre frontière entamée, à guetter un point faible qui leur ouvrira une nouvelle brèche, dit Jacques d'une voix sourde, où la colère se mêlait à une sorte d'ironie méprisante ; et un jet de sang empourpra sa joue, tandis que le flot amer des souvenirs de l'invasion lui montait à la gorge et l'oppressait.

— O blonds et géographiques Allemands ! exclama-t-il d'une voix étouffée et contenue, hommes aux fortes haleines toutes parfumées de saines et

domestiques odeurs de bière, de tabac, de choucroute et de porc ; vertueux Saxons, dont les pores huileux exhalent ces pénétrants effluves qui enveloppent vos galbes épais, vous précèdent, et de loin vous annoncent, messagers fatals, aux odorats délicats, aux estomacs débiles ; myopes pittoresques, au capillaire onctueux, qui confondez dans un même amour immense la science et la bière, la philosophie et les saucisses ; chastes et purs Germains à la tête carrée, au ventre arrondi, aux... reins énormes, aux pieds larges ; phénomènes du boyau, qui l'avez de 1m 75 plus long que celui des autres mortels moins privilégiés ; automates disciplinés par le bâton, callipyges grotesques, dont les fils de Rabelais ont rendu le nom de Prussien immortel en le faisant synonyme de la partie du corps immédiatement située à la chute des reins ; cleptomanes de pendules ; serpents à lunettes indiscrets, qui avez élevé l'espionnage à la hauteur d'une vertu ; race encombrante à éclosion spontanée, dont la vague prolifique menace de couvrir le monde et de détruire les espèces supérieures à la génération plus discrète ; gens pratiques, qui avez fait de la guerre avec la France une affaire commerciale, sous la raison sociale « Guillaume, Bismarck, Moltke and Co », laquelle vous a rapporté cinq milliards et deux provinces... reposez-vous, honnêtes courtiers, recors éperonnés, bottés, armés, casqués, payés, usuriers sanglants de batailles ; dormez en paix sur vos lauriers et vos milliards, bercés par vos « Te Deum » haineux, et digérez, boas repus, vos conquêtes ! la France panse encore ses blessures ; et si vos aigles noires ont comme exergue ce cri de guerre barbare : « La force prime le droit ! » nos étendards portent inscrits dans leurs plis la devise immortelle de l'humanité : « Liberté, Égalité, Fraternité » ; à son tour le droit primera la force !

Et vous, Italiens ! vous, la nation sœur, qui mendiez un sourire de Bismarck, qui vous appelle une quantité négligeable, et abandonnez la France, qui vous a faits libres ! Vous qui, avec une indépendance de cœur superbe, ne lui pardonnez pas ses bienfaits ; qui criez au voleur... lorsqu'elle vous donne un royaume en échange d'une ville et de quelques montagnes couvertes de braves ramoneurs ! Vous qui lui chipez Rome et qui guignez Tunis, pendant qu'elle agonise sous le talon de Bismarck... prenez garde que ce ne soient vous que les gendarmes arrêtent, ô décadés illustres ! qui avez été les Romains et qui en avez gardé l'appétit formidable sans la puissance d'estomac. Avez-vous donc oublié le dossier de votre auguste aïeul, cet allaité de la louve dont il avait la férocité, tuant son frère, spoliant ses voisins, violant leurs femmes et s'installant, bandit sinistre, sur l'Aventin avec sa poignée de vauriens ?

Névrosés ambitieux ! ne remuez pas un passé qui vous écraserait ; ne troublez pas le présent qui dédaigne vos vagissements de peuple au maillot,

et n'obstruez pas l'avenir de ces rêves délétères de domination universelle qui polluent vos cerveaux malades et arrêtent votre croissance! Débris impotents, vous avez perdu la force, oublié la langue des maîtres du monde, vos ancêtres ; vous ne pouvez et ne savez plus dire : « *Civis sum Romanus* »; S. P. Q. R. ne signifient plus pour vous « *Senatus populusque Romanus* », ce ne sont plus pour vous que quatre lettres vides de sens; *Urbs* n'est plus sur les sept collines ; elle est partout où la civilisation enfante un progrès, donne une liberté ; on n'est plus citoyen de Rome on est citoyen du monde! Rome est morte... morte et enterrée comme Marlborough... vous ne la ressusciterez pas! On ne renaît plus de ses cendres, on a tué le dernier Phénix ! Il n'y a plus de Romains; l'espèce en est à jamais détruite, et la nature ne recommence pas les espèces, il n'y a que des Italiens, un rudiment de peuple, une nation à l'état embryonnaire. une vieille expression géographique qu'on recrépit ; Lucullus ne dîne plus chez Lucullus, il mange des ravioli; Tibère fume des cigares à un sou; le Vésuve fume pour les touristes ; vos vieux monuments émiettés s'écroulent; votre vieille botte, transformée en musée d'antiquités, est usée... Vous êtes du vieux neuf !



Le docteur Reptilius.

Et Jacques se retourna lentement vers le groupe des marins qui, avec la mobilité particulière à leur nation, s'égayaient de cette désopilante tirade sur l'Italie, lorsqu'un instant avant ils crispaient leurs poings aux souvenirs évoqués de la patrie envahie.

— Tu les traites bien, ces pauvres Italiens; qu'est-ce qu'ils t'ont donc

fait? dit Onésime, prenant Jacques sous le bras et se promenant avec lui sur le pont.

— Rien! Seulement je souffre de leur ingratitude envers nous.

— Ma foi! nous l'avons bien un peu méritée, grâce à l'inepte politique de Napoléon III, qui pour faire sa cour à Pie IX, lequel se moquait de lui, et faire prendre au sérieux son titre de fils aîné de l'Église, laissa Rome au Pape... qui nous haïssait, au lieu de la donner aux Italiens, qui nous aimaient; qui, au lieu de compléter notre œuvre d'indépendance, en donnant à l'Italie sa capitale, si ardemment désirée, nous assurant ainsi à jamais son amitié et sa reconnaissance, faisait au contraire lourdement peser le service rendu... affectant même d'ignorer que l'Italie, elle aussi, s'était vaillamment battue à nos côtés pour son indépendance; et blessait l'amour-propre de la jeune nation dans la personne de son Roi, que les hommes des Tuileries traitaient en préfet de l'Empire.

— Je ne dis pas non; mais l'Italie n'aurait pas dû rendre la France, qui avait versé son sang pour la faire libre, responsable des sottises commises par un César imbécile. Elle pouvait garder sa rancune contre l'Empereur mais devait nous conserver son amitié... et je reproche à cette écervelée sa sotte escapade avec Bismarck; mais je n'ai pas de colère et je ne puis avoir de haine contre une nation de notre sang.

— « *Qui bene amat, bene castigat,* » voilà le secret de ta bousculade.

— C'est un peu ça...

— Beaucoup même.

— C'est vrai... Eh bien! aujourd'hui les peuples se groupent en vue d'une lutte suprême pour la vie; et bientôt, écœurée, revenue de sa toquade ridicule pour le gros colosse, qui se moque d'elle; fidèle aux instincts de sa race, guidée par des aspirations plus élevées, la belle amoureuse des arts se jettera dans les bras de sa grande sœur, la France, pour former avec l'Espagne, cette autre fière et noble sœur, le triple faisceau des races latines qui brisera l'unité allemande.

— J'illuminerai ce jour-là.

— Et tu feras bien! Mais pour que ce jour-là arrive, « *delenda est Germania!* »

— Tu les hais donc bien, ces Allemands?

— Oui, je les hais, ces parvenus de la victoire; mais je ne les haïrai jamais autant qu'ils nous exècrent; leur haine a survécu vivace à leur victoire.

Il nous manque la poche à fiel de ces dévots bilieux, bestialement vautrés depuis 1870 dans la contemplation de leur gloire, cristallisés dans l'apothéose à jets continus de leurs triomphes; nous ne sommes pas, comme eux, per-

sécutés par le microbe d'une rage intense, arrivée à l'état aigu et que toute la prophylaxie de Pasteur ne saurait guérir; et jamais une femme de France ne pourrait souiller son cœur et ses lèvres de ce souhait de bête féroce, que faisait en 1870 une femme... Germaine, la comtesse de Bismarck : de voir « tous les Gaulois brûlés ou passés par les armes, tous, même les plus petits enfants ».

Nous ne pouvons pas, comme eux, distiller lentement, goutte à goutte, pendant des quarts de siècle, le venin d'une haine incurable, réfractaire même à l'assouvissement, et, s'ils ont pu nous abattre, c'est grâce à cette poignée de protestants que la révocation de l'édit de Nantes jeta hors de France et dont les descendants font aujourd'hui partie de l'état-major de ces reîtres rapaces qui « nous ont volé nos procédés de combat comme ils nous volent nos marques de fabrique », plagiaires burlesques inventant une je ne sais quelle « Furor Teutonicus » pour l'opposer à notre chevaleresque « Furia Francese », de même qu'ils opposent à nos admirables vins de Champagne leurs aigres petits vins blancs du Rhin; c'est grâce aussi aux souvenirs galants laissés chez eux, sur le passage de la grande armée, par les vainqueurs d'Iéna, infusant dans les veines de ces animaux à sang froid un peu de la bouillante ardeur gauloise.


Cultivant l'espionnage.

Nous ne savons pas haïr, en France; nous n'avons jamais su. Nous avons eu des colères sublimes, enfantant des révolutions terribles; elles portaient dans leurs flancs féconds la Liberté qui affranchissait le monde se débattant, éperdu, sous l'étreinte du prêtre, dans le cauchemar atroce du moyen âge. Mais, chacun de ces efforts nous épuise; et quand ces hordes de tribus teutonnes, qui se préparaient depuis un demi-siècle sous la canne de leurs officiers, s'abattirent, vautours voraces, âpres à la curée, sur la France, ils la trouvèrent affaiblie par ces secousses répétées et prise au dépourvu. Celle-ci, après un effort surhumain dans une lutte inégale, livrée à Sedan par un César avachi, trahie à Metz par l'ignoble Bazaine, tenant tête à Frédéric-Charles avec ses jeunes recrues et les débris de ses armées, sauvait son honneur, malgré ses chefs, dans une défense héroïque sous les murs de Paris. Enfin, saignée aux quatre membres par ses révolutions,

écrasée par l'ennemi, perdant le sang par toutes ses blessures, elle succombait, martyre de la Liberté, mutilée par son implacable vainqueur, qui l'amputait de l'Alsace et de la Lorraine, vidait ses poches, lui apprenant la haine qu'elle ne connaissait pas, et paralysait sa marche constante vers le progrès en la forçant à entrer, à son tour, dans la voie de la revanche, aboutissant à un duel fatal où l'une des nations périra!

— Amen! dit Onésime ; j'espère que ce ne sera pas la France.

— La France ne succombera jamais! Le souffle de la Liberté est en elle, et la Liberté ne meurt pas! La France républicaine et libre tuera l'Allemagne monarchique et esclave, comme l'idée et la science modernes ont tué la superstition et l'ignorance antiques. Alors le Droit aura vaincu la Force; la Raison, le prêtre ; la Liberté, les rois; alors ces immenses armées, ces fléaux inconscients et irresponsables, qui s'étendent comme une lèpre gigantesque sur le monde et le rongent jusque dans ses moelles, absorbant le plus pur de son sang; vivant, parasites dangereux, du fruit de son colossal labeur... auront disparu pour toujours! alors l'humanité délivrée pourra peut-être prêter l'oreille aux sourds bruissements des couches sociales inférieures; elle pourra suivre, attentive, le mouvement lent, le travail profond, mystérieux, de transformation qui s'opère dans ces masses grondantes, se remuant dans l'ombre séculaire de l'éternelle misère où les a laissées l'oubli impitoyable des couches supérieures. Déjà, à des intervalles toujours plus courts, et plus menaçantes chaque fois, quelques-unes montent à la surface, avant-gardes hâves de multitudes affamées, stigmatisées par des accumulations de souffrances inouïes, de désespoirs sans nom, se débattant livides dans ces bas-fonds sinistres, dans cette géhenne, avides d'air, de liberté et de jouissance! Et il faudra satisfaire ces appétits; il faudra calmer ces douleurs, effacer ces stigmates, consoler ces affligés, donner une place au soleil à ces désespérés, si vous ne voulez pas disparaître dans un affolement universel, emportés par un cataclysme effrayant causé par l'explosion des colères exaspérées de ces révoltés d'en bas.

Il faudra, au lieu de croupir dans une routine séculaire, au lieu de discuter stérilement sur de vieux textes de lois aux termes ambigus ; il faudra, sortant de cette torpeur malsaine, marcher résolument de l'avant, brûler vos vieux codes barbares, vos vieilles lois surannées ; il faudra faire peau neuve et, guidés par l'éternelle justice, chercher le mal, le détruire et trouver la formule moderne qui, au droit à la vie, ajouterait le droit et la possibilité d'en jouir. Il faudra orienter à nouveau ce monde déséquilibré par une répartition inégale de jouissance et de misère, où des malheureux meurent de faim en face de millionnaires grotesques, qui tapissent de billets de banque les murs de leurs fumoirs ; où les enfants, hommes trop vite, se suicident;

où les hommes, enfants trop tôt, se ramollissent... et mettre fin à cette mystification lugubre qui dure depuis longtemps!

Onésime était bleu!... d'un bleu indigo! Il restait là béant, cloué sur le pont, l'œil hagard, atterré par l'idée de cet écroulement colossal et prochain que Jacques venait ainsi d'évoquer. Onésime, le paisible Onésime, l'honnête Onésime, Onésime Coquillard de Paris, rentier, célibataire, électeur, contribuable, ami de l'ordre et du gouvernement, sentit un frisson de terreur courir sous son épiderme et sa graisse se figea dans les flasques adiposités de son individu ; il fut un instant comme suffoqué... et il y avait de quoi!

Il avait fait écho quand Jacques avait rugi contre les Allemands, il était chauvin; écho encore quand il avait houspillé l'Italie, il était d'une nature gaie; écho toujours, quand d'une phrase il avait anathématisé les guerres, il les haïssait; les couches sociales l'avaient laissé froid, méfiant cependant; les appétits... des autres... à satisfaire, les stigmates à effacer, les consolations à apporter, la place au soleil à donner aux désespérés l'avaient inquiété; mais ce qui l'avait dérouté, terrassé, écrasé, pilé, c'était le coup de la fin, ce coup droit porté à son repos, c'était le coup du lapin dont on menaçait ses rentes, c'était cet effroyable coup de tonnerre, dont il lui semblait entendre les roulements lointains et qui devait pulvériser tout... tout... jusqu'au pauvre et inoffensif Onésime Coquillard de Paris inclusivement! C'était ce cataclysme à courte échéance, cette incommensurable calamité qu'on lui fourrait subitement sous le nez... et il avait tremblé dans sa peau d'homme heureux; et dans l'agonie de son désespoir, il s'était pleuré lui-même... en dedans, psalmodiant dans un sanglot le *De profundis* de son bonheur... en dedans toujours, car, avec cette pudeur exquise et rare qui est le privilège des grandes âmes, il cachait, martyr auguste, l'excès de sa souffrance comme la timide violette cache modestement sous l'herbe ses pétales parfumés, et sans broncher il avait avalé le calice jusqu'à la lie. C'était un homme, Onésime... un homme!

Il revint à lui, par degrés, car sa force de volonté était grande, et, tou en restant cadenassé dans les angoisses de sa peur, il sortit le nez de sa prostration et leva les yeux sur Jacques : ce regard était désespéré; c'était un appel muet, éloquent, profondément triste, à la pitié de celui qui, jonglant avec sa quiétude, faisait pâlir son foie et ébranlait son cœur avec ses sinistres prédictions.

Jacques eut une envie de rire folle devant cette binette effarée; il essaya un instant de la comprimer; mais, n'y tenant plus, il éclata au nez d'Onésime stupéfait.

— Il rit!... et Onésime eut un geste calme, grand, résigné, qui exprima l'intensité de l'amertume qui gonflait son âme.

— Mais regarde-toi donc, reprit Jacques; tu as l'air tellement cocasse, tu as une si drôle de tête... que tu en ferais autant si tu pouvais te voir!

— Une... si... drôle... de... tête! ponctua Onésime lentement... et il fit une pause majestueuse... puis son indignation, longtemps contenue, éclata pleine d'un noble courroux...

— Mais, coquin de loup! quelle tête veux-tu donc qu'on fasse, quand on vous annonce ainsi, sans qu'on s'y attende, un pareil gâchis, un tel chaos d'affreuses choses: Flambez le Code! Trépignez sur la loi! Empaillez les gendarmes! Faites table rase de toutes les institutions! Cassez tout! Brisez tout! Saccagez! pillez! écorchez! Allez-y gaiment! Faites les fous! Et, quand vous serez bien fatigués, qu'il ne restera rien debout dans cette abomination de la désolation, orientez bien gentiment à nouveau ce monde déséquilibré! Et vogue la galère sur cet océan de ruines!... Le voilà ton programme, Vandale!


Mais, coquin de loup!

— Bourguignon, s'il te plaît.

— Bourguignon, si tu veux, et sale, si tu le désires; mais tu as dû avoir sûrement des Vandales dans tes ancêtres; ils sont d'ailleurs un peu cousins des Bourguignons... les Vandales! C'est l'atavisme qui te joue un tour... tu as la monomanie de la révolution, la folie de la destruction. Oui, il est joli ton programme! avec « tout à l'égout! » ou quelque chose comme cela... pour devise... et *nihil* pour mot d'ordre!

— Dis *nil*, c'est plus euphonique et ce sera de circonstance au moins... dans le pays du... Nil!

— Mais ton esprit est dans celui des chimères; c'est ta patrie d'adoption... et c'est toi sans doute, nouveau Colomb de ce monde revu et corrigé, qui vas tenir la barre et mener la barque?

— Je te cède la place si tu veux.

— Moi... m'embarquer dans cette galère! Merci! Je n'ai pas trouvé comme toi la formule du bonheur et la manière de s'en servir, recette facile à suivre en secret, même en voyage... agiter avant de s'en servir... car tu l'as mis en bouteille, ton sirop social, la panacée universelle?... On le vend chez les pharmaciens, ce merveilleux élixir?... grand charlatan! Mais c'est toi, le lugubre mystificateur dans tout ceci, et tu m'épouvantes avec tes couches sociales, tes affamés, tes cataclysmes et tout le tremblement de tes révolutions à venir... Schopenhauer est d'une gaîté folle à côté de toi! Et

tu parles de cela d'un cœur léger, comme d'une chose toute naturelle qui doit arriver... on voit que ça ne te coûtera rien!

— Et à toi donc?

— Et mes rentes... ce n'est rien, cela? C'est pour le coup qu'elles y danseraient la carmagnole, engouffrées dans la fournaise.

— Ah! c'est vrai, tes rentes... j'oubliais!

— Cela t'est aisé à dire, à toi, qui as ta fortune au bout de tes doigts... mais moi?

— Toi mon bon Onésime, eh bien! tu ferais comme moi, tu travaillerais, ce serait un changement dans ton existence.

— Moi, travailler! Mais à quoi, saperlipopette! à quoi? je te le demande, à quoi suis-je propre, moi qui n'ai de ma vie jamais fait œuvre de mes dix doigts?... Quoi faire? et puis je ne veux pas changer d'existence, moi! Ma façon de vivre me plait... et beaucoup encore! J'y tiens, je n'en veux pas d'autre... je n'ai pas la danse de Saint-Guy; je ne suis pas comme toi, qui as du vif-argent dans les veines, qui ne peux rester en place, qui vas, viens, qui ne penses qu'à déménager, qui ne fais que remuer, qui déblatères en tous temps, à tous propos, sur tout et contre tous, contre les Allemands par-ci, contre les Italiens par-là; maintenant tu t'en prends au monde tout entier. Depuis que tu as trouvé le bacille du mal social, ton idée fixe, pour guérir cette pauvre humanité qui n'en peut mais, est de renverser la société cul par-dessus tête; il te faut ton petit bouleversement, ça te manquait; il te faut ta tempête, comme dans les anciennes épopées, comme Homère dans l'*Odyssée* et Virgile dans l'*Enéide*... Mais bigre! le vent n'y souffle pas si fort que dans la tienne; il se contente de remuer les vagues à la surface; toi, tu vas les secouer jusqu'au fin fond de l'abîme, au risque d'amener un déluge...

— Et puis... après?

— Après? Mais je ne sais pas nager, moi! Dieu de Dieu, quel ouragan! C'est à vous donner des nausées! Ce n'est plus une tempête, c'est une trombe, c'est un cyclone, c'est le simoun, c'est tout bonnement quelque chose d'épouvantable! Et puis, c'est ton cataclysme surtout qui m'horripile! Il me tarabuste, ce monstre de cataclysme; cet affreux cataclysme, il me pèse; c'est une véritable épée de Damoclès suspendue sur mon repos... et si le fil cassait, bonsoir! ma jolie petite rente; adieu, ma bonne vie boulotte, ma paresse bien-aimée! J'en ai froid dans le dos, rien que d'y penser. Tiens! si tu as le moindre égard pour ma personne, si tu as une parcelle d'amitié pour moi, tu supprimeras le cataclysme! Tu ne sais pas comme l'idée seulement de cette farce sinistre me rend nerveux; tu peux t'en passer, n'est-ce pas? Il ne t'est pas indispensable? Tu le connais depuis

peu, tu n'as pas encore eu le temps de t'y habituer... Je t'en supplie, supprime-le... Fais cela pour moi !

— Allons! je supprime le cataclysme... fort hypothétique d'ailleurs... puisqu'il te gêne tant, et je m'en tiendrai à mes couches sociales, dit Jacques en riant, es-tu content?

— Archicontent, tu me sauves la vie, merci! C'est d'un bon cœur, je respire maintenant. Mais toi, malheureux, tu as donc avalé un volcan pour entrer en éruption spontanée comme cela! Tu as volé le Vésuve ou le Stromboli en chemin, et tu l'as dissimulé dans ton estomac! Ça te prend comme ça, tout d'un coup, à propos de rien; on cause avec toi, et paf! tu te mets à jeter ta lave, tout de suite, sans faire signe, à l'improviste! Le Vésuve, au moins, lui, fait précéder ses colères de quelques indices avant-coureurs, on peut se garer... Mais toi, tu as le cratère traître, l'explosion soudaine, tu éclates tout à coup *ex abrupto*, sans prévenir, en volcan mal élevé... c'est mal!

— Tais-toi, ou je remets mon cataclysme.

— Oh! non, je t'en prie, ne fais pas cela... rengaîne ton cataclysme, je me tais...

— ... Et attends, avant de m'accuser d'avoir volé des volcans en chemin, que nous les ayons d'abord rencontrés. Est-ce que la perspective seule de mon cataclysme t'aurait déjà mis la cervelle à l'envers?

— Hélas! rien que son nom me rend fou!





Le Vésuve.

CHAPITRE III

L'île d'Elbe. — Monte-Cristo. — Caprera. — Jacques et Onésisme font la conquête des matelots du *Saïd*. — Naples. — Encore les émotions intimes et personnelles des Cook et Cie — Le pont est envahi. — Étude de muscles. — Concerts indigènes. — Les odeurs de Naples. — L'Italie vend ses souvenirs de famille. — Le Stromboli. — Charybde et Scylla. — Le mont Etna, Onésime devient sombre. — *Us* au piano ; succès prodigieux. — Branle-bas amical et dansant. — Réconciliation générale ; gaîté partout. — Coucher du soleil. — Alexandrie !

— L'île d'Elbe par le travers, dit un matelot... L'île d'Elbe, répéta une voix railleuse ; une île où l'on dépose, dans une ferme modèle, les généraux d'origine corse qui se font empereurs. Ils y passent leurs loisirs à apprendre le labour à ceux de leurs soldats qui montrent de l'aptitude pour les travaux champêtres... on s'en échappe aisément.

En passant en vue de Monte-Cristo, Jacques, toujours en proie à sa crise géographique, insinua que cet îlot avait été découvert par Alexandre Dumas, lequel y trouva dans une caverne la matière à un gros roman, aussi intéressant que l'île l'est peu.

On était arrivé aux bouches de Bonifacio. Un peu au delà du promontoire de l'Ours, on apercevait une maison blanche à mi-côte sur les hauteurs de l'île de Caprera, la maison du héros de l'indépendance italienne, un rocher que Garibaldi a choisi pour y asseoir sa légende, au dire de Jacques.

Il avait fait la conquête des matelots, ce terrien *à trois poils*, ainsi que le bon Onésisme, *un cachalot de bon poil*, comme ils appelaient les deux insé-

parables. Car, dans leur pittoresque langage, ils avaient un peu baptisé toute la cargaison vivante du *Saïd*.

Reptilius était une *poulie coupée* montée sur *des pieds à pêcher des bigornes*, à qui ils eussent volontiers fait *un nœud de bouline* sur le devant du cou, en sa qualité d'Allemand.

Les colis Cook et Cie étaient du *rabiot*.

Le baronnet, un vrai *marsouin*.

Les Italiens, des *caïmans* toujours *à languir sur leurs amarres*.



Les colis Cook et Cie.

Les rastaquouères, une bande de perroquets tapageurs. Frère Jonathan avait les *boute-hors* trop grands pour les *bonnettes*.

Ils appelaient le Russe un *affalé*.

L'Espagnol, un *tour mort*.

Les petites misses, des corvettes *bien espalmées* ; les vieilles ladies, de *vieilles palourdes*.

Si le baronnet était l'astre de l'arrière, Jacques était le soleil du gaillard d'avant, Onésisme en était la lune. La gaîté franche et communicative des deux amis les rendait très sympathiques aux marins, qu'ils mettaient toujours en *embellie*.

Onésisme, le premier jour, sous l'impression d'une émotion maritime aussi involontaire que pénible pour son cœur, s'était laissé aller dans un accès plus violent que les autres à soupirer après *le plancher des vaches*. — Ici, « c'est le plancher des hommes : » lui avait rudement jeté au nez un matelot, qui passait au moment.

Jacques, lui, avait l'estomac au-dessus de toute espèce d'émotion de ce genre, ce qui était loin de lui nuire auprès de son rude auditoire.

Le lendemain on se réveilla en vue du pays romain : une côte nue, désolée, çà et là des tours ruinées, des villages rares, misérables ; en face de l'embouchure du Tibre est le petit port de Fumicino, un point blanc lumineux, la coupole de Saint-Pierre de Rome, brille loin dans les terres. La côte se continue basse et triste, brisée de temps à autre par les montagnes d'Albano et de Velletri, que domine le Monte-Calvi. On passe Porto-d'Anzio, Nettuno, les Marais Pontins, le promontoire abrupt du mont Circello (Circé)... Et, soudain, changement à vue ! Ce ne sont plus que collines boisées, ravissantes, coquettes, descendant doucement à la mer ; c'est l'admirable



Ici, c'est le plancher des hommes!

Napolitaine déroulant aux yeux charmés les trésors de sa riche et splendide nature. On longe les golfes de Terracine, Gaëte, l'archipel en miniature de Palmarola, Ponza et Vandolena, l'île de Procida, le cap Misène et, par un soleil glorieux, le navire fait son abatée dans le golfe de Naples ; laissant sur sa gauche Pouzzoles, le château de Baïa, l'île de Nisita, il côtoie le Pausilippe, et Naples apparaît radieuse !

Capri ! Ischia ! adorables gardiennes d'une baie admirable au fond de laquelle, étincelante de lumière, pailletée de notes légères, roses, bleues, jaunes, vertes, noyées dans un immense ton chaud d'argent en fusion, s'étage une ville blanche, se reflétant claire, lumineuse, dans l'azur du golfe. Indifférente aux sourds grondements du Vésuve, dont la silhouette sombre,



La baie de Naples.

coiffée de son panache fumant, se profile, menace terrible, sous un ciel de plomb, elle repose insouciante aux pieds de son colossal voisin, un mauvais coucheur, qui la brisera un jour comme il a brisé Herculanum et Pompéi !

Que d'émotions *personnelles... intimes*, furent extraites du guide et reportées, compendieusement ampoulées, sur les notes-book, ce jour sacré où, le *Saïd* doublant triomphalement le Pausilippe, cette vision sublime dans sa prodigieuse grandeur, dans sa grâce exquise, apparut, merveilleuse de beauté et de puissance, à ces yeux atones, au regard glauque, incapables de transmettre à leurs cerveaux, impitoyablement fermés à la perception du beau,

des sensations qu'ils ne savaient éprouver ! On écrivit en caractères tremblés pour mieux faire sentir la force de l'émotion *ressentie*... une série de points l'indiqua incommensurable... les points d'exclamation l'accentuèrent ! les virgules la nuancèrent. Et quand, plus tard, on la relut pour la centième fois aux amis assez fortunés pour jouir de ce bonheur ineffable, on apporta dans la diction les tremblements des déliés, les intonations vigoureuses des points d'exclamation, les harmonies nuancées des virgules indiquées dans le texte ; dans la sonorité des consonnes, la vigueur des syllabes tonnait la colère du volcan ; dans le moelleux des voyelles, on entrevoyait les suaves horizons napolitains ; dans la contenance et le geste de l'orateur, on devinait des vibrations violentes mais contenues ; et, quand la voix s'éteignait lentement, avec un dernier accent ému, il était bien rare de ne pas voir quelques larmes, poliment flatteuses, perler aux cils de l'auditoire non moins ému, satisfaction attendue et méritée par l'auteur, épongeant attendri son front couvert de sueur.


Colis Cook récitant ses impressions de voyage.

A deux heures, le *Saïd* stoppait presque à quai. La manœuvre était à peine terminée qu'une nuée de marchands forains s'abattait sur le pont, tandis qu'une flottille d'embarcations, aux couleurs chatoyantes, aux coupes étranges, fourmillait le long des larges flancs du steamer. De ces barques, des adultes aux corps bronzés, vêtus d'une simple médaille suspendue à leur cou, aux formes élégantes, aux muscles souples, à la tête hardiment sculptée, se dressaient beaux comme des statues antiques, dont ils prenaient inconsciemment les poses ; ils plongeaient, nageurs infatigables, à la recherche de menues pièces de monnaie que, du haut du pont, les passagers leur jetaient dans la mer. Disparaissant dans l'onde bleue sous la carène du navire, ils reparaissaient de l'autre côté, souriant dans la blancheur nacrée de leurs dents de jeunes loups affamés, montrant d'une main la pièce retrouvée, de l'autre en sollicitant une nouvelle,

— De beaux modèles, dit Jacques ; une harmonie de muscles où l'on oublié de déposer un encéphale.

— Des idiots bien construits, corrobora Onésime.

Des autres barques s'échappaient pêle-mêle des accents nasillards, aigus, avec accompagnement de guitares fêlées, de violons poussifs. On était littéralement enveloppé d'harmonie ; elle vous entrait par le nez, par les yeux, par les oreilles, par la bouche, partout :



Musique indigène.

Malheureusement les égouts de la ville se mirent de la partie ; et, aux souffrances du tube acoustique, affreusement meurtri par cette cacophonie indigène, vinrent se joindre les poignantes angoisses du nerf olfactif douloureusement affecté.

Pendant ce temps, les bavards camelots avaient étalé leurs souvenirs de Pompéi et d'Herculanum : des morceaux de mosaïque et une lampe de la maison des Vestales : le nombril en marbre d'une statue de Vitellius ; la peau de l'aspic de Cléopâtre ; un morceau du bois de la lunette... sur laquelle Héliogabale reçut le coup fatal ; une photographie de Néron ; un fer du cheval de Caligula ; la verrue de Cicéron. On y voyait une boucle des cheveux de César, le cure-dent de Lucullus ; le passe-partout de Messaline, qui lui servait pour s'échapper la nuit du palais impérial, et aller courir les lupanars de Rome, d'où elle revenait.

« . . .*Jam lassata viris, sed non satiata !* »

le rasoir avec lequel Caton le Stoïque s'ouvrit les veines, etc..., etc... Tout cela garanti authentique ; au besoin, on pouvait commander sur mesure une antiquité au choix... et toujours authentique ! L'Italie vidait les tiroirs de ses souvenirs de famille ; elle cherchait à réaliser quelques petites économies pour payer un canon monstre en voie d'exécution ; elle voulait faire du bruit dans le monde... Les enfants sont si tapageurs !

En fait de moderne, le Vésuve et la mer faisaient tous les frais, et les habitants de Torre-del-Greco apportaient leurs morceaux de lave curieusement taillés, leurs coraux habilement travaillés. Des chapelets de buis, de



Torre-del-Greco.

bois de myrte et d'olivier, à énormes grains, attiraient pieusement le regard, A côté, des enluminures grotesques avaient la prétention de représenter les traits vénérables du successeur des Apôtres.

Reptilius acheta le passe-partout de Messaline ; les young ladies dévali-



Le Vésuve.

sèrent les marchands de colliers ; les colis bondèrent leurs valises de souvenirs vésuviens ; le fer à cheval devint la propriété d'un Anglais superstitieux ; les Italiens s'abstinrent... avec connaissance de cause.

Un coup de sifflet strident ordonna de vider le pont, et la bande bruyante s'envola prestement allégée d'une bonne partie de sa pacotille d'occasion ; les barques-concerts élargirent le cercle, emportant avec elles leurs criards

accords, pendant que le *Saïd*, virant lentement, mettait le cap sur Sorrente.

On était enfin débarrassé des odeurs de Naples, de ses lazzaroni, de ses faux antiques, des accentuations nasales de cette langue... si sonore parce qu'elle est si creuse.

Passant entre le promontoire de la Campanilla et l'île de Capri, le navire gagnait le large, laissant derrière lui le Vésuve fumant, à sa gauche les golfes profonds de Salerne et d'Amalfi.

La nuit tombait quand le *Saïd* entra dans cette admirable mer Tyrrhé-



Le *Saïd*.

nienne chère à Homère et à Virgile. Continuant sa marche nocturne, il doublait le cap Spartivento, le golfe de Policastro, les montagnes de la Calabre, plus loin le Stromboli, ce vieux complice du Vésuve, qui, dans les nuits sombres, éclaire les îles Lipari de ses feux sinistres. Une fois entré dans le golfe de Gioja, on passait le cap Faro laissant de chaque côté les fameux et inoffensifs écueils de Charybde et Scylla. A midi on traversait le détroit de Messine, à l'heure du second déjeuner et à travers les sabords ouverts on apercevait distinctement les côtes ensoleillées de la Calabre sauvage et dénudée, où le train de Reggio longeait le rivage, et celles de la Sicile luxuriante, s'étendant sur la droite avec sa végétation riche, ses montagnes pittoresques, dominées par le colossal Etna, aux cimes neigeuses, aux flancs zébrés par ses coulées de laves noires et rouges descendant jusqu'aux vignes, qui couvrent sa base au bord de la mer, où glissaient de sveltes speronares maltais, au mât unique, gréant leur voile à livarde.

Le cap Spartivento passé, on tombait dans la mer Ionienne et l'on mettait cette fois le cap direct sur Alexandrie. La mer était désespérément belle, le ciel désespérément beau : les heures succédaient aux heures. Les passagers, galvanisés un moment par la cloche des repas, retombaient aussitôt après

dans leur engourdissement de sauriens, fossiles pétrifiés dans les épaisses couches de leur ennui.

Jacques trouvait la mer bien belle, mais aussi bien bleue. Onésime boudait dans un coin depuis qu'on avait perdu la terre de vue ; il avait comme un commencement de nostalgie, il regrettait son fromage ! Il se demandait combien de temps encore on allait continuer à naviguer dans cette cuvette d'eau bleue, sous ce ciel bleu, sous ce soleil invariablement beau, en compagnie de cette bande de lacustres figés sur le pont. Sa ronde et hirsute petite personne se hérissait, il se changeait tout doucement en porc-épic.



Onésime a le spleen.

Quelques bouffées de notes folles, quelques mesures d'un quadrille qu'on jouait au salon, l'enlevèrent à ses idées mélancoliques et à son coin ; il se dirigea vers l'exécutant, un Français essayant de mettre en branle les respectables cordes du Pleyel du bord, par miracle en assez bon état.

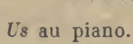
Ce bruit insolite fut un dérivatif au malaise général. Un léger froissement de robes indiqua que l'élément féminin donnait signe de vie ; des têtes curieuses parurent aux fenêtres ouvertes ; quelques audacieux se risquèrent à entrer.

Reptilius s'était précipité un des premiers. Il était entré... ou plutôt tombé dans le salon comme une bombe. Dès que le tabouret fut vide, il y bondit et s'y vissa, fatiguant l'instrument sous un doigté fébrile, rapide, magistral. Il ressemblait ainsi, vu de derrière, à un gigantesque coléoptère : le dos rond, énorme, luisait dans les tons noirs, lustrés, usés aux omoplates de son vêtement ; les longues basques de sa redingote, aux poches gonflées de livres et de rouleaux, battaient une sarabande effrénée sur l'immensité de ses pieds, qui écrasaient les pédales tremblantes. Sa tête disparaissait parfois tout à coup entre les deux épaules, quand le nez, venant au secours des doigts impuissants, frappait une note difficile. La rapidité de ses mouvements semblait multiplier ses bras, les faisant ressembler à de monstrueuses et mouvantes antennes ; on eût dit un énorme hanneton mélomane en train d'improviser !

Us était un excellent virtuose ; l'effet fut subit, le succès prodigieux, mêlé d'un peu d'anxiété de la part des jeunes misses, effrayées des bizarres contorsions de ce scarabée à musique, accueilli du côté mâle par quelques rires étouffés, provoqués par les allures baroques du bonhomme. Il n'en eut pas

moins un succès complet. *Us* put légitimement jouir de son triomphe. Ses lèvres pâles, aux commissures blanches, frémissaient sur sa couenne ridée ; ses yeux scintillaient derrière les verres bleus de ses lunettes cerclées d'or ; les rares mèches grises de sa nuque frétillaient ; son bulbe nasal écarlate, meurtri par les touches, lançait des gerbes d'étincelles, tandis qu'une buée chaude de transpiration, produite par cette gymnastique des muscles, cette surexcitation des nerfs, s'échappait de toute sa personne, l'enveloppant d'une nuée qui le dérobait aux profanes.

Tout à coup, sur une valse hardiment attaquée par le docteur, Onésime, qui depuis quelque temps, l'œil brillant, dodelinant de la tête en mesure... et barytonnant en sourdine... avait des démangeaisons, terribles dans les jambes, s'empara d'une vieille palourde, qui résista faiblement, tout en se cramponnant énergiquement à lui, et s'élança impétueux. Ce fut comme si une décharge électrique eût communiqué sa secousse à tous les assistants; des couples se formaient, partaient, tourbillonnaient, engloutis dans ce maëlstrom de vagues humaines, dont *Us* éperdu scandait les évolutions tournoyantes avec une frénésie toujours croissante... *Vires acquirit eundo !*



Us au piano.

Peu à peu cette chaîne mouvante s'arrêta, au fur et à mesure que ses anneaux détachés s'affalaient haletants sur les banquettes. Puis ce fut comme un battement d'ailes précipité, produit par des éventails nerveusement maniés ; on entendit le bruit rauque de respirations essoufflées ; des mouchoirs multicolores essuyèrent des fronts baignés de sueur ; une moite senteur humaine, mêlée à celle de parfums plus subtils, s'échappa par les sabords ouverts, pendant que le terrible docteur continuait... continuait toujours !

Ce raz de marée musical, qui avait roulé dans sa vague furieuse ces élé-

ments divers, ces molécules antagonistiques, les avait, en se retirant, laissés dans de bizarres groupements.

Onésime, tout en s'épongeant à une embrasure de fenêtre, avait entamé une idylle avec sa danseuse, miss Priscilla, laquelle minaudait précieusement, heureuse qu'on pût prendre pour une respectable pudeur alarmée la teinte rouge brique que l'entrain de la danse avait déposée sur le cuir un peu tanné de ses joues.

Les colis Cook et Cie étaient mêlés aux Anglais non étiquetés, sans que ces derniers cherchassent à s'éloigner ; on se souriait même ; et, qui plus est, on se causait d'une façon affable.


Onésime et miss Priscilla.

Le baronnet, qui avait laissé son nuage au vestiaire, s'entretenait avec Jacques, qui venait de reconduire à sa place miss Madge, fille du baronnet.

Les Italiens et les Français s'offraient mutuellement des cigares, et se rafraîchissaient à la même buvette.

L'Espagnol riait en dedans et cherchait sa guitare.

Jonathan, dans son ravissement et sa rage de taillader le bois, avait fini par couper entièrement les pieds de sa chaise... qui s'effondrait sous lui.

Le Russe secouait ses derniers glaçons.

Partout la glace était rompue; toutes les rancunes, toutes les antipathies se fondaient dans ce salubre dégel.

Le soir, on dîna avec une gaîté et un entrain tout particuliers. La secousse avait mêlé tous ces genres hétérogènes pour ne plus former qu'une espèce unique, bien disposée à ne perdre aucune occasion de se distraire ; un peu de musique, un bout de sauterie avaient, en adoucissant les angles, opéré ce miracle.

Les jours suivants furent une succession non interrompue d'agréables quarts d'heure. Onésime oubliait son fromage; Jacques avait une tendance à se rapprocher de sir Hugh Templeton, le baronnet, surtout quand miss Madge était auprès de lui ; les concessions de part et d'autre pleuvaient

dru comme grêle; les non étiquetés répandaient de tièdes confidences dans les gilets des Cook et Cie, avouant à demi qu'un excès de vanité de leur part avait largement contribué à les faire renoncer aux séduisants avantages offerts par la Cie Cook; ceux-là, doucement flattés par ces aveux, regrettaient que leur bourse n'eût pas été à la hauteur de leurs désirs, pour leur permettre de voyager d'une manière aussi noble et indépendante que ces derniers. Le baronnet se conduisit en simple mortel avec Jacques, qui apprenait auprès de miss Madge à corriger sa mauvaise prononciation anglaise. L'Espagnol, qui avait enfin déniché sa guitare, mettait sa gaîté en musique. Jonathan, en quête d'un nouveau siège à occire, détirait ses abatis avec un rire muet de Bas-de-Cuir. L'Italie faisait risette à la France, et cette dernière, tout en boudant l'Allemagne, se comportait assez décemment avec son unique représentant à bord.



Les odeurs de Naples.

Le *Saïd* avait laissé Candie loin sur la gauche; encore un jour, et l'on serait en vue d'Alexandrie.

On sentait déjà l'Orient dans les splendides tons chauds des couchers du soleil, où des nuages de pourpre striés d'or se balançaient, merveilleux de couleur, sous la voûte immense du ciel, dont le vert se fondait en haut dans un bleu sombre infini.

Jacques restait des heures accoudé, silencieux, jouissant profondément, dans toutes les fibres de son être, de ces choses si grandes; et quand l'énorme disque sanglant, descendant lentement l'horizon, s'abîmait enfin avec un dernier rayonnement dans l'ampleur grandiose de sa gloire, il restait encore regardant au loin venir les ombres du soir, perdu dans le vague de ses pensées.

Les matelots, eux aussi, pensifs, regardaient.

Onésime s'étonnait de cette admiration profonde, muette, contemplative, presque douloureuse, lui qui l'avait loquace, prolixe, à fleur de peau.

Le 10 octobre, à midi, on signalait la terre. L'émotion fut générale. L'attention se concentra avidement sur le rivage en vue, qui à chaque instant devenait plus distinct.

Une grande ligne basse, grise de terres d'alluvion, émerge à peine de la mer; au centre, le dôme vitré du palais du vice-roi scintille; plus loin, la colonne de Pompée s'élance isolée, hate, sombre, dominant quelques grêles minarets, s'élevant au-dessus de maisons roses, blanches, poudreuses; quelques palmiers rares, des moulins à vent nombreux; à l'est, Ramleh, perdu dans quelques massifs verts; et, au fond, à l'ouest, une grande ligne blanche unie, le désert libyque. C'est Alexandrie, c'est la ville déchue des Ptolémée. Une barque accoste, un pilote monte à bord. Encore quelques tours d'hélice et le *Saïd*, franchissant les passes difficiles de l'entrée du port, jette l'ancre au milieu d'une armée d'embarcations qui l'entourent aussitôt, et dont les équipages bruyants s'abattent comme une nuée de sauterelles sur le pont.



ALEXANDRIE



Le port d'Alexandrie.

CHAPITRE IV

Chambardement général. — On débarque. — Onésime, comte malgré lui, et Jacques très intrigué sont conduits à l'hôtel. — Double explication. — Jacques constate l'excellente qualité de l'eau du Nil. — Où l'on fait connaissance avec le docteur Allan Kéradec. — Satisfaction, désappointement et colère de Reptilius. — Pochade historique. — Jacques se trompe en une page ou Us en un volume. — Deux savants aux prises. — Onésime dévoré par les moustiques

Dans un vacarme effrayant, cette bande bariolée envahit le pont. Agiles comme des chats, ils surgissent de tous les côtés, pénètrent par les sabords, disparaissent dans les écoutilles, montent le long des cordages, grimpant les uns sur les autres, se bousculant entre eux, écrasant les voyageurs, riant, hurlant, vociférant, gesticulant, s'emparant de tout ce qui leur tombe sous la main. C'est un chambardement général ! Le pont est dans une confusion inouïe ; ce bruit, cette agitation, ces cris gutturaux, cette variété de costumes étranges, aux couleurs crues, cette diversité infinie de types, causent un véritable éblouissement aux passagers abasourdis.

Jacques, assis sur ses bagages, les défend intrépidement contre les atteintes d'un grand diable de nègre, qui veut à toute force les enlever ; il admire en artiste cette tête énergique et bestiale, aux tons d'ébène mat, coiffée d'une calotte rouge ; ces formes athlétiques, dont les muscles saillent sous la gandourah blanche qui les couvre ; mais, en voyageur prudent, il craint que la sûreté de ses malles ne soit fort compromise entre pareilles mains.

Sur ces entrefaites Onésime, qui avait disparu, revient flanqué d'un magnifique kawa bleu, le cimeterre au côté, qui salue Jacques et fait enlever les bagages, portant lui-même les valises. Il témoigne beaucoup de respect à Onésime, qu'il appelle Monsieur le Comte ; et il installe les deux amis sur des banquettes de velours cramoisi, à l'arrière d'une barque superbe, portant pavillon français, recouverte d'un dais rayé rouge et blanc, et qui, vigoureusement conduite par six avirons, se dirige rapidement vers la douane. Ils croisent en chemin un canot correct, battant pavillon britannique, et reconnaissent sir Hugh... et miss Madge, avec lesquels ils échangent un salut. Le bateau accoste ; deux solides gaillards en robes jaunes enlèvent les bagages, pendant que le bleu kawa caresse de sa courbache le dos de quelques gamins... trop curieux, qui s'égosillent à demander des baghchiches. Sur un mot qu'il jette en passant, les employés de la douane portent la main à leur tarbouche et, sans visiter les malles, ouvrent les portes avec empressement.

Onésime, grave et sardonique, Jacques, fort intrigué, traversent la foule grouillante des employés, des porteurs, des mendiants, au milieu des malles éventrées, bouleversées, par les mains impitoyables des douaniers, et ils sortent sous les regards ébahis de ceux de leurs malheureux compagnons du *Saïd* qui les ont précédés. A la porte, leur aimable guide hèle une voiture de maître qui attend, et ils s'y installent au milieu de cris assourdissants, où domine celui de baghchiche, lancés par des voix sonores.

L'homme au cimeterre, debout contre la portière, demande si Monsieur le Comte a toujours l'intention de descendre à l'hôtel de l'Europe, et, sur un signe affirmatif d'Onésime, s'installe sur le siège à côté du cocher ; le fouet cingle l'attelage, deux superbes pur sang, qui s'élancent au grand trot... et les deux amis, enfoncés dans de moelleux coussins, font leur entrée dans la ville. C'est à peine si, dans la rapidité de la course, ils peuvent jeter un coup d'œil sur les rues étroites qu'ils traversent, encombrées par une population active, de races diverses, aux costumes brillants sous le soleil qui les éclaire. Onésime ne soufflait mot et riait de temps en temps dans son épaisse barbe noire, devant les interrogations muettes et l'air désorienté de Jacques. Un moment après, ils passaient devant la mosquée du scheik Ibrahim et, tournant à gauche dans la rue d'Anastasy, débouchaient sur la place des Consuls, où le cocher les déposait à la porte de l'hôtel de l'Europe.

Le serviable kawa se précipita à la portière qu'il ouvrit et, précédant les voyageurs, les introduisit dans le vaste hall de l'hôtel ; puis, il s'approcha souriant d'Onésime en portant la main sur la hauteur de son tarbouch... une façon toute discrète de dire baghchiche sans ouvrir la bouche, Onésime comprit et le digne personnage s'éloigna satisfait.

Les deux amis choisirent leurs chambres et descendirent au salon d'attente, où Onésime partit d'un fou rire au nez de Jacques, qui, partageant à la fin cette hilarité contagieuse, éclata également.

— Ah ça! Monsieur le Comte, commença Jacques, voudras-tu bien m'expliquer le mystère de...

— De tout ceci, n'est-ce pas? interrompit Onésime.

— Oui, car je n'y comprends absolument rien.



Onésime et le kawa.

— Moi non plus... et plus je cherche, moins je comprends.

— Voyons, explique-toi.

— C'est ce que je vais essayer de faire; tu te rappelles que, pendant un instant, sur le pont, au milieu du branle-bas de l'arrivée, je t'ai quitté pour aller chercher ma valise dans l'entrepont.

— Oui... eh bien?

— Eh bien, en revenant, je me butte contre notre oiseau bleu le kawa, qui me salue bien bas... et auquel je rends mon salut un peu moins bas toutefois... — Monsieur le Comte (me dit-il dans cet affreux patois qu'on appelle la langue franque, et dont le vocabulaire est emprunté un peu à toutes les langues connues, mortes et vivantes), je cherchais Votre Seigneurie. — Je le regarde de travers, croyant qu'il se fiche de moi; pas du tout! Et c'est très sérieusement qu'il ajoute : Votre barque vous attend, Monsieur le Comte; si Votre Grâce veut bien m'indiquer où sont ses bagages, je vais les faire enlever... — Et il veut me débarrasser de ma valise, que je ne

lâche pas. — Je lui réponds que je ne suis ni comte, ni seigneurie, ni rien d'approchant... que je suis Onésime Coquillard, de Paris, rentier et célibataire... qu'aucune barque ne m'attend... que j'en cherche même une en ce moment... et j'ajoute, en essayant de m'esquiver, qu'il doit certainement faire erreur... — Je vois que Son Altesse désire garder l'incognito, dit-il en souriant finement... Mais j'ai des ordres... — Et il insiste de plus belle; je ne souris pas et j'insiste de mon côté... nous insistons... son obstination l'emporte... il veut absolument que je sois Monsieur le Comte... le comte de qui?... le comte de quoi?... je cherche encore. De guerre lasse, je m'abandonne complètement à lui, je me laisse bombarder altesse, il saisit ma valise; je te rejoins sur le pont, où je te retrouve en lutte avec ton moricaud; tu me suis ahuri; nous embarquons, pavillon français en poupe; notre cornac nous fait saluer par la douane, qui devait nous fouiller, nous met en voiture, nous amène ici et... disparaît! Tu en sais maintenant autant que moi.

— Mais c'est un vrai conte des Mille et une Nuits!

— Avec cette différence que c'est tout ce qu'il y a de plus réel, et que nous voilà sauvés des griffes de la douane... entre lesquelles se débattent encore probablement nos malheureux compagnons.

Onésime avait à peine terminé son récit, qu'il avait débité tout d'un trait et à haute voix, qu'un vieux monsieur, d'aspect excentrique, qui l'avait écouté en souriant, s'approcha courtoisement :

— Vous me pardonnerez, messieurs, la curiosité qui m'a fait rester et entendre jusqu'au bout le récit de votre aventure; mon excuse sera d'y être indirectement mêlé moi-même; je vais, si vous voulez bien me le permettre, éclairer d'un mot le mystère de toute cette affaire.

Jacques et Onésime s'inclinèrent.

Leur interlocuteur s'inclina : — Mon ami, le comte de M..., attaché au consulat de France, était attendu aujourd'hui sur le *Saïd*; le janissaire de service, que vous avez pris pour un kawa, avait été envoyé à sa rencontre; le comte était resté dans sa cabine pour éviter l'encombrement du pont; le signalement de mon ami s'accorde suffisamment avec le vôtre, monsieur... (et il regarda Onésime), pour que le janissaire, l'oiseau bleu, comme vous l'avez qualifié avec beaucoup d'humour, ait pu vous prendre pour lui ; il n'a pas compris un traître mot de tout ce que vous lui avez dit, et, fidèle à sa consigne, l'a exécutée strictement. On vous a laissés passer sans examiner vos bagages, grâce à l'immunité inhérente à la qualité de membre du corps consulaire... Et voici, messieurs, l'explication bien naturelle d'un enlèvement qui, je le vois, n'a pas eu pour vous de suites par trop désagréables.

— Au contraire, dit Onésime.



Rue dans le quartier arabe.

— J'en suis d'autant plus heureux qu'il vous a évité les retards et les désagréments qui ont assailli vos compagnons moins fortunés.

— Je le regrette profondément, répliqua Jacques, et je vous prie de vouloir bien nous excuser, car nous avons dû laisser monsieur votre ami dans un vilain embarras, avec notre folle équipée de collégiens en vacances.

— Nullement, messieurs; d'abord vous avez cédé à la force, ce qui vous dégage de toute responsabilité; j'ajouterai ensuite, pour mettre tout à fait à l'aise vos consciences, que le capitaine du *Saïd* plaça immédiatement un canot à la disposition du comte de M...; je l'attendais à la douane, que vous veniez sans doute de quitter quand j'y arrivai... en retard, suivant ma louable habitude... et nous sommes ici depuis quelques minutes; vous n'avez donc rien à vous reprocher... qu'un léger retard causé au comte de M..., lequel retard m'a permis d'être exact à un rendez-vous une fois dans ma vie... ce dont je vous suis très reconnaissant. Je suis heureux que ce quiproquo, qui vous a été de quelque utilité... sans préjudice bien grave pour mon ami..., m'ait procuré le plaisir de faire votre connaissance... — Et, offrant sa carte aux jeunes gens, il accepta les leurs en échangeant avec eux une cordiale poignée de main.

Puis, se dirigeant tous trois vers la salle à manger, ils y trouvèrent le comte de M..., à qui le vieux monsieur présenta ses nouvelles connaissances. On rit beaucoup de la méprise du janissaire; et, après le dîner, où Jacques put constater que l'eau du Nil était une délicieuse boisson, et des dattes fraîches un régal des dieux, on se retrouva au fumoir, où, un peu plus tard, le docteur Reptilius et quelques autres passagers du *Saïd*, descendus également à l'hôtel de l'Europe, vinrent les rejoindre.

Les uns s'installèrent sur les larges divans; d'autres placèrent leurs chaises sur le balcon, et dans la fumée des pipes, cigares et cigarettes, la conversation devint bientôt générale.

Le vieux monsieur, que le hasard avait mis sur le chemin des deux amis, était le docteur Allan Kéradec, bon médecin, égyptologue distingué; il arrivait tout droit de la Syrie, après de fructueuses recherches pour la science, attiré par le retentissement de la découverte que Maspéro venait de faire à Deïr-el-Bahari, dans la plaine de Thèbes, où il avait retrouvé les cercueils intacts de plusieurs Pharaons, celui du grand Sésostris entre autres. Son intention était de repartir sous peu, pour visiter la haute Égypte, où il espérait bien dénicher quelque chose... ne fût-ce que l'erreur commise par un confrère.

Il était Breton... Un breton bretonnant, très bretonnant même; de taille moyenne, large d'épaules, la tête était durement accentuée : volumineuse en haut, mince du bas; le front était vaste, proéminent; des yeux verts, à

pupilles dilatées semées de paillettes d'or, grands, lumineux, d'une profonde douceur, brillaient dans l'enfoncement de leurs orbites sombres, surmontées d'arcades sourcillères puissantes et broussailleuses. Cette tête d'anachorète apprivoisé, livide à force d'être pâle, colorée parfois d'une flamme hectique passagère, à physionomie expressive, creusée de rides profondes et nombreuses, où des réseaux de petites veines bleuâtres montraient leur relief le long des tempes, disparaissait dans une chevelure et une barbe incultes, longues, épaisses, noires, mêlées de fils blancs. — Les dents, blanches, aiguës, régulières, brillaient dans cette forêt de poils. Les bras étaient trop longs pour le corps ; la poitrine fortement bombée, le dos plat ; les jambes étaient grêles ; toute la vie s'était réfugiée dans les régions supérieures. Un chapeau de soie haut de forme, d'un âge mûr, aux reflets mordorés, couvrait son chef énorme ; qu'il parcourût les plaines de la Syrie, qu'il traversât les déserts de l'Arabie, ou qu'il s'enfonçât dans les syringes de la vallée des Rois, ce chapeau ne l'abandonnait jamais, immuable sur son crâne touffu comme le pschent sur les têtes des Pharaons, gravées sur les pylônes de Karnac. Cette partie corrélative de son individu entretenait peut-être la bienfaisante chaleur qui, fécondant son cerveau, couvait l'œuf embryonnaire de sa pensée et faisait éclore ses idées. Il pouvait oublier ses amis... mais jamais son chapeau! Ce dernier pouvait le quitter... Jamais, lui! Une redingote fripée, toujours hermétiquement fermée, enveloppait son corps anguleux et plissait sur ses jambes de héron. Les soins qu'il consacrait à l'étude l'empêchaient d'en donner suffisamment à sa personne... considérablement négligée par suite. Son érudition était grande : c'était un excellent dictionnaire, mal relié, un peu diffus, qu'on pouvait consulter à tout instant. Très bon homme au fond, qui s'écartait pour ne pas écraser un insecte.



Le docteur Allan Kéradec.

Jacques, qui l'avait accaparé, en tournait déjà les pages. Les réponses succédaient aux questions, rapides, exactes, avec une netteté d'élocution, un bonheur d'expression, un coloris descriptif étonnant. Le premier ne cessait d'interroger, le second de renseigner, à la grande satisfaction des deux parties.

Reptilius, flairant un rival redoutable dans cette encyclopédie à deux pieds,

sans plumes, s'était glissé subrepticement dans la discussion, opposant des objections aux hypothèses risquées, aux affirmations contestables, aux faits historiques, plus vraisemblables que vrais, du terrible Armoricain, qui les réfutait avec une désinvolture charmante. Voulant écraser son adversaire, *Us* s'élança dans une filandreuse et lourde compilation de faits, de dates, d'anecdotes, ayant la prétention de résumer l'histoire de la grandeur et de la décadence de l'ancienne capitale de l'Égypte. Ce fut comme un pavé lancé sur l'auditoire. Quand il termina, Onésime dormait profondément, insensible aux coups de trompe répétés qu'un moustique impudent se permettait insolemment sur son nez; les autres personnes, qui s'étaient amusées des escarmouches légères de Jacques et du vieux Breton, s'étaient prudemment enfuies devant cette charge de grosse cavalerie allemande, qui avait anéanti le brave Coquillard.



Onésime dormait profondément.

Allan Kéradec et son jeune ami applaudirent à... la fin de l'ennuyeuse élucubration. Surpris par cette attaque imprévue, ils avaient dû faire appel à toute leur patience pour écouter jusqu'au bout, à toute leur politesse pour comprimer les bâillements qui les étouffaient.

Us, prenant pour l'abattement de la défaite ce qui n'était que la fatigue causée par son indigeste tartine, cachait sous une feinte retenue l'excès de sa vanité; il essuyait les verres de ses lunettes, minaudant comme une vieille coquette, poussant de petits gloussements de satisfaction, faisant la roue gonflé comme un dindon. A la fin, grisé par ce qu'il croyait son succès, encouragé par le silence de ses auditeurs, son orgueil déborda; il voulut arracher des compliments... qui ne venaient pas assez vite à son gré.

— Che grois, mezzieus, dit-il, la tête levée, le nez au vent, les narines dilatées, les lèvres dédaigneuses, les bras croisés derrière le dos, arc-bouté sur ses jambes maigres, d'un air frisant presque l'impertinence... Che grois, mezzieus, qu'il eût édé diffizile te tire audant en moins te mots?

— Et dans un langage plus barbare, dit Jacques, *in petto*, horripilé par l'affreux accent tudesque de Reptilius.

— Vous oubliez d'ajouter, dans votre louable pudeur… et si bien ! ponctua Kéradec ; je répare cet oubli.

— Ch'aime zi beu à barler te moi, dit Reptilius ondulant sous le… compliment, que ch'oublie zouvent de me rendre chustice… Zede ridigule modestie me berdra. Fui, cher docdeur, fus l'afez dit… et che le rebète, guoigu'en rouchissant… audant en moins te mots et… zi pien ! buisque fus



le fulez.

— Ah ! fit Jacques.



Reptilius se mord les lèvres.

— Ne zerait-ze bas vodre afis ? riposta *Us*, alarmé par cette exclamation dubitative de l'ennemi, qu'il croyait vaincu par sa charge… brillante.

— Ce que vous venez d'exposer est sans doute fort bien, répliqua Jacques sèchement, agacé par l'hypocrite candeur et l'extrême suffisance du Teuton, mais aussi fort long ; je crois qu'on eût pu le faire d'une façon plus concise.

— Et même, lui décocha Kéradec venant à la rescousse, on eût pu dire beaucoup plus en beaucoup moins de mots.

— Et… peaucoup mieux, n'est-ze bas ? monzieur le docdeur Allan Gueratec, siffla Reptilius entre ses dents serrées… faisant allusion avec amertume au « si bien » dont ce dernier lui avait si agréablement caressé l'épiderme un instant auparavant.

— Oh ! je ne dis pas cela.

— Fus fus gondendez te le benser ; che fus sais kré te fus en arrêder là.

— Il n'y a pas de quoi.

— Mais fui… z'arréder en si peau chemin !

— J'ai toujours su m'arrêter à temps, monsieur Reptilius.

Us se mordit les lèvres, le coup avait porté ; il était consterné, plumé de toutes ses illusions ; ses adversaires, loin d'être terrassés, se moquaient de lui à son nez, à sa barbe. C'était un grand coup d'épée donné dans l'eau. Ces Gaulois barbares n'avaient pas su apprécier sa docte prose d'outre-Rhin… « *Margarita ante porcos* », pensait-il pour se consoler ; c'était à recommencer ! Il cacha son ressentiment et son profond désappointement, et, composant sa figure, il reprit d'un ton sirupeux :

— Leguel de fus, mezzieurs, me progurera l'indime zatisvagzion de prouver ce que fus fenez d'avanzer ; gu'on bouvait faire mieux et plis prièvement ·

— Ma foi! dit Jacques, je crois qu'en une page on pourrait aisément dire ce que vous avez raconté en un volume; je ne m'aventurerai pas à dire que ce sera mieux; mais, à coup sûr, ça ne sera pas plus mal.

— Tites, monsieur; che ferai grafer zede bage en leddres t'or et en ferai brésent au Musée te Berlin, où elle resdera gomme un motèle te style et te concision pour la haude étificazion des chénérazions à fenir.

— A votre aise, monsieur Reptilius; écrivez, ce ne sera pas long... car, si je déshabille votre morceau... historique et que je le mette à poil, il reste tout simplement ceci, que je condenserai en quelques lignes :


Alexandre et Dinokrates.

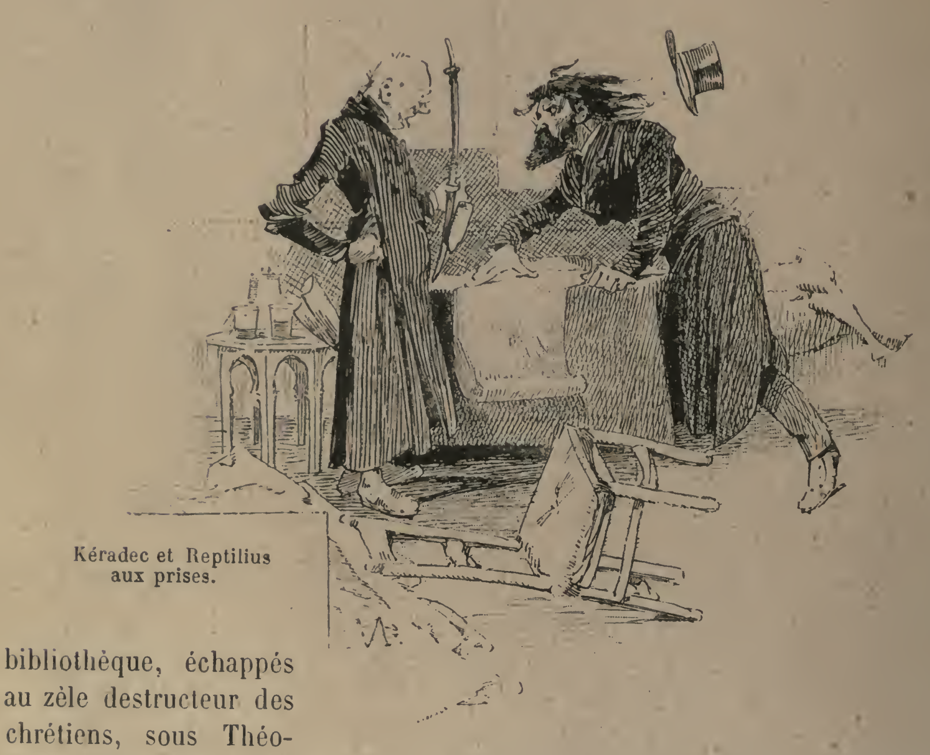
« Étant en visite chez les Pharaons, Alexandre, ce sabre de génie doublé d'un ivrogne fieffé, produit libidineux des visqueuses amours d'un serpent entreprenant et de la bacchante Myrtale, promenait un jour sa colérique Majesté au bord de la mer, pensant à Ephestion et rêvant de Bagoas, en cuvant son vin de la veille; il s'arrête devant la bourgade de Rhakôtis; le site lui plaît; et, sur le plan de son architecte Dinokrates, il fait bâtir une ville, qu'il baptise de son nom, vanité de soldat heureux qui veut mettre sa réputation dans ses meubles.

« Comme toutes les villes, une fois plantée elle pousse, grandit, s'épanouit, et, après des aventures diverses, dégringole et tombe, sinistrée dans un krach effrayant, dont elle ne s'est jamais relevée.

« Artiste, savante, commerçante sous les premiers Ptolémées, elle produit des chefs-d'œuvre, devient le cerveau de l'Europe et vit en millionnaire. Vicieuse avec Cléopâtre, elle se dégoûte ensuite des belles choses, mène une vie de polichinelle, gaspille son revenu, et de maîtresse devient servante.

« Battue et volée par les Romains qu'elle entretient, elle pique une tête dans le christianisme, y perd le peu de cervelle qui lui reste, en sort abrutie, bigote, percluse d'hérésie. Son caractère s'aigrit : elle devient pédante, ma-

niaque, rageuse et ergote indéfiniment sur des niaiseries. Un moment, elle retrouve un peu de nerf pour se colleter avec Amrou, qui lui administre une volée en règle. Ce dernier ne la brutalise pas trop après la victoire; il la fait tout doucement musulmane, lui lit le Koran pour la distraire, lui apprend à tuer le temps en faisant, avec les colonnes de ses temples, de gentilles petites mosquées ornées d'arabesques, de jolis amours de minarets légers comme de la dentelle; il chauffe ses bains avec les bouquins de sa



Kéradec et Reptilius aux prises.

bibliothèque, échappés au zèle destructeur des chrétiens, sous Théodose; flirte avec elle, lui montre une fidélité de caniche; puis... il la laisse en plan... pour aller tracer celui du Caire, et faire de Fostat ce qu'Alexandre avait fait de Rhakôtis.

« Ensuite viennent les Turcs, des mal élevés qui la bousculent; les mameluks, qui en usent avec elle comme de vrais pandours; Bonaparte, qui ne la regarde même pas.

« Enfin! Méhémet-Ali se toque de ce gâtisme sur le déclin et essaye, ainsi que ses successeurs, de lui refaire une virginité... n, i, ni, c'est fini! Les beaux jours du temps de Cléopâtre sont loin! on a brûlé la chandelle par les deux bouts; et, avec l'âge, la parturition s'est arrêtée, frappant de stérilité la vieille et encore séduisante coquette, qui aujourd'hui mange ses derniers



Boulanger à Karmous.

sous avec quelques banquiers louches et des commerçants peu scrupuleux, qui la grugent indignement. »

Us, au fur et à mesure que Jacques parlait, avait donné des signes non équivoques d'un malaise général. Quand ce dernier eut fini d'esquisser cette pochade d'atelier, il fit un saut de carpe prodigieux, retombant sur les pieds d'Onésime qui se réveilla en sursaut et poussa un cri d'angoisse, se croyant dévoré par sa bête noire... le cataclysme! Puis, se posant en face du jeune homme, *Us* l'examina à travers ses lunettes avec une attention muette, continue, circonspecte, comme s'il se fût trouvé en présence d'un phénomène dangereux et inexplicable.

Onésime jouissait de cette profonde stupéfaction tudesque. Cet animal de Jacques a fait ses farces pendant que je dormais, pensa-t-il. Et il regarda goguenard, l'oreille au guet, tout en se dérobant aux attaques des moustiques, attirés par cette chair fraîchement arrivée d'Europe, et en grattant son nez endolori.

Us retrouva enfin la parole ; il éclata :

— Mais z'est un addendat à la zcience, un azzazzinat tu zdyle ; z'est un crime de lèze-machesté hisdorîque gue fus fenez de gommettre là! zette inderbredazion vandastique, ch'oserai même tire prutale... ingonvenante...

— Osez, interrompit Jacques en riant, ne vous gênez pas.

— ... Te l'hizdoire, continua Reptilius, est un fait dérancheant doudes les nozions atmizes sur la médhode de draider de zede nople pranche tes connaizzances humaines... z'est te la fandaizie doude pure.

— Comme sa géographie, pardi ! pensa intérieurement Onésime.

— Fus afez gondé une hizdoire... et non fait de l'hisdoire; et fus ne serez pas édonné zi à mon dour che drouve gu'il est impozzible te tire blus mal... en moins te mots.

— Mais, monsieur Reptilius, reprit Allan Kéradec, ce que vient de dire M. Jacques est parfait dans son genre; il raconte l'histoire avec son tempérament, vous avec le vôtre ; à vos interminables préciosités... il oppose ses brutalités voulues ; son ingéniosité incisive étonne votre érudition inerte ; là où vous employez la forme affirmative et tranchante, il jongle avec les mots et lutine le style ; vous êtes long, il est bref, voilà toute la différence.. L'histoire est un mélange en proportions inégales du vrai et du faux, où la proportion du faux domine : or, vous êtes prolixe et M. Jacques est concis; quand vous vous trompez en un volume, il ne se trompe qu'en une page ; toute la chance est donc de son côté pour qu'il commette moins d'erreurs que vous.

Reptilius eut un sourire froid derrière ses vitres bleues.

— Et fus, monzieur Allan Gueratec, de guelle fazon vous drombez-fus?

— D'une foule de façons.

— Ch'ai bu en chuger il y a un moment.

— Et j'espère bien vous fournir maintes autres occasions de le faire, monsieur Reptilius.

— Ze zoir?

— A mon grand regret, je crains que non; je préfère rester sous le charme ne votre savante et copieuse dissertation... et de l'aperçu original de votre adversaire. Cependant...

Puis il se tourna vers Jacques et se mit à sa disposition pour l'accompagner le lendemain et lui servir de cicerone dans Alexandrie... Nous ferons de l'histoire sur place, ajouta-t-il.

La soirée se prolongea encore jusqu'à ce que les deux docteurs, après s'être tâtés pendant quelque temps, finirent par s'empoigner pour tout de bon; et quand les deux amis, prenant congé se retirèrent dans leurs chambres respectives, les deux savants, intoxiqués par la science qui leur montait au cerveau, étaient aux prises, se jetant des arguments à la tête hérissés comme des coqs de combat, oubliant tout, s'oubliant eux-mêmes parfois, dans l'ardeur de la lutte.

Jacques se glissa sous sa moustiquaire, après avoir constaté préalablement l'absence complète de l'ennemi, il s'endormit profondément, rêvant des Ptolémées, d'Antoine, de Cléopâtre.

Onésime, l'imprudent Onésime, qui n'avait pas pris la sage précaution de faire un état des lieux même superficiel et avait laissé sa moustiquaire entr'ouverte, passa une nuit blanche, livrant à la lueur de sa bougie une série de combats terrible aux moustiques altérés de son sang, acharnés sur sa personne!





Vue d'Alexandrie.

CHAPITRE V

Désespoir d'Onésime. — Un tour dans la ville. — La place des Consuls. — Jacques est ébloui; Onésime en est surpris. — A travers la ville arabe. — L'île de Pharos et son ancien phare. — Les tribulations d'Onésime. — Il en a assez... de cette course au clocher. — La société d'Alexandrie. — Types de la rue. — Deux mots sur l'Alexandrie ancienne. — Le faubourg de Karmous. — Misère pittoresque. — La colonne de Pompée. — Alla Kéradec et Jacques retrouvent Onésime au café Rossini.

Le lendemain, Onésime était méconnaissable; moulu, brisé par l'insomnie, en proie à des démangeaisons cuisantes, causées par les morsures de ces maudites bêtes; la figure boursouflée, le nez tuméfié, carminé; un œil à moitié caché sous la paupière rouge et gonflée, il semblait qu'un érysipèle phlegmoneux eût envahi sa face tout entière. Quand Jacques, après une nuit excellente, vint pour le réveiller, et, sur sa demande, lui apporta un miroir, Onésime faillit s'évanouir. Doutant de sa propre identité, il voulut croire un moment que c'était son voisin, et non lui que par erreur on venait de réveiller. Lorsqu'il fut bien convaincu que ce n'était pas une illusion, que c'était bien lui qu'il voyait..., lui, Onésime Coquillard..., il s'affaissa en gémissant sur sa couche.

Jacques le laissa dans ce vis-à-vis piteux avec son miroir, et se mit en quête d'un médecin. Croisant dans le corridor le docteur Kéradec, qui sortait alors de sa chambre, il le mit au courant de l'état de son pauvre camarade. Ce dernier se hâta de l'accompagner chez Onésime. Une friction ammo-

niacale, suivie d'un bain réconfortant, le remirent d'aplomb; et, une heure après, tout en conservant d'honorables et douloureuses traces de son combat nocturne, il rejoignait son ami et son sauveur, et déjeunait avec un appétit aiguisé par la lutte.

Jacques était anxieux de parcourir la ville; le repas fut lestement terminé, et tous trois sortirent sur la place des Consuls, la place Méhémet-Ali, où, dans l'attitude du commandement, se dresse la statue en bronze de ce dernier.



Pauvre Onésime !

Jacques eut comme un éblouissement en entrant dans cette fournaise, chauffée à blanc par les rayons d'un soleil intense, où, dans une confusion étrange de tons, de couleurs, de types, bruissait en un fourmillement continu cette population hybride, venue de toutes les parties du monde. Cet avant-goût subit et fidèle de l'Orient l'impressionna fortement.

Tout en se dirigeant, à l'ombre des acacias du square, du côté du palais Tossizza, où résident actuellement les tribunaux, la cour d'appel et toutes leurs dépendances, il se laissa aller à cette ivresse des yeux, s'arrêtant à chaque pas pour admirer; ici, un nègre du Soudan, gigantesque, grelottant dans son triple burnous sous cette température de 30°: là, un groupe de Bédouins bronzés, aux dents blanches, petites, bien rangées, à l'air féroce sous leur kouffieh de soie jaune, serré autour de la tête par des cordes épaisses, enveloppés dans leurs larges robes marron rayées de blanc, en étoffe rude, tissée en poils de chameau; plus loin, des femmes fellahs, soutenant de la main, sur leur épaule gauche, de larges amphores, passaient, la démarche altière, la tête haute, recouverte du yabrah aux pointes touchant les talons, pleines d'élégance dans leurs amples vêtements d'un bleu sombre, aux plis souples; un voile noir, retenu, à leur front tatoué, par le brillant bourou, cachait le bas de la figure, montrait seulement des yeux étincelants, à moitié voilés par leurs grands cils noirs; de leur bras libre, orné de massifs bracelets de cuivre, aux torsades lourdes de forme antique, elles relevaient avec grâce les plis tombants de leur longue tunique. Puis, ce furent de robustes fellahs, élancés, musculeux, aux tons de brique cuite, à la physionomie douce sous leur takieh blanc; des Arnautes enjuponnés disparaissant sous de véritables panoplies; des Monténégrins, aux traits durs, la

ceinture garnie de poignards et de pistolets; des Yaoudi olivâtres, au nez recourbé, à l'œil mobile, au turban noir.

Le docteur souriait, ralentissant le pas, s'arrêtant avec Jacques, ne voulant pas lui troubler cette première et unique impression d'un monde nouveau.

Onésime, à l'ombre tutélaire d'un immense parasol blanc, doublé de soie verte à l'intérieur, les yeux garantis par un binocle en écaille à verres fumés, cherchait à s'expliquer l'intime jouissance qu'éprouvait Jacques.



Fellahine portant un goulah.

— Que diable, murmurait-il, peut-il trouver de beau dans ces horribles faces de nègres, ces vilains Bédouins, ces porteuses d'eau affublées d'une façon ridicule, ces fellahs malpropres, ces Palikares d'opéra-comique, ces Monténégrins de carton, ces juifs crasseux? Que ce soit curieux, intéressant même, je le veux bien; mais de là à s'abîmer dans cette contemplation extatique... il y a loin! Et comme Jacques était sorti sans parasol, il concluait à un commencement d'insolation réagissant sur le cerveau et troublant légèrement son intellect.

Ils firent le tour de la place, sourds aux sollicitations bruyantes d'un groupe turbulent d'âniers, empressés à vanter les qualités de leurs animaux respectifs. Ils passèrent indifférents devant une station de voitures de louage, fort bien tenues, attelées de petits chevaux nerveux, fringants, avec leurs élégants cochers arabes aux longues gandourahs blanches et bleues, coiffés d'un tarbouch écarlate, faisant ressortir par leur séduisant verbiage la grossièreté de leurs rugueux confrères d'Europe. Ils s'arrêtèrent un instant à l'angle de la place et de la rue Méhémet-Tewfick, devant la boutique improvisée d'un changeur juif, où un Bédouin terminait une transaction commerciale. Appuyé d'une main sur la table boiteuse, surmontée d'un pupitre à châssis vitré du Sarraf, assis sur une chaise de paille défoncée et bancale, il échangeait quelque menue monnaie contre un papier, qu'il serrait dans un des replis nombreux de sa ceinture. Ils s'approchèrent, reçurent une poignée de piastres contre une pièce qu'ils tendirent au banquier en plein vent; puis, tournant le dos au palais Tossizza, ils enfilèrent la rue Franque. Passant vite devant les nombreuses échoppes d'horlogers

et de bijoutiers, Italiens pour la plupart, ils remarquèrent les burnous rouges brodés d'or, les ornements légers en filigranes d'or et d'argent, les poignards damasquinés, les colliers d'ambre, les longs tchibouks au lulé de terre rouge, les kouffiehs de soie exposés dans quelques rares boutiques vendant des produits indigènes.

Ils furent bien vite en pleine ville arabe, laquelle est bâtie sur l'isthme qui réunit l'île de Pharos au continent, là où se trouvait l'heptastade. Perdus dans un dédale de rues étroites, de ruelles tortueuses, trébuchant dans des trous, pataugeant dans des cloaques, ils se risquèrent dans la longue enfilade basse et sombre qui constitue le bazar aux étoffes, où des marchands arabes, silencieux, accroupis sur leurs talons, entre leur narghileh bourré de tombeki et leurs babouches, plongés dans les douceurs du kief, vendaient des marchandises d'Europe travaillées dans le pays.


Groupe de fellahs.

D'atroces vieilles juives, aux gestes immondes, les regardaient avidement entre-bâillant doucement des portes qui laissaient voir dans l'ombre de ravissantes têtes de jeunes filles.

Onésime, perdant l'équilibre à chaque pas, tempêtait, horriblement dégoûté de cette promenade, insensée à son avis, dans ces rues inextricables, au milieu de ces misérables taudis.

Ils émergèrent bientôt hors de ce labyrinthe à la lumière ; traversant des rues assoupies, ils aperçurent quelques maisons arabes, entrevirent quelques groupes curieux sur le seuil des portes, quelques moucharabiehs aux fenêtres ; et, après avoir longé d'interminables longueurs de murailles blanches bordant le Grand-Port, ils débouchèrent à la pointe orientale de l'île de Pharos, où le fort Kaït-Bey s'élève sur l'emplacement de l'ancien Phare du Cnidien.

Un amoncellement de rocs et de pierres taillées, qu'on distingue encore sous l'eau quand la mer est calme, à la pointe orientale de l'île, est tout ce qui reste de cette splendide tour en marbre blanc de quatre cents pieds de haut, construite en plusieurs étages superposés en retrait l'un sur l'autre, de cette merveille du monde !

— Cette ville turque, que nous venons de traverser, expliqua le docteur, recouvre l'emplacement, considérablement agrandi par des empiétements successifs sur la mer, où l'heptastade, cette digue en pierres de taille,

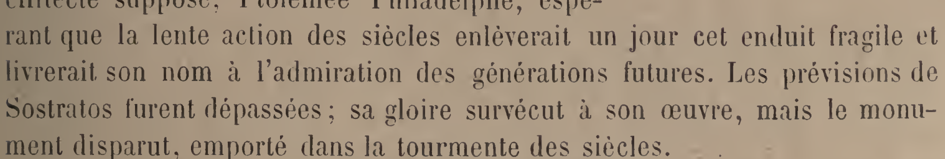
gigantesque, de sept stades de long, réunissait au continent l'île de Pharos où nous sommes, terminée par son phare, dépassant en hauteur la pyramide de Chéops, suivant les uns, égalant seulement celle de la tour de Cordouan, d'après les autres.

Cette jetée monumentale, coupée d'une double voie de communication, partageait le port en deux bassins, qui existent encore maintenant : le Grand-Port, le Port-Neuf, hors d'usage aujourd'hui, que nous venons de longer ; il se terminait à l'est par cette étroite bande de terre du Pharillon, que vous apercevez devant vous à l'extrémité du golfe, l'Acro-Lochias d'alors ; à sa base, devant le palais des Ptolémées, le Lochias, on avait creusé un bassin, le Port des Rois, où reposaient à l'ancre les galères royales ; l'autre bassin, celui de l'Ouest, le port d'Eunoste, qui s'étend derrière nous, le Vieux-Port d'à présent, considérablement agrandi par le Khédive, et qui possédait aussi son bassin particulier, le Kibotos, où venait déboucher un canal navigable.



Changeur juif.

Le Breton termina son explication en rappelant la supercherie, fort légitime d'ailleurs, de l'architecte de Cnide, gravant sur la pierre son nom suivi d'une inscription, recouvrant le tout d'un stuc où s'étalait en lettres d'or le nom de l'architecte supposé, Ptolémée Philadelphe, espérant que la lente action des siècles enlèverait un jour cet enduit fragile et livrerait son nom à l'admiration des générations futures. Les prévisions de Sostratos furent dépassées ; sa gloire survécut à son œuvre, mais le monument disparut, emporté dans la tourmente des siècles.



Continuant à longer la rive, laissant le fort Ada sur la droite, ils suivaient l'axe de l'ancienne île de Pharos, à travers la solitude brûlante de quartiers déserts, gagnaient la presqu'île opposée, ils visitaient le palais de Raz-et-Tin, le palais d'été des khédives. Ils gravirent son superbe escalier en marbre de Carrare, admirèrent sa grande salle d'audience circulaire, la luxueuse ornementation des plafonds, la richesse des parquets. Traversant ensuite l'esplanade ombreuse qui sépare le palais des bâtiments du harem,

ils se reposèrent sur les arbres près de la fontaine, contemplant avec pitié, à l'extrémité occidentale de la presqu'île, la disgracieuse silhouette du phare moderne, écrasé par le souvenir de celui du temps des Ptolémées.

Rue dans le quartier arabe.

Jacques bourra une pipe, tandis qu'Onésime, baigné de sueur, s'épongeait, grattant furieusement son épiderme couvert de papules rouges, produites par les piqûres de ces diptères féroces et obstinés, et que le vieux Breton, sec comme un parchemin, roulait une cigarette.

Après cette courte halte, ils passaient devant l'arsenal, traversaient le magnifique dock flottant et, suivant la courbe du Vieux-Port jusqu'à la douane, revenaient, à pied cette fois, par les mêmes rues qu'ils avaient parcourues la veille dans la confortable voiture du comte de M...

Ce fut avec une satisfaction marquée que, fatigués et affamés, ils rentrèrent à leur hôtel.

Cette obstination à s'éreinter sous l'influence d'une manie admirative sporadique, à la poursuite de ruines insupportables, de bazars étiques, ce cours d'histoire en plein air, etc... stupéfiaient Onésime. Cette course au clocher était complètement en dehors de ses habitudes molles et casanières. Aussi, lorsque le docteur et Jacques, après le repas; se levèrent pour continuer leur excursion, il déclina formellement de les suivre. Il prit rendez-vous pour les retrouver, à six heures, au café Rossini; et, montant dans sa chambre, il se jeta sur son lit où, pendant une partie de l'après-midi, il répara dans un sommeil bienfaisant ses forces épuisées par les fatigues du matin et les luttes de la nuit.



Un marchand.

Jacques jouissait dans toutes les fibres de son être. Son émotion désordonnée du matin s'était peu à peu disciplinée et, par une action réflexe, transformée en une sensation plus calme, en une perception plus juste des choses, qui entrait lente, pro-

fonde dans son cerveau, le pénétrant et y laissant une empreinte ineffaçable.

Après avoir donné un coup d'œil à la mosquée du scheik Ibrahim, voisine de l'hôtel, massive construction rectangulaire, dont la base, sur une des faces, disparaît couverte d'une lèpre de boutiques lilliputiennes, garanties du



Tête de vieille juive.

soleil par de misérables nattes fixées à des perches, ils prirent la rue Attarine.

Tout en marchant, le docteur renseignait Jacques, moins absorbé dans ces rues modernes du quartier neuf, laid et prétentieux, empruntant à l'Europe sa fatigante uniformité, à l'architecture indigène son manque de solidité, sans le confort de la première, sans l'élégance et le gracieux imprévu de la seconde.

— Alexandrie, lui disait-il, si elle n'est pas la capitale officielle, est certainement la capitale effective, au moins de la colonie européenne, faisant, par une infiltration lente et continue, la conquête de l'Égypte, ce pays toujours conquis, et sans cesse absorbant ses vainqueurs ! C'est le centre d'opérations des grandes banques, des riches maisons de commerce... hélas ! aussi des impudents coquins, dont la réputation exécrable est la seule

chose qu'ils n'aient pas volée, vivant grâce à la protection jalouse et pernicieuse de leurs consulats respectifs, d'indemnités extorquées, de grasses compensations pour des dommages imaginaires. C'est là que de hardis aventuriers, à la morale facile, à la conscience élastique, pratiquent sur une large échelle le vol et le chantage exerçant des industries inavouables, se livrant impunément à une contrebande effrénée.



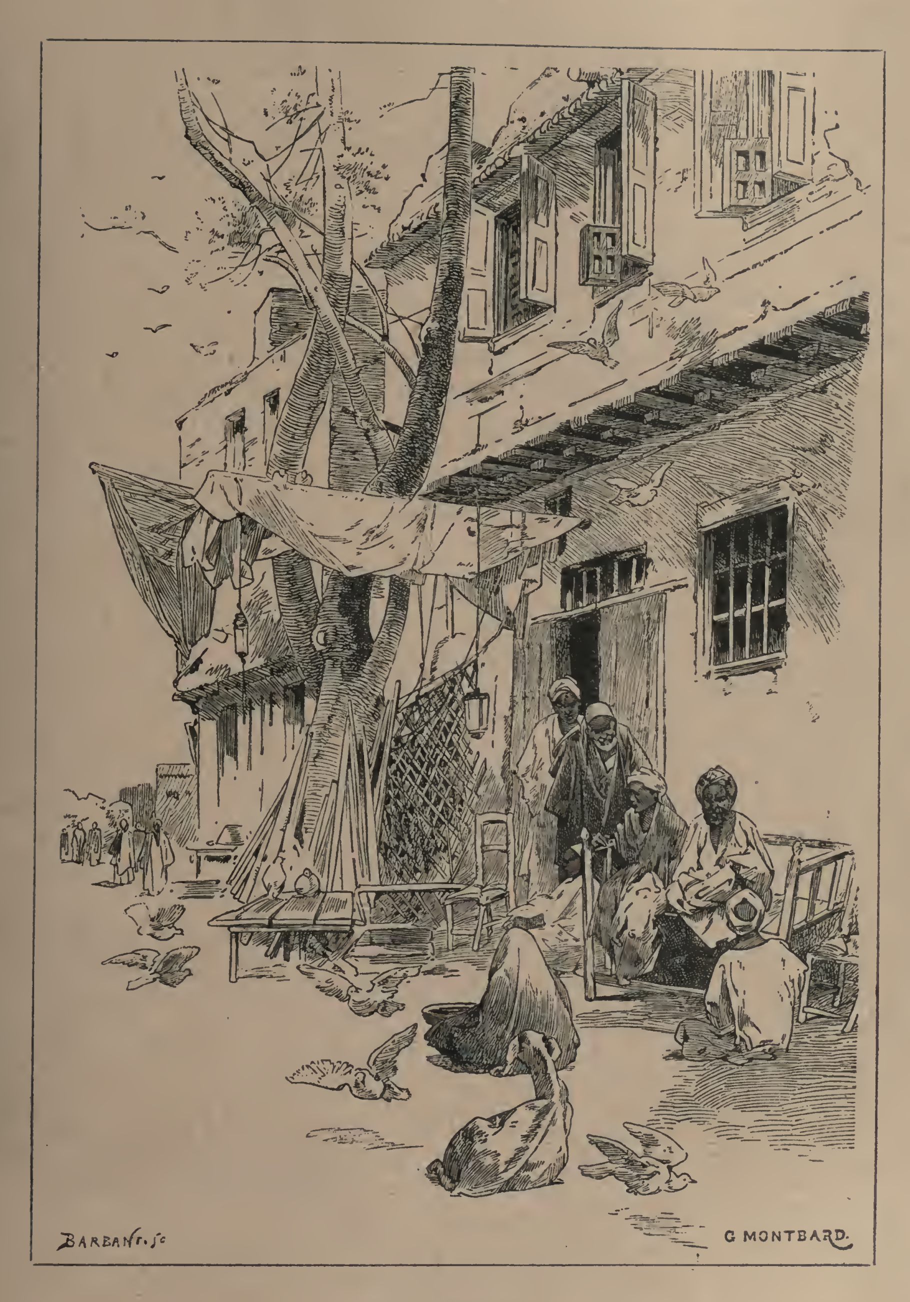
Le phare d'Alexandrie.

A côté de la spéculation éhontée de ces adorateurs de Mammon, de ces trafiquants sans scrupule, qui vous répugne, la vie facile, charmante, l'entrain tout parisien, le laisser-aller tout oriental de cette ville franque, vous attirent ; l'esprit accueillant, la belle humeur, l'atticisme atténué, mais plein d'aménité et d'indulgence de ses habitants sur lesquels le souvenir de Cléopâtre semble jeter un dernier et pâle reflet, vous séduisent ; et ses femmes ravissantes, sa passion de la danse, son amour de la musique, ses réunions, ses bals, ses parties champêtres vous charment et vous retiennent.

Ils s'arrêtèrent devant l'église grecque de l'Annonciation, un lourd monument à l'extérieur nu, d'un modèle byzantin entouré de jardins.

— C'est à la sortie de la messe qu'il faut assister, lui dit le docteur, si vous voulez contempler un long défilé de superbes créatures modelées à la manière antique, aux profils adorables, d'une pureté de lignes accomplie, aux yeux grands, limpides, incomparables, au teint mat, aux attaches fines, à la démarche noble ; telles devaient être les belles

Porteurs d'eau.



Café à Karmous.

Alexandrines du temps des Ptolémées, lorsqu'elles se pressaient, en quête de plaisir et de bruit, dans les rues du Bruchion, pendant la fête d'Adonis ou durant les Dionysies, cette gigantesque saturnale dont une seule journée coûtait des millions aux Lagides.

A chaque carrefour des marchands forains, des Grecs de Candie, la plupart débraillés dans leurs longs paletots, le cou entouré d'une écharpe, un fez négligemment posé sur leurs longs cheveux noirs, étalaient sur un plateau, supporté par un frêle pliant, leur maigre marchandise, des nougats rouges et blancs, des kolounia, des dattes, des confitures.



Barbier en plein air.

Les marchands d'eau faisaient sonner leurs gobelets de cuivre.

Sur les trottoirs, des Arabes s'étendaient nonchalamment, grillés par le soleil, troublés dans leur paresse, maudissant ces belles voies pavées de longues dalles, regrettant leurs rues étroites d'autrefois où, à l'abri du soleil, garantis de la chaleur, ils pouvaient dormir à l'aise et reposer leurs membres fatigués.

Des barbiers rasaient leurs clients en plein vent.

Des boabs, la canne entre les mains, sommeillaient sur leurs kafas, faites avec les nervures des feuilles de palmier, adossés aux portes ouvertes à deux battants, sous les larges vestibules des maisons en marbre blanc ou en pierres taillées. D'autres causaient languissamment entre deux bouffées d'un tchibouk, qu'ils se passaient l'un à l'autre.

Des Berbérins revenaient du marché avec des paniers remplis de légumes, précédés de matrones reluisantes de santé; d'autres, remplissant le rôle de bonnes d'enfants, un paquet de livres à la main, un petit manteau sur le bras, marchaient gravement derrière des bambins et des fillettes revenant de l'école, déformant prématurément dans une morgue naissante la grâce mutine de leurs gentilles frimousses.

Puis ils croisaient un gros Turc orgueilleux, écrasant sous son poids un petit âne gris trottant menu, suivi d'un ânier miniscule excitant la pauvre bête harassée, par ses ah! plaintifs et la pointe de sa baguette.

Ils frôlaient d'épaisses bourgeoises, se dandinant comme des oies grasses, soufflant sous leurs voiles blancs, écartant de chaque main les aunes de soie

noire qui les enveloppaient, ressemblant, quand le vent s'engouffrait à travers l'étoffe et la gonflait, à d'énormes outres roulant sur le sol.

Des Levantines promenaient nonchalantes leur embonpoint indiscret, aux bras de Levantins secs à l'œil rusé.

Sous des voûtes, des nègres broyaient du café avec de lourds pilons de fer.

Au boulevard Ismaïl, le docteur arrêta Jacques, et lui montrant quelques tronçons de colonnes mis à nu : — Nous voilà, dit-il, en plein Bruchion, dans l'ancienne voie Canopique; grâce à des fouilles récentes, on a pu retrouver les fondations des vieilles murailles et du pavé des rues d'autrefois, que l'exhaussement progressif du sol avait recouvertes d'une épaisse couche de débris de près de sept pieds de profondeur, et reconstituer le plan de l'ancienne ville.



Dame arabe.

A côté de Rhakôtis, s'étendant sur les bords de l'Eunostos, s'élevait le Bruchion, longeant le Grand-Port, séparé par une enceinte du reste de la ville, avec ses monuments nombreux, sa nécropole à l'occident, son quartier juif à l'est de la Cité. Ce fut Ptolémée Soter, le successeur d'Alexandre, le fondateur de la maison des Lagides, qui en commença les superbes édifices.

Un réseau de larges rues sillonnait ces quartiers, aboutissant à deux grandes artères s'entre-croisant : la plus grande, allant du sud-ouest au nord-est, joignait la nécropole au quartier juif, et se terminait à l'ouest près de la porte de Canope, porte de Rosette de nos jours; l'autre coupait la première à angle droit, et courait, entre les deux portes du Soleil et de la Lune, du port des Rois au lac Maréotis; là, un port intérieur recevait par les canaux les produits de l'Egypte que les navires transportaient ensuite dans les comptoirs de la Méditerranée. Ces larges voies étaient pavées d'énormes blocs en granit poli, reposant sur un épais lit de maçonnerie, et bordées de palais, de colonnades et de vastes trottoirs abrités par des arcades.

Outre l'eau du canal, dérivé de la branche Canopique, aboutissant au Kibotos, une grande quantité de citernes donnaient à Alexandrie de l'eau à profusion, et l'orientation de ses rues permettait aux habitants, nous dit Strabon, de jouir d'une saison délicieuse, grâce aux vents étésiens qui soufflaient du nord, et, après avoir traversé une grande étendue de mer, venaient apporter une agréable fraîcheur pendant les chaleurs de l'été.

Au Bruchion, couvert de palais royaux et de jardins publics, étaient le

Musée et sa bibliothèque, où une multitude de philosophes et de savants, à l'abri des soucis matériels de la vie, travaillaient dans le calme et le recueille-



Pileurs de café.

ment au progrès et à l'enseignement des sciences; les temples grecs; le Soma, où reposait le corps d'Alexandre le Grand; le Cirque et le Théâtre, le Gymnase, le Stade, le Poséidion, l'Emporion, les apostases et autres monu-

ments somptueux, où se pressait à l'envi une foule turbulente, âpre au plaisir, et un peuple d'érudits, d'artistes, de penseurs.

Dans le quartier égyptien de Rhakôtis, où nous serons bientôt, dominait du haut de ses cent marches le temple du Sérapeum, avec sa bibliothèque rivale de celle du Musée.

Le Macédonien avait eu le coup d'œil juste lorsque, dans un éclair de génie, frappé par l'excellence de cette position admirable, qui permettait de communiquer par le lac Maréotis avec l'Égypte, et par un port bien abrité avec les côtes de la Méditerranée, il choisit cet emplacement pour y fonder sa ville.


Marchand de boissons.

Sur ce nouveau marché afflua immédiatement, de toute la Grèce, un courant vigoureux d'émigration ; les transfuges aventureux de la Syrie accoururent, mêlés aux fils rusés de la Judée ; les ouvriers et les commerçants du Delta sortirent de leur torpeur et arrivèrent nombreux dans la ville naissante. Sous les successeurs de Soter, Philadelphe et Évergètes, Alexandrie riche et prospère fut le rendez-vous commercial des nations, tandis que ses lettres, ses savants et ses artistes en faisaient le centre intellectuel du monde. Euclide le géomètre, Démétrius de Phalère, qui commence la collection des livres du Musée, appelée à devenir la plus belle de l'univers ; le peintre Apelle, le sculpteur Antiphilos et tant d'autres, donnent à ces écoles un retentissement et un éclat incomparables ; on rédige la traduction de la Bible en grec, connue sous le nom de version des Septante ; et plus tard, sous Cléopâtre, Dioscorides compose ses livres ; l'astronome Sosiger aide César à introduire l'année Julienne, ou plutôt Égyptienne... Maintenant allons voir Rhakôtis.

Et le docteur prenant le bras de Jacques, ils obliquèrent à droite, suivirent des rues bordées de jardins luxuriants, exhalant des parfums délicieux ; sortirent de la ville par la porte du Nil, où un soldat habillé de coutil blanc, à boutons de zinc, le fez sur la tête, le fusil entre les jambes, assis sur le seuil de sa guérite, tricotait pensif une paire de bas de laine, et prirent la route poudreuse qui conduit à Karmous.

C'est dans le grand espace poussiéreux, aride, au bout duquel se trouve le faubourg, que se tient à certains jours le marché, ou plutôt la foire où affluent les marchands, les Arabes, les fellahs avec leurs sacoches pleines,

leurs chameaux, leur bétail, où circulent les porteurs d'eau, les marchands de boissons de toutes sortes. C'est là que Karaguez performe ses lubriques acrobaties, que les charmeurs de serpents renouvellent les jongleries de Moïse.

Cette réduction de Sahara traversée, ils étaient dans Karmous, l'emplacement de l'ancienne Rhakôtis; et, à travers les éclaircies de la double avenue de sycomores bordant la rue, ils apercevaient dans l'éloignement la colonne de Pompée.



Femmes de Karmous.

Ici et là, de petits cafés borgnes se montrent avec leurs rares clients; des claires-voies de treillages brisés, à moitié couverts de nattes déchiquetées, des lambeaux de vieilles toiles pourrissant sur des bâtons fixés dans la muraille, pendant sur des cordes tendues du mur à des sycomores, jettent un peu d'ombre sur des tables boîteuses, des chaises bancales, des bancs disloqués, où des poules picorent, où des pigeons s'abattent, où des chèvres rousses tachetées de blanc, au nez busqué, aux oreilles longues et flexibles, aux membres grêles, au ventre ballonné, viennent s'abriter.

Des maisons délabrées s'échappent des essaims d'enfants, demi-nus, délicieusement pittoresques sous leurs haillons rudimentaires. Il soulèvent des nuages de poussière dans la turbulence de leurs ébats, se vautrant avec des cris assourdissants dans les fondrières du chemin, roulant pêle-mêle dans des trous, où des cochons voraces fouillent de leurs groins noirs dans la puanteur des immondices et des détritus de toutes sortes, sortant de là affreusement souillés.

Plus loin, des grappes de gamins et de gamines à peine couverts d'une chemisette de coton à fleurs rouges ou jaunes, les yeux dévorés par des mouches, se balancent à des escarpolettes rustiques, accrochées aux branches des sycomores.

Des chameaux au cou onduleux, regardant vaguement de leurs grands yeux tristes, marchent silencieux avec leur mouvement de tangage, exci-

tés de la voix et du geste par de sombres Bédouins juchés à leur sommet.

Des femmes aux traits ravagés, aux vêtements sordides, passent avec des bébés à califourchon sur leur épaule. La main accrochée à leurs robes, des petites filles, une amulette de cuir au cou ou suspendue entre les deux yeux, en chemises flottantes d'un ton cru, la tête serrée dans un fichu de mousseline à pois, déchiré, trottent à leurs côtés, souples comme de jeunes couleuvres, secouant au vent leurs menues et nombreuses tresses noires. Des bracelets entourent leurs petits bras maigres ; un sourire court sur leurs mignonnes faces brunes, mettant une lueur dans leurs yeux sombres ; leurs quenottes nacrées brillent blanches, humides entre leurs lèvres rouges, semblables à des gouttes de rosée tombées sur des grenades entr'ouvertes.



Porteur d'eau.

Puis, c'était un étal de boucher en plein vent, bâti de quelques planches, surmonté d'un auvent protégeant un comptoir vacillant, où séchaient quelques morceaux d'une viande noirâtre, qu'un enfant armé d'une feuille de palmier défendait contre l'attaque des mouches.

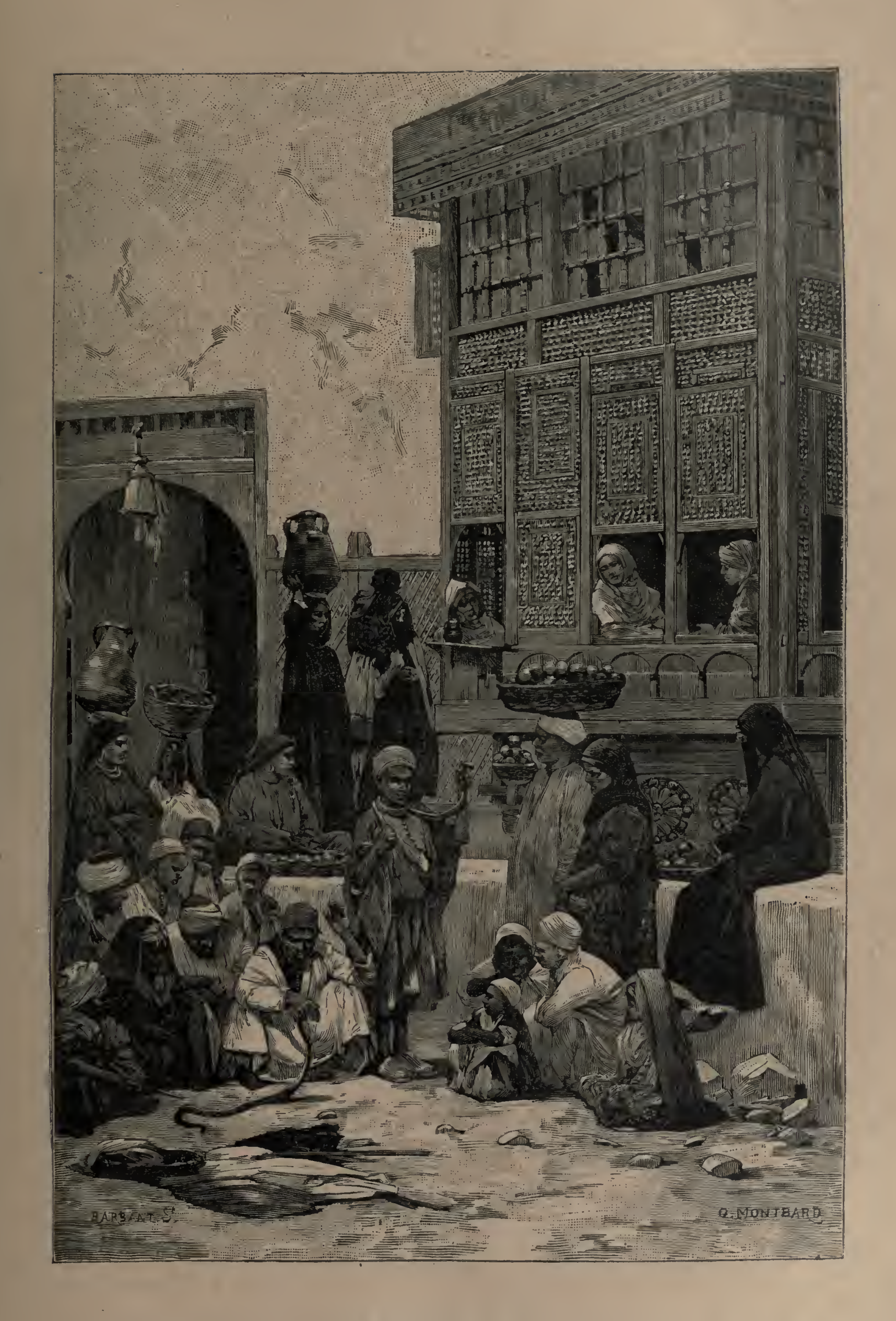
A côté, un pauvre Arabe s'évertuait à chasser ces agressifs parasites, assiégeant une masse roussâtre déposée sur un plateau reposant à terre... marchandise visqueuse appelée pain de dattes et composée de ces fruits dépourvus préalablement de leurs noyaux et pétris en un bloc gluant.

Tout près, dans une boutique lilliputienne, une femme vendait des oranges, accroupie au milieu de ses fruits jetant sur sa figure des reflets d'or bruni.



Marchande d'oranges.

Dans la cour d'une maison un psylle, un charmeur de serpents, est installé, faisant travailler ses hideux élèves : enlevant le couvercle d'un panier plein de guenilles de laine, il y plonge la main et en retire une poignée de reptiles qui sifflent et se tordent, des couleuvres grises, des cérastes aux cornes brillantes, des éryx, des scytales... Il les agace d'abord avec une baguette, les enroule autour de son cou, de ses



Charmeur de serpents.

poignets, les glisse sur sa poitrine et se fait mordre à plusieurs reprises par ces bêtes répugnantes. Il finit, en pressant légèrement la tête de l'une d'elles, par la mettre en état cataleptique et la rendre raide comme un bâton. Pour lui redonner l'élasticité et le mouvement, il lui frotte doucement le bout de la queue entre ses deux mains.

Jacques s'arrêtait de temps à autre, prenant une note ou un croquis. Ils arrivèrent bientôt au bas du monticule en haut duquel s'élève, haute et blanche, la colonne dite de Pompée. Ils gravirent cette montée escarpée, arrivant en quelques minutes sur le plateau, et s'assirent sur les dernières assises de ce débris du Sérapeum. C'est près de là que Kléber fut blessé en montant à l'assaut, et c'est au pied de la colonne que furent enterrés les soldats français tués en escaladant les remparts. Ce colossal monolithe, mesurant 23 pieds de circonférence sur 96 de hauteur, fut dressé par le préfet romain P. Pompée en l'honneur de Dioclétien. Avec son socle quadrangulaire, cette colonne de syénite rouge polie, surmontée de son chapiteau fruste, au-dessus duquel reposait peut-être une statue, est un chef-d'œuvre de proportions. Une légende arabe raconte qu'elle remue, s'inclinant le matin à l'orient pour saluer le soleil levant, et le soir au couchant pour le regarder fuir à l'horizon. Disparu! son portique entouré de ses quatre cents colonnes, où la tradition plaçait la bibliothèque et le Sérapeum. Disparu! l'escalier géant aux cent degrés de marbre qui y conduisait; seule elle reste de toutes ces gloires, solitaire et grandiose témoin attestant la splendeur du monument anéanti par la colère des hommes, rappelant aux décadences du présent les merveilles du passé. Sur le piédestal, des touristes ont inscrit leurs noms, salissant de leur nullité vaniteuse cette imposante page d'histoire.



Colonne de Pompée.

Du plateau, l'œil contemple attristé le cimetière arabe, qui s'étend désolé, aride à la base de la colline, avec ses innombrables sépulcres en brique crue ou en pisé, son amoncellement de pierres plates, sous lesquelles fourmillent les scorpions, d'où de temps en temps sort la tête hideuse d'un céraste.

Les deux amis redescendirent suivis d'une douzaine de gamins et de mendiants, se tenant à une distance respectueuse et s'époumonant à crier : Baghchiche! Pendant qu'ils se disputaient, dans une mêlée comique et brutale, une

poignée de sous lancée par le docteur, Jacques et lui, enfourchant deux ânes qu'ils avaient retenus et qui les attendaient au pied de la colline, détalèrent au galop précipité de leurs montures et se dérobèrent aux obsessions bruyantes de cette bande braillarde. Ils rentraient bientôt dans la ville par la porte Mahmoudieh, suivant, au grand trot de leurs nerveuses petites bêtes, la rue Ibrahim, et arrivaient à six heures au café Rossini, où Onésime reposé, fidèle au rendez-vous, les attendait depuis une demi-heure. Il sirotait tranquillement un vermouth gommé, tout en se délectant aux accents mélodieux d'une valse de Strauss, fort bien exécutée par une douzaine de jeunes virtuoses viennoises en tournée. Quand les deux amis l'eurent mis au courant des péripéties de leur expédition, il s'applaudit plus que jamais de ne les avoir pas accompagnés... Cette seconde édition ressemblait trop à la première du matin!





Campement de Bédouins.

CHAPITRE VI

Le Grand-Port. — Allan Kéradec évoque le passé. — Vertueuse indignation d'Onésime. — Ce qu'il pense de Cléopâtre et de ses aiguilles. — Course nocturne à travers Alexandrie. — Un tour à Ramleh. — Onésime sur son âne. — A travers champs. — La promenade du canal Mahmoudieh. — Ses jardins. — Les rives du canal. — Kéradec, Jacques et Onésime prennent leurs billets pour le Caire.

De la terrasse du café, construite sur pilotis au centre environ de la courbe du Port-Neuf, on avait une vue superbe. Le vent du nord apportait un peu de fraîcheur, et le soleil, qui disparaissait derrière la ville turque, jetait ses feux mourants sur la rive opposée.

Onésime était peu sensible à ces effets de la nature, à ces enfantillages du soleil, faisant, disait-il, un tas de façons inutiles avant de se coucher ; il buvait à petits coups, roulait des cigarettes, jouissant de son *farniente* en homme qui en a l'habitude et qui sait convenablement l'apprécier ; renversé sur sa chaise, il humait délicieusement la brise, prêtait nonchalamment l'oreille aux bouffées d'harmonie qui s'échappaient des fenêtres ouvertes du café, et laissait les deux amis à leur toquade admirative, à leurs réminiscences historiques.

Les rayons du soleil couchant mettaient, dans un dernier embrasement, un glacis de pourpre sur les tons d'or et d'ambre de cette haie aux courbes gracieuses, aux sinuosités insensibles. Au loin, l'aiguille de Cléopâtre se détachait, sur le fond chaud du ciel, svelte et rose dans son élégante splendeur. Le Pharillon, avec ses forts à ras de terre, apportait quelques notes brillantes, d'un blanc roux, se reflétant dures dans le calme lumineux du golfe, où

déjà se dessinait, dans un imperceptible frémissement, la pâle blancheur du croissant effilé de la lune.

Des pêcheurs se hâtaient de retirer leurs filets ; dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils formaient une chaîne allant du rivage à une barque ancrée à quelques mètres de la terre. Maintenu immobile par un vieil Arabe nu-pieds, à barbe blanche, à turban vert, debout à l'avant, muni d'une longue gaffe qu'il enfonçait dans le sable, le léger esquif tremblait à peine sous la faible ondulation de la vague, qui venait mourir sur le sable fin, se brisant en un mince ourlet d'argent. Les hommes se passaient de main en main un filet interminable, silencieux, les traits hâlés par la mer, bronzés par le soleil. Le dernier, à terre, retirait le poisson pris entre les mailles, gardant les belles pièces et jetant le menu fretin.

De pauvres enfants demi-nus, montrant leur échine maigre, le ramassaient dans le sable et le plaçaient dans des corbeilles tressées avec des feuilles de palmier.

Des Arabes assis, enveloppés dans leurs burnous, regardaient, tournant machinalement entre leurs doigts les grains de buis de leurs chapelets.

Des chiens jaunes, efflanqués, faméliques, au museau pointu, rôdaient inquiets, la queue basse, les oreilles droites, les crocs aigus, le nez au vent, flairant anxieux dans les effluves de l'air des pistes de charognes à dévorer.

Puis tout cela, hommes et choses, se fondit insensiblement dans une teinte uniforme, d'une transparence bleuâtre, que le crépuscule étendit lentement sur cette grande tranquillité, et les ombres froides du soir tombèrent avec leurs voiles humides.

— Que c'est beau ! laissa échapper Jacques, se tournant vers le docteur, qui lui aussi regardait accoudé à la balustrade, le regard perdu...

— Allons ! bon, se dit Onésime en son for intérieur, voilà l'accès qui les prend... l'admiration va fonctionner à jet continu... on a lâché la bonde... gare la douche ! et il lança une bouffée de fumée avec un fort bruit des lèvres et un mouvement d'épaules fort dédaigneux.

— Oui, c'est bien beau, reprit le docteur, beau de la beauté du présent et des souvenirs du passé... Tenez ! nous pouvons le recomposer par la pensée, ce grandiose passé, qui pèse sur cette ville déchue ; le décor est encore là...

— Ah ! voilà le premier acte qui commence ; attention ! Le rideau est levé, murmura plaisamment Onésime, écoutons cela !

— ... Tout au fond, là-bas, cette pointe du Pharillon qui nous fait face, avec ses deux forts du Mencharieh et des Juifs, c'était le promontoire de l'Acro-Lochias avec l'éperon de son brise-lames. A la base de ce promontoire s'élevait probablement le palais du Lochias, au pied duquel, renfermé entre ses deux digues, était le port privé réservé aux galères des Ptolémées.

Suivez la courbe se rapprochant de notre côté; là étaient les arsenaux, les apostases ou magasins royaux et, leur faisant face, l'île d'Antirrhodes, avec son petit port particulier et son palais. Ces rocs, dont vous voyez poindre les têtes en forme de fer à cheval, en indiquent l'emplacement. Un peu au-dessous, et plus à l'est, sur un autre îlot qui n'existe plus, s'élevaient le timonium d'Antoine, relié à la terre ferme par une chaussée aboutissant aux marches du temple de Neptune, le Poséidion; les aiguilles de Cléopâtre, enlevées à un des pylônes du temple d'Héliopolis : une debout, que nous



De pauvres enfants demi-nus...

voyons; l'autre renversée, ensevelie à moitié dans le sable. Puis, toujours plus près de nous, le Césareum ou Sébasteum, terminé sous Tibère, où les marins venaient, avant de partir, prier les Dieux de leur être propices, ou les remercier d'un heureux retour. Entre le rivage et les jardins actuels de la maison Antonniades, était la Bourse, l'Emporium, le centre de transactions commerciales de trois continents. Si maintenant vous pouviez sonder les profondeurs du golfe (le grand golfe), vous retrouveriez sous l'eau, à 2 ou 3 mètres de la surface, du cap Lochias aux aiguilles de Cléopâtre, les traces des quais qui précédaient ces superbes édifices, et où les vaisseaux de tous les peuples venaient décharger leurs marchandises et emporter les produits de l'Égypte : les vaisseaux de Tyr, construits avec les sapins de Sanis, aux mâts de cèdres coupés sur le mont Liban, aux rames taillées dans

les chênes de Basan, aux bancs en buis de Chypre ornés d'ivoire, aux voiles en lin d'Égypte, teintes avec la pourpre de l'Hellespont, avec leurs rameurs de Sidon, leurs nautoniers de Djébal; ils contenaient, dans leurs flancs rebondis, la pourpre, le lapis, le corail et le jaspe des Arméniens, le vin de Kelboun et les toisons éblouissantes chargées à Damas; le fer poli, la cannelle, le roseau aromatique de Javan, de Dan et de Meuzal; les riches tapis de Dedan; les esclaves et les vases d'airain de Thubal et de Mosoch; l'ivoire de ses îles nombreuses.

Des barques de la mer Rouge apportaient des chevreaux et des agneaux du désert; les aromates, les pierres précieuses et l'or de l'Yémen.

Des équi, de Gadès, à la proue ornée d'une tête de cheval, déchargeaient leurs lourdes cargaisons de fer, d'étain et de plomb des Orcades!

Puis des oneraria de toutes formes, chargés de pelleteries et d'esclaves du Nord, de vins d'Italie, se pressaient le long des quais, à côté de légères liburnes à deux rangs de rames; d'autres liburnes puissantes, avec leurs roues à palettes, mises en mouvement par des bœufs ou par des esclaves athlétiques; des galères, depuis la simple unirème, à un seul banc de rameurs, jusqu'au vaisseau colosse de Philopator, à quarante rangs de rameurs, mesurant 420 pieds de long sur 57 de large, et comptant 4.000 rameurs, les thalamites à la proue, les zygites au centre, les thranites aux longues rames à la poupe, terminée de chaque côté par de doubles timons. Et, au milieu de ces bâtiments superbes, de pauvres lembès, de frêles epholcses, faisant le cabotage de la Méditerranée, se mêlaient aux thalamègues couvertes du Nil et aux bâts de cuir doublés d'osier de quelques Gaulois roux aventureux...

— Ça fait bien, pensa Onésime malicieusement, tout ce petit galimatias classique, cela sent son université d'une lieue, ça vous a un goût de terroir, un parfum d'érudition tout à fait troublant pour des cervelles un peu rudimentaires... Et c'est qu'à les entendre on croirait volontiers que c'est arrivé... qu'ils les ont vus, ces équi, ces oneraria, ces liburnes, ces lembès, ces epholsces, ces thalamègues, ces bâts de cuir... des ancêtres d'Œil-de-Faucon, sans doute, qui seront venus s'échouer là; on dirait vraiment qu'ils ont toute leur vie navigué sur ces joujoux-là avec leurs thalamites, leurs zygites, leurs thranites... C'est ce qu'ils appellent reconstruire le passé! Mince de passé!... Et haussant les épaules, il fredonna en sourdine, accompagnant les dernières mesures de l'orchestre, qui terminait une mélodie de Beethoven.

— Et plus rien! dit Jacques, plus rien que ce monolithe isolé sur les ruines du Bruchion, comme la colonne de Pompée sur celles de Rhakôtis... deux ancêtres de granit humiliants pour la faiblesse de leurs descendants dégénérés!

— Qui ne comprennent même plus les paroles gravées sur les flancs, acheva Kéradec.

— Là! C'est cela, en avant les grands mots, gronda Onésime, dont la figure s'obscurcit; blaguez bien les vivants! Encensez les morts! Faites le panégyrique de toutes ces vieilleries antédiluviennes!... Ça n'est pas possible, ils se seront trompés de siècle en naissant... ils auront raté leur entrée dans l'époque des Ptolémées, ces deux « langues mortes » lâchés en plein XIXe siècle! S'y cramponnent-ils assez, à ce passé! Et Onésime, dont la face devint tout à coup rébarbative, sentit les épingles de l'agacement qui commençaient à picoter ses muscles; il avait des fourmis dans les nerfs, des inquiétudes dans les jambes, ce qui était chez lui les prodromes certains d'un orage qui se formait dans les innombrables cellules des tissus de son individu et en ébranlaient les systèmes.

— Ah! continua le docteur, dans cette Alexandrie déchue, livrée à un désarroi intellectuel et moral complet sous les successeurs d'Évergètes, tombée sous la tutelle romaine, il dut y avoir encore des flamboiements éclatants lorsque Antoine, subjugué par l'adorable beauté et l'esprit merveilleux de Cléopâtre, la suivit en Égypte; lorsque ce couple en rut, magnifique dans ses amours forcenées, toujours en quête d'un nouveau plaisir, d'une volupté nouvelle, infatigable dans sa jouissance, insatiable dans l'immensité de ses désirs, puisant à des trésors inépuisables, promena aux quatre coins de la ville l'embrasement de son effrayante débauche, de son éréthisme inouï... Orgie colossale où devait sombrer la fortune d'Antoine, où tous deux devaient trouver la mort, lui en se perçant de son épée, Cléopâtre... en se faisant mordre au sein par un aspic!

C'en était trop! La mesure était comble... on exaltait Cléopâtre, cette vieille garde égyptienne, on glorifiait le vice! Onésine fut à bout... l'orage éclata, et la sombre nuée, grosse de ses exaspérations accumulées, creva sous l'effort vigoureux de sa vertueuse indignation... et, ce n'était pas peu de chose que l'indignation d'Onésine; il eut un mouvement superbe, son mouvement des grandes occasions, ce haut-le-corps incomparable et inimitable... ce haut-le-corps étonnant... ce coup brusque, hardi, dominateur, bondé d'intentions, qui secouait si furieusement les épaisseurs lourdes de sa rotondité poilue. Quand parfois à ce geste typique, légendaire presque, il ajoutait son « pollice verso », autre grand mouvement oratoire qui lui appartenait aussi, bien en propre, mais dont il n'usait que dans les circonstances solennelles où il sapait les bases des religions et parlait de mettre les ministres des cultes en présence de leur Créateur... il était irrésistible, tout cédait devant lui, il catapultait! Il laissa cette fois son « pollice verso » au fourreau. Sa voix vibra dans un tremolo plein de menaces; il dégaina son ironie... son ironie froide, amère, sarcastique, corrosive... elle brûla! Elle s'imprégna de fiel, de bile, de curare... et d'un tas d'autres choses qui se

remuaient en lui... Elle mordit, déchiqueta, tordit, écrabouilla... car, lorsqu'il s'y mettait, il était terrible, Onésime, terrible!... *Terribile visu!* Et il s'y mettait, Onésime Coquillard de Paris.

— Quels hiboux vous faites! exclama-t-il dans sa subite explosion... Toujours à remuer des ruines, à fouiller dans les démolitions, à rebâtir... en imagination... un tas de vieilles bâtisses qui ont fait leur temps, à vous agenouiller devant de vieux moellons comme des nègres du Congo devant leurs fétiches; l'ombre du passé hante vos cerveaux fêlés et les détraque; mes bons amis, vous êtes des hallucinés de l'Histoire!

— Comment! dit Jacques, stupéfait de cette brusque sortie, tout à fait inattendue... des hallucinés!



Toujours à fouiller dans les démolitions.

— Oui, des hallucinés... et de la pire espèce, encore! Et Onésime, monté, hérissait sa paisible boule... des maniaques, si tu préfères; des rapetasseurs d'anecdotes en chambre, des historiâtres, qui n'avez pas même le tact de choisir et tomber le nez en arrêt juste sur les ulcères de l'Histoire, et en décrivez laborieusement les phases répugnantes; on regarde où l'on pose le pied quand on marche dans de tels sentiers. En voilà des embarras pour un malheureux bloc de pierre et une gueuse qui faisait la noce avec un soldat! Mais laissez-la donc tranquille, cette pauvre borne ridicule oubliée par les démolisseurs, ainsi que cette perdue de Cléopâtre, cette Messaline égyptienne qui, elle non plus, comme plus tard sa commère de Rome, n'était jamais rassasiée... pas même fatiguée, la coquine!...

— Mais, monsieur Coquillard, hasarda Kéradec, cette Cléopâtre que vous traitez si cruellement, n'a-t-elle pas, fidèle aux instincts de sa race, protégé les arts, relevé et enrichi de 200,000 volumes la bibliothèque du Musée, brûlée pendant le siège que César soutint au Bruchion contre les Alexandrins? Et cet obélisque... cette borne, comme vous l'appelez, mais c'est une page d'histoire!

Peine perdue! On n'arrêtait pas Onésime comme cela, il ne transigeait pas avec les révoltes de son bon sens. On avait excité sa colère, il fallait la subir; on avait imprudemment jeté une allumette sur ses matières inflammables... et il avait flambé! On avait soufflé de l'oxygène sur le feu latent de son indignation assoupie et attisé le brasier couvant sous la cendre de sa longanimité... et l'incendie faisait rage! Onésime était en pleine combustion... *Ardet Ucalegon!* Et, dans l'effrayant ronflement de ses phrases, dans

le crépitement incessant de ses mots, il rugissait de brûlantes invectives qui secouaient fortement au passage sa robuste charpente.

— Jolis ! s'écria-t-il, en réponse à l'imprudente interruption de Kéradec, les instincts de votre protectrice des arts qui chipe à la ville de Pergame les trésors de sa bibliothèque pour en faire cadeau à Alexandrie et en garnir son Musée... Pauvre chatte ! Que diriez-vous d'un monsieur qui vous volerait un louis pour l'offrir à son ami?... que c'est un impudent escroc... Elle n'était pas autre chose au féminin. — Quant à votre page d'histoire, si tous les bouquins de votre Sérapeum ou de votre Musée en avaient de pareilles, les volumes devaient en être de rude taille et occuper un fier emplacement! Je plains ceux qui en déroulaient les feuillets. — Laissez-moi donc tranquille avec votre honnête belle petite de Cléopâtre, cette bruyante cantharide qui, au lieu d'enfiler des perles, comme une fille bien élevée qu'elle aurait dû être, s'amusait à les avaler ! Cette vilaine horreur, qui se payait des parfums dont le prix d' un seul eût ruiné un quart d'agent de change de nos jours... et s'en fourrait à bouche que veux-tu... en voilà ! qui se mettait à table avec des feuilles de roses jusqu'au nombril, devant des phénomènes de plats! qui ne pouvait faire un pas sans avoir une bande de musiciens à ses trousses! Cette gourgandine, que son enragé prurit ne laissait jamais en repos; cette dévergondée, qui se déguisait le soir pour aller courir le guilledou avec son Antoine... après s'être mariée à quinze ans avec son polisson de frère... et s'être jetée, à seize ans, à la tête de César ! Et le mari, pendant ce temps-là, le petit frère et époux, le citoyen Ptolémée XIII (mauvais numéro!), disparu comme une muscade, escamoté par sa tendre sœur et épouse, et envoyé *ad patres* dormir avec ses ancêtres! Et le jeune gosse Césarion... le fruit de ses amours césariennes? laissé par son excellente mère à la cuisine avec les bonnes! Et c'est ce petit monstre précoce, combinant si agréablement le vol et l'adultère, la prostitution et l'assassinat, finissant par le suicide, que vous choisissez pour en faire une héroïne ! vous avez la main heureuse. Tenez, voulez-vous que je vous le dise? Eh bien ! votre figure historique n'est qu'une figure... hystérique! Votre page d'histoire est malpropre... et s'il faut qu'elle soit écrite quelque part... il y a des gazettes spéciales pour cela... en Angleterre!

In cauda venenum! C'était la queue de l'orage épuisant sa colère dans ce dernier coup de foudre, qui, par-dessus les mers, allait frapper la « perfide Albion ».

Jacques et le docteur riaient de bon cœur devant la vertueuse indignation de leur ami, dont les chastes instincts bourgeois avaient été inopinément froissés par cette exaltation, immorale suivant lui, d'une des femmes les plus merveilleuses de l'antiquité.

— Riez tant que vous voudrez, dit Onésime, dont l'indignation, noyée dans le flux de ses propres paroles, avait fait place à sa bonhomie narquoise habituelle ; moi aussi, je ris, pour vous tenir compagnie... et parce que « le rire est le propre de l'homme », mais, tout de même, ça me taquine de penser qu'il y a un tas de bonnes, braves, gentilles petites femmes dévouées, réglées comme du papier à musique, rangées à souhait, donnant de beaux mioches à leurs maris, passant leur vie à élever les uns et à dorloter les autres, faisant des prodiges d'économie pour joindre les deux bouts... et dont on ne parle jamais ! Tandis qu'on ne fait que chanter les louanges de ces coureuses anciennes et modernes... Eh bien ! oui, là, je proteste contre ces éloges pernicieux... ça m'agace, ça m'énerve, ça me fait bondir !

— Bondis ! mon ami, dit Jacques ; tu t'es assez reposé cette après-midi Et quittons Cléopâtre et son aiguille pour retourner à l'hôtel ; ton *quo usque...* m'a creusé et a dû t'ouvrir l'appétit.

— Oui, assez... Mais pour ta Cléopâtre, cette horizontale du Levant, cette m omentanée historique...

— C'est entendu, on l'enverra rejoindre le cataclysme ! Là, es-tu satisfait?

— Oui.

— Eh bien ! partons.

Et le trio se dirigea vers l'hôtel, situé à deux pas du café.

Au coin de la place Méhémet-Ali, ils tombèrent en plein dans un groupe d'Arabes se dirigeant vers la rue Franque, aux sons des darabouks, des flûtes, des crotales, dominés par les accents retentissants des trombones, couvrant de leurs notes cuivrées des voix humaines psalmodiant une mélopée criarde. Les hommes portaient à la main d'énormes lanternes de papier ; des acrobates précédaient le cortège, et une bande de gamins suivait avec des machallas allumés, desquels s'échappait, avec des gerbes d'étincelles, une fumée noire et épaisse.

Le docteur expliqua à Jacques que c'était un fiancé que l'on conduisait à sa fiancée.

Après le dîner, Jacques et le docteur, infatigables, sortirent laissant Onésime échoué sur un des sophas du fumoir.

Le soir avait jeté sa teinte sombre sur la brillante palette de ces costumes si éblouissants pendant la journée ; les portes se fermaient, la foule devenait moins compacte ; les bruits s'assourdissaient ; la ville s'endormait lentement dans le repos frais de la nuit, qui se faisait plus obscure à chaque instant. L'ombre des rues, vaguement éclairée par des becs de gaz rares, était trouée çà et là par les coups de lumière des cafés européens, on y tramait le scandale du lendemain, on brassait entre deux bocks les affaires de la semaine ; quelques lecteurs parcouraient les journaux d'Europe.

Des lanternes vacillaient suspendues aux chambranles des portes vermoulues des cafés arabes, que de misérables lampes éclairaient à l'intérieur de



Café arabe.

lueurs douteuses. De vieux Turcs moroses fumaient leurs narghilehs à côté d'indigènes pittoresquement accroupis, mêlés à des Levantins à paletots. Tous écoutaient avec ravissement les voix traînantes, mariées aux grincements aigus des rebecks, des chanteurs et des conteurs d'histoires. De temps en

temps une traînée de « ah » modulés plaintivement applaudissait au chant ou à l'histoire de ces trouvères de l'Orient.

Dans les quartiers excentriques, ils passèrent vite devant des tripots ignobles, où la lie de la population perdait, dans les blasphèmes, le gain gagné où volé dans la journée; où les perdants, fous de rage, disputaient aux gagnants, à coups de couteaux l'argent que le sort leur avait donné.



Veilleurs de nuit.

Ils longèrent d'autres établissements suspects, dont les portes entre-bâillées laissaient apercevoir la honteuse marchandise humaine... comme un appât pour les passants attardés, pour les désirs peu raffinés. Des ombres furtives entraient, d'autres sortaient. Parfois un long cri de femme s'échappait avec un déchirement d'un de ces repaires, suivi d'une série d'imprécations d'un mâle brutal mécontent... et le silence de nouveau pesait hideux!

Les deux amis pressèrent le pas et revinrent dans les rues centrales.

Le long des murs, contre les devantures fermées des magasins, les veilleurs de nuit, enveloppés d'une misérable couverture, étendus sur leurs longues cages en fibres de palmier, ou blottis dans une caisse d'emballage, jetaient dans le silence de la nuit leurs cris de guet, ce cri volait de bouche en bouche, répété par chacun d'eux, courait le long de la rue, se répercutait dans tout le quartier, berçant la ville endormie de son bourdonnement monotone, troublé parfois par le gémissement d'un veilleur que la courbache du scheik, placé à la tête de la corporation, punissait pour s'être laissé aller au sommeil.

Ils rentrèrent assez tard et trouvèrent Onésime et Reptilius réclamant chacun pour son pays la gloire d'avoir eu Charlemagne pour empereur. Comme la discussion tournait à l'aigre et menaçait encore de s'envenimer, le docteur Kéradec les mit d'accord en rendant un jugement digne de Salomon.

— Dédoublez, dit-il, cet Allemand mâtiné de Latin et prenez-en chacun

votre part ; il est Teuton par son nom de Karl, et Français par ses qualités qui l'ont fait surnommer Magnus ; Karl est votre propriété, monsieur Reptilius ; Magnus vous appartient, monsieur Onésime.

Ceci mit fin à la discussion et chacun regagna sa chambre.

Le lendemain matin, à huit heures, Kéradec, Onésime et Jacques étaient à la gare de Ramleh. Un gamin arabe, en robe blanche, à la mine éveillée, contrôla leurs billets ; ils purent examiner à l'aise le chef de gare, aux moustaches fortes, à l'embonpoint respectable, en stambouline et en tarbouch, et sautèrent en wagon.

Au sortir de la gare, quelques fûts de colonnes brisées, mis à jour par les travaux de terrassement du chemin de fer, les firent encore penser au Bruchion ; ils passèrent sur un petit pont, le seul de la ligne, un faible cours d'eau presque à sec ; entrevirent des villages de fellahs à travers les roseaux ; et, quelques minutes après, traversèrent les « lignes françaises », gigantesques retranchements élevés par les soldats de Bonaparte en 1799, pour protéger de ce côté la ville contre les Anglais. En débouchant dans la plaine, le coup d'œil fut admirable ; la vue parcourait un horizon immense ; à gauche, la mer d'un bleu intense, avec ses falaises aux tons d'ocre brûlée ; en face, le palais de Mustapha ; à droite, des figuiers innombrables, le canal Mahmoudieh avec ses massifs de verdure et sa multitude de bateaux, dont les voiles et les mâts semblent sortir de terre, et, tout au fond, Ramleh avec ses maisons blanches, roses, bleues, coquettement éparpillées au milieu de ses jardins et de ses palmiers. Puis ce furent, sur leur gauche, entre la voie et la mer, les solitudes de ruines de l'ancienne nécropole du quartier juif et du faubourg d'Éleusis d'Alexandrie, véritables carrières en exploitation, criblées d'hypogées, sans cesse bouleversées par les mains avides des vendeurs de curiosités, tandis que celles taillées dans les parois de la falaise s'abîment tous les jours dans les flots, détruites par l'action continuelle d'un violent courant maritime d'ouest à l'est.



Chef de gare.

Après un court arrêt à Mustapha, le train repartit passant devant les traces de l'Oppidum, dont les ruines grandioses, intactes encore en 1871, ont servi à construire cette petite parvenue de Ramleh, qui s'élève sur l'emplacement de Nicopolis.

A la station suivante, les trois voyageurs descendirent et firent le bonheur de trois âniers de qui ils louèrent les montures, et le désespoir de cinq

autres qui n'avaient pas été choisis. Ils enfourchèrent leurs pimpants aliborons, et trottèrent parmi cette agglomération de villas de toutes couleurs, irrégulièrement placées et légèrement construites sur un fond de sable. La garde de ces maisons de campagne des riches bourgeois d'Alexandrie, inhabitées l'hiver, est confiée à la loyauté des Arabes, sous la responsabilité de leur scheik.

Onésime faisait des efforts prodigieux pour conserver un équilibre des plus instables, perdant tantôt un étrier, tantôt l'autre, tenant les guides d'une main mal assurée, tandis que de l'autre il serrait fièvreusement le manche de son parasol, qui lui servait de balancier et décrivait dans l'espace des courbes fantastiques ; il ressemblait ainsi à un gros Silène ivre brandissant son thyrse. Tout à coup un « ah ! » plaintif, poussé d'une voix sourde et suivi d'un vigoureux coup de houssine, appliqué sur les reins de sa monture par le jeune fellah en robe bleue, en turban blanc, aux babouches jaunes qui courait derrière le cavalier mal en selle, produisit un effet subit et inattendu... mais désastreux pour la stabilité déjà si compromise d'Onésime ; surpris par cette exclamation douloureuse, il retourna la tête pour en savoir la cause ; au même moment l'animal partit à fond de train, et le malheureux cavalier, perdant les deux étrieris à la fois, lâchant son parasol, les lunettes de travers, le chapeau emporté, les cheveux au vent, n'eut que le temps de saisir à deux mains le large pommeau de cuir rouge de la selle, auquel il se cramponna énergiquement. Affreusement secoué sur le dos du quadrupède, dont le galop s'accélérait excité par les étriers qui lui battaient les flancs, il avait tout l'air d'un ballot mal attaché. Après une dernière lutte infructueuse pour conserver cet aplomb problématique, il perdit enfin son assiette, vida la selle et s'étala en plein dans le sable, pendant que sa monture allégée continuait sa course de plus belle, poursuivie par son propriétaire, qui finit par la rattraper.

Onésime se releva indemne de tout mal, un peu confus de sa chute, riant toutefois de sa mésaventure, tout en ramassant son casque, ses lunettes, son parasol, semés sur le théâtre de sa défaite.

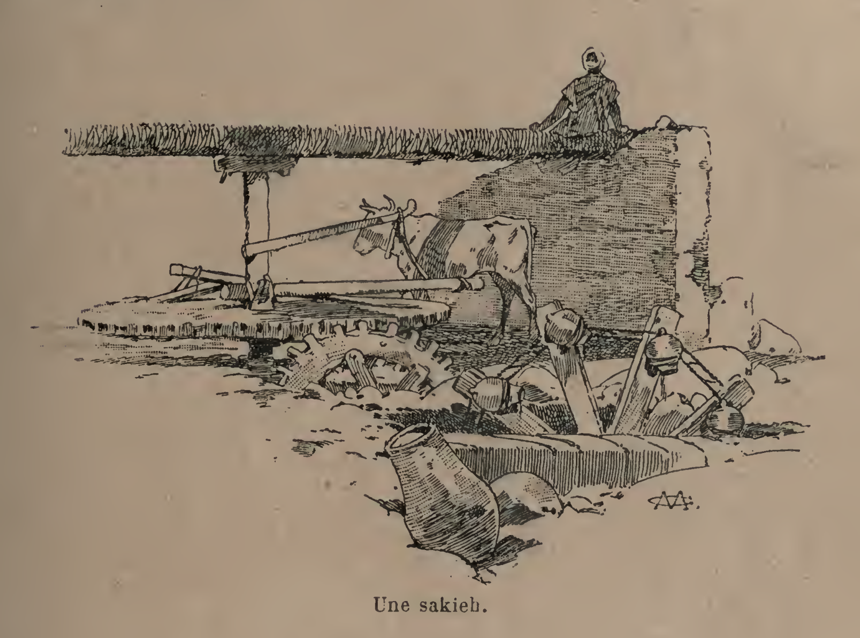
Le docteur et Jacques avaient tourné bride immédiatement, inquiets sur les suites de l'accident ; mais la mine d'Onésime, sur pied en un clin d'œil, les rassura complètement ; et, égayés par cet incident, dont la victime était la première à rire, ils lui donnèrent quelques bons conseils, l'engagèrent à ne pas se servir de ses étriers et à suivre autant que possible le même chemin... que sa bête... et ils repartirent au petit trot.

— Animal ! grommelait Onésime, regardant son ânier de travers, que je t'y repince à roucouler tes « ah » idiots, et je te frotterai les épaules de la belle façon !

A Flemming, quelques Anglais flegmatiques et écarlates, au foie malade,

Labourage dans le Delta.

les regardèrent passer. Ils gagnèrent Bulkeley, où eut lieu en 1801 la bataille de Nicopolis, entre les Anglais sous les ordres d'Abercrombie et les Français mal commandés par Menou; s'arrêtèrent un instant à Bakos, le centre commerçant de Ramleh, où, à l'hôtel Péricorne, Onésime se remit de sa secousse en avalant un grand verre de raki étendu d'eau; puis, longeant la mosquée et les boutiques aux larges auvents de toile du bazar du village arabe, ils continuèrent à travers les terrains et les jolis jardins de Seffer, gracieusement située au pied d'une colline assez élevée, et arrivèrent à la tête de ligne de Schutz.



Une sakieh.

Laissant souffler un peu leurs ânes, ils mirent pied à terre et se dirigèrent vers la mer, où se trouvent encore, à moitié ensablés, les bains romains taillés dans le roc de la falaise, et dans lesquels l'eau ne pénètre que par une étroite ouverture. Onésime s'y serait volontiers baigné, si la crainte salutaire d'être dévoré par un requin ne l'en eût empêché. Au delà, sur une pointe de terre assez élevée, la masse bleue du palais abandonné de Zizinia se détache sur le rideau de palmiers de l'oasis de Siouf. Ils rejoignirent bientôt leurs montures et, prenant à travers champs, rebroussèrent chemin.

Des bœufs maigres, aux fanons tombants, manœuvraient, conduits par de petits fellahs, des sakiehs aux grincements aigres et saccadés, faisant tourner leurs roues horizontales dentelées; elles mettaient en mouvement, par une série d'engrenages en bois, d'autres roues perpendiculaires, pourvues à l'extrémité de leurs rayons d'amples godets d'argile cuite, fixés par des liens

faits de la fibre du palmier; ceux-ci, dans leur rotation continue, puisaient l'eau dans les canaux et la déversaient dans les rigoles étroites, creusées à angles droits sur la terre, et s'étendant comme les mailles argentées d'un immense filet couvrant toute la plaine.

Des fellahs, à peine vêtus d'un pagne, la tête couverte d'une calotte hémisphérique en feutre épais blanc ou marron, remplissaient et vidaient alternativement, de leurs bras cuivrés, les seaux de cuir de leurs chadoufs. Les grêles balanciers de ces machines primitives, lestés d'un contrepoids grossier en une glaise pétrie en boule, à cheval sur deux pans de mur en argile séchée, montaient et s'abaissaient sans repos, puisant à ces artères innombrables, pour la répandre ensuite sur la terre durcie, cette eau bienfaisante du Nil, le père nourricier de l'Égypte.

Un chadouf.

Des filles brunes, aux mains effilées, aux doigts fuselés, les ongles rougis par le henné, un coin de leur yabrah entre les dents pour cacher leur visage, poussaient devant elles, le long des bordures de pluchéas, des troupeaux de dindons. Elles marchaient lentement, la tête levée, le regard franc, et les anneaux de cuivre sonnaient doucement sur leurs fines chevilles.

Des fellahs s'arrêtaient, appuyés sur leurs pioches, souriant de cet éternel sourire paisible et regardaient de leurs grands yeux doux. A côté d'eux d'énormes moutons, traînant comme un boulet le poids de leurs queues, déformées par un accroissement étrange, levaient leurs têtes tristes, puis se remettaient à brouter.

Des laboureurs, la robe relevée sur les cuisses et rattachée à la taille par une ceinture à nœuds, faite d'un écheveau de minces lanières de cuir non tressées, conduisaient leurs charrues de bois, attelées de bœufs à cornes

courtes, au pelage fauve. Des hérons bleus, des ibis blancs les suivaient en sautillant, et des volées de pigeons s'abattaient dans leurs jambes.

L'alouette, perdue dans le ciel, jetait ses trilles légers; les fauvettes gazouillaient dans les tamaris au feuillage d'un vert gris; des flamants roses, au bec recourbé, les regardaient inquiets; des cigognes blanches erraient parmi les joncs; de graves cormorans, les paupières demi-closes, perdus dans leurs pensées, reposaient debout sur une patte au milieu des roseaux; des tourterelles fuyaient de palmier en palmier; et, tout en haut, dans l'immensité azurée, de grands vautours fauves décrivaient des cercles concentriques.



Laboureur.

Ils avançaient au pas, le long des canaux, parmi cette splendide végétation, poussant drue sous cet ardent soleil, dans cette atmosphère chaude où tourbillonnaient aériens des essaims de mouches, des nuées de moustiques, des papillons de toutes couleurs, mêlant leur bourdonnement confus aux mille bruits sourds de cette radieuse nature en travail.



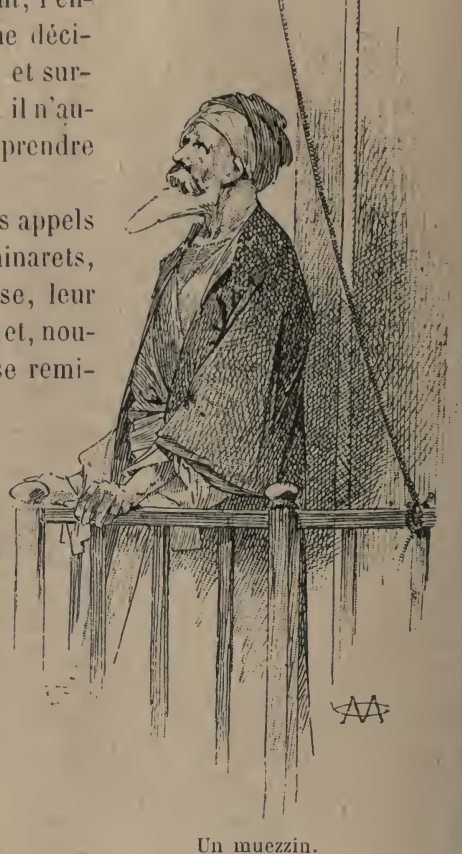
Porte de Rosette.

Ils se retrouvèrent bientôt à Bakos. Là, ils suivirent la voie ferrée et trottèrent sur la marge étroite du remblai, au risque de se faire écraser par un train aperçu trop tard, ou de dégringoler le long du talus à pic dans des enchevêtrements de branches, de lacis de joncs et de broussailles, recouvrant les marécages dormant au bas. Gagnant ensuite la belle route macadamisée, avec ses fontaines tous les cent pas, ils la suivirent au galop, à l'ombre de sa double rangée de sycomores, passant entre des plantations de figuiers. Puis ils traversèrent le village de Khadra, où s'élevait l'ancienne Éleusis, et rentrèrent en ville par la porte de Rosette.

Tous trois étaient enchantés de leur petite expédition champêtre. Onésime,

qui n'avait pas fait de nouvelle chute, se considérait comme un cavalier accompli... un vrai Numide, disait-il; il parlait même, quand on en fut au café, après un vigoureux coup de fourchette, de s'engager dans les hussards dès son retour en France. Jacques le félicita de cette mâle détermination; mais Allan, plus prudent, l'engagea à attendre, avant de prendre une décision, qu'il eût l'expérience du cheval et surtout celle du... dromadaire, après quoi il n'aurait que l'embarras du choix pour prendre l'arme qui lui plairait.

Vers les trois heures, les monotones appels des muezzins, lancés du haut des minarets, les arrachèrent à leur sieste délicieuse, leur rappelant qu'ils avaient encore à voir; et, nouveaux Juifs errants, ils sortirent et se remirent à battre le pavé.



Un muezzin.

Le docteur les conduisit près de la mosquée du scheik Ibrahim, dans une ruelle sombre, étroite, où d'industrieux Arabes, munis simplement d'une paire de cisailles, d'un couteau et d'une épissoire, montraient une dextérité incomparable à tresser des nattes, des cordes, des licous, des filets pour suspendre aux flancs des chameaux, avec des joncs de marais et les fibres corticales du palmier. Le rachis de la feuille servait à fabriquer des balais, des cages, des tabourets, des clôtures et aussi des kafas, ces sortes de longues cages qui, recouvertes d'un léger matelas, servent de lit aux Égyptiens.

Un Saïs.

De là, ils allèrent visiter l'intéressante collection de l'Institut, située au rez-de-chaussée de l'ancien hôtel d'Angleterre, donnant sur la mer, au fond du Grand-Port. Puis, ils arrêtèrent une voiture,



Femmes prenant de l'eau.

et se firent conduire au canal Mahmoudieh, la promenade favorite des Alexandrins.

Les vendredis et les dimanches sont les jours où s'y presse la société élégante, chrétienne musulmane et juive, de la ville, avec ses riches et brillantes calèches achetées à Vienne ou à Milan (leurs attelages aussi corrects que ceux qu'on voit à Hyde-Park); et où de charmantes femmes, en toilettes ravissantes, venues directement des meilleures faiseuses de Paris, reposent nonchalamment étendues sur les coussins, saluées par de fashionables cavaliers trottant parmi les voitures. Des saïs agiles aux pieds nus, au chirwal descendant aux genoux, aux manches de mousseline blanche flottantes, aux gilets de velours, cramoisis ou bleu ciel, couverts d'épaisses broderies d'or, un bâton à la main, la tête couverte d'une calotte rouge sur dont le long gland de soie bleue se balance sur leurs épaules, précèdent les carrosses et dépassent, coureurs infatigables, les plus fougueux coursiers. De grands nègres, les joues tailladées de cicatrices bleuâtres, arrosent la chaussée; et les trottoirs sont encombrés de piétons de toutes races et de toutes nuances. Partout, comme coiffure, le tarbouch domine.

Elle est délicieuse, cette promenade, dont la longue avenue d'acacias et de sycomores forme une voûte épaisse garantissant du soleil; et, tandis que le canal Mahmoudieh, qui longe un des côtés, apporte une agréable fraîcheur, les massifs des riches villas, qui la bordent de l'autre côté, reposent l'œil fatigué des blancheurs poudreuses de la ville.

Dans cette suite de jardins, celui de Moharem-Bey, entre autres, qui appartient à Nubar-Pacha, le jardin Pastré, celui d'Antonniades, sont réellement admirables. Là poussent vigoureusement les cactus, les aloès, les daturas, les mimosas à fleurs jaunes, les euphorbes rouges, les acacias-beck au développement rapide, gigantesque parfois; des oliviers, des bananiers pleins de force; çà et là, de larges feuilles écarlates tranchent, comme de grandes gouttes de sang, sur la sombre verdure des massifs, laissant à peine entrevoir, à travers quelques rares éclaircies trouant leur épais rideau, les fenêtres grillées, les murs élevés des maisons inhabitées la plupart, et derrière lesquels l'imagination vous fait entrevoir vaguement de ravissantes odalisques, de sombres et tragiques incidents de harem; les figuiers bengalais, dont un seul arbre contient des générations de forêts, dont les tiges adventives, partant du tronc et des branches, retombent sur la terre, s'y implantent, formant de nouveaux arbres s'étendant à l'infini.

Au printemps, les orangers et les citronniers répandent leurs parfums excitants; les rosiers disparaissent sous les fleurs; les palmiers mâles, frissonnant sous les caresses de ces brises embaumées, inclinent leurs panaches arrondis, secouant au vent la blanche poussière de leurs fibres, le pollen qui, emporté par ces chaudes haleines, va féconder les palmiers femelles, aux tiges frémissantes. Les lauriers-roses, les bougainvilléas aux larges traînées



Incident de harem.

roses, les œillets multicolores, les chrysanthèmes, les violettes, les zinnias, les pervenches, les mufliers, les résédas, les pensées, les pétunias, les narcisses, les jonquilles, éclatent en nuances ravissantes de délicatesse et de variété.

La transition est brusque lorsqu'on passe sur l'autre rive du canal; là commence l'Égypte, la vraie Égypte, avec ses pauvres villages en limon, cuit et recuit par un soleil brûlant; avec ses cubes de terre recouverts de feuilles desséchées du sorgho, irrégulièrement jetés çà et là; ses cafés bâtis de torchis et de planches branlantes, où sommeillent dans des haillons sor-



Le canal Mahmoudieh.

dides des mendiants épuisés, où de pauvres paysans dévorent une galette de dhoura en buvant une tasse de café.

Des femmes, en longues chemises bleues, vont puiser l'eau avec leurs lourdes amphores d'argile. Un bac traverse; des hommes revenant du travail, des femmes avec des paquets de hardes, des chameaux chargés de cannes à sucre, des ânes pliant sous de gros sacs de riz, encombrent son pont; le passeur, un vieil Arabe musculeux, appuie sous son aisselle le bout, usé et rendu luisant par l'usage, d'une longue gaffe, dont le crochet est enfoncé dans la vase, et, le maintenant de ses deux mains nerveuses, pousse en marchant sur le plat-bord du bac, qui glisse lentement vers l'autre rive. Des enfants nus, la tête rasée, sauf une petite mèche touffue sur le sommet du crâne, maculés de boue ou gris de poussière, barbotent sur la rive ou roulent sur la berge; des chiens étiques, hargneux, fouillent la terre ou aboient d'une façon lugubre; de grands bateaux, chargés de blé, portant

toute une famille abritée sous une vieille toile tendue, croisent de beaux yachts bien tenus; de vieilles canges, avec leur cabine et leur arrière démesurément élevé, leur massif gouvernail, leurs longues antennes et leurs voiles triangulaires, passent semblables à de vieilles mouettes malades; de lourds chalands côtoient les bords, remorqués par des chameaux ou par des mariniers chantant d'une voix nasillarde une monotone complainte.

De grands buffles gris, aux cornes courbes rejetées en arrière, à poil rare, à peau ridée, sortent de l'eau leurs mufles luisants. De temps en temps un héron gris dérangé s'échappe des roseaux, un pluvier s'envole à tire-d'aile, tandis que de voraces percnoptères blancs planent, guettant de leurs yeux perçants une proie sur laquelle s'abattre ; des pélicans taciturnes, perchés sur une patte, le bec au chaud sous le duvet de leur aile, reposent parmi les papyrus auprès d'un lotus bleu, la plante chère aux Pharaons, qu'on retrouve partout gravée sur les murs de leurs temples... cette plante mâle et femelle, dont le calice est le sein maternel de l'auguste Rhéa, qui voit s'accomplir le mystère de l'union d'Osiris et d'Isis dans celle des étamines et du pistil, ce symbole de l'immortalité, de la terre nouvellement arrosée par le Nil, de la création de l'univers par les eaux, l'emblème du Phallus et du Myllus unis l'un à l'autre, pareil à l'Joni-lingam des Hindous!...



Et, au loin, la lumineuse campagne de l'Egypte se perdant dans les lointains bleuâtres d'une admirable transparence.

Le soir, ils restaient à peu près seuls à l'hôtel de tous leurs compagnons de voyage, avec quelques inconnus nouveaux venus; les colis Cook et Cie avaient été emballés la veille pour le Caire; sir Hugh et miss Madge y étaient partis le jour même de leur arrivée, ainsi que les Américains, et s'étaient installés au Sheppeard Hotel; *Us* avait disparu le matin se dirigeant sur Tantah ; les autres passagers du *Saïd* s'étaient disséminés dans les différents hôtels de la ville, à l'hôtel Abbas, des Messageries et autres; le reste, composé d'employés alexandrins revenant de leurs vacances, ou de commerçants, était retourné les premiers à leurs bureaux, les seconds à leurs affaires. Ils avaient un peu tout vu, grâce à Allan Kéradec, ce qu'Alexandrie avait d'intéressant; Jacques, mis en appétit par ce premier coup d'œil sur l'Orient, aspirait à le pénétrer plus à fond; Onésime consentait à tout; le docteur n'avait retardé son voyage pour la haute Egypte que pour piloter un peu les deux amis. Bref, on décida d'un commun accord qu'on partirait sans tarder pour le Caire; on causa un peu, on fuma quelques pipes, on

grilla quelques cigarettes, et l'on se quitta de bonne heure pour aller boucler ses malles.

Le lendemain, à 9 h. 30, on était à la gare du Caire, où le docteur prenait trois billets de troisième classe, sur la prière de Jacques, qui voulait voir les fellahs de près. Onésime fit un peu la moue en s'installant sur les dures banquettes du wagon, où un passage central permet de circuler, se plaçant aussi loin que possible d'un groupe d'Arabes, se livrant sur leurs propres personnes à une chasse aussi acharnée que fructueuse :

— Est-ce qu'ils ont un permis au moins, ces chasseurs de vermine?

— Demande-le leur, dit Jacques.

— Gardez-vous-en bien, répliqua Allan, et souhaitez bonne chance à ces braconniers, au contraire, plus ils tueront de ces parasites, moins il en restera pour nous tourmenter.

— Et tu oublies, ajouta Jacques, respectueux de la liberté individuelle, que chacun a le droit de chasse sur sa propriété.

Le sifflet de la locomotive l'interrompit; le train se mit en marche : bientôt ils allaient voir les Pyramides!



LE CAIRE



La campagne du Delta.

CHAPITRE VII

Le sable du désert en vagon. — Le lac Maréotis. — La campagne du Delta. — Kafr-Douar. — Baghchiche! — Damanhour. — Tel-el-Barout. — Kafr-el-Zaïat. — Tantah. — Le vagon est envahi. — Souffrances et regrets d'Onésime. — Benha-'l-Assal. — Les voyageurs respirent un peu. — Touck; les Pyramides! — Le Mokattam. — Kalioub. — Le Caire; arrivée. — Un tour à l'Esbekieh. — Onésime se croit à Paris. — Excursion le soir dans la ville arabe. — Le quartier du Crocodile. — Au clair de la lune; Onésime boude Osiris; sa tendresse pour Isis.

Les maisons et les villas disparaissent, et une poussière fine, impalpable, le sable du désert, pénètre à travers les ouvertures, dépourvues de vitres, du vagon et envahit tout; on l'avale, on le respire; il vous entre dans les yeux, dans les oreilles; les vêtements en sont couverts; on se secoue, on s'époussette, on s'essuie... peine perdue! C'est à recommencer cinq minutes après. Les Arabes s'enveloppent dans leurs couvertures; le docteur se laisse ensabler comme le Sphinx, sans sourciller; Onésime bougonne, arbore ses lunettes et se couvre la tête de son mouchoir; Jacques subit l'avalanche d'un front calme.

A gauche, en tournant le dos à Alexandrie, le canal Mahmoudieh, sillonné de bateaux, longe la voie, avec le lac d'Aboukir dans la distance.

A droite, miroite au soleil le lac Maréotis, aujourd'hui une étendue énorme de lagunes, autrefois un vaste bassin creusé de larges ports, contenant des flottes innombrables, bordé de riches maisons de campagne, de superbes vignobles, produisant un vin délicieux, « le Mariotes », fort apprécié à l'époque.

Pendant un moment la voie, véritable jetée, s'avance en plein lac ; l'eau clapote au bas du talus de chaque côté ; puis, le Maréotis disparaît, et la campagne s'étend de chaque côté luxuriante.

Les blés ondulent à perte de vue, avec des carrés de luzerne tranchant en vert cru sur cette nappe blonde ; des champs de lin, d'indigo, de cannes à sucre alternent avec des pièces de pavots bariolés ; des vignes vigoureuses, aux jets puissants, grimpent le long de ses longues treilles en roseaux, et



Vagon de 3e classe.

des cotonniers étalent leurs flocons blancs sur le grêle enchevêtrement de leurs branchages à l'aspect desséché ; des milliers de canaux aux reflets d'argent courent à travers toute cette fertilité.

Les roues des sakiehs tournent sans relâche ; les balanciers des chadoufs montent et descendent infatigables ; et les patients fellahs, courbés sur la terre, travaillent... pour le Khédive, à qui appartient la majorité de ces terres du Delta.

Des buffles, enfoncés dans l'eau jusqu'au poitrail, boivent longuement, puis restent immobiles le cou tendu, la tête allongée, reposant leur peau tannée dans cette fraîcheur ; d'autres, gardés par un enfant, broutent dans un champ de bersim, en compagnie de hérons-garde-bœufs, dont quelques-uns poussent l'impudence jusqu'à se percher sur leur dos. Çà et là une vache au piquet, une chèvre étique, partout des nuées de pigeons.

Le train suit constamment la rive d'un canal qui longe la route ; c'est

un défilé continu d'hommes, de femmes, d'animaux; un Arabe qui galope sur son cheval; un groupe de fellahs en belle humeur, qui reviennent d'un village; une femme chargée d'un lourd paquet, qui chemine péniblement,



Sur la route.

un enfant à califourchon sur l'épaule, d'autres accrochés à sa jupe; de gros paysans aisés trottant sur de petits ânes, qu'ils frappent du bout d'une canne à sucre, dont ils grignotent le haut bout; des files de chameaux qui passent, ayant chacun la tête attachée à la queue de celui qui le précède; d'autres qui marchent d'un pas cadencé, balançant leurs balles de coton, leurs bottes de cannes à sucre; quelques-uns, à genoux au bord de la route, gémissent

profondément pendant que leurs maîtres les chargent et que d'autres tout jeunes folâtrent à leurs côtés.

Les villages se succèdent, toujours les mêmes : des cabanes de pauvres fellahs en limon du Nil pétri en forme de cube, ayant pour toits des branches et des feuilles de palmiers : des maisons de paysans aisés, en briques de paille hachée et d'argile mélangées cuites au soleil, adossées à de hautes tours carrées, pigeonniers gigantesques ; puis un minaret qui domine. Des chèvres dorment devant les portes ; des chiens fouillent parmi les tas d'ordures se corrompant au milieu de la chaussée, ou disputent aux vautours une carcasse abandonnée aux alentours. Des tamaris énormes abritent de leur ombre ces humbles refuges groupés sous leurs branches géantes. Des dattiers surgissent parmi les lebakhs de l'Inde et les caroubiers, et des acacias couverts de longues grappes de fleurs parfument les environs.



Village arabe.

A Kafr-Douar, le train s'arrête ; la poussière diminue, on voit mieux. Des femmes avec des paniers d'oranges sur la tête s'approchent du wagon ; des jeunes filles offrent des gargoulettes d'eau fraîche ; des aveugles, appuyés sur de longs bâtons, implorent la pitié des voyageurs, et une armée de mendiants et de gamins sautent sur le marchepied des voitures, s'accrochent aux portières et assourdissent de leurs demandes de pourboire : Baghchiche ! grondent les voix de basse des vieux. Baghchiche ! font résonner durement les adultes. Baghsis ! piaillent des gosiers plus jeunes. Bassis ! zézayent des voix enfantines de gamins. Sis ! gazouillent des diminutifs de moutards à peine sevrés.

Cette demande d'un présent ou d'un pourboire, de baghchiche en un mot, est le cri de ralliement de l'Égypte contre l'étranger ; désormais il l'entendra résonner à ses oreilles des rives de la Méditerranée aux confins de la Nubie.

Second arrêt à Damanhour, la vieille ville d'Horus, la petite Apollinopolis des Grecs, où Bonaparte, qui précédait l'armée avec une faible escorte,



Rue du Caire.

faillit être enlevé par un parti de mameluks. Un embranchement sur la gauche se dirige sur Dessouk, où s'élevait plus loin vers l'ouest l'ancienne Naukratis qui, avant la fondation d'Alexandrie, était la seule ville d'Égypte ouverte aux Grecs pour s'établir et y faire du commerce.

Après un court arrêt à Tel-el-Barout, tête de ligne des chemins de fer de la haute Égypte, le train repart. Il traverse, avec un bruit de tonnerre, le pont de fer jeté sur la branche de Rosette, près du village de Daharieh, pour s'arrêter à Kafr-el-Zaïat où, profitant d'un arrêt de vingt minutes, les trois amis mangent un morceau sur le pouce au buffet, regrettant de ne pouvoir visiter les ruines de *Saïs*, situées à un quart d'heure de marche.


Jeune fille bédouine vendant de l'eau.

Ils sont bientôt à Tantah dont les foires, surtout celle en l'honneur de Seïd-Ahmed-el-Bedaoui, rappellent d'une façon plus grossière les scandaleuses saturnales de l'antiquité. Une multitude de fellahs, de femmes, de Bédouins attendent le train ; ils se précipitent sur les vagons, qu'ils prennent littéralement d'assaut, avant même que le train soit arrêté ; s'engouffrant tous à la fois par les portières, qui s'ouvrent à chaque bout de l'unique compartiment, empêchant ainsi de sortir ceux qui sont arrivés à destination, ils s'entassent les uns sur les autres, se bousculant, s'injuriant, se battant au milieu de sacs, de paquets de toutes sortes, de cages pleines de poulets, de dindons attachés par les pattes, de charges de cannes à sucre, tout cela empilé, pêle-mêle avec cette avalanche humaine : c'est une vraie arche de Noé ! Quelques-uns, qui n'ont pas trouvé place à l'intérieur, grimpent sur le toit des vagons, et, malgré les pierres que leur lancent les employés pour les faire descendre, s'étalent à plat ventre et refusent obstinément de déguerpir.

Les trois amis se défendent comme ils peuvent contre cette invasion, apportant avec elle d'âcres senteurs de chairs en sueur, de fiente de buffles, de volailles malades ; à moitié suffoqués, ils arrivent à grand'peine à conserver en partie leurs places Onésime, écrasé contre la cloison d'un côté, est flanqué de l'autre par un gros maître d'école arménien aux yeux chassieux ; une Bédouine, dont le sourire stéréotypé sur la face l'agace fort, est accroupie à ses pieds. Elle tient entre ses bras un petit cochon noir mal-

propre, qui grogne continuellement, et, sur ses genoux, un énorme paquet. A chaque instant, Onésime voit l'horrible petit animal promener son groin humide sur sa personne; parfois même, à sa grande terreur, il croit sentir ses dents lui fouiller les mollets. Le docteur n'est guère mieux partagé. Pas moyen de bouger; ils sont claquemurés, encaqués comme des harengs! Onésime est furieux; à un regard de reproche qu'il lance à Jacques, aussi maltraité que lui, ce dernier lui répond par ce mot de Guatimozin sur son gril : « Et moi, suis-je sur un lit de roses? »

A Birket-es-Sab, la moitié des fellahs descendent, c'est un soulagement; le wagon n'en reste pas moins au grand complet. On passe le bras de Damiette et à Benha-'l-Assal, où, un peu au nord-est, se retrouvent les ruines d'Athribis; une seconde fournée décampe ; les trois amis respirent un peu et Onésime, enfin débarrassé de son Arménien, de la Bédouine, de son cochon et de son paquet, se détire avec un soupir de satisfaction.



Un aiguilleur.

— Dieu de Dieu! si l'on m'y repince à prendre des troisièmes... en Égypte, il fera chaud, dit-il en maugréant; puis il souffla bruyamment et s'épongea le front.

— Plus chaud que maintenant? demanda Jacques en riant, à Onésime ruisselant d'une sueur qui, par mille rigoles, se frayait un passage à travers les sables déposés par le vent sur sa figure. Tu ressembles à un monument en train de disparaître sous les sables, ou d'être submergé dans une inondation.

— C'est bien drôle, n'est-ce pas? Et tu crois que c'est amusant de voyager comme cela, ensablé, asphyxié, écrasé!

— Mais tu as vu des fellahs de près... aussi, dit Jacques.

— Hélas!

— Et tu as pu les étudier à l'aise.

— Oui, à l'aise! entre un gros chassieux puant, qui m'aplatissait contre la paroi, et cette créature tatouée de bleu, aux mains vertes de fumier, propriétaire de cette horreur de petit porc nègre, agressif, son nourrisson... en voilà de l'aise! Et cela pour faire de petites études de mœurs bien gentilles, bien mignonnes, bien intimes... Eh bien! mon bon ami, à l'avenir tu les feras tout seul, tes études de mœurs... de ce genre-là, du moins, j'en ai assez, moi!



Musiciens arabes.

— Prends patience, dit Jacques, dans une heure nous serons au Caire.

— Heureusement!

Peu à peu la plaine est moins verte, la vallée se resserre. A Touck, les Pyramides toutes roses sous le soleil surgissent à droite, à travers les palmiers, sur les tons jaunes du désert libyque ; à gauche, sur le fond aride du désert arabique, la colline du Mokattam avec la citadelle et la mosquée de Méhémet-Ali, dont le dôme resplendit entre ses deux minarets élancés.

A Kalioub, on aperçoit à l'ouest les grandes tours en briques du barrage du Nil; au sud, une forêt de minarets, de coupoles, de murs blancs; le train entre dans la banlieue du Caire; des villages apparaissent des villas... On est arrivé!



Homme aux signaux.

Au milieu de cris assourdissants et d'une bousculade furieuse, les trois amis s'emparent d'une voiture qui les mène à l'hôtel d'Alexandrie, dans le quartier de l'Esbekieh, où le propriétaire, ami de Kéradec, un charmant homme, ancien employé du canal de Suez, les installe dans des chambres propres et spacieuses, il procure en outre à Jacques une grande pièce, exposée au nord, qui lui servira d'atelier.

Après des ablutions vigoureuses et répétées, les voyageurs, désensablés et rafraîchis, vont, guidés par Kéradec, faire un tour au jardin de l'Esbekieh, autrefois un lac entouré d'arbres et d'habitations, aujourd'hui, après des métamorphoses successives, un jardin anglais de forme rectangulaire, à pans coupés, entouré d'une grille et dessiné avec goût. Un bassin, où nagent des cygnes et des canards, a remplacé le lac où les vieux sycomores miraient leurs épais feuillages, et les hôtels modernes les maisons pittoresques perdues dans les allées ombreuses. Un restaurant à la carte s'élève là où tournait lentement une sakieh manœuvrée par des buffles; les Européens se promènent dans des allées sablées avec soin, là où les Arabes du désert, juchés sur leurs chameaux, passaient dans la poussière du chemin.

Cette oasis n'en est pas moins un coin ravissant, plein de fraîcheur avec ses arbres étranges rapportés de l'intérieur de l'Afrique par le docteur Sweinfurth, avec ses massifs et ses pelouses vertes, sous ce limpide ciel bleu de l'Égypte, sous ce magnifique soleil d'Orient, qui baigne toute cette verte fraîcheur dans la pure transparence de son éclatante lumière.

Ce qui affecte l'œil désagréablement et contribue à enlever ce qu'il y a

encore d'oriental dans ce coin à moitié haussmannisé, ce sont les établissements modernes installés dans les jardins : cafés, brasseries, restaurants, pavillons de photographie, etc...; les jardiniers, avec leurs longs tuyaux à roulettes, vous rappellent les arroseurs des rues de Paris ; la rivière formant lac, sa cascade et la grotte artificielle surmontée de son belvédère, vous font penser au bois de Boulogne ; et lorsque, de quatre heures à neuf heures du soir, la musique arabe du vice-roi joue son répertoire européen, on se croirait volontiers dans les jardins des Tuileries.


Soldat d'infanterie.

Jacques voyait avec regret cette infiltration maladroite des mœurs, cette adaptation banale de l'industrie de la pâle Europe dans cette civilisation arabe, brillante et originale, acceptant avec passion les vices de l'Occident, mais réfractaire à s'assimiler ses vertus. Onésime babillait comme une pie, heureux de retrouver, sur la terre des Pharaons, quelque chose qui lui rappelait son cher Paris. Le restaurant surtout l'attirait d'une façon irrésistible; les trois amis y prirent leur repas, ce qui acheva de le mettre en belle humeur; il était rutilant, lorsque, après le café, ils flânèrent dans les allées, le cigare aux dents et le rire aux lèvres.

Des ombres furtives passaient, des femmes voilées qu'Onésime regardait avec une fatuité tout à fait impertinente ; des hommes en robe de soie de couleurs diverses; des employés en tarbouch et en stamboucline. Les lanternes vénitiennes et les fanaux accrochés aux tentes des cafés arabes mêlaient leurs lueurs d'un rouge terne aux clartés brillantes des nombreux becs de gaz. Sous ces tentes, abritant des orchestres arabes, les darabouks bourdonnaient, les rebecks grinçaient, les guitares glapissaient mêlées aux voix aigres, perçantes, des chanteuses applaudies par les « ah !!! » prolongés de leurs admirateurs enthousiastes.


Officier de police.

De là Kéradec les conduisit en pleine ville arabe ; ils se perdirent dans des rues, où l'on pouvait à peine marcher deux de front; dans d'autres moins étroites, où des chameaux lourdement chargés les aplatissaient contre les murs, où des ânes leur écrasaient les pieds; ils se buttaient contre les masses informes, disparaissant sous les haillons, de malheureux dormant le long des murailles; ils émergeaient ensuite tout à coup dans des rues four-

millant de monde. Des falots de toutes formes et de toutes grandeurs, accrochés aux auvents de boutiques rudimentaires, éclairaient fortement de leurs reflets vacillants les marchandises exposées. Ici, un marchand de fruits se tenait assis au milieu des légumes, des pastèques, des aubergines, des oranges, des citrons encombrant son étal de quatre pieds de large; là, un bourrelier était activement occupé à terminer une magnifique selle en velours bleu de ciel agrémenté d'or; plus loin, un marchand de tabac savourait son narghileh, médisant de son prochain avec quelques pratiques à langue bien pendue; une femme écrasait du blé entre deux meules de pierre, pendant que le mari fumait paresseusement son tchibouk.


Rue du Caire.

On tournait l'angle d'une rue, et brusquement on retombait dans les obscurités profondes de ruelles étroites, bordées de hautes maisons, dont la succession d'encorbellements, de balcons, de moucharabiehs s'étageant le long des murailles, laissait à peine entrevoir tout en haut un carré de ciel parsemé d'étoiles. Quelques rares lanternes éclairaient, d'une lueur mourante et indistincte, les capricieuses arabesques délicatement fouillées courant le long des chambranles de portes monumentales, devant lesquelles se balançaient des crocodiles empaillés ou de jeunes hippopotames.


Coupeur de tabac.

Des ombres discrètes glissaient silencieuses; de grands chats maigres frôlaient leurs jambes ou ondulaient le long des murs; des formes vagues disparaissaient dans les trous béants; leurs pas, assourdis par l'épaisse couche de poussière, ne faisaient aucun bruit; à peine entendait-on, comme un murmure indistinct, le bruissement de l'artère grouillante qu'on venait de quitter et qu'une lueur rougeâtre, vaporeuse, indiquait dans la distance.

Ils s'échouèrent dans des culs-de-sac effrayants, impasses horribles avec des maisons effondrées où des poutres branlantes, suspendues dans l'espace,

menaçaient à chaque instant de tomber sur leurs têtes. Ils roulaient sur des plâtras, trébuchaient dans les décombres, escaladaient des amoncellements de pierres, évitaient les ouvertures sinistres de caves éventrées.


Femme moulant du blé.

D'autres ruelles, dans le quartier du Crocodile, avaient des physionomies aussi accentuées, mais d'un tout autre aspect : de hautes portes sculptées étaient à demi ouvertes; sur le seuil, des femmes appartenant à toutes les races, habillées simplement d'un kamis de couleur crue, garance, olive ou jaune citron, largement décolletées, fumaient des cigarettes.

De petites négresses du Kordofan, souples, luisantes, à la croupe mobile, aux seins durs en forme de poire, au ventre ferme, aux mains de singe, aux pieds nus, fins et ornés d'anneaux massifs en argent, se fondaient dans l'ombre de la nuit; la blancheur de leurs dents, quand elles riaient, faisait une tache claire indiquant la place de leur tête.

Des fellahines caressantes, au sourire résigné, grandes, sveltes, élancées, tatouées de bleu au front et au menton, adossées à la muraille, causaient avec des Turques obèses, aux paupières épaisses, aux yeux agrandis par l'antimoine, aux doigts gras couverts de bagues, aux jambes massives, aux pieds lourds chaussés de bas blancs et étranglés dans des bottines parisiennes, à hauts talons éculés.


Fellahine.

Des juives maigres, au teint olivâtre, au nez aquilin, aux lèvres d'un rouge de sang, aux yeux brillants sousdes arcades enfoncées, d'aspect sombre, troublaient le passant par l'intensité de leur regard brûlant.

De jeunes Nubiennes modulaient sur un rythme étrange une chanson plaintive, regardant de leurs grands yeux effarés d'un brun doré, largement ouverts, ayant dans toute leur manière d'être quel-

que chose de l'effarouchement de la gazelle de leurs déserts. Par l'entre-bâillement de la porte, on apercevait à l'intérieur d'autres femmes étalées sur des nattes. Auprès d'un brasero de bronze ciselé, de vieilles matrones accroupies, en robes noires, au col brodé d'argent, la tête recouverte d'un voile, approchaient du foyer leurs mains décharnées, cherchant un peu de chaleur pour leur vieux sang refroidi. Immobile dans un coin, un fellah maladif, serviteur honteux, regardait sans voir de ses yeux atones!



Vieille proxénète.

Ils hâtèrent le pas. Puis, ce furent des cafés se succédant nombreux, mal éclairés, bondés d'Arabes serrés sur des bancs disloqués; des joueurs de rebecks chatouillaient délicieusement les oreilles de leur auditoire, alternant avec de jeunes ulémas de la mosquée d'El-Azhar, qui s'essayaient devant un public bienveillant à dire de jolies histoires de leur composition, accueillies par de flatteurs applaudissements. Les tasses de thé, parfumé par un morceau d'ambre fixé au fond de la tasse, et le café circulaient au milieu de la fumée des tchibouks, des cigarettes, des narghilehs. Tous les cent pas, des soldats en capotes gris de fer à capuchon, le tarbouch sur la tête, le fusil en bandoulière, fumaient des cigarettes et veillaient à l'ordre public.

Kéradec ramena bientôt ses amis dans la rue du Mouski et de là à l'Esbekieh.

La nuit était splendide, les étoiles brillaient au ciel avec un éclat doux, imperceptiblement voilé par une vapeur légère, transparente, troublant à peine l'admirable pureté de l'atmosphère; elle enveloppait les arbres, les maisons, les lointains, de sa lumière diffuse, accentuant les masses, adoucissant les contours, mettant partout comme un glacis bleuâtre, velouté, d'une limpidité exquise, d'une douceur extraordinaire à l'œil.

Décidément les férocités de ton aveuglantes du brillant Osiris, le Dieu du



Jeune juive.

Soleil, ne valaient pas les touches moelleuses et l'ampleur sereine de son adorable compagne, la douce Isis, la reine des nuits. Tel était du moins l'avis d'Onésime : il trouvait que Sa Majesté le soleil devenait encombrante et en prenait un peu trop à son aise avec les pauvres mortels, qu'il rôtissait impitoyablement ; en galant Parisien qu'il était, il accordait toutes ses sympathies à la bonne Isis, la dame des nuits fraîches, la dispensatrice des repos bienfaisants.

Ils firent le tour de la place, passèrent à l'angle de l'avenue de Boulaq, devant la maison où Bonaparte, pendant la campagne d'Égypte, avait établi son quartier général, et, un peu plus haut, devant le palais de Deptedar-Bey, en face duquel Kléber tomba sous le poignard d'un fanatique.



Boutique de bourrelier.

Cinq minutes après, ils étaient de retour à l'hôtel. Kéradec, que les lauriers de Maspéro empêchaient de dormir, n'avait que peu de temps à rester au Caire et à consacrer à ses jeunes amis; il traça l'itinéraire du lendemain et des jours suivants. Le lendemain, on visiterait Héliopolis, en revenant



par la forêt pétrifiée; ensuite viendrait le tour de Memphis et des Pyramides; le quatrième jour, il devait prendre le chemin de fer jusqu'à Siout, et de là, par le bateau-poste, gagner Louqsor, où devaient plus tard le rejoindre Jacques et Onésime.





Vue du Caire.

CHAPITRE VIII

Monsieur de Lesseps. — Télégraphe et Gambetta. — Bismarck est battu par Monsieur de Lesseps. — Dans le jardin de Matarieh; un déjeuner sur l'herbe. — L'obélisque d'Ousortesen Ier et l'arbre de la Vierge. — La bataille d'Héliopolis. — Coup d'œil rétrospectif sur Héliopolis. Onésime trouve que les anciens Égyptiens étaient des fous et les Grecs des toqués... de génie. Il ne veut pas que la civilisation grecque soit fille de celle de l'Égypte. — Il reproche aux savants d'avoir par trop de science. — Les Égyptiens ont inventé la poudre. — Causes de la grandeur et de la décadence des... Égyptiens. — La forêt pétrifiée. — Ce que pense Onésime des hypothèses. — Jacques déicide. — Kéradec prétend que si Dieu cache son adresse, c'est qu'il veut garder l'incognito et qu'on aurait tort de chercher à le déranger. — Différentes hypothèses sur la forêt pétrifiée. — Celle d'Onésime. — Une échappée sur le désert. — Retour au Caire.

Le lendemain matin, à peine au seuil de l'hôtel, ils étaient entourés par une véritable armée d'âniers en turbans clairs, en calottes rouges, en robes bleues ou blanches, laissant entrevoir des gilets de soie de couleur rayée. Ils se poussaient à qui mieux mieux, bousculant un peu par contre, involontairement, leurs futurs clients. C'étaient des rires, des exclamations, un flux de paroles prodigieux; ils se disputaient les trois amis, les tirant par leurs vêtements, les installant presque de force sur leurs animaux.

— Good donkey, sir! disait l'un à Jacques, qu'il tâchait de s'approprier; bel âne! bon baudet! va comme l'éclair, baudet de l'Impératrice! Gambetta va comme vapour; prends mon âne, Monsieur le Comte, prends Ahmed, bon donkey, boy Ahmed!

Jacques se laissait faire en riant; il s'amusait au spectacle de ces panto-

mimes animées, de cette exubérance de gestes et de cris; la physionomie expressive, l'air intelligent, l'élégance native de ces jeunes fellahs, leur gaîté bruyante, leur constante bonne humeur, cet entrain de bon aloi l'intéressaient. Il jeta son dévolu sur Gambetta, un bel âne noir, propre, luisant, à tête fine, au cou souple, et s'installa sur sa haute selle en cuir rouge piqué de soie jaune; Ahmed s'empara de son album, de sa boîte à aquarelle, de son pliant et, sûr de sa conquête, jeta sur ses camarades un regard de satisfaction superbe.

Kéradec avait pris, non sans difficultés de la part de la troupe houleuse, l'âne d'un pauvre petit Arabe qui, après avoir lutté désespérément avec ses



Aniers du Caire.

grands confrères pour s'approcher des voyageurs, avait fini par abandonner une lutte inutile et, retiré à l'écart, en butte aux railleries de ses turbulents compagnons, pleurait à chaudes larmes en étreignant la tête de son pauvre baudet. Celui-ci semblait partager son désespoir, et essuyait doucement avec sa langue l'averse des larmes qui coulait sur les joues du malheureux petit Abdallah. Quand ce dernier vit Kéradec s'approcher et sauter sur Télégraphe, ses larmes se séchèrent en un clin d'œil, il fit une cabriole, Télégraphe par sympathie en fit autant... et le docteur faillit être désarçonné!

Onésime était la proie enviée de deux âniers qui le tiraillaient et ne voulaient pas le lâcher; l'un, Hassan, lui mettait les brides dans la main et essayait de le hisser sur la selle de Monsieur de Lesseps, son collègue, Ali, d'autre part, s'évertuait à lui mettre un de ses pieds dans l'étrier de Bismarck et l'empoignait par le bras pour l'arracher à son concurrent. La victoire

resta à Hassan et à Monsieur de Lesseps, un bel âne gris où les ciseaux du tondeur, sans doute en l'honneur du grand nom qu'il portait, avaient dessiné de capricieuses arabesques festonnant coquettement sur les épaules, le long des cuisses et des jambes. Monsieur de Lesseps était vraiment fort séduisant avec ses bas à jour et ses mitaines brodées; un toupet de crins, sorte de petite houpette rétive, frétillait crânement sur le sommet de sa tête, et de légers tortillons de poils tremblaient à l'extrémité de ses oreilles.

Onésime, digne et imposant, calé sur sa selle, était fier de sa monture, et celle-ci, sans nul doute, était fière de la noble tournure de son cavalier.

Hassan, en fellah économe, s'était déchaussé et tenait ses babouches à la main; Onésime lui recommanda formellement de placer ses « ah! » plaintifs avec ses babouches, sous peine de ne pas recevoir de baghchiche, et, pour plus de sûreté, se rappelant sa mésaventure de Ramleh, il lui emprunta sa badine.



Rue du Caire.

Bismarck battu rentra l'oreille basse avec Ali parmi le groupe des âniers dédaignés. Onésime avait commencé la revanche sous d'heureux auspices, Monsieur de Lesseps avait vaincu Bismarck, la France avait gagné la première manche!

Le branle-bas était terminé. Les cavaliers en selle, l'escadron s'ébranla et partit au galop en soulevant un nuage de poussière, se dirigeant vers Héliopolis, aux cris sonores de guarda! yarminec! choumalec! des âniers, courant derrière les bêtes; les passants s'écartaient sur la chaussée, en faisant place nette au fougueux escadron lancé à fond de train.

Ils étaient bientôt sur la route de l'Abassieh, tournaient à gauche, traversaient le Khalig, arrivaient devant l'ancienne mosquée crénelée, la Gâma-el-Dhaber, transformée en corps de garde, puis rejoignaient l'ancienne route de l'Abassieh, bordée d'acacias, qui les conduisait devant le massif palais de l'Abassieh, contenant l'École Polytechnique, l'École militaire et l'Observatoire, et près duquel s'étend le champ de courses.

Après une courte halte, la cavalcade, ralentissant sa marche, côtoie le désert; la route est sèche, poudreuse, l'air est chaud, le soleil frappe dur. Onésime, à l'arrière-garde, cuit doucement dans son jus malgré son parasol; Jacques a le dos rôti. Kéradec tient la tête, tandis que l'heureux Abdallah papillonne et

bavarde à ses côtés, partageant ses soins empressés entre le docteur et Télégraphe, qui se comporte fort dignement, en âne qui sent qu'il porte un savant sur son dos. Ils respirent un peu lorsque, quittant la lisière du désert, ils pénètrent dans l'allée, bordée d'une haie de citronniers, qui conduit au palais du vice-roi. A partir de ce point, la route traverse la plaine fertile et bien cultivée de Matarieh, toute couverte de magnifiques jardins, et ils s'arrêtent



L'arbre de la Vierge.

enfin dans celui de l'arbre de la Vierge. Une sakieh, qui puise de l'eau au fond d'un puits l'arrose ainsi que les champs qui l'entourent; ils mettent pied à terre auprès de la grille qui entoure le sycomore de Marie.

Après s'être reposés un instant à l'ombre du vieil arbre, au tronc mutilé et couvert d'inscriptions de toutes sortes, Kéradec et Jacques allèrent faire un tour aux environs. Onésime, lui, se fît apporter par Hassan une gargoulette d'eau fraîche, y but à longs traits, puis il s'étendit confortablement sur l'herbe à l'ombre des acacias, et la tête couverte de son mouchoir, pour se garantir des moustiques, il attendit le retour de ses deux amis. Ahmed et Abdallah, installés à quelque distance, tirèrent de leurs poches quelques bribes qu'ils se mirent à grignoter à côté de leurs bêtes débridées. Quand



Rue du Caire.

Allan et Jacques revinrent, après avoir jeté un coup d'œil à l'obélisque, reconnu quelques vestiges inférieurs de temples et rencontré quelques débris de sphynx, ils trouvèrent Onésime dormant comme un bienheureux et Abdallah qui en faisait autant entre les jambes de Télégraphe; Hassan, après avoir essuyé Monsieur de Lesseps et l'avoir fait boire, lui donnait quelques croûtes de pain en caressant sa bonne grosse tête; Ahmed avait ôté sa selle à Gambetta et se roulait à terre avec lui, jeu qui semblait fortement plaire à l'un et à l'autre.

Les provisions furent déposées sur une nappe bien blanche, étalée à terre, à l'ombre d'un massif de citronniers et d'orangers, par Hassan, qui s'improvisa maître d'hôtel de l'expédition, tandis qu'Ahmed revenait avec une gargoulette pleine d'eau limpide, prise au puits de la sakieh voisine. On réveilla Onésime, et un sourire s'épanouit sur sa joviale figure à la vue appétissante de la table mise et de ses deux amis n'attendant plus que lui pour commencer le festin.

Dans ce coin ombreux, frais, parfumé, ils firent un repas de sybarites. Un excellent café, que l'ingénieux Hassan avait préparé, fut servi par lui et reçu avec enthousiasme : puis, avec le calme enjoué et la sérénité bienveillante de gens qui ont la conscience nette, l'estomac bien garni, la santé robuste et un fond inépuisable de bonne humeur, les trois Gaulois se mirent à déraisonner de la façon la plus aimable et la plus spirituelle du monde. Allan roulait des cigarettes et risquait d'aventureuses hypothèses; Jacques, entre deux bouffées de sa pipe, rivalisait d'ardeur avec lui, entassant paradoxes sur paradoxes; Onésime suivait béatement des yeux les spirales bleuâtres de la fumée de son cigare, opération semblant l'intéresser énormément plus que les élucubrations fantastiques de ses deux voisins.



Obélisque d'Ousortesen.

On s'arracha enfin et à regret à ce doux farniente, et le trio se dirigea paresseusement, à travers quelques ruines insignifiantes, vers l'unique monument d'Ousortesen.

— Mais, docteur, vous nous avez amenés dans un véritable guêpier, dit

Onésime, en montrant le monolithe couvert effectivement de nids de guêpes maçonnes.

— Ce nid à guêpes, monsieur Onésime, est le plus ancien obélisque connu de l'Égypte; et nous voici sur l'emplacement où s'élevait jadis, dans toute sa splendeur, la plus vieille ville du monde.

— Et de cette antique et superbe cité, dit Jacques, il ne reste rien... rien que cet obélisque et ces quelques débris?

— Rien que ce moulin, à formes symétriques à prétentions architecturales? continua Onésime.

— Rien! le souhait d'Amenemha Ier, le fondateur du temple du Soleil, qui s'écriait en commençant les fondations : « Qu'il ne soit pas détruit au cours du temps! Qu'une fois fait, il dure! » ne s'est pas réalisé; et la haineuse prédiction de Jérémie, le prophète des Juifs, « ces ignobles Asiatiques, ces maudits, ces lépreux, ces pestiférés », comme les qualifiaient les Égyptiens, s'est malheureusement accomplie!

« V. 13 : Il brisera aussi les statues de la maison du Soleil, qui est au pays d'Égypte, et il brûlera au feu les maisons des Dieux d'Égypte. »

Seul l'obélisque d'Ousortesen Ier, échappé à la colère du Dieu des Juifs, servie par le vandalisme des Arabes, est resté indiquant la place de la vénérable cité, près de ce sycomore à l'ombre duquel, d'après la légende, la Vierge et le Christ enfant se reposèrent pendant la fuite en Égypte, et dans le tronc creux duquel ils se cachèrent pour éviter ceux qu'on avait envoyés à leur poursuite; une araignée, qui avait tissé sa toile à l'orifice, les déroba à la vue de leurs persécuteurs. Quant à la faible source qui coule au fond de ce puits que vous apercevez là-bas, la tradition veut que la Vierge y ait lavé les langes du Sauveur; elle ajoute que, partout où une goutte d'eau tomba de ces langes, un baumier sortit de terre.

— Voilà pour les baumiers une origine qui sent un peu la... fable, monsieur Kéradec.

— Si la légende ne vous plaît pas, vous pouvez lui préférer ce que nous apprend l'histoire : d'après elle, Cléopâtre aurait rapporté le baumier de la Judée où...

— Où elle serait allée probablement faire ses farces, interrompit Onésime.

— A peu près, répondit Allan en riant; elle était venue essayer sur Hérode la puissance de ses charmes.

— L'enragée coquine!

— Je vois qu'elle ne vous plaît pas plus que cet obélisque, ce... menhir à formes géométriques, comme vous l'appelez.

— Je lui préfère beaucoup ce dernier... il se tient bien au moins, lui, quoiqu'il ne dise pas grand'chose.

— Si l'obélisque d'Ousortesen pouvait parler, monsieur Coquillard, il dirait qu'on démarque le linge d'Osiris qui, le premier, se dissimula dans un tronc d'arbre, et que l'eau divine qui arrosa la terre à ses côtés, y fit aussi pousser des baumiers, et cela des milliers d'années avant le Christ; qu'avant lui, Osiris avait envoyé son fils Horus sur la terre sauver les hommes par son sang répandu, comme Jésus a racheté le monde sur la croix; qu'on communiait de lui, ce divin Seigneur, avant de communier du fils de Dieu. Il raconterait aussi la sanglante bataille livrée dans les plaines d'Héliopolis, où le 19 mars 1800, dans une lutte héroïque, 8,000 Français, commandés par Kléber, dispersaient 80,000 Turcs poussés contre nous par l'Angleterre, après la convention d'El-Arisch, et il s'étonnerait que le souvenir de ce glorieux fait d'armes n'ait pas effacé jusqu'aux derniers vestiges de la pâle légende chrétienne, s'abritant sous l'ombre du vieil arbre décrépit.

— Et il n'aurait pas tort, dit Jacques; les légendes sont les bégaiements de l'humanité au berceau, et l'histoire est le mâle langage des peuples adultes : revenir aux légendes, c'est tomber en enfance... et le monde n'est pas encore assez âgé pour cela!

— Aussi, fit Kéradec, laissons cette légende plus ou moins apocryphe dans ses langes, et parlons un peu d'Héliopolis, *AN*, comme l'appelaient les Égyptiens, le *ON* des Hébreux: la ville consacrée à Toum-Harmakhis (le soleil levant, le soleil couchant), la ville du Soleil, aux monuments grandioses, précédés d'interminables avenues de sphinx, aux obélisques innombrables.

C'est là que le bennou, le phénix au plumage or et cramoisi, unique et sans compagne, venait d'Arabie tous les cinq cents ans expirer... et renaître de ses cendres sur l'autel du Soleil; là que le lion à la robe lumineuse, aux griffes dorées portant au cou de triples colliers de pierres fines, aux oreilles des boucles d'or enrichies d'émeraudes venues de l'Éthiopie, et le bœuf Mnévis, au poil noir et hérissé, dont les cornes étaient dorées et les pointes ornées de turquoises du Sinaï, le corps recouvert en parties de plaques d'or délicatement ciselées et semées de calcédoines de Thèbes, rendaient leurs oracles; animaux révérés qui étaient nourris par des officiers spéciaux, d'un rang élevé, dont la charge était héréditaire, honorée et enviée; ayant leurs baigneurs, leurs parfumeurs, leurs coiffeurs, leurs valets de chambre pour veiller aux soins de leur toilette, satisfaire aux caprices de leur coquetterie; leurs peintres, pour reproduire leurs images; leurs sculpteurs, pour ciseler leurs traits sacrés; leurs scribes, pour raconter leurs faits et gestes; leurs harems et leurs eunuques chargés de pourvoir à leurs augustes amours; leurs chanteurs, leurs musiciens pour charmer leurs loisirs; leurs thuriféraires pour les encenser, leurs prêtres pour chanter des hymnes en leur

honneur; et tout un peuple pour s'agenouiller devant eux et étendre des tapis sur leur passage, les respectant à ce point que, en temps de famine, les hommes se mangeaient entre eux plutôt que de toucher à la nourriture de leurs animaux adorés qui, eux, ne manquaient de rien; que leur mort était un deuil public; qu'à l'égal des rois, ils étaient embaumés avec un luxe prodigieux et déposés dans des sépultures splendides; et que, semblables aux dieux, ils en partageaient les honneurs.

— Ah çà! mais ces gens-là étaient fous, dit Onésime, fous à lier! L'Égypte était le Charenton de l'Afrique; ses habitants avaient tous un scarabée dans le plafond... les monstres! se manger entre eux... en face d'un énorme bifteck à pattes, d'un embonpoint indécent... mais c'est pyramidal, cela! C'est de l'anthropophagie toute pure... sans circonstances atténuantes, encore! Les malheureux avaient perdu la cervelle.

— Nullement, mon cher monsieur Onésime; les Égyptiens ne perdaient leur cervelle qu'après leur mort, lorsque les embaumeurs, avec un fer oblique, la leur retiraient par les narines.

— Ce devait être une véritable sinécure alors, et leur fer oblique devait souvent fouiller dans le vide.

— Les Grecs ont pensé tout autrement des Égyptiens, monsieur Coquillard; Eudoxe et Platon vinrent étudier l'astronomie ici même, à Héliopolis.

— Encore une autre nation de toqués, que vos Grecs!

— Les Grecs, exclama Jacques, mais c'est la nation héroïque, intelligente, artiste, savante par excellence!

— Parle au passé, s'il te plaît.

— Ce peuple a été...

— Oui! a été... *fuit*...

— ... Le Prométhée de l'humanité.

— Sa faiblesse est aujourd'hui l'objet de la pitié de l'Europe.

— Après avoir été par son génie la cause de sa grandeur. Il faut avoir du respect pour de tels ancêtres et non de la pitié; il ne faut pas que les fils ingrats des Germains, des Daces, des Bretons, des Sarmates et des Latins, oublieux des services rendus à l'origine, viennent mordre le sein de la sublime nourrice où leurs ancêtres ont sucé le lait sacré, qui, de barbares qu'ils étaient, en a fait des hommes; il faut, comme les enfants reconnaissants des Gaulois, payer sa dette à l'aïeule en guidant les pas mal assurés de ses petits-fils; il faut protéger leur faiblesse et non la menacer.

— Éclairer les tâtonnements de la Grèce cherchant sa voie dans le présent, guider ses aspirations vers l'avenir, dit Kéradec, c'est apporter un élément de plus à la grande œuvre de la civilisation, et un des plus féconds! Aussi bien douée aujourd'hui qu'autrefois, la Grèce, brave, savante, philosophe,

artiste, sortant de son long sommeil, cherche à renouer le passé au présent et à continuer la tradition glorieuse des temps disparus.

— Il n'y a qu'Hercule qui eût pu mener ce travail à bonne fin... et il ne renaîtra pas de ses cendres comme le bennou, dit Onésime.

— C'est vrai, mais il a laissé des descendants qui...

— ... Font les délices des badauds dans les foires, une agglomération de muscles qui ont dévoré le cerveau, interrompit Onésime...

— ... Qui ne demandent pas mieux que de suivre ses traces, continua le docteur.

« Nous entrerons dans la carrière...

fredonna plaisamment Onésime.

« Quand nos aînés n'y seront plus ;
« Nous y . . . .
« . . . . trouverons leur poussière...

continua à son tour, en riant, Allan,

« Et la trace de leurs vertus ! »

La citation s'applique on ne peut mieux, mon cher monsieur Coquillard, et c'est ici, parmi ces fous, comme vous les appelez, que les philosophes de la Grèce, alors en pleine sève, vinrent demander aux prêtres de l'Egypte en décadence les éléments de la sagesse qui leur avaient été légués par les serviteurs d'Horus.

— Ou plutôt constater le degré de folie auquel ils en étaient arrivés.

— Peut-être ! Néanmoins ils adaptèrent ces principes à leur génie si souple ; leur brillante imagination les transforma ; leur scepticisme léger les dégagea des formules mystiques qui les enveloppaient ; leur bon sens si précis en éclaira les obscurités, en élagua les longueurs diffuses ; leur élégance entraînante, leur langue harmonieuse les propagèrent, jetant aux quatre coins du globe ce triple germe de la pensée humaine, de la science et des arts, dont le développement devait donner l'expression de notre civilisation moderne.

— Je la trouve bien bonne tout de même, cette brave Attique, de venir demander à des cannibales la façon de se comporter convenablement dans la vie... Des ogres faisant un cours de philosophie ! Des fabricants de momies, qui mettaient au clou celles de leurs parents, des croque-morts vous instruisant dans la science de la vie ! Des scribes imbéciles, professeurs d'Aristophane ! Les litanies interminables d'un rituel idiot préparant l'œuvre d'Eschyle ! Le roman de Pentaour inspirant Homère ! Des hiérogrammates figés dans leurs hiéroglyphes, de secs badigeonneurs de profils, de raides gratteurs de pierres, de gauchers sculpteurs de magots en grand, des cons-

tructeurs de cavernes en plein air... précurseurs des Apelle, des Phidias, du sublime architecte du Parthénon! Ces arpenteurs de nomes aidant Diophante à trouver ses théorèmes, donnant des leçons à Euclide! Ces lourds adorateurs de bêtes montrant l'esthétique à cette race noble, belle, élégante, qui avait le sentiment de l'art inné chez elle, inoculé, dans le sang, dont le cerveau enfanta le mythe de Prométhée, jetant à profusion des chefs-d'œuvre immortels... Autant dire tout de suite que cet obélisque est l'ébauche de la Minerve de Phidias ou du satyre de Praxitèle.

— Mais oui, monsieur Coquillard.

— Vous êtes décidément trop forts, messieurs les savants; vous avez ceci de commun avec Dieu... de faire quelque chose de rien! plus forts que Moïse, qui d'un coup de canne faisait jaillir l'eau d'un rocher, vous faites découler la sagesse de la folie... Allez, mon cher savant; expliquez-nous tous ces mystères, livrez-nous les secrets que vous ont murmurés à l'oreille les monuments de votre vieille amie Ayguptos; dites-nous ce que les colosses de Memnon vous ont conté au soleil levant, ce que les sphinx de granit de Karnac vous ont confié! Traduisez-nous les intimes confidences de cet obélisque solitaire et de ce vieux sycomore, débris d'une religion disparue et d'une autre à l'agonie, autour desquels la colombe chrétienne roucoule auprès de l'ibis noir, l'agneau pascal flirte avec le bélier de Karnac, le lion de Juda rugit un duo avec le tigre de Denderah, l'épervier de Tentyris se bécote avec l'aigle de l'Apocalypse, tandis que la douce Marie soulève le voile de la bonne Isis, et qu'Horus s'épanche dans le sein de Jésus... tous deux, comme les augures, ne pouvant se regarder sans rire!

— Surtout en t'entendant, dit Jacques.

— Et, ajouta Onésime, s'il reste quelque part, dans quelque naos enfoui sous les sables, au fond du serdab de quelque mastaba oublié par Mariette, dans les entrailles de quelque pyramide négligée par Maspéro, dans les méandres de quelque speos perdu dans la montagne arabique... une parcelle de cette fameuse sagesse de l'Égypte, eh bien! demandez à cette borne solitaire, à ce nid à guêpes, de vous en indiquer le chemin, et de vous faire trouver la place où repose cette gemme, ce *rara avis*, et faites-en présent aux fellahs d'aujourd'hui, qui en ont grand besoin!

— Ils ne sont pas les seuls, riposta Jacques.

— Tu en réclames ta part?

— Oui, pour la partager avec toi.

— Mais si je vous disais, monsieur Coquillard, qu'à l'époque où nos ancêtres, en pleine barbarie, vivaient dans des cavernes, luttant avec des armes en silex contre les ours et les aurochs... les Égyptiens, eux, avaient déjà leurs astrologues, leurs géomètres, leurs architectes; qu'ils pratiquaient



Le Mokattam.

tous les arts, exerçaient presque tous les métiers connus de nos jours ; et que l'Égypte était déjà arrivée à un haut degré de civilisation, alors que Babel et Ninive n'étaient pas encore fondées...

— Je vous croirais, puisque vous me l'affirmeriez.

— Et si j'ajoutais que c'est un Égyptien qui a inventé la poudre...

— Un Égyptien !...

— Oui, un Égyptien, né ici, à Héliopolis !

— Alors je vous demanderais si vous parlez sérieusement...

— Et je vous répondrais que je parle très sérieusement... que cet Égyptien, mâtiné de Grec, s'appelait Callinique, qu'il vivait au VIIe siècle de notre ère, qu'il avait trouvé la composition du feu grégeois, qui n'est autre, à peu de chose près, que la poudre à canon, dont l'usage aurait même été connu des anciens prêtres de l'Égypte.

— Et le célèbre moine allemand ? Et Roger Bacon ?...

— Ils n'auraient rien inventé du tout !

— Mais les Chinois... n'ont-ils pas un peu inventé la poudre, eux aussi ?

— Ils l'ont connue de temps immémorial, et comme des relations commerciales existaient entre l'est et l'ouest de l'Asie, peut-être leur secret se sera-t-il transmis à l'Afrique et de là plus tard à l'Europe par Callinique, qui aurait profité de cette découverte ; mais ce ne sont que des suppositions tout à fait gratuites. Ce qui est hors de doute, c'est que les prêtres égyptiens se servaient de la poudre, ou de quelque chose d'analogue, dans la représentation de leurs mystères ou dans leurs initiations, pour en imposer au peuple et effrayer les néophytes, et que Callinique trouva le feu grégeois ou la poudre à canon, et qu'il porta sa découverte à Constantinople.

— Eh bien ! je ne les aurais jamais crus capables d'une chose pareille...

— Mais, reprit Jacques, comment expliquez-vous, monsieur Allan, l'affaissement si absolu de ce peuple si profondément original, si singulièrement tenace, si attaché à ses vieilles mœurs, à ses institutions, à ses Pharaons, si opposé à toute importation du dehors? Comment s'est opérée cette métamorphose si complète, qui a transformé les rudes soldats de Thoutmès en ces timides fellahs de nos jours ?

— Par suite de cette loi fatale de la nature, qui veut que tout ici-bas naisse, croisse et meure.

— Et repousse, lui fit remarquer Onésime, puisque la Grèce est en train de bourgeonner à nouveau.... vous l'affirmez du moins.

— Et repousse, acquiesça Kéradec... cela arrive quelquefois...

— Avec des protections ; votre enfant gâtée a sans doute obtenu une dispense. Je vois qu'il y a des accommodements avec la science, comme il y en a avec l'Église : je ne savais pas que la noble fille de Mnémosyne et de

Jupiter, l'impartiale Clio, se perdît parfois dans les sentiers onduleux aimés des doux disciples de Jésus !

— Mais vous voyez des exceptions à chaque instant... en toutes choses !

— Pour confirmer la règle, n'est-ce pas ? Et la Grèce en est une.

— Oui, comme tous les êtres qui, avant de s'éteindre, ont laissé des germes d'une vie nouvelle.

— Ah ! docteur, je vous en prie, donnez-moi le secret de me procurer une nouvelle vie.

— Mariez-vous et ayez des enfants, dit Allan en riant.

Onésime fit la grimace : — Merci, docteur, je ne me sens pas encore assez près de m'éteindre pour vouloir me continuer... j'attendrai.

— Pour en revenir à votre question, monsieur Jacques, reportez-vous, reprit Kéradec, à l'époque où le Macédonien fonda Alexandrie, greffant une pousse vivace sur la vieille souche de l'Égypte endormie sur ses momies, épuisée par des invasions successives. Sous la puissante impulsion de Lagos, la ville grecque devint le centre de l'intelligence, de la science et des arts, en même temps que le rendez-vous commercial du monde. Les Ptolémées essayèrent vainement, dans une fusion contraire au génie traditionnel de l'Égypte, de mêler le caractère sombre et colérique de l'Égyptien avec la nature gaie et railleuse du Grec, et d'implanter sur la civilisation caduque des Pharaons celle plus jeune et plus aimable de la Grèce ; elle effleura seulement la surface du vieil esprit national, et impuissante à y pénétrer, ne fit qu'affaiblir les anciennes doctrines, qui s'altérèrent et se perdirent en partie, ainsi que la langue sacrée des hiéroglyphes, pour disparaître à tout jamais quelque siècles plus tard, tuées par le christianisme.

Aussi lorsque Amrou, à la tête d'une armée musulmane, envahit la vallée du Nil, l'Égypte n'était plus qu'un cadavre, que ni le génie des Lagides, ni la vitalité étonnante de ce peuple grec, léger, turbulent, penseur, savant, artiste, d'une habileté industrielle infatigable, d'une activité commerciale sans rivale, n'avaient pu galvaniser ; et, tandis que l'Égypte inerte subissait, presque inconsciente, l'invasion des Arabes, acceptant machinalement leurs mœurs avec leur religion, les Grecs, après un long et héroïque effort, dernier spasme de leur énergie mourante, abandonnés par l'orthodoxe Byzance, succombaient épuisés et glorieux.

Ils léguaient à leurs vainqueurs les restes brillants de cette civilisation hellénique, d'où est née celle de l'Occident.

Les Arabes, adaptant à leur génie, si original dans sa gracieuse fantaisie, ce sentiment si pur du beau, cette science profonde des Grecs, allèrent à leur tour, guidés par le croissant victorieux, porter jusqu'en Espagne la civilisation des vaincus. Mais le principe fatal de l'islamisme, qui les empêcha de

l'accepter dans ses dernières conséquences, contenait le germe de mort qui devait, à la longue, arrêter le jet puissant de cette civilisation étonnante, et anéantir ce colosse... que l'Europe se partage de son vivant.

Aujourd'hui, l'islamisme s'effondre, les mosquées s'écroulent sous les yeux des Arabes indifférents, qui n'ont ni le courage, ni la science nécessaire pour les réparer ou en construire de nouvelles; le croissant, comme la croix, comme la clef de vie d'Osiris, s'en va rejoindre dans l'indifférence et l'oubli tous ces hochets usés de nos pères, tous ces vieux accessoires de religions anéanties.

Seul, le fellah reste au milieu de ses tombeaux, de ses temples, de ses momies, immuable comme le Nil, absorbant lentement ses conquérants, se consolant dans son ardent amour pour son Nil bien-aimé, l'Osiris de ses ancêtres, attendant patiemment, courbé sur la terre noire, que l'âme de l'Egypte, partie dans les inconnus de l'Amenti, revienne animer de nouveau son pauvre double !

— Mais où sont-elles, les ruines de cette ville d'Héliopolis? On n'escamote pas comme une muscade les débris d'une telle cité.

— Il faut aller les chercher au Caire, dans les fondations des maisons, des mosquées, des remparts. Les Arabes ont élevé la nouvelle capitale de l'Egypte avec les ruines d'Héliopolis et de Memphis, réduites, hélas! à l'état de carrières en exploitation... *Væ victis!* le mot s'applique aux pierres aussi bien qu'aux nations.

Tout en causant, le docteur, Jacques et Onésime avaient erré un peu partout, un peu tout vu ; Jacques avait pris quelques croquis, Kéradec déchiffré quelques hiéroglyphes, et Onésime terminé consciencieusement sa digestion. Ils revinrent au campement, sautèrent sur leurs ânes et se dirigèrent vers la forêt pétrifiée.

En peu de temps ils arrivaient dans un terrain sablonneux entre le Gebel-el-Ahmar et le Gebel-Mokattam, dans un paysage désolé, aride, les ânes allaient au pas, les cavaliers ne soufflaient mot, les âniers suivaient silencieux aussi, essuyant de temps à autre d'un revers de main quelques rares gouttes de sueur. Une chaleur lourde pesait sur la petite caravane. Elle gravit péniblement la pente du Gebel-el-Ahmar et déboucha enfin sur un plateau couvert de débris de troncs d'arbres, quelques-uns d'une grosseur remarquable, pétrifiés ou plutôt transformés en une substance siliceuse.

— Ces pétrifications, dit Kéradec, qu'on retrouve à Gebel-Silsileh, dans le grand désert libyque, dans celui de Bayouda, en Abyssinie et au Kelimandjaro, semblent faire partie d'un immense système siliceux, recouvrant toute l'Afrique orientale et disparu sous les sables, quelques parties seulement,

par places, émergeant à la surface du sol. Différentes hypothèses ont été émises sur l'origine de ces pétrifications.

— Ah! les hypothèses, dit Onésime, les voilà qui viennent à la rescousse, ces braves hypothèses, ces perfides charmeuses, ces dociles enfants de vos imaginations inquiètes, ces avant-coureurs vaporeux de la réalisation de vos désirs, timides éclaireurs de la science, légers échafaudages sur lesquels vous étayez les élucubrations désordonnées de vos esprits si ardemment épris de vérité, dont l'élan gigantesque vers l'inconnu n'a d'égal que la profondeur vertigineuse de la chute, bulles légères échappées des méandres de vos cerveaux en ébullition, crevant, pauvres folles, au rude contact de la froide réalité.

— Certainement, monsieur Onésime, car c'est au creuset d'une analyse sévère que s'épure notre raisonnement; la logique est la pierre de touche de nos élucubrations, et nous ne nous laissons pas séduire par le délire de nos imaginations imprudentes.

— Vos imaginations... elles surpassent encore votre savoir, messieurs de la science, vous enfourchez l'hypothèse aussi lestement qu'un poète saute sur Pégase, et quand par hasard la vérité brutale saisit au mors votre complaisante monture et l'abat, c'est presque avec le regret douloureux d'une illusion perdue que, lâchant la selle, vous laissez là votre rosse fourbue pour entrer dans la voie âpre et lumineuse du vrai.

— Mais, monsieur Coquillard, c'est à force d'hypothèses qu'on arrive à la vérité.

— Autant dire de suite que c'est à force de mentir que l'on arrive à dire vrai.

— L'hypothèse, mon cher Onésime, dit Jacques... Pardonnez-moi, docteur, l'audace de mon hypotypose... C'est le fumier sur lequel pousse le vénérable champignon de la science.

— Du bien et du mal alors! interrompit Onésime; car, à côté du champignon bénin, pousse souvent le vénéneux fungus; et ces deux frères ennemis se ressemblent tellement, qu'il faut avoir l'œil bien sûr pour distinguer l'un de l'autre, et chez ces messieurs, pionniers de la science... vos confrères, monsieur Kéradec... si l'esprit est toujours fort, la vue est souvent faible, et il existe la possibilité qu'à travers les verres de leurs lunettes ils puissent confondre les deux et commettre des erreurs, très pardonnables sans doute, mais fort regrettables.

— Sois tranquille, dit Jacques, M. Kéradec s'y connaît; tu peux avoir confiance en sa longue et sa docte expérience.

— J'ai toujours apprécié comme ils le méritent la grande érudition et le spirituel bon sens de M. Allan, répondit Onésime, qui se tourna en souriant vers ce dernier; ma confiance lui est tout acquise.

— Merci de la bonne opinion que vous professez à mon égard, mon cher monsieur Onésime ; je m'efforcerai de la conserver en n'abusant pas des hypothèses, et vous me rendrez service en les réfutant au fur et à mesure que je les établirai ; ce seront autant de fausses pistes reconnues, et ce sera autant de gagné pour la vérité.

— Ne comptez pas sur moi pour cela ; je suis trop conservateur pour avoir de ces velléités de destruction, quelque hypothétiques qu'elles puissent être.

— Et puis, dit Jacques, il y en a qui persistent depuis si longtemps, enveloppées dans une vénération si universelle, que tu craindrais d'y porter la moindre atteinte ; va donc, par exemple, toucher à cette respectable hypothèse de l'existence de Dieu, essaye donc d'arracher cette robe de Nessus que l'homme s'est appliquée imprudemment sur les deux épaules et dont il ne peut se débarrasser ; c'est la plus vieille et la plus tenace ; son âge, c'est l'âge de l'humanité ; elle est née avec le premier homme et mourra avec le dernier. Il est vrai que quelques esprits forts considèrent cette hypothèse comme inutile et dangereuse à la fois, comme une équation insoluble qui, pendant des siècles, a tourmenté l'humanité, s'acharnant stupidement à en dégager l'inconnue ; mais la masse s'y cramponne comme à une dernière planche de salut.



Le désert.

— Déicide ! Il ne te manquait plus que cela, interrompit Onésime.

— Laissons leur marotte démodée, dit Kéradec, à ces fous... à ces sages peut-être ! La marotte moderne est de disséquer la terre, comme autrefois on

scrutait le ciel. Fatigué de chercher Dieu partout et de ne le trouver nulle part, de s'obstiner à vouloir étreindre cet insaisissable, on a, de guerre lasse, respecté un mystère qu'on ne pouvait pénétrer; les uns par impuissance ou lassitude, les autres par politesse ou par crainte, ont cessé d'importuner de leur indiscrète curiosité ce régisseur farouche, ce grand vagabond de l'espace, s'entêtant à garder l'incognito et à cacher son secret et son adresse.

Devant ce formidable inconnu de l'après, se dérobant sans cesse devant l'investigation anxieuse de milliers d'êtres humains depuis des milliers de siècles, l'homme, à bout de forces, découragé, est tombé épuisé, meurtri.

Aujourd'hui, il emploie, pour guérir, les moyens héroïques; châtrant impitoyablement toutes ces vagues aspirations vers des mondes imaginaires, meilleurs et éternels, il jette les yeux sur celui où il est né, sa vraie demeure, son « home », cherchant par son ingéniosité, son travail et sa sagesse à rendre la maison confortable et la vie agréable, ou... tout au moins possible, en donnant son maximum dans un temps minimum. Au lieu de consulter l'avenir, on étudie le présent; l'alchimiste a fait place au chimiste; on arrache à la nature ses secrets; c'est plus aisé et l'on a moins de chance de travailler dans le vide. Aussi vais-je tout simplement vous exposer les hypothèses faites sur ce cadavre de forêt.

Les uns admettent la silicification sur place d'une forêt préexistante, produite par l'éruption de sources thermo-siliceuses, analogues aux geysers d'Islande. Une autre hypothèse, repoussant l'idée d'une forêt préexistante sur le Mokattam, suppose le transport par le Nil, ou par de puissants courants marins, ou encore (rentrant dans la théorie des blocs erratiques de la Suisse) par l'influence de grands glaciers, de ces blocs déjà silicifiés, lesquels, partis de la Nubie, seraient venus tranquillement s'échouer sur les hauteurs de Mokattam.

La première hypothèse paraît la plus rationnelle, la seconde se heurtant à des difficultés presque insurmontables; qu'en pensez-vous, monsieur Coquillard?

— Je pense, puisque nous sommes en train de faire l'école buissonnière dans les champs de l'hypothèse, que l'on pourrait aussi vraisemblablement supposer tout simplement que cette forêt morte a été momifiée par un Pharaon quelconque, grand amateur de forêts; dans un pays où les gens momifiaient tout, gazelles, ibis, jambons, perruques, il n'est pas illogique de supposer qu'ils aient momifié quelques troncs d'arbres.

— Votre hypothèse ne manque pas d'originalité, monsieur Onésime, ni de logique surtout il y a en vous l'étoffe d'un savant.

— Hypothétique, dit Jacques.

— Jaloux! reprit Onésime.



Tombeaux des mameluks.

De l'endroit où ils étaient, la vue s'étendait au loin par-dessus les vagues immobiles des sables du désert, ondulant au levant et se perdant dans les lointains violets du crépuscule ; quelques ossements blancs brisaient çà et là la monotomie jaunâtre de cette immensité silencieuse, calcinée par le soleil depuis des siècles.

Les trois amis s'arrachèrent à la contemplation de cette scène de désolation. La nuit approchait, il était temps de partir ; on reprit la route du Caire ; ils furent vite au bas du Mokattam, passèrent entre les tombeaux des mamelucks de Kaït-Bey et d'El-Goury, et arrivèrent à la brune à la porte Bab-el-Nasr ; la nuit était complète lorsqu'ils mirent pied à terre à la porte de leur hôtel.





Les Pyramides

CHAPITRE IX

Sur la route de Ghezireh — Les Pyramides à distance. — Escortés par les Arabes. — Au pied des Pyramides. — Enlevés par les Bédouins. — Jacques et Onésime font l'ascencion de Khout-la-Brillante. — Sur le plateau de la pyramide. — Descente. — Contrariétés d'Onésime ; il rencontre des vieilles connaissances du *Saïd*. — *Intra muros*. — Opinion de Kéradec sur les monuments des Pharaons. — Horreur d'Onésime pour ces derniers. — Hypothèses sur l'usage et le but des Pyramides. — Ce qu'en disent l'histoire et la légende. — Théories d'Onésime sur ces tumuli à pans réguliers et leurs auteurs. — Histoire de la main d'Youssouf. — Disgression sur les fils des croisés. — Her-la-Supérieure. — Les colis Cook et Cie. — Ur't-la-Grande. — Le veilleur du désert. — A l'ombre du Sphinx ; truffes et Clos-Vougeot ; à la santé d'Osiris ! — Le temple du Sphinx. — A travers les mastabas. — A l'hôtel.

Il est sept heures ; la matinée est belle, l'air vif ; le docteur roule une cigarette, Jacques allume sa première pipe ; Onésime, encore à moitié endormi, tire un cigare et se cale sur les coussins de la calèche qu'ils ont prise à l'Esbekieh. Le cocher les mène d'un assez bon train ; ils longent les casernes de Kasr-el-Nil, traversent le pont du même nom, et, laissant le palais de Ghezireh à leur droite, ils prennent par un village délabré ; puis la route se dégage et part en ligne droite dans la direction des Pyramides.

La chaussée, ombragée d'une double rangée de lebakhs, est d'une rectitude désespérante ; l'atmosphère, d'une pureté admirable et d'une fraîcheur exquise et parfumée ; de légères vapeurs glissent sur la terre humide, s'élèvent, montent, se dispersent et disparaissent en flocons blancs dans le bleu cendré du ciel. Au loin, les Pyramides apparaissent aériennes, transpa-

rentes, noyées dans une brume argentée ; peu à peu elles se débarrassent de ces derniers voiles, le rideau se déchire et, soudain, toutes nues, superbes, inondées de lumière, elles éclatent, radieuses avec leurs tons d'or fauve, découpant hardiment sur le ciel leurs profils gigantesques.

Des deux côtés du chemin la campagne ondoie resplendissante ; la terre noire d'Égypte palpite sous le baiser de feu d'Horus ; elle s'éveille, et souriante tend ses larges flancs aux robustes fellahs, ses enfants noirs comme



Le pont de Kasr-el-Nil.

elle. Nus jusqu'à la ceinture, ils appuient avec nonchalance leurs mains sur les bras de charrues primitives, qui écorchent à peine l'épiderme d'un sol merveilleusement fertile ; elles sont tirées par de petits bœufs maigres au col court. Des buffles paissent ; des pêcheurs traînent péniblement de longs filets dans le canal qui longe la route ; des bandes de hérons s'envolent ; des pélicans secouent leurs plumes, debout sur leurs longues échasses. Des villages paraissent comme des nids dans la verdure.

Les Pyramides grandissent ; à peine l'œil peut-il distinguer les mutilations subies par elles au cours des siècles. Le bleu du ciel devient plus intense, le jour plus éclatant, le soleil plus chaud. Le chemin s'élève peu à peu, les chevaux ont ralenti leur course. Une nuée d'Arabes, de Bédouins en burnous

noirs et blancs, surgissent de tous côtés, entourent la voiture, la suivent en courant ; s'appuyant d'une main sur le rebord de la portière ou de la capote, de l'autre ils sortent des plis de leurs burnous des nummulites, des chats et des Osiris de bronze, des scarabées de granit, des chapelets de faïence, des débris de momies, des lambeaux de papyrus, et la chanson du bagschiche commence monotone, agaçante, impérieuse ; leur voix est rauque, gutturale ; la face est dure, les membres sont nerveux. Les farouches enfants du désert sont devenus de simples ciceroni ; des mendiants fort bavards et très désagréables... mais pas dangereux du tout malgré leur air terrible, leurs yeux féroces et leurs voix de basse.

Tout à coup, à un coude à angle droit que fait la route, le cocher enlève les chevaux, monte au galop une rampe abrupte, débouche sur un plateau,



Laboureur du Delta.

et subitement la masse, *aulacia saxa*, se dresse devant les voyageurs stupéfaits? La sensation produite par l'aspect brusque de ce mastodonte de l'architecture barrant l'horizon, envahissant le ciel, couvrant l'espace, est indéfinissable. L'idée que ce colosse, dont « la masse indestructible a fatigué le temps », est une œuvre imaginée par le cerveau, exécutée par les mains de l'homme, étonne l'entendement et déconcerte l'imagination !

Jacques éprouvait une sorte de vertige ; il se sentait comme attiré par l'abîme. Onésime regardait avec une moue dédaigneuse ; cet effort gigantesque de l'homme le laissait complètement froid. Le docteur, pour qui les Pyramides étaient de vieilles connaissances, marchandait un scarabée de granit noir, gravé au cartouche de Thoutmès III, à un Bédouin qui le lui faisait un prix exagéré.

A leur arrivée, une autre horde de Bédouins, rejoignant ceux qui les avaient escortés, les avaient entourés et presque arrachés de la voiture. Ces Bédouins, ciceroni à burnous, sous les ordres d'un scheik, font partie d'une

tribu de proie qui, de père en fils, possède le monopole de faire visiter les Pyramides aux étrangers... un privilège dont ils abusent étrangement! Ces démons les harcèlent avec une insistance gênante; celui qui est en discussion avec Kéradec veut à toute force lui vendre son scarabée et le dispute *ungui-bus et rostro* à ses congénères. Jacques et Onésime sont moins heureux; étourdis par les cris, aveuglés par les gesticulations, tiraillés par les longues



Types de Bédouins.

mains de la bande rapace, ils se laissent emmener sans résistance sous une averse de demandes de baghchiche impérativement formulées.

— Mais taisez-vous donc, brigands, crie Onésime, vous allez réveiller les quarante siècles de Bonaparte qui dorment là-haut!

En chemin, ils rencontrent d'autres Européens, comme eux prisonniers de ces barbares et subissant la même contrainte; cette vue les console. Des marchandes d'oranges, passant leurs bras maigres par-dessus les têtes de leurs geôliers, suivent et leur offrent leur marchandise d'une voix glapissante; une troupe d'âniers, se reposant au milieu de leurs bêtes dans le grand triangle d'ombre projeté par le côté nord de la pyramide, les regardent passer en riant.

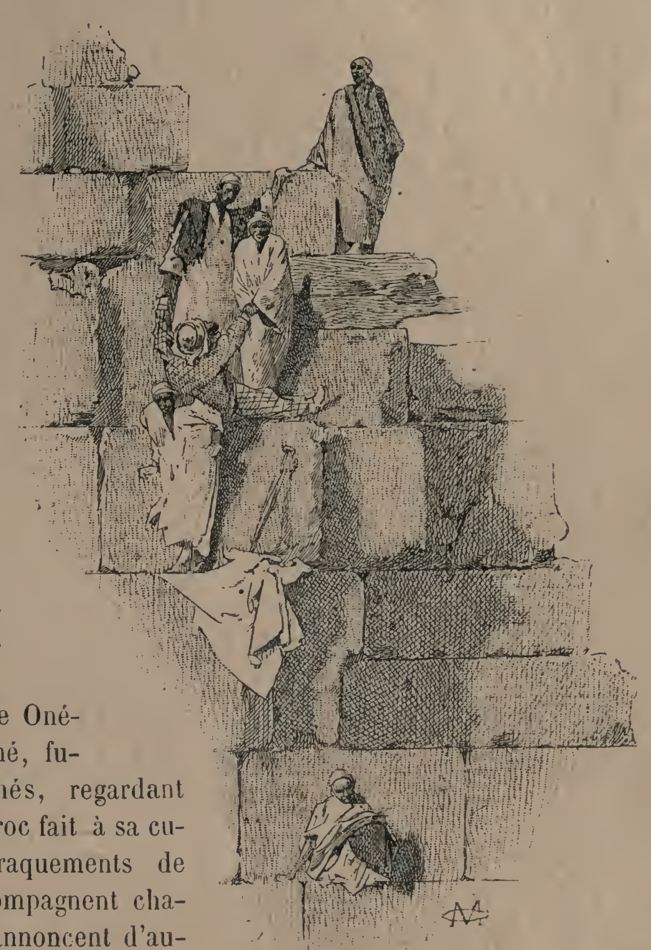
Au pied du monument, deux des Arabes sautent sur le premier gradin, prennent chacun un bras d'Onésime et tirent à eux pendant qu'un troisième le hisse par derrière, et l'ascension comique et laborieuse commence.

Jacques, à la vue du sort qui l'attend, échappe à ses gardiens, s'élance sur les blocs, et, grâce à sa force et à la souplesse de ses muscles, les gravit assez



Le Nil près de Kars-el-Nil.

lestement. Les hommes à burnous noirs le poursuivent et le rattrapent. Il essaye de leur faire comprendre qu'il peut et veut monter seul... Peine perdue ! les trois guides l'entourent, gesticulant et hurlant comme des forcenés. Baghchiche ! baghchiche ! ketir ! est la seule réponse à toutes ses protestations ; le débat menace de s'éterniser, le raisonnement est inutile ; il lui répugne d'employer la force, il a recours à la ruse : saisissant une poignée de piastres, il la jette au bas des degrés : en un clin d'œil, il est débarrasé de ses persécuteurs, qui se précipitent à l'envi à la recherche des menues pièces, se bousculant et s'injuriant, pendant qu'il continue à grimper à la force des poignets.



Ascension de la pyramide.

A mi-chemin, il retrouve Onésime essoufflé, contusionné, furieux, les genoux écorchés, regardant piteusement un large accroc fait à sa culotte, tandis que les craquements de mauvais augure, qui accompagnent chacun de ses mouvements, annoncent d'autres graves avaries. Il refuse absolument de continuer. Jacques le réconforte de son mieux ; il se calme enfin et, avec le souffle, reprend courage ; il achève l'escalade sans nouvel accident et touche, non sans peine, au sommet de la plate-forme. La vue de là est grandiose ; mais, suffoqué par la chaleur, ébloui par le soleil, Onésime bat immédiatement en retraite, laissant Jacques admirer tout à son aise. Aidé de ses Bédouins, il redescend quelques gradins sur la face nord de la pyramide, et là, dans un retrait produit par une pierre arrachée de son alvéole, à l'ombre, assis sur le burnous plié en quatre de l'un de ses aides, éventé par les deux autres, il se repose de ses fatigues, laissant tomber avec indolence

son regard distrait sur le paysage qui se déroule au-dessous de lui. De temps en temps, le souvenir de son ascension accidentée mêle un peu d'amertume à cette somnolente quiétude, et un tremblement nerveux le saisit à la pensée de la descente prochaine. Sauf ces légères taquineries d'une imagination trop impressionnable, il se trouve on ne peut mieux.

L'œil plane sur une surface immense ; au levant, le Nil flamboie, ondulant à travers un vaste tapis de verdure, semblable à un monstrueux reptile endormi au soleil. Des flaques d'eau miroitent; quelques villages rompent d'une note grise le vert sombre de la plaine. Plus loin, dans un fourmillement étincelant, brillent les dômes des mosquées, les sommets des minarets, dominés par la citadelle, et les deux sveltes aiguilles de la mosquée de Méhémet-Ali, se détachant en clair sur les masses rougeâtres du Mokattam. Au sud, la pyramide de Chéphren, Ur't-la-Grande, encore recouverte à sa partie supérieure de son revêtement de granit, autour duquel tournoient des aigles ; celle de Mycérius, Her-la-Supérieure ; puis toute une longue chaîne d'autres pyramides, d'embryons de pyramides de mastabas s'échelonnant à perte de vue sur la lisière du désert. Au nord, des champs cultivés alternent indéfiniment avec les bandes de sable dans la plaine du Delta. A l'ouest, le désert : une morne succession de mamelons roux, de ravines ravagées, où pointent çà et là les têtes violacées de roches déchiquetées, aux formes indécises ; parfois dans l'ombre grise et terne qui pèse sur cette étendue redoutable, d'étranges lueurs, des effets de lumière puissants, sauvages, inattendus, galvanisent un instant cette aridité spectrale par un éclair de vie soudain et terrible. On se sent oppressé par un sentiment de tristesse inexprimable en face de cette terre maudite, de cette fournaise où souffle un vent de mort !

Jacques fut tout à coup tiré de sa contemplation par la voix goguenarde d'Onésime, qui venait d'apparaître sur le plateau casque en tête, parasol en mains.

— Pardonne-moi de te déranger dans ton délicieux tête-à-tête avec Khout-la-Brillante, mon cher ami, mais voilà bien une bonne demi-heure que nous rôtissons au sommet de ce ridicule tumulus à pans réguliers ; si nous songions un peu à descendre ?

— Quand tu voudras.

— Eh bien partons, soupira Onésime, dont la face joyeuse se rembrunit tout à coup.

— Est-ce le regret de partir qui te fait soupirer ?

— Presque quand je pense au chemin qui me reste à faire pour cela.

— Une route si pittoresque, si aisée, ou l'on descend tout le temps, sans la moindre côte à monter...

— Seulement des côtes à casser, hein ? Tu trouves cela pittoresque, toi !

— Ah ! dame, entre des mains maladroites, fit gravement Jacques... on court quelquefois le risque de partir d'ici en gros... et d'arriver au bas en détail... cela s'est vu et...

— Mais te tairas-tu, bourreau ! dit Onésime, moitié riant, moitié tremblant... Tu me donnes la chair de poule avec tes histoires... et tu choisis pour cela le moment ou je prends mon courage à deux mains pour entreprendre cette satanée descente... traître va !... Et Onésime se remet avec une émotion mal contenue entre les mains de ses Arabes.

Soutenu, retenu, balloté par eux, il descend... ou plutôt se laisse descendre non sans de vives appréhensions pour la sécurité de sa personne et la force de résistance des coutures de son vêtement. Jacques, débarrassé de ses accolytes, saute lestement de gradin en gradin.

A mi-route, ils se croisent avec des touristes anxieux d'aller graver leurs noms au faite du monument de Chéops, et de prouver ainsi la vérité du proverbe :

Nomina stultorum semper parietibus insunt.

imbéciles passant des heures à inciser dans la pierre les preuves de leur stupidité. On se salue au passage. Une vieille Anglaise puribonde, assez rudement maniée par ses ascenseurs couleur pain d'épices, pousse de petits gloussements aigres de poule en couches et laisse voir, à force de vouloir les cacher, des vides déplorables là où la nature accouple d'habitude de rondes protubérances. Onésime croit reconnaître une de ses vieilles connaissances du *Saïd*... un peu plus bas, un halètement précipité attire son attention : pas de doute, cette fois, ce sont les six colis Cook et Cie, guide en main, notes-book en poche, sacoche à souvenirs en bandouillère, que l'on hisse. Bon voyage ! crie Onésime. « Thank you ! The same to you ! » rugissent à la fois les six gosiers... et la sextuple ascension continue. D'autres groupes suivent. Puis, c'est Jonathan toujours flegmatique, accompagné de sa longue-vue que porte un des Arabes ; en passant, il serre la main à Onésime, d'une façon à lui broyer les phalanges et désarticuler l'épaule... Animal, butor ! pense ce dernier, tout en esquissant un lugubre sourire pour répondre à cette politesse yankee... et il retire de cet étau, avec un gémissement étouffé, sa main endolorie, salue et descend... Est-il permis d'estropier ainsi les gens sous prétexte de les saluer ! gronde-t-il entre ses dents tout en décollant ses doigts condensés sous la haute pression du « shake hands » américain... et, évitant toute nouvelle reconnaissance, il se laisse manipuler par ses porteurs, qui le déposent enfin au pied de Khout-la-Brillante, où

l'attendent Jacques, arrivé depuis quelques minutes, et Kéradec, qui a fini par acheter le scarabée de Thoutmès.

— Eh bien monsieur Coquillard, vous voilà de retour sain et sauf de votre aventureuse expédition ? dit gaîment le docteur.

— A peu près, monsieur Kéradec, sauf une éraflure de taille au genou, une main disloquée par un Iroquois soi-disant civilisé, des contusions partout, mon pantalon troué comme une écumoire, mon habit craqué sur toutes les coutures, mon chapeau tout bossué, un verre de mes lunettes disparu, deux baleines de mon parasol brisées, l'aspect délabré d'un plâtrier en bordée et les symptômes certains d'une courbature générale... A cela près, répondit Onésisme avec amertume, je de suis pas trop détérioré.

— Il n'y a pas de roses sans épines, monsieur Coquillard... vous connaissez le proverbe.

— J'ai bien senti les épines... mais, quant aux roses, je les cherche encore.

— Vous les trouverez fort probablement dans l'intérieur de la pyramide que nous allons visiter, car vous nous y accompagnerez.

— Ma foi ! pendant que j'y suis, je ne veux pas m'arrêter dans une si belle voie... tant pis si j'y laisse le reste de ma culotte !

.— Comment ! Onésime, toi, conservateur par principe et par hygiène, c'est avec une aussi parfaite égalité d'âme que tu envisages cette éventualité... de revenir de l'intérieur... de Khout sans culotte !

— Hélas ! mon ami, je ne serais pas surpris le moins du monde que cette visite intérieure ne me réservât quelque tribulation de ce genre, après ce que m'a valu la visite extérieure... mais j'y entrerai coûte que coûte.

— Affreux, ton calembour !

— Mon calembour ?

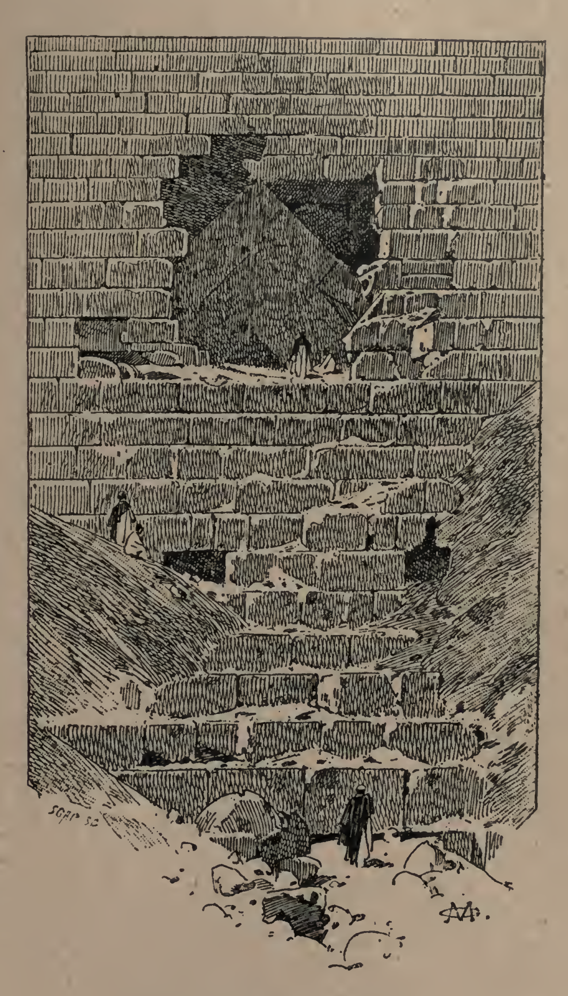
— Vous avez entendu, docteur... Khout que khout ! et, au lieu de glisser, il appuie encore le malheureux, le fanfaron du crime ! Eussiez-vous jamais cru que tant de malice couvât sous tant de graisse, qu'un esprit si aiguisé se cachât sous un si naïf embompoint... gros sournois, va ! C'est vraiment dommage que tu n'aies pas les jambes aussi lestes que la langue... tu atteindrais au faîte de la pyramide d'un saut !

— De la pyramide d'un sot !... c'est flatteur pour Chéops !

— Horrible ? il redouble... tu ne diras pas que tu ne l'aies pas fait en connaissance de cause, celui-là ? Arrêtez-le, docteur, il va se faire mal !

— M'arrêter ? Impossible ! dit Onésime avec une noble indignation ; je suis lancé maintenant, j'irai jusqu'au bout... je me venge ! ! ! Voyez-vous cet échalas qui voudrais me faire passer pour un Silène, parce que la nature, dans un élan de générosité, a rembourré ma personne d'un embonpoint

aimable, symbole d'un caractère charmant, et m'a orné de ce ventre aux formes arrondies, si pur de lignes, si discrètement contenu dans de sages limites, tandis qu'elle s'est montrée marâtre à son égard, oubliant de mettre un peu de cette graisse coquette dans ce personnage anguleux, à arêtes vives, ce composé de muscles, de nerfs, de tendons! Avoue que mon obésité de bon ton, si pleine de distinction, si imposante, fait honte à ta maigreur de prolétaire, et que le serpent de l'envie te ronge le foie, que tu es jaloux de mon ventre !



Entrée de la Grande Pyramide.

— Non, mon ami ; je l'admire seulement et ne te l'envie pas... il serait trop lourd à porter !

— Paresseux ! Et Onésime s'emparant du bras de Jacques, ils accompagnèrent tous deux le docteur qui les guida vers la face nord de la pyramide, où se trouve l'entrée, à une vingtaine de mètres environ de l'assise inférieure.

Précédés d'un Arabe porteur d'une bougie, suivis de deux ou trois autres, également pourvus de lumières, ils pénètrent en se courbant dans la galerie carrée descendant en pente douce. A mesure qu'ils s'enfoncent, l'air devient plus lourd, une odeur âcre les prend à la gorge ; de nombreuses chauves-souris voltigent effarées, frôlent leurs visages, éteignant parfois d'un coup d'aile leurs bougies. Au bout de la galerie, ils contournent un bloc de granit qui barre le chemin, et remontent par un corridor bas aboutissant à un couloir horizontal, où se fait une bifurcation ; ils suivent le couloir horizontal, qui les conduit dans la chambre dite « de la Reine », située dans le grand axe vertical de la pyramide , le plafond en est fermé par des dalles hardiment arc-boutées.

Revenant sur leurs pas au point d'intersection des deux voies, ils entrent dans la grande galerie, plus élevée, mais moins large que les autres, laquelle se dirige en montant vers le centre de la pyramide. Les côtés en granit rose ont plus de huit mètres de haut ; on y respire plus à l'aise. Les murs sont lisses. Une banquette court tout le long ; des sortes de niches sont creusées dans la pierre. L'adhérence des blocs est si parfaite qu'à peine voit-on les joints. A cinquante mètres de là, ils arrivent dans une sorte de vestibule assez large où des rainures verticales ont été pratiquées dans les murailles. Quatres plaques de granit glissaient aautrefois dans ces rainures, et cette quadruple porte fermait l'entrée de la chambre sépulcrale où ils arrivent. L'entrée est basse, ils doivent se courber pour passer, et ils se trouvent face à face avec le sarcophage de granit rouge, poli, sans ornements ni hiéroglyphe, qui contenait la momie royale. Le plafond est plat. Au-dessus, cinq chambres basses, ménagées par l'architecte, s'étagent à intervalles rapprochés, la dernière ayant les deux blocs qui forment le plafond appuyés par les bases sur la masse de la maçonnerie, et se joignant à leurs sommets pour former un angle assez fort, détournant ainsi du caveau tout le poids supérieur du monument.

— Et c'est tout? demanda Onésisme ; et des millions d'hommes ont été employés à empiler ces blocs et à construire la chaussée qui a permis de les amener, uniquement pour y placer un tombeau !

— Uniquement monsieur Coquillard.

— Et vous n'appelez pas cela une folie... folie furieuse, criminelle, maudite, de la part de ce gueuzard de Pharaon ?

— Que voulez-vous, monsieur Coquillard, *alia tempora, alii mores!* Nous avons le cimetière du Père-Lachaise, les Égyptiens avaient la nécropole de Giseh.

— Les Égyptiens faisaient grand, nous faisons petit, dit Jacques, voilà toute la différence.

— Ce n'est pas sous le deuxième empire toujours qu'on a fait petit ! Bigre de bigre, avait-on assez la manie de faire grand aux Tuileries !

— La seule chose grande de cette époque néfaste, dit Jacques, a été la note à payer... lourde note de sang et d'or que le sinistre noceur laissait à régler par la France, après l'avoir livrée lâchement à Sedan et ouvert toutes grandes les portes à l'invasion... tandis qu'il allait cacher sa honte en Angleterre.

— Tu le traites bien !

— Pas plus mal que toi Chéops.

— Oh ! quand à celui-ci, je suis sans pitié pour lui ; sa folie des grandeurs dépasse toutes limites. Voyons, monsieur Kéradec, je vous le demande ;

quel est le résultat de cette somme d'effort incroyable... sinon d'aboutir à une puérilité gigantesque? A quoi bon? pourquoi? Quelle en est l'utilité?

— Quelle est l'utilité de la Vénus de Milo?

— L'utilité? Je ne la vois pas trop, mais c'est beau.

— Eh bien! monsieur Coquillard, la pyramide de Chéops, c'est tout aussi inutile que la Vénus de Milo... mais c'est sublime!

— Sublime?

— Mais oui, Onésime, dit Jacques... presque autant que ton étonnement.



Au pied de la Grande Pyramide.

— Comment! *Tu quoque!* Décidément Pharaon vous a ensorcelés, vous êtes hypnotisés; vous subissez une suggestion mentale, une illusion physique, que son ombre, son « double » plutôt, qui rôde autour de nous, vous impose... Brrr! sortons vite de ce trou à momie, je crains la contagion.

— Soyez tranquille, monsieur Coquillard, ce genre de mal n'attaque que certains ancéphales.

— C'est fort possible, mais partons toujours... le mien n'aurait qu'à être un de ceux-là!

— Ne crains rien, Onésime; il y a des natures privilégiées, comme la tienne, qui sont à l'abri de tout... même du besoin, heureux mortel!

— Malheureusement pas pour longtemps, soupira Onésime, si ton cataclysme réussit.

— Mais puisque je l'ai supprimé... pour t'obliger.

— Pardon, j'avais oublié!

Et, suivant les guides qui les avaient précédés, ils revinrent sur leurs pas et se retrouvèrent bientôt à l'entrée, puis au bas de la pyramide. Un généreux baghchiche les délivra de leurs cornacs, et ils allèrent s'asseoir sur un bloc détaché, à l'ombre de Khout-la-Brillante.

— Ouf! soupira Onésime, en s'affalant sur la pierre; on respire au moins ici; et s'adressant au docteur qui roulait une de ses éternelles cigarettes : — Voyons, monsieur Kéradec, maintenant que nous voilà seuls, à l'air libre, hors de ce tuyau malsain et de l'influence pernicieuse de ce gredin de Chéops, et que nous ne craignons plus son mauvais œil.. là, sérieusement, vous trouvez ça beau? — et il étendit la main vers la pyramide.

— Ça, monsieur Coquillard, cette montagne de calvaire?

— *Instar montium eductæ*... interrompit Onésime avec une gravité narquoise.

— *Portentosæ moles*, continua le docteur en souriant; cette immensité formulée, cachant sous une simplicité de lignes voulue des prodiges de dynamique et de statique, des perfections inouïes de détail, les beautés d'une exécution magnifique, est un témoin indestructible de l'orgueil implacable des Pharaons et de l'audace grandiose du génie de leur architecte. Il a marqué son œuvre sublime, d'une sincérité absolue, au sceau de l'éternité, dont elle est le symbole; il a fait de l'art pour l'art.

— Hein? dit Onésime à Jacques d'un air de profonde conviction... qui se serait jamais douté qu'il y eût tant de choses cachées là-dessous?

— Pas toi, assurément!

— Oh! toi, tu dessinerais le vide... d'après nature, pour faire un pendant au fameux « passage de la mer Rouge par les Hébreux ».

— Pourquoi pas? On photographie bien l'invisible.

— L'invisible?

— L'invisible; on a photographié le mont Blanc pendant la nuit.

— Sans chandelles?

— Sans chandelles... Demande plutôt à M. Kéradec.

— Effectivement, en 1883, dans les premiers jours de septembre, M. Xinger a photographié le mont Blanc en pleine nuit.

— Et il a réussi?

— Parfaitement.

— Si bien, dit Jacques avec un grand sérieux, que le mont Blanc s'est reconnu du premier coup.

— Et s'est commandé de suite une douzaine de portraits-cartes sans doute?

— Ah! cela, je ne le lui ai pas demandé... et elles servaient, les Pyramides, docteur?...

— De sépultures, tout simplement; c'étaient des tombeaux hermétiquement clos, l'enveloppe de pierre colossale d'une momie: un revêtement lisse les recouvrait comme d'une cuirasse, formé de pierres de couleurs brillantes et variées, alternant probablement en bandes horizontales rouges, noires, roses, vertes; une pierre terminale couronnait cette mosaïque gigantesque qui, sous la réverbération des rayons ardents du soleil, devait resplendir étincelante et mériter en tous points son nom de Khout-la-Brillante.

— Elle devait faire l'effet d'un énorme miroir à alouettes et horriblement fatiguer la vue, acheva Onésime; ce n'est pas étonnant qu'il y ait eu tant d'aveugles à l'époque.

— Et aujourd'hui donc? répondit Jacques...

— Oh! aujourd'hui ils ne sont que borgnes... et encore par atavisme.

— Auprès de la face orientale, continua Kéradec, se trouvait une chapelle funéraire où des scribes, attachés au service du monument, recevaient les offrandes et remplissaient les rites prescrits.

L'une des trois pyramides que vous avez remarquées à peu de distance de la face est... est le tombeau de la fille de Chéops; autour vous voyez une série de longues files de mastabas; ce sont les sépultures des grands de la cour, environnant le tombeau de leur Pharaon, qui les couvre de sa grande ombre.

— Et vous avez sans doute, monsieur Kéradec, demanda Onésime, tout un assortiment de petites hypothèses pour expliquer le but ou l'usage des Pyramides?

— Oh! elles ne manquent pas; je vais vous en citer quelques-unes; mais rappelez-vous que ce ne sont que des hypothèses... et que je n'en suis pas le père. D'après Pline, le motif qu'eurent les Pharaons de les faire construire fut, ou de ne pas laisser leurs trésors à des successeurs ou des rivaux qui voudraient les supplanter, ou d'empêcher le peuple d'être oisif.

— Ames généreuses! Excellents Pharaons! pousser la sollicitude jusqu'à trouver des loisirs à leurs sujets... Cœurs d'or! murmura Onésime.

— Les uns croient que l'orientation parfaite de la pyramide indiquait sa destination astronomique; elle servait à des usages scientifiques; c'était une sorte d'étalon métrique indestructible; leur construction et leur arrangement demeuraient une démonstration rigoureuse de la quadrature du cercle...

— Démonstration par l'absurde! Pourquoi ne pas supposer tout de suite qu'elles servaient à faire un cours de géométrie en plein vent?

— On y a vu des gnomons, dont l'ombre mesurait la longueur des jours.

— C'est cela! une sorte de beffroi de l'Égypte... Cette idée-là a dû sortir de la cervelle d'un horloger ou d'un docteur allemand.

— Des phares guidant le voyageur dans le désert.

— Drôles de phares! On ne dit pas s'ils étaient à feux fixes ou intermittents... C'est un oubli impardonnable!

— Les Arabes d'autrefois croyaient qu'elles avaient été élevées, en prévision du déluge, pour y déposer le trésor des connaissances humaines condamnées à disparaître.

— La perte n'aurait pas été grande... à l'époque.

— Au moyen âge, on les considérait comme les greniers construits par Joseph, ou bien son tombeau.

— Ils ne doutaient de rien au moyen âge.

— Certains y ont vu un jeu bizarre de la nature, comme pour la chaussée des géants en Irlande.

— Ce serait à souhaiter pour la mémoire des Pharaons.

— Les Cophtes croient, monsieur Coquillard, que c'était du sommet de la pyramide que le Pharaon passait ses troupes en revue.

— Ceci est une trouvaille! On ne sait pas s'il y avait un ascenseur pour le hisser jusque-là?

— On y attachait aussi des idées symboliques établies sur les spéculations les plus ingénieuses.

— Dans le genre, sans doute, de celles que vous venez d'énoncer tout à l'heure, monsieur Kéradec?

— Oui, à peu de chose près. Les Arabes les appellent El-Heramat, les vieilles fées, et croient qu'elles furent créées par Dieu bien avant l'homme.

— Il avait beaucoup de temps à perdre, alors!

— Le temps est à Dieu, monsieur Coquillard, et il peut en user à sa guise.

— Et en abuser, si l'on admet qu'il soit l'auteur de cette difformité en pierres de taille, ce qui ne ferait pas l'éloge de son bon goût.

— D'après les Druses, les Pyramides seraient les endroits où Dieu conserverait le registre des actes de toutes les créatures, pour le consulter au jugement dernier.

— Tu entends? Jacques, ton dossier est là, gare à toi... le jour des grandes assises où l'on jugera en dernier ressort!

— Et à toi! Car le tien est dans le même casier et ton observation irrévérencieuse sur l'ouvrage de Jéhovah, à qui tu reproches son manque de goût, y sera consignée.

— Enfin, M. de Persigny les considère comme une barrière opposée aux sables du désert libyque, dont elles rompaient les tourbillons, garantissant ainsi les villes élevées entre le Nil et le désert.

— Il est très fort, M. de Persigny, en science comme en politique.

— Les Arabes racontent que, dans la pyramide de Mycérinus, celle qui est la plus redoutée, demeure une belle femme, qui sort la nuit et rend fou le voyageur qui se laisse séduire par ses charmes. Ils ajoutent que des génies, tantôt sous la forme d'un enfant, tantôt sous celle d'un vieillard qui brûle de l'encens, font le tour du monument... Mais, dit en terminant Kéradec, nous sortons là des hypothèses pour entrer dans le domaine de la légende.

— Les Pyramides ont donc, elles aussi, leurs légendes, monsieur Kéradec? dit Jacques.

— Certainement! comme tous les monuments qui se respectent, à commencer par celui de Chéops. Si nous devons ajouter foi à ce que les prêtres égyptiens ont raconté à Hérodote, dont la crédulité était aussi indiscutable que la bonne foi, voici à peu près ce que nous dit le père de l'Histoire :

« Après avoir extrait les blocs des carrières de Touroue, dans la chaîne Arabique, et les avoir traînés au bord du Nil et de là transportés sur l'autre rive, il fallut dix ans pour établir le chemin permettant de les amener du Nil au plateau libyque et creuser les chambres souterraines, sur lesquelles fut élevé le monument. La pyramide elle-même prit vingt ans à construire et coûta seize cents talents. On employa pour ces travaux cent mille hommes, qu'on relevait tous les trois mois. »

— Mais ce n'est pas de la légende, cela!

— Attendez donc! » La tradition ajoute que Chéops, épuisé par ces dépenses, en vint à ce point d'infamie de prostituer sa fille pour obtenir de l'argent, et que non seulément elle exécuta l'ordre de son père, mais que voulant avoir aussi elle-même un mausolée, elle pria ses amants de lui donner chacun une pierre pour construire sa pyramide, laquelle se trouve au milieu des deux qui font face à celle de son père. »

— Quand je vous disais que c'était un pas grand'chose que votre Pharaon, s'empressa de dire Onésime; les faits me donnent raison.

— La tradition seulement, monsieur Coquillard.

— La tradition me suffit quand elle s'accorde avec le bon sens.

— Ou avec tes désirs plutôt, Onésime.

— C'est tout un.

— Chéphren, monsieur Coquillard, contraignit également les Égyptiens à lui construire une pyramide, Ur't-la-Grande.

— Bon chien chasse de race.

— « Les Égyptiens (c'est Hérodote qui parle) ont tant d'aversion pour la mémoire de ces deux rois, dont l'odieuse réputation de tyrannie survécut des siècles à leur mort, qu'ils ne veulent pas même les nommer; ils les appellent,

pour cette raison, du nom d'un berger, Philitis, qui dans ce temps-là menait paître ses troupeaux dans ces parages. »

— Vous voyez, interrompit Onésime rayonnant, que je ne suis pas le seul qui les ait pris en grippe, ces monstres de Pharaons; déjà, de leur temps, le peuple ne pouvait pas les sentir.

— Toujours d'après la tradition, monsieur Coquillard; Diodore va même jusqu'à dire que ni Chéops ni Chéphren ne jouirent de leurs tombeaux, le peuple furieux s'étant révolté et ayant arraché leurs corps des sarcophages.

— Ils ne l'auraient pas volé, ces entrepreneurs de tombeaux, si la chose est vraie.

Le successeur de Chéphren, Mycérinus, tout débonnaire et aimé de ses sujets qu'il fût, n'en fit pas moins construire aussi sa pyramide.

— Je n'y suis plus maintenant, monsieur Kéradec; pourquoi tant d'indulgence de la part des Égyptiens pour ce Mycérinus, qui leur joue le même tour que Chéops et Chéphren avec sa pyramide? Je comprends leur haine pour ces deux derniers, mais je ne m'explique pas leur amour pour le troisième.

— C'est ce qui semblerait prouver, monsieur Coquillard, qu'Hérodote s'est ou a été trompé, et que les Egyptiens, après tout, n'étaient pas trop mécontents de leurs rois. On dit aussi de Mycérinus que, étant devenu amoureux de sa propre fille, il lui fit violence; que cette jeune princesse s'étant étranglée de désespoir, son père fit mettre son corps dans une génisse de bois qu'il avait fait dorer, et qu'on lui rendit les honneurs divins; on ajoute que sa mère fit couper les mains aux suivantes de sa fille qui l'avaient livrée à Mycérinus.

— Un père modèle, quoi!

— Peu de temps après avoir perdu sa fille unique, il connut par un oracle qu'il n'avait plus que six ans à vivre et qu'il mourrait le septième. L'oracle, consulté de nouveau, ayant confirmé sa prédiction, Mycérinus usa d'un stratagème: il fit faire un grand nombre de lampes; dès que la nuit était venue, il les faisait allumer et passait son temps à boire et à se divertir sans discontinuer ni jour ni nuit. Il avait dessein, en convertissant les jours en nuits, de doubler le nombre des années, de six ans en faire douze, et de convaincre par là l'oracle de mensonge.

— Jolie famille! l'un prostitue sa fille, l'autre viole la sienne et se pocharde ensuite nuit et jour pendant six années consécutives... et c'est là cette fameuse sagesse légendaire de l'Égypte, de laquelle ont hérité les Grecs... C'est moi qui n'aurais accepté le legs que sous bénéfice d'inventaire!

— Diodore de Sicile attribuait cette pyramide à Inaron. D'autres

prétendent que c'était le tombeau de la courtisane Rhodopis, « aux joues de rose ».

Strabon nous raconte à ce propos cette charmante légende : Un jour qu'elle se baignait, un aigle enleva un de ses souliers que tenait sa suivante et le porta à Memphis. Le roi rendait alors la justice; l'aigle, planant au-dessus de sa tête, laissa tomber le soulier dans son sein. Ce prince, surpris de cet évènement singulier et de la petitesse de ce soulier, fit chercher par tout le pays la femme à qui il appartenait. Celle-ci ayant été trouvée à Naukratis, on la présenta au roi, qui en fit sa femme. Lorsqu'elle mourut, on lui donna comme sépulture cette pyramide.

— Ça, c'est gentil au moins, admit Onésime.

— Hérodote, hélas! nous démolit en un tour de main ce joli conte de Cendrillon. Rhodopis, que Sapho appelle Doricha, nous dit-il, était originaire de Thrace, esclave d'Iadmon, fils d'Hephestopolis, de l'île de Samos, compagne d'esclavage d'Ésope le fabuliste. Elle fut ensuite menée en Egypte par Xanthus, de Samos, pour y exercer le métier de courtisane. Charaxus, de Mitylène, fils de Scamandronyme et frère de Sapho, donna un prix considérable pour sa rançon. Ayant ainsi recouvré sa liberté, elle resta en Égypte, où sa beauté lui procura de grandes richesses pour une femme de son état, mais fort au-dessous de celles qui étaient nécessaires pour la construction d'une telle pyramide. On connaît d'ailleurs le chiffre de sa fortune, un dixième en ayant été employé par elle, afin de transmettre son nom à la postérité, à acheter pour le temple de Delphes des broches en fer pour rôtir des bœufs. En outre, Rhodopis ne vivait pas sous Mycérinus, mais bien sous Amasis, c'est-à-dire un grand nombre d'années après la mort des rois qui ont fait construire les Pyramides.

— Tant pis! dit Jacques, j'aimais mieux la légende.

— C'est donc bien laid, la vérité... que tu lui préfères la fable? dit railleusement Onésime; heureusement que tu n'es pas historien, sans quoi tu nous en conterais de belles avec ton amour de merveilleux.

— Toi, riposta Jacques, si tu étais historien, tu ferais un cours de morale en action, ou l'histoire du pot-au-feu depuis les origines du monde jusqu'à nos jours.

— Ne méprise pas trop le pot-au-feu; un ministre est tombé en France faute d'avoir su l'apprécier convenablement... en politique.

— Mais quel a pu être, à votre avis, monsieur Coquillard, le but des auteurs des Pyramides? Je serais curieux de connaître votre opinion.

— Le but? monsieur Kéradec: est-ce qu'un fou a un but? Discute-t-on les actes d'un homme privé de discernement? Car ce dolmen prétentieux, ainsi que tous ses congénères mégalithiques, c'est l'œuvre d'un fou cruel

servi par un troupeau d'esclaves imbéciles, sous la direction d'un architecte d'autant plus blâmable de s'être prêté à cette farce monstrueuse qu'il avait plus de talent... On ne gaspille pas son génie dans des niaiseries... même colossales ; voilà ce que je pense de ce fétiche en calcaire, de cette idole bête et meurtrière à la fois, ce Melkarth égyptien, qui s'est élevé au milieu des malédictions d'une nation atrocement opprimée, absorbant pendant trente années, sans trêve ni merci, le travail et souvent la vie de milliers de pauvres diables, pour satisfaire à la fantaisie macabre d'un Pharaon vaniteux, passant sa vie à se préparer un enterrement de première classe.

Quant à ces symboles d'éternité, à ces épithètes de sublime et autres fariboles *ejusdem farinæ*, dont vous affublez gratuitement ce massif éteignoir, qui a mis si aisément en branle vos imaginations... expressions qui laisseraient vraiment croire qu'une infinité d'idées élevées, surhumaines, etc., auraient présidé à son érection... eh bien! hommes profonds que vous êtes, graves égyptologues, il faudra les utiliser autre part, la peau ne va pas à la bête! Vous vous êtes encore une fois monté le coup pour rien. Devant les exigences de votre logique trop serrée et les abstractions éperdues de votre pensée, qui se refuse à admettre l'inutilité aussi absolue qu'évidente d'un pareil effort, vous vous battez inutilement les flancs pour lui trouver un prétexte, sinon une raison... d'être; vous ne pouvez ou ne voulez pas vous fourrer dans la tête que cette montagne hybride a été construite sans rime ni raison, et vous vous creusez la cervelle pour chercher le pourquoi, proportionné à sa taille, d'une chose qui n'en a jamais eu d'autre qu'une toquade de despote ayant eu la monomanie du tombeau... sur une large échelle... maladie qu'il aura transmise à ses descendants. C'est Pharaon, ce grand conculcateur des peuples comme il s'intitule, qui rirait de bon cœur s'il pouvait vous entendre deviser ainsi sur sa maçonnerie, vous évertuant à déchiffrer ce rébus qu'il a inconsciemment laissé... à moins de supposer qu'il l'ait fait avec la malicieuse pensée de turlupiner les savants à venir, ou de lui prêter la louable intention d'avoir voulu faire des rentes à la tribu d'Arabes qui montre son tombeau... ses arrière-petits-fils sans doute. Ce serait, le cas échéant, d'un bon père et complètement dans les habitudes du pays, où l'on vit de ses ancêtres, où les fils vendent en détail aux étrangers les momies de leurs parents.... Si vous croyez que j'exagère, voyez!... Et Onésime, tirant avec précaution de la poche de sa jaquette quelque chose de noir, entouré de bandelettes, le saisit délicatement entre le pouce et l'index et le présenta à la curiosité de ses auditeurs.

— Que diable est-ce cela? demanda Jacques.

— Ça, dit Onésime triomphant, c'est la main d'Ouserkérès, en égyptien



Les Pyramides.

Ousourkaf, premier roi de la vieille dynastie memphite, ancien Empire, première époque! Voilà ce que c'est... Du moins, c'est ce que m'a assuré, en me la vendant... malgré moi, un des Bédouins qui m'ont hissé en haut de Chéops, et qui m'avait tout l'air de vouloir me laisser en chemin, si je ne la lui avais achetée! Je suis convaincu que c'est la main de son grand-père, de son père peut-être.

— Ou la sienne, dit Kéradec, qui venait d'examiner avec attention la prétendue main d'Ouserkérès.

— Ou la sienne? exclamèrent à la fois Jacques et Onésime stupéfaits.

— Oui, la sienne! Cela vous étonne?

— Plus que vous ne pensez.

— Or, vous voyez ce grand drôle étendu là-bas, se chauffant au soleil comme un lézard?

— Mais c'est mon vendeur, répliqua Onésime.

— Je m'en doutais... Eh bien! je le connais, votre vendeur, monsieur Coquillard... c'est Youssouf.

— Je vous crois... mais cela ne m'explique pas comment cette main...

— Se trouve être la sienne... patience! Vous avez... ou vous n'avez peut-être pas remarqué qu'il est manchot... et de la main gauche?

— Effectivement, je me le rappelle maintenant.

— Et votre main d'Ouserkérès est... une main gauche?

— Oui... mais cela ne prouverait pas encore...

— Non! mais il est de notoriété publique que Youssouf, il y a quatre ans, s'est mutilé pour ne pas servir comme soldat, et que, pour se rattraper de la perte de sa main, il l'a momifiée et cherchait depuis lors à s'en débarrasser moyennant finances... lorsqu'il vous a enfin glissé son rossignol, qui, l'année dernière, était la main d'Amenhotep, après avoir été successivement celle de Sésostris, Ramsès, etc.

— Mais comment a-t-on su?

— Tout se sait ici, les Arabes sont si bavards! La chose aussi était facile à deviner: Youssouf avait le doigt médium estropié, avant l'amputation naturellement; il y manquait la phalangette, et si vous regardez la main qui est entre les vôtres, vous verrez que cette partie anatomique fait défaut. D'ailleurs, depuis longtemps déjà, le coquin a avoué cette supercherie, ne pouvant plus la cacher.

— Eh bien! elle est raide, celle-là, dit Onésime, en jetant au loin la main de... Youssouf.

— N'est-ce pas?

— Se disséquer soi-même et se vendre en détail!

— Mais, mon cher Onésime, cela se fait aussi chez nous, sauf la momi-

fication, pour éviter la conscription, peut-être même nous ont-ils emprunté cette coutume en même temps que le tirage au sort.

— Tu ne me diras pas, dans tous les cas, que nous trafiquons de nos grands-pères et vivons de leurs cadavres.

— Ma foi! à peu près : est-ce qu'un noble ne vit pas de ses aïeux? Est-ce que la considération absurde qui s'attache à l'illustre rejeton d'une encore plus illustre famille ne lui permet pas de cueillir une plus grasse dot dans une bourgeoisie stupide, de trouver une petite bécasse, suffisamment vaniteuse et entichée de blason, «pour fumer ses terres», suivant l'impertinente expression de ces aimables gentilshommes? quitte, il est vrai, une fois le mariage consommé et la dot encaissée, à ne pas recevoir les beaux-parents dont on a honte, et à reléguer au grenier, après sa mort, le portrait de l'intruse, tolérée plutôt qu'acceptée par ce monde, où elle est entrée avec une clef d'or et d'où elle est sortie par la porte de l'oubli, indigne de figurer dans la galerie des portraits de la famille, froissée même déjà de l'y avoir vue figurer de son vivant.

— Et cependant, ajouta Kéradec, la malheureuse avait fait plus que de renipper cette noble guenille et de redorer ses armoiries défraîchies... Elle avait mis, dans les veines des successeurs que sa robuste fécondité avait donnés à ce preux décati, un peu de la fibrine que le travail dépose dans le sang rouge de la plèbe, d'où elle sortait, apportant quelque richesse au sang bleu envahi par le sérum de ces races paresseuses et morbides, produits abâtardis des descendants des croisés.

— Ils ne font que ça depuis les croisades, c'est leur seule occupation.

— Ça... quoi? interrogea Onésime.

— Mais... de descendre des croisés... ou des croisées... avec deux *e*... si tu préfères.

— Exécrable! Du coup je m'en vais... Et Onésime se leva.

— Partons-nous, dit Jacques quittant sa place ainsi que le docteur, et ils se dirigèrent tous les trois du côté de la pyramide hantée de Mycérinus.

— Dis-moi donc, j'espère que nous en avons fini avec les ascensions et les pérégrinations *intra*, *extra* et... surtout *supra muros*, soupira Onésime.

— Tranquillise-toi! L'espace d'une pipe et le temps de faire un tour à travers quelques mastabas pour nous ouvrir l'appétit, et nous irons nous restaurer à l'ombre du Sphinx.

— Nous restaurer?

— Oui! une surprise que j'ai voulu te faire.

— Sapristi! quelle bonne idée tu as eue là, Jacques... Et c'est un repas sérieux?

— Sérieux comme ton appétit ; je plaisante avec toi... mais jamais avec ton estomac, il est trop pointilleux sous ce rapport... Et consultant sa montre : Il est onze heures, notre automédon doit être en train de préparer les provisions. Notre propriétaire, qui est notre amphitryon, a bien fait les choses ; il y a, entre autres morceaux de choix, des truffes et une fiole de Clos-Vougeot d'une année convenable, un repas de roi ! Il connaît tes goûts, les partage et il se fait un plaisir de les satisfaire autant qu'il le peut.

— Des truffes ! du Clos-Vougeot ! répéta Onésime, dont la figure s'épanouit tout à coup... Tu es bien sûr qu'il y a des truffes ?

— Je le jure !

— Et du Clos-Vougeot... d'un âge ?...

— Respectable !

— Oh ! le brave, l'excellent homme que ce propriétaire ! Comment pourrais-je lui témoigner ma reconnaissance ?... Tu lui feras son portrait, Jacques ? des truffes... du Clos-Vougeot... et d'une année... bigre ! Ça vaut bien un portrait, n'est-ce pas ? Il ne sera pas dit que j'aurai été ingrat envers un homme aussi aimable.

— Tu veux dire que c'est moi qui n'aurai pas été ingrat, puisque j'aurai fait le portrait.

— Oui, mais c'est moi qui l'offrirai, mon ami.

— Oh ! alors, c'est différent !

— Pense donc, tu ne peux pourtant pas tout faire !

— C'est juste !

Et Jacques, tout habitué qu'il était aux façons d'être de son ami, ne put s'empêcher de rire de bon cœur de la singulière façon, que lui suggérait naïvement son égoïsme, de payer avec le travail des autres les dettes de son estomac. Kéradec avait grand'peine à tenir son sérieux.

— Des truffes... murmurait Onésime... Est-ce qu'elles seraient du Périgord ?... Et son œil interrogeait Jacques.

— Ah ! quant à cela, je l'ignore.

— Et l'année de la bouteille ?

— Aussi.

— Enfin ! peu importe... nous verrons bien ; Dis donc, Jacques, tu es sûr que ta montre va bien ?

— Parfaitement sûr... pourquoi ?

— C'est qu'il me semblait qu'il était plus tard que tu ne l'as dit.

— Gourmand, c'est ton appétit qui avance !

— Peut-être ! Après tout, l'allèchante perspective que tu viens de me laisser entrevoir à bref délai m'a tout à fait recalé ; — et, comme preuve à l'appui,

Onésime battit un entrechat et, saisissant le bras de Jacques, partit d'un pas allègre en fredonnant un air connu.

— Pas si vite, dit Jacques, réserve tes forces, ne serait-ce que pour faire honneur au déjeuner.

— Moi ! J'irais au bout du monde maintenant.

— Ce ne serait pas difficile, monsieur Coquillard ; vous pouvez y aller sans changer de place.

— Comment cela ?

— La terre étant sphérique, le bout du monde est partout.

— Oh ! la science !... la science !...

Tout en discourant, ils étaient arrivés au pied de la pyramide de Mycérinus, Her-la-Supérieure.

— Elle est beaucoup plus petite que ses deux voisines, remarqua Jacques.

— Oui, répondit Kéradec, mais la chambre intérieure en est plus belle que celle des deux autres ; elle est entièrement construite en granit et le plafond, taillé en forme de voûte, rappelle l'arc du gothique anglais ; en outre, tout en étant dans l'axe de la pyramide, elle offre cette particularité... d'être creusée dans le roc et au-dessous de la base du monument, qui, par suite, la recouvre plutôt qu'il ne la contient.

Elle fut autrefois ouverte et refermée par les khalifes d'Egypte. Depuis, elle fut explorée en 1837 par le colonel Wyse, qui pénétra dans la chambre sépulcrale et trouva le sarcophage en basalte brun strié de brèche bleue, qui avait contenu la momie de Mycérinus. Il recueillit une partie des débris du cercueil en bois et quelques ossements et bandelettes du Pharaon, qu'il envoya à Londres au Bristish Museum. Le sarcophage, expédié également en Angleterre, coula en vue des côtes d'Espagne avec le vaisseau qui le transportait.

La présence d'autres chambres et l'existence de nombreux couloirs obstrués par les décombres laisseraient supposer que Her-la-Supérieure pourrait bien contenir ou avoir contenu un autre tombeau.

— Celui, peut-être, de ton amie Doricha aux joues de rose ? Si tu allais t'en assurer en visitant l'intérieur.

— Je craindrais, répliqua Jacques, de profaner par ma présence la chambre où elle repose.

— Et si elle n'y reposait pas !

— Alors... de perdre mes illusions sur la réalité de l'existence de ma charmante Cendrillon.

— Et pas plus tard qu'hier tu montais sur tes grands chevaux pour nous dire d'un ton péremptoire que « les légendes étaient les bégaiements de l'humanité au berceau »... et ceci... et cela... et aujourd'hui tu te raccroches

à la première légende venue, comme un noyé à la perche qu'on lui tend, et tu t'y cramponnes... Girouette, va!

— La façon dont j'en use avec la légende que tu me jettes à la face est pure galanterie de ma part envers une femme qui a désiré que son nom passât à la postérité.

— A la pointe d'une broche à rôtir des bœufs!

— Cela vaut autant pour l'intérêt de l'humanité, que d'y arriver à la pointe de l'épée.

— Tais-toi donc! Tiens, tu flirtes avec l'histoire comme tu coquetais sur le *Saïd* avec la géographie; entre tes pattes, Néron deviendrait un modèle de toutes les vertus, Lucullus aurait la sobriété du chameau, Messaline serait couronnée rosière... et ainsi des autres! Tu ne ferais d'ailleurs qu'imiter de hardis novateurs. Ainsi, on nous a fabriqué tout récemment un Bonaparte dernier modèle épatant... Rien de l'ancien! par exemple; oh! mais là, rien! Il est tout neuf, ce Bonaparte-là... un vrai régal pour les amateurs: « fondé dans un moule à part..., composé d'un autre métal que ses concitoyens et contemporains... un condottiere... un X démesuré, hors ligne, hors cadre... un Français, né au XVIIIe siècle, appartenant à une autre race, à un autre âge... en qui on démêlait du premier coup d'œil l'étranger, l'Italien et quelque chose à côté, au delà de toute similitude ou analogie... » un être impossible, en un mot: une formule algébrique. Rien n'y manque; moule à part, métal spécial, pas Frr...ançais, retardataire des temps préhistoriques... rien du *genus homo*... et cependant étranger et Italien... quelque chose de bizarre, d'allégorique, qui à la fois est et n'est pas une ressemblance avec une autre chose qui n'existe pas.

C'est un chef-d'œuvre que ce portrait de Bonaparte nouvelle manière, n'ayant aucun des traits du « jobard de Sainte-Hélène », d'un autre fantaisiste, et qui prouve beaucoup en faveur de l'imagination... scrupuleuse de son auteur, de son ingéniosité pittoresque et de sa répugnance à marcher dans les sentiers battus; il est le digne émule d'un certain maire, profond érudit, qui, dans un livre intitulé « Rectifications littéraires et historiques » entreprend de vous prouver, à grand renfort de preuves et de documents « authentiques », que Jeanne d'Arc n'a jamais été brûlée à Rouen, qu'elle a été sauvée par des amis dévoués et mariée à un seigneur lorrain. — Eh bien! mon cher Jacques, tu pelotes les faits de la même façon; tu prends un racontar par-ci, un potin par-là, une petite anecdote ailleurs, un extrait de mémoires secrets... tu cherches quelques mots étranges, tapageurs, *à giorno,* tu glisses parmi tout cela quelque peu d'esprit, beaucoup même, enchâssé dans un style imagé, rehaussé par une phrase bien faite, suffisamment incompréhensible

parfois pour que le lecteur ait à admirer de confiance une profondeur qui lui échappe... et tu lances gentiment ton petit canard historique... C'est un procédé nouveau, imité d'Alcibiade, pour couper la queue à son chien... et l'herbe sous le pied aux érudits, à ces passionnés de la science, ces galériens de l'étude, courbés sur les in-folio, acharnés à la poursuite de la vérité; pauvres ignorants de la vie, passant la leur à compulser et à reconstituer celle des générations qui les ont précédés.

— C'est plus honnête que de leur donner des camouflets, comme quelques-uns le font, couvrant l'inexactitude des faits sous la hardiesse de leurs affirmations.

— Tu procèdes par insinuation là où d'autres emploient l'intimidation... mais vous en arrivez tous au même résultat.

— Celui?

— De l'estropier!

— Ma manière est plus polie toujours.

— Mais plus dangereuse; ton indulgence pour la fable et ta facilité à l'accepter ne sont comparables qu'à ton indifférence pour la vérité et ton insouciance à contrôler les faits; tu en constates l'opportunité plutôt que la véracité; ton histoire... c'est de la légende prétentieuse, spirituelle ou sentimentale, habillée avec les frusques de celle-ci... une servante effrontée qui se pavane avec impertinence dans la robe de sa maîtresse!

Jacques s'inclina en souriant.

Les trois amis, tout en discourant, avaient pressque fait le tour de la pyramide; ils tournaient l'angle de la face nord, lorsqu'ils tombèrent en plein dans les colis Cook et Cie.

— Hallo! hurla en une seule décharge la mitrailleuse à six coups, avec une familiarité assez désagréable. *Where are you going to, old boys?*

— D'où vous venez probablement, leur répondit Jacques en anglais; nous allons donner un coup d'œil au monument de Chéphren.

— Aoh! Chéphren, dit le lettré de la bande, très jaoli chose; no avoar tous oune petite moceau de le Pyramide de Chephren et de Cheops dedans le sac de no... Avez-vo oune petite moceau de le pierre, Mounesieu Coquwillarde?

— Ni petit, ni grand. Ça ne me dit pas de prendre les pyramides des autres en détail comme ça dans mes poches; j'aime mieux emporter l'estime que les monuments des gens que je viens visiter. C'est du toupet tout de même, grommela-t-il entre ses dents, de se vanter d'une chose pareille; et c'était déjà bien assez d'écorcher mon nom, sans aller arracher bêtement l'épiderme à ces pauvre Pyramides.

— *And you, Mister Jack have you got some pieces of the old Witches?*

— Pas la moindre! Je trouve que le temps, ce rude démolisseur, n'a



Le Sphinx.

pas besoin qu'on l'aide, avec autant de zèle surtout, dans sa vilaine besogne; vous devriez, pendant que vous y êtes, mettre un peu de soleil dans vos sacoches... il serait le bienvenu à Londres!

— *Good joke, indeed!* exclama le colis qui avait pris la parole; *it ought to be sent to Punch*... Et la phrase rebondit d'une bouche à l'autre jusqu'à la sixième inclusivement, tandis qu'un sourire phénoménal passait à travers les écueils jaunâtres, bordés de chairs sanguinolentes, du formidable appareil dentaire de cette hydre septentrionale à sextuple tête, lâchée par Cook et Cie sur la terre des Pharaons. Un frisson de terreur parcourut le corps d'Onésime, qui recula instinctivement devant l'éclair jauné de ces mâchoires d'ogres.

— *Good joke indeed, Mister Jack!* C'était le dernier écho de la phrase qui, de ricochets en ricochets, venait mourir sur la lèvre du sixième colis.

— Bonne plaisanterie, soit! mais plus inoffensive, à coup sûr, et plus honnête que l'acte de vandalisme que vous venez d'accomplir. Quand des gens vous reçoivent chez eux et vous montrent leurs bibelots, c'est plus que de mauvais goût d'en casser un morceau et de l'emporter comme souvenir; je ne vous en fais pas mes compliments, messieurs, et j'ai l'honneur de vous saluer... Et Jacques, touchant son chapeau, continua sa route, tandis que les six colis, escortés de leurs dix-huit Arabes, s'élançaient à l'assaut de Mycérinus.

— Mettez cela dans vos sacs avec vos petites môceaux de lé pierres, dit Onésime en imitant la prononciation des insulaires... Sont-ils laids tout de même... quels troglodytes!

— S'ils n'étaient que laids, répondit Kéradec, mais ils sont dangereux avec leur manie criminelle qui s'attaque à tout et dilapide à tort et à travers. Si on les laisse faire, dans un siècle il ne restera plus un seul monument intact; ils auront fait plus de dommages en quelques années que le temps depuis des siècles!

— La pyramide de Chéphren, Ur't-la-Grande, a eu au moins, dit Jacques, le bon esprit de garder en partie son revêtement de granit, qui la protège contre la curiosité destructive de ces touristes idiots.

— Je parierais, ajouta Onésime, que les quarante siècles de Bonaparte, qui logeaient autrefois sur Khout, s'y sont réfugiés pour échapper aux importunités de ces lithoclastes abrutis; et il faut croire qu'on leur a fait la vie bien dure, à ces pauvres quarante siècles, car ils ont vieilli de deux mille ans depuis que le Premier Consul a quitté l'Égypte.

— C'est peut-être de regret de le voir partir!

Kéradec leur fit remarquer quelques traces, visibles par endroits, du sou-

bassement ou stylobate, auquel se rattachait la pyramide de Chéphren, moins enterrée sous les débris que ses voisines; puis, à la grande satisfaction d'Onésime, ils se dirigèrent du côté du Sphinx; ils arrivèrent bientôt à un endroit d'où il se présentait dans son plein.

De là Onésime pouvait apercevoir les derniers apprêts du déjeuner; les lèvres humides, l'œil brillant, les narines dilatées, il semblait flairer de loin dans l'air de vagues odeurs de truffes et croyait sentir l'enivrant bouquet de la dive bouteille bourguignonne... et son ventre tressaillait dans la violence de sa convoitise! Il pressa le pas, l'accélérant à chaque seconde ; puis tout à coup, n'y tenant plus, cédant aux impérieuses sollicitations de son estomac, il se précipita au pas de course vers le but si ardemment désiré... pendant que Jacques et le docteur s'arrêtaient pour contempler le Sphinx.

Le monstre, à tête humaine, au corps de lion, taillé à même dans le roc, repose accroupi dans sa pose calme et puissante... enseveli jusqu'aux épaules dans son linceul de sables ; la tête seule émerge, empreinte de cette sérénité imposante qu'on retrouve partout sur les visages des Dieux, dans la statuaire égyptienne. Sa face placide, à laquelle le nez mutilé, une profonde entaille au front et les larges balafres qui sillonnent les joues donnent un aspect redoutable, contemple l'Orient, fouillant le désert de son regard morne; sa bouche, aux lèvres fortes, aux coins légèrement relevés, a ce vague et long sourire résigné des fellahs; sa large oreille semble écouter tous les murmures, et, sur sa nuque de géant, retombent en plis rigides les bandelettes royales qui ornent son front.

Cette figure étrange, « l'œuvre merveilleuse des Dieux, » est effrayante dans son immobilité solennelle; on se sent frissonner devant ce gardien muet de tombeaux cyclopéens, sentinelle avancée de l'Égypte qui, de son mystérieux regard, sonde éternellement les profondeurs du désert, écoutant impassible dans le lointain le bruit sourd des peuples en marche se ruant sur la terre des Pharaons, comme il avait écouté les gémissements et les malédictions désespérées des ouvriers qui construisirent les Pyramides.

Le flux et le reflux des invasions sont venus battre sa poitrine de pierre ; sans l'ébranler, le temps l'a oublié... et, depuis plus de six mille ans, le sombre visage du génie de l'Afrique continue à fixer l'Orient et à recevoir le baiser du matin d'Horus.

C'est l'aïeul, défiguré par des pygmées, de cette race muette de Titans, taillés sommairement dans le granit, avec des délicatesses étonnantes de ciseau, regardant passer les siècles, figés dans leurs poses raides.

C'est « le père de l'Épouvante » des Arabes, qui s'enfuient devant cette tête énorme surgissant de terre.

C'est enfin l'énigme monstrueuse de l'histoire de l'Égypte qui, au fur et

à mesure qu'on cherche à en pénétrer le mystère, recule de plus en plus les bornes d'un passé historique, qui se perd toujours plus profondément dans la nuit des âges.

– N'était-il pas un symbole? Ne personnifiait-il pas Horus? demanda Jacques.

— Oui, pour les Égyptiens, c'était Har-Em-Kou, Horus dans le soleil brillant. Les Grecs l'appelaient Harmachis, Horus sur l'horizon, et aussi



La pyramide de Chéphren.

Agathodémon; il symbolisait la victoire d'Horus sur Typhon, de la lumière sur les ténèbres, et personnifiait l'idée réduite à sa plus simple expression, mais hautement formulée de la résurrection. Il était enduit autrefois d'une couche de couleur rouge, dont il reste encore quelques traces. A l'époque de Chéops, on le restaurait, ce qui lui donne déjà à cette époque un âge assez respectable, mais on ne sait encore à qui en attribuer la fondation. Les fouilles qui ont lieu en ce moment donneront-elles le secret de l'énigme? Y a-t-il autre chose entre les pattes du Sphinx que l'autel, le petit édicule et le lion découverts par le capitaine Caviglia au commencement du siècle, et le temple de granit trouvé par Mariette dans les environs? C'est ce que l'avenir nous dira.

— Et qu'était ce temple de granit, monsieur Kéradec?

— C'était le temple du Sphinx... on le pense du moins... mais je vois votre ami, M. Coquillard, qui nous fait signe de venir; ce serait mal de faire attendre trop longtemps son estomac et nous ferons bien d'aller le rejoindre.

— Enfin! dit Onésime, en les voyant s'approcher; et lorsqu'ils furent tous installés sur un moelleux tapis turc, autour d'une nappe d'une blancheur éclatante, sur laquelle Mahmoud, leur cocher arabe, avait déposé les victuailles, il jeta un dernier regard, et voyant tout arrangé à souhait, il prononça d'un ton grave : « Allons, messieurs, à table! » et, s'asseyant les jambes croisées à l'arabe, il s'empara d'une appétissante volaille truffée, qu'il se mit à dépecer avec une dextérité surprenante. De la succulente poularde il ne resta bientôt plus que... le souvenir; les autres provisions disparurent avec la même rapidité. Au dessert, Onésime, avec une lenteur solennelle, déboucha la vénérable bouteille de Clos-Vougeot... ta payse, dit-il à Jacques? il eut un éblouissement lorsque le parfum de son bouquet monta jusqu'à lui, et ce fut avec une sorte d'attendrissement qu'il remplit les verres, écoutant avec recueillement l'harmonieux carillon de ses glouglous, prisant en connaisseur la rutilante couleur pelure d'oignon de l'enivrant nectar; puis, levant son verre, souriant à la liqueur vermeille : « Messieurs, dit-il, à tout seigneur tout honneur. Je bois à Noé, qui le premier planta la vigne! » Et il absorba d'un trait le contenu du verre... rubis sur l'ongle, messieurs, ajouta-t-il.

— Votre toast s'est adressé à faux, monsieur Coquillard, dit le docteur en reposant son verre vide; c'est à la gloire du divin Osiris qu'il faut boire.

— Jamais de ma vie!...

— ... D'Osiris, reprit Kéradec, qui après avoir enseigné aux hommes l'agriculture...

— Ça m'est bien égal!

— ... Observa la vigne dans le territoire de Nyse, trouva le secret de la cultiver, but le premier du vin et apprit aux Égyptiens la manière de le faire et de le conserver...

— Ah! bigre, si c'est vrai... c'est là de sa part un trait de génie.

— Les Grecs l'appelaient Dionysos, du nom de son père Ion et de celui de la ville de Nyse où il avait été élevé; ils disent aussi qu'il n'était autre que Bacchus, et qu'il parcourut le reste de l'univers apprenant aux hommes à cultiver la terre et à planter la vigne, abolissant en même temps la coutume barbare qu'ils avaient de se manger les uns les autres.

— Encore une gloire à la mer! Après tout, je ne le regrette pas trop! C'était un piètre buveur, ce père Noé, qui ne savait pas porter le vin convenablement...

— Et, ajouta Kéradec, avait des enfants fort mal appris.

— Je retire mon toast... à Osiris ! alors... et Onésime, remplissant les verres à nouveau, porta un toast chaleureux au bienfaiteur de l'humanité.

Puis Mahmoud leur servit le café, le docteur roula une cigarette, Jacques tira sa pipe et Onésime un cigare ; et là, à l'ombre du Sphinx, sous le ciel bleu, sur ce sable d'or, ils s'abandonnèrent à une causerie molle, délicieuse, paresseusement formulée, cédant au doux accablement d'une digestion voluptueuse. Ils se laissaient lentement pénétrer par la jouissance que provoquait cette flamme subtile irradiant de l'estomac, ce laboratoire mystérieux où s'analyse la synthèse de nos aliments, d'où s'élabore, attisée par le feu des poumons, la chaleur... cette émanation du soleil, qui fait circuler dans tout l'être le bonheur, la force, la vie.

Onésime était la personnification incarnée de la béatitude absolue ; adossé à un coussin de la voiture, qu'il avait fait appuyer au roc par Mahmoud, les bras croisés, la bouche entr'ouverte, l'œil noyé, il n'avait plus conscience de rien... sinon du bien-être dans lequel il nageait.

— Tu n'aurais pas un miroir ? demanda-t-il languissamment à Jacques.

— Un miroir... non! Pourquoi faire?

— Pour me regarder et contempler mon bonheur.

— Sybarite, qui veut jouir même du reflet de son bonheur!

— C'est si bon d'être heureux, murmura Onésime, tandis que ses paupières se fermaient. Brave Osiris, va! C'est pourtant à toi, le père du vin, que je dois cette félicité suprême... et ces imbéciles d'Arabes, ces ineptes buveurs d'eau, qui t'appellent le père de l'Epouvante... les brutes! Ça n'empêche pas, Osiris ne connaissait pas le Clos-Vougeot... le pauvre homme!... Et la voix d'Onésine, devenue de plus en plus faible, vint mourir sur ses lèvres avec ce dernier mot, tandis qu'un pâle sourire, plein d'une douce ironie, errait sur sa bouche entre-fermée ; sa tête retomba lourdement sur son épaule et il s'endormit dans son bonheur.

— Thoutmès IV, lui aussi, dit Kéradec, s'est endormi au retour d'une chasse, il y a quatre mille ans et demi, aux pieds du veilleur du désert. Il rêva qu'Horus lui ordonnait d'enlever les sables qui recouvraient son image ; frappé de ce songe et considérant qu'il était de son devoir d'écouter cet avertissement, il dégagea le Sphinx et fit consigner cet événement sur une stèle qui existe encore.

— Heureux Onésime ! dit Jacques ; laissons-le à son cher sommeil ; nous lui demanderons à son réveil si Osiris lui est apparu en rêve.

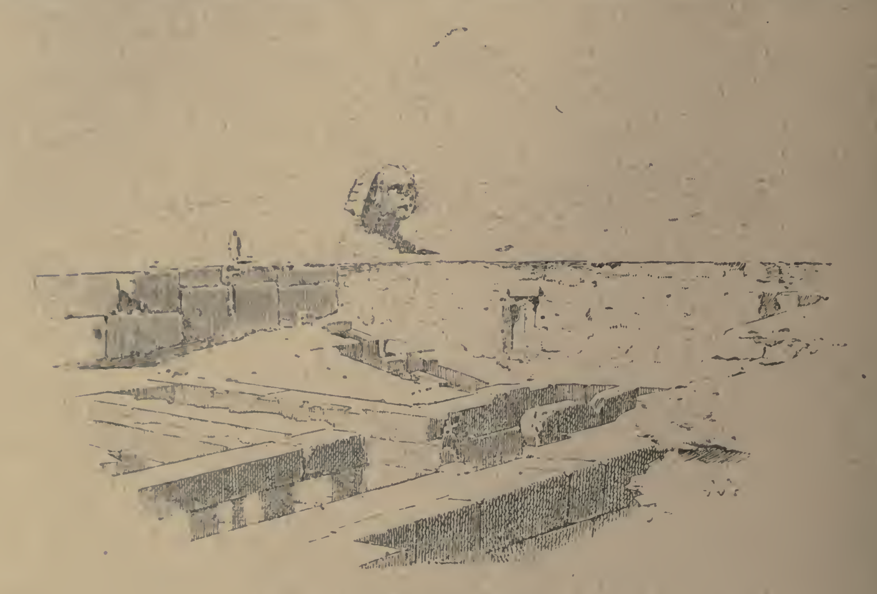
— Allons faire un tour auprès du temple de granit, monsieur Jacques, nous en sommes à quelques pas.

— Volontiers... et après avoir confié Onésime à la garde de Mahmoud qui,

armé d'un chasse-mouches, protégeait le repos de ce juste, ils se dirigèrent vers le temple en ruines situé à environ deux cents pas du Sphinx.

Du pied, ou plutôt du bord supérieur du monument qui, enfoncé dans le sable, affleure le sol par le haut, l'œil peut en parcourir l'intérieur à travers les larges espaces vides du plafond défoncé.

— Voici, dit Kéradec, ce que Strabon ose appeler un édifice « de style barbare... » De style barbare! ce monument unique dans sa puissante et



Le temple de granit.

taciturne originalité, aux pierres appareillées avec un art si parfait, dont les vastes salles rectangulaires, aux parois revêtues d'albâtre, sont dallées de la même pierre, et les plafonds soutenus par des piliers quadrangulaires, énormes monolithes en granit rose admirablement poli, de 15 pieds de haut sur 3 et 5 de large, dressés avec le plus grand soin!

Vous pouvez voir que les murs, à l'intérieur, sont absolument nus; ni moulures, ni bas-reliefs, ni peintures murales, ni inscriptions... rien qui puisse indiquer sa destination ou l'époque de sa construction... rien! qu'une surface absolument lisse. A l'extérieur, même silence rigide; des blocs de calcaire à faces planes, décorées de longues rainures verticales et horizontales, habilement entre-croisées, et une petite porte percée dans un coin.

Dans un puits profond contenant de l'eau, situé dans une des salles et aujourd'hui comblé, Mariette trouva plusieurs statues mutilées, gravées au nom de Chéphren, parmi lesquelles une en diorite presque intacte, splendidement sculptée, qui est conservée au musée de Boulaq.



Diseur de bonne aventure.

Par suite de quelles circonstances furent-elles jetées dans ce puits? On ne sait. On ne sait pas davantage si c'est un temple ou si c'est un tombeau. Était-ce la chapelle mortuaire de Chéphren? Était-ce la tombe du roi qui fit sculpter le Sphinx? Était-ce le temple du Sphinx lui-même? Autant de questions qui restent sans réponses devant le mutisme rigoureux de ces pierres. Comme le Sphinx, il garde son secret; comme lui, il recule à des bornes incroyables les horizons de l'histoire et aiguillonne la curiosité de la science, mettant en défaut l'ingénieuse perspicacité des savants.

— Pour trouver chez un peuple, dit Jacques, un sculpteur capable de tailler dans le roc un colosse aussi beau de proportions que le Sphinx, un architecte de taille à composer le plan de cet édifice et des ouvriers qui pussent mouvoir ces blocs énormes, les dresser si habilement, les appareiller avec tant d'art, il faut que ce peuple, à l'époque où furent créés ces deux monuments, fut arrivé à un haut degré de civilisation, et il aura fallu des milliers de siècles pour préparer cette époque.



Statue de Chéphren.

— Encore un rude démenti à ajouter à tous ceux que l'histoire donne à la Bible, qui fait remonter à quatre mille ans la création de l'homme.

— Ce qui n'empêche pas le « vulgum pecus » d'ajouter une foi absolue à ce que raconte la Bible... et de ne pas croire un mot de ce qu'avancent les savants.

— Un joli cadeau que les Juifs nous ont fait là, en nous donnant ce vieux bouquin incohérent, ce tissu de mensonges, absurdes quand ils ne sont pas obscènes, qui, depuis Moïse, corrompt le monde et l'abrutit.

— Et c'est la Bible en mains que s'entre-déchirent les nations, au nom d'un Dieu impitoyable, l'auteur ou l'inspirateur supposé de cette œuvre grotesque et pernicieuse, qui a fait couler des flots de sang.

— Et d'encre, ajouta Kéradec en riant.

Ils étaient arrivés tout en causant parmi les tombes du premier Empire, datant de la IVe dynastie, à la fin de l'époque pharaonique.

— Nous nous trouvons parmi ce que l'on appelle, je crois, des mastabas, monsieur Kéradec?

— C'est le nom qu'on leur donne. Le mastaba, vous le voyez, est un édicule de forme massive, rectangulaire, contenant une ou plusieurs

chambres, orienté du nord au sud. Une seule porte donnait accès dans l'intérieur, qui ne recevait de jour que par cette ouverture. Les parois de cette ou de ces pièces, où à de certains anniversaires venaient se réunir les parents du mort, pour y accomplir les rites funéraires, étaient presque toujours décorées de bas-reliefs reproduisant des scènes de la vie ordinaire. Au fond, faisant face à l'est, une stèle était dressée contenant une prière. Au bas de la stèle, se trouvait la table d'offrandes en granit ou albâtre, ou en calcaire; quelquefois on y voyait une statue de défunt.

Dans l'épaisseur de la maçonnerie était pratiqué un corridor, haut et étroit, le serdab, aux murs complètement nus, lequel était muré; il contenait des statues du mort.

Dans le grand axe de l'édifice, on creusait un puits carré, dont l'orifice débouchait soit dans la chambre même, soit au sommet du mastaba. Ce puits s'enfonçait verticalement dans le roc à une profondeur variant entre 36 et 80 pieds, aboutissant à un couloir horizontal très bas, qui conduisait à un caveau où l'on plaçait le sarcophage contenant la momie. Les murs de ce caveau étaient nus comme ceux du serbab; on n'y a trouvé que de grands vases rouges, pointus, de petits godets d'albâtre, des ossements de bœufs et des chevets en bois ou en albâtre. Une fois que la momie était déposée et hermétiquement enfermée dans le sarcophage, on murait le couloir et le puits était comblé et fermé pour toujours!

Nous allons rencontrer aussi des tombeaux creusés dans le roc, des hypogées, il y en a plusieurs dans les environs, en face de la deuxième pyramide, ainsi qu'auprès de celle de Mycérinus.

Ils se trouvaient alors en plein milieu des rangées régulières de mastabas de l'ancien Empire, à l'ouest de la pyramide de Chéops. Ils s'arrêtèrent un instant au bord de la bizarre tombe de Campbell, ce puits de près de 50 pieds de profondeur contenant encore un sarcophage en basalte noir. Puis ils errèrent un peu au hasard à travers ces multitudes de tombes disséminées autour des Pyramides.

Jacques examinait avec une curieuse attention les sujets variés représentés sur les murs; ici, des scènes de labourage, de chasses aquatiques, d'élevage de bestiaux, de navigation; là, des types de musiciens, de danseurs; plus loin c'étaient des gens qui conduisaient des animaux, d'autres récoltant des fruits et préparant du vin; des joutes sur l'eau, des athlètes luttant; une des plus intéressantes représentait un Égyptien enveloppant une momie de bandelettes, tandis qu'un autre était en train de peindre le masque devant recouvrir le visage du mort. L'étrange contraste qu'offrait cette série d'images, d'une vie exubérante, gravée sur les murs de ces asiles de la mort, sollicitait vivement son intérêt, et Kéradec le renseignait de son mieux.

Enfin, fatigués de cette procession funèbre au milieu de ces tombeaux de princes, princesses et hauts personnages, ils rejoignirent Onésime. Ce dernier, reposé par son excellent somme, avait rallumé un cigare, et humait à petites gorgées une seconde tasse de café, que lui avait apportée le prévenant Mahmoud. Celui-ci courut atteler et, au bout d'une heure, il ramenait le trio à la porte de leur hôtel.





Vue de la citadelle.

CHAPITRE X

Onésime remercie son propriétaire. — Comme quoi les savants sont des ânes... et les ânes des savants. — La mosquée Hassan; incurie des Arabes. — La mosquée de Touloun; la légende de son minaret. — Onésime admire les sultans et leurs mosquées autant qu'il déteste les Pharaons et leurs monuments. — Son horreur pour les religions et leurs ministres. — Explosion oratoire. — Le « pollice verso » d'Onésime... — Voilà! — La polyandrie chez les Arabes. — La citadelle; le puits de Joseph; Onésime se refuse à le visiter. — La mosquée de Méhémet-Ali. — Onésime y dort debout; brusque réveil. — Comment Jacques lui sauve la vie. — Coucher du soleil. — Onésime trouve qu'il va vite en besogne et ne met pas longtemps à se coucher.

Onésime, dans la chaleur de la... digestion, s'empressa d'aller trouver son sympathique propriétaire; il le remercia avec effusion et obtint, non sans peine, de lui, qu'il accepterait son portrait peint par Jacques, en souvenir de ses aimables prévenances envers eux; puis il rejoignit le docteur et Jacques qui l'attendaient.

— Eh bien! dit-il en arrivant, notre cher amphitryon accepte.

— Accepte quoi? demanda Jacques.

— Son portrait, que tu vas lui peindre, pardieu!

— C'est bien aimable à lui.

— J'ai eu du mal à le décider et à lever ses scrupules, mais enfin j'ai réussi... Le charmant homme, il ne sait rien refuser!

— C'est dommage, murmura Jacques.

— Tu sais, continua Onésime, qui n'avait pas entendu l'interruption, il faudra faire les mains dans le portrait.

— On fera les mains.

— Tu comprends, ce serait mesquin, la tête seulement.

— Oh! tout à fait mesquin.

— N'est-ce pas? D'autant mieux qu'il n'a pas lésiné, lui... quelles truffes! quel vin! Soyons larges, mon ami... larges!

— On sera large; les mains y seront... les pieds même si tu le désires.

— Je n'osais pas te le demander.

— J'admire ta discrétion.

— Mais puisque tu le veux...

— ... Ce serait mal à moi de m'y opposer, dit Jacques en riant et achevant la phrase d'Onésime... Voilà ce que tu voulais me répondre...

— Tu m'as deviné.

— Je te connais si bien.

— Un portrait de pied en cap!... J'espère que l'on ne dira pas que je marchande ma reconnaissance.

— Ni qu'elle te coûte cher!

— Ah! c'est que je ne suis pas un Crésus, non plus... Je suis obligé de compter quelquefois.

— Pas avec moi, toujours!

— Je ne compte jamais avec mes amis, répondit Onésime avec dignité.

— Ce sentiment t'honore.

— Et je te sais gré de savoir l'apprécier comme il le mérite.

— Tu nous accompagnes, n'est-ce pas? Nous allons visiter la citadelle.

— C'est bien loin, la citadelle?

— Une demi-heure de trot, à âne, tout au plus.

— C'est raisonnable.

— Nous sommes servis à souhait, ajouta Kéradec, qui venait de se pencher à la fenêtre, et nos récentes connaissances, Ahmed, Hassan, Abdallah et leurs « savants » ont dû guetter notre arrivée, car je les vois devant la porte qui nous attendent à la sortie.

— Leurs « savants »? interrogea Onésime.

— Leurs ânes, si vous préférez; c'est ainsi que, durant les commencements de la campagne d'Égypte, les soldats de Bonaparte dénommaient les pimpants bourriquets du Caire. Plus tard, ils rendirent à César ce qui appartenait à César, et les deux parties reprirent leurs noms respectifs.

— Et la cause de cette distinction accordée à maître Aliboron... ou de cette dénomination peu flatteuse pour vos confrères, monsieur Kéradec?

— La voici : lorsque après la prise d'Alexandrie l'armée française marcha sur le Caire, les soldats souffrirent cruellement de la faim et de la soif; sur leur route, ils ne trouvèrent que des villages abandonnés; les puits étaient



Cour d'une maison arabe.

comblés, et une chaleur accablante abattait les plus braves. Le découragement était général, on regrettait la France et on maudissait les auteurs présumés de cette malencontreuse expédition, qui les avaient envoyés dans cet affreux pays, où l'on ne pouvait, disaient-ils, « ni faire la soupe, ni boire la goutte ». Les récriminations et les invectives allaient leur train, et comme en somme la malice et la gaîté forment le fond du caractère français et ne perdent jamais leurs droits, même dans les circonstances les plus critiques, les saillies et les plaisanteries pleuvaient : « Le général en chef, à les entendre, était un bon enfant ; il s'était laissé berner par le Directoire, qui lui en voulait et l'avait déporté dans ce chien de pays. » Et comme on s'arrêtait partout où l'on trouvait quelque vestige d'antiquité, pour fouiller et faire des recherches, ils mettaient sur le dos de la commission d'Égypte l'idée première de l'expédition, et s'en vengeaient en appelant les savants qui la composaient des « ânes » et les ânes des « savants ». Ils accusaient le vieux général Caffarelli, ce brave doublé d'un érudit, d'avoir enjôlé Bonaparte et de l'avoir fourré dans ce guêpier : « Lui se moque bien de cela, disaient-ils en faisant allusion à la jambe qu'il avait perdue sur le Rhin, il a un pied en France. »



Mosquée du sultan Hassan.

Ils étaient sur le seuil de la porte quand le docteur finit son explication, et ils enfourchèrent vite leurs bêtes.

— Pas de tes « ah ! » scélérats surtout, disait Onésime à son ânier ; Monsieur de Lesseps n'a pas besoin de cela pour marcher droit, et moi ça me

gêne. C'est vrai, cela me rend nerveux, dit-il, en se tournant vers Jacques et Kéradec, qui se préparaient à partir.

— ... Et te fait perdre les étriers... et le reste!

Hassan jura par la barbe du Prophète de ne pas ouvrir la bouche et de ne se servir que de sa houssine.

— Ta houssine! Encore moins, vilain drôle; laisse-nous tranquilles, mon âne et moi... Contente-toi de nous suivre, et à distance encore. — Puis, se campant sur sa selle, il saisit les rênes.

La cavalcade s'ébranle; longeant l'Esbekieh au petit trot, ils gagnent la place Atal-el-Kadra et prennent par le boulevard Méhémet-Ali, qui aboutit à la place du Sultan-Hassan. Là, ils descendent et s'approchent d'un groupe de curieux.

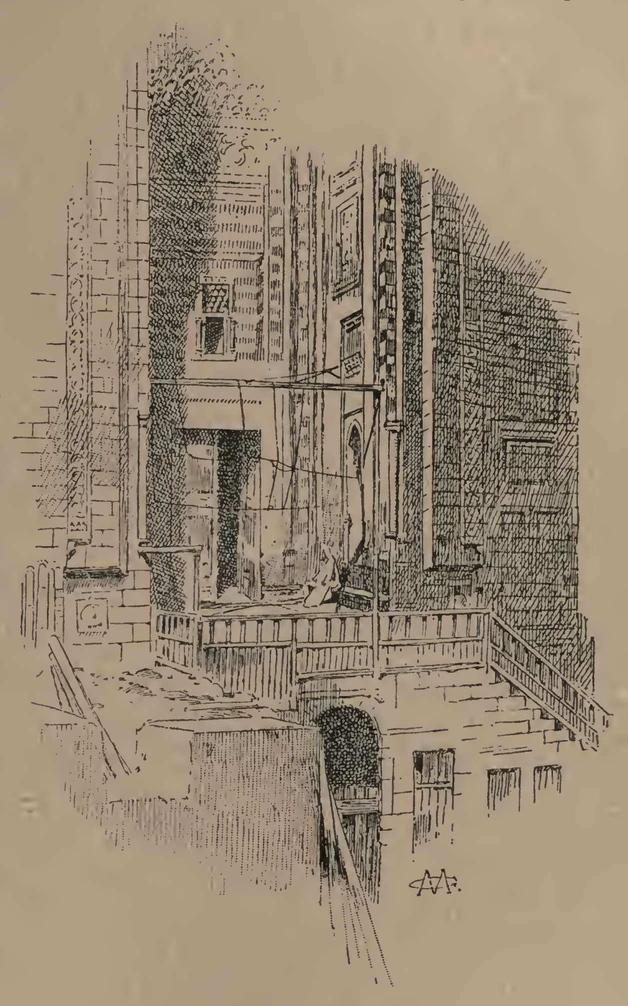
A l'angle d'une porte, un vieux nègre est accroupi. Par terre sont déposés : une sacoche, un vieux grimoire et un encrier de cuivre; c'est un sorcier. Sur du sable fin qu'il a tiré de son sac et étalé devant lui, une fellahine a appliqué sa main à plat; elle la retire, le devin examine l'empreinte avec une attention apparente, griffonne quelques lettres arabes sur un chiffon de papier qu'il remet à la fellahine. Celle-ci lui remet une piastre, prend le carré de papier, le serre précieusement et s'en va.

Ils font la sourde oreille aux sollicitations de ce Cagliostro noir et se dirigent vers la mosquée. Ils montent un escalier de quelques marches et passent sous le gigantesque portail ogival en voûte à encorbellement et à stalactites. Une frise, portant une inscription en superbes caractères coufiques, la surmonte et une puissante corniche domine le tout. Traversant ensuite un vestibule, puis un corridor sombre, garni de bancs de pierre, ils arrivent dans une chambre longue, où les gardiens les chaussent de sandales de paille. Cela fait, ils entrent dans la cour à ciel ouvert, dallée de marbres de toutes couleurs.

Sur les côtés s'ouvrent quatre baies géantes suivant les courbes hardies de deux arcs énormes, qui se rejoignent à une hauteur imposante pour supporter un mur crénelé. La plus grande est l'entrée du sanctuaire. Au fond se trouve le « mihrab » en marbres d'espèces différentes, orné de gracieuses colonnettes; à côté est le « mimbar », et, au milieu de la salle, la tribune des lecteurs, la « mastaba », d'un aspect assez élégant avec ses colonnes et ses pilastres. Du plafond pendent un lustre en bronze admirablement ciselé, des lampes et des œufs d'autruches ornés de houppes de soie, grises de poussière. Des vases de verre coloré, dont chacun est retenu par une triple chaînette, à une longue barre reposant sur des barres d'appui fixées dans la muraille, forment une double rangée parallèle aux murs latéraux, en face

desquels court une frise, véritable dentelle d'arabesques, où sont inscrits en caractères coufiques les versets du Koran.

Par une porte, située à droite du mimbar, on pénètre dans la salle contenant le tombeau d'Hassan. La pièce est vaste, carrée, couverte d'une coupole énorme, raccordée intérieurement aux angles des murs qui la supportent par un encorbellement à stalactites ; des sentences du Koran sont écrites sur une frise qui décore les murs, au-dessus des marbres qui en revêtent la partie inférieure.



Porte d'entrée de la mosquée Hassan.

Les dalles sur lesquelles ils marchent sont brisées ; les plaques de marbre du revêtement tombent ; les mosaïques se désagrègent ; les stalactites, rongées par les vers s'échappent une à une de leurs alvéoles pourries ; les lambris en bois, que des accumulations de poussière ont depuis longtemps recouverts d'une teinte grise uniforme, effaçant toute trace de peinture, tombent de vétusté ou pendent menaçants sur les têtes des fidèles ; les oiseaux y font leur nids ; les araignées y tissent leurs toiles ; les chauves-souris s'y logent dans les crevasses, et des flèches de lumière, traversant le dôme troué, piquent la muraille de leur éclair étincelant, en illuminant brutalement le honteux délabrement.

Au milieu de la cour, où il reviennent, la fontaine aux ablutions est dans le même état pitoyable. Sa vaste coupole sphérique bleue, surmontée d'un croissant, est crevée par places ; on voit encore les traces d'une large zone, couverte autrefois de caractères arabes en lettres d'or ; elle repose sur un

mur octogonal, supporté par de légères colonnes à pans coupés. Quelques Arabes y font leurs ablutions.

— Quel admirable monument, monsieur Kéradec ! dit Jacques une fois sorti, jetant un dernier regard d'admiration sur la haute et sévère façade de l'édifice ; c'est une véritable merveille de hardiesse et d'élégance.

— C'est de la belle époque arabe.

— Ne raconte-t-on pas que le sultan Hassan fit couper les mains à l'architecte de sa mosquée, pour l'empêcher de construire ailleurs un autre monument aussi beau ?

— Oui... cela et beaucoup d'autres choses ; mais j'ai bien peur que vous n'accusiez à tort ce pauvre sultan Hassan, car cette histoire d'architecte est tout ce qu'il y a de moins prouvé. Ce que l'on doit condamner, c'est l'incurie impardonnable des Arabes, qui laissent tomber en ruines de pareilles œuvres.

— Cette négligence est-elle générale, ou n'est-ce ici qu'un cas particulier?

— Un cas particulier! C'est le cas de toute l'Égypte : hommes et choses, de la mer aux cataractes, du désert arabique au désert libyque, souffrent de cette coupable négligence, de cette fatale impéritie qui, avec le vandalisme des touristes et la cupidité des habitants, ruine le pays et laisse disparaitre ou mutiler jusqu'aux derniers vestiges de sa gloire passée. D'ailleurs nous avons le temps, avant de visiter la citadelle, d'aller jusqu'à la mosquée de Touloun ; elle est à cinq minutes d'ici ; vous verrez que je n'exagère pas l'effrayant abandon dans lequel on laisse ces monuments.

Reprenant leurs montures, ils se dirigèrent vers la mosquée, située entre le canal et la citadelle.

A peine entrés, une nué de malheureux et d'estropiés à demi nus, à qui le sanctuaire de la mosquée sert d'asile, les entourent et les importunent de leurs demandes de baghchiche. Ils sont horribles à voir et ils s'en débarassent avec peine.

Au milieu de la cour s'élève la fontaine aux ablutions dont le dôme s'effondre. Sur trois côtés de la cour, les nefs à doubles rangées de colonnes, surmontées d'arcs ogivaux, qui ont été comblés servent de maisons d'habitation. Sur le quatrième côté, le portique compte cinq rangs de colonnes ; cette partie de l'édifice constitue le sanctuaire, ou la mosquée proprement dite.

Des quatre minarets qui flanquaient les quatre angles, un seul est debout et fort délabré ; carré à la base, puis cylindrique et enfin octogonal, il est contourné par un escalier extérieur à moitié ruiné, impraticable à la partie supérieure, qui mène au sommet du minaret. Il ne reste à peu près en bon

état que le sanctuaire, avec ses arcades ogivales évidées entre les arceaux; mais le stuc qui recouvre les briques s'effrite, les inscriptions coufiques inscrites sur les frises tombent par plaques; les anciennes mosaïques et les sveltes colonnettes de marbre du mihrab se dégradent; les incrustations en ivoire du vieux mimbar en noyer se détachent du bois vermoulu; les plafonds, en bois de dattier sculpté, se crèvent et se pourrissent. Il ne restera bientôt plus rien des belles et légères ogives, des colonnes originales, des élégantes arabesques et des mille ornements délicats de cette mosquée, fondée un siècle avant le Caire, de la Gam'a d'Ahmed Ibn El-Touloun, le chef de la dynastie des Toulounides.

— Vous connaissez sans doute la légende qui se rattache à la construction du seul minaret resté debout de cette mosquée? demanda Kéradec à Jacques.

— Je n'en sais pas le premier mot.

— Je vais vous la conter. Ahmed, qui était d'un caractère grave, tenait un jour conseil, entouré des grands de sa cour et des chefs de son armée; assis à une table, il jouait machinalement avec une feuille de papier étalée devant lui; ses doigts pliaient et repliaient le papier avec une attention apparente et inconsciente tout à la fois, absorbé qu'il était par une profonde rêverie qui peu à peu l'avait envahi tout entier. Lorsqu'il sortit de cet état et revint brusquement à la réalité, il vit l'étonnement peint sur toutes les figures, et ne put s'empêcher de rougir de sa distraction passagère. Comme il ne manquait pas de présence d'esprit, il voulut effacer l'impression produite en transformant en un acte de profonde méditation l'action puérile à laquelle il s'était laissé aller à son insu; il examina une dernière fois le papier, en modifia encore les formes accidentelles qu'il lui avait données, et faisant appeler l'architecte : « Voilà, dit-il, en lui présentant la feuille, la forme que tu donneras au minaret de ma mosquée. »



Fontaine aux ablutions.

— Il était homme de ressource, ce M. Ahmed, dit Onésime.

— Il avait en outre, une chance étonnante; ainsi les historiens du temps racontent que le Koran tout entier fut gravé sur les frises en bois de

sycomore qui ornaient les parois de la mosquée; or, il paraîtrait que ce bois n'était autre que celui provenant des planches de l'arche de Noé, dont Ahmed aurait retrouvé les débris sur le mont Ararat.

— Gare à elles, alors! Si jamais les six évangélistes Cook et C[ie] viennent à se douter de leur biblique origine, il ne leur en échappera pas une... Pensez donc, un morceau de l'arche de Noé! Ils en feront des copeaux et en rempliront leurs sacoches, au risque de faire dégringoler sur leurs têtes le reste de l'édifice... Mais, entre nous, c'était une misérable trouvaille et qui, depuis le déluge, devait être pas mal mangée aux vers!

— Ceci n'était qu'un début, monsieur Coquillard. Il trouva mieux que cela; ainsi, un jour qu'il traversait le désert, le cheval de l'un de ses esclaves enfonce le pied dans un trou qui se forme tout à coup sous ses pas, trébuche et s'abat, tandis que son cavalier roule désarçonné. Ahmed met pied à terre, examine le terrain défoncé et reconnaît que l'accident a été causé par l'éboulement fortuit de la voûte d'un caveau; il le fait déblayer, en fouille l'intérieur et y trouve un trésor qu'on évalue à un million de dinars.

— Cela représenterait de nos jours...?

— Environ un million et demi.

— Bigre! cela ne se trouve pas tous les jours sous les pas d'un cheval, remarqua Onésime.

— Il était coutumier du fait et on lui attribue la découverte de plusieurs autres trésors considérables... et il faut lui rendre cette justice qu'il en fit un excellent usage, les employant à construire sa mosquée, qui fut terminée en deux ans, à améliorer le titre de ses propres monnaies et à aider les pauvres. Il avait, dans ce but, fait élever près de sa mosquée une pharmacie où, par son ordre et à ses frais, une fois par semaine, des médecins donnaient leurs soins aux infirmes et des secours aux malheureux.

— Au moins, voilà des hommes de cœur et de... goût, ce qui ne gâte rien à la chose, dit Onésime, que ces sultans! Ils faisaient construire des temples pleins de jolies colonnes, avec de belles petites ogives découpées à ravir; ils plantaient crânement de gentils minarets à balcons ouvragés, travaillés à jour comme de la malines; ils vous creusaient sans façons, dans les cours de leurs mosquées, de coquettes fontaines avec de légers dômes et des quantités de mignonnes colonnettes, sans compter ces amours de niches à prières, ces adorables « mihrabs », tout en marbre et en albâtre; ces « mimbars » si délicieusement sculptés, avec leurs délicates incrustations d'ivoires; ces beaux « mastabas », ces lampes merveilleusement ciselées, ces rubans de prières dessinant sur les murs de capricieuses arabesques; ils avaient du goût... et un goût exquis encore! d'une fantaisie charmante et



Marchand d'eau.

originale... Et puis, c'était bâclé en deux ou trois ans sans efforts; quelques briques, un peu de plâtre, des madriers, quelques colonnes chipées par-ci par-là à une vieille église grecque démodée ; des revêtements de marbres enlevés aux parois d'un ancien temple égyptien, voilà pour les matériaux. Un travail agréable, juste suffisant pour exercer les muscles et ouvrir l'appétit des ouvriers, une sorte de gymnastique hygiénique, voilà pour l'effort accompli. Un ravissant bijou d'édifice et un peuple heureux qui vient y faire la sieste en pensant à Mahomet, le nez tourné vers l'Orient, voilà le résultat obtenu! Et pas de frais, puisqu'ils trouvaient des trésors couvrant largement



Mosquée de Touloun.

la note de leur architecte, c'est du moins le cas pour Ahmed. Ajoutez à cela un hôpital gratuit pour les travailleurs en cas d'accidents, un bureau de bienfaisance et un dispensaire pour les malheureux... Mais, c'est de la haute philanthropie cela, c'est de la morale en action toute pure! Les sultans sont tout bonnement les précurseurs de Montyon... tandis que ces grands con... cul...ca...teurs de Pharaons, avec leurs gros moellons bêtes, leurs piliers massifs, leurs tombeaux mastocs et leur placide dédain de la vie... des autres, leur... Coquin de loup! mon sang bout rien que d'y penser, à ces sacripants et à leurs nigauds de sujets, dont les lourdes productions accaparent toute votre admiration.

— N'abîme pas mes Pharaons, dit Jacques ; autrement, gare à tes sultans!

— Mais croyez bien, monsieur Coquillard, que nous admirons les mosquées, comme nous avons admiré les Pyramides.

— Autant admirer un solide percheron, attelé à un omnibus, à l'égal d'un cheval pur sang.

— Certainement, monsieur Coquillard, l'un vaut l'autre, à conditions égales; ce sont deux genres de beauté différents.

— De même, reprit Jacques, qu'une belle brune vaut une jolie blonde, un verre d' « ale » ambrée un verre de « double stout » et un caniche intelligent un terre-neuve bon enfant... Seulement, je préfère la blonde, je bois du stout, je suis heureux de caresser la bonne tête de Gyp, mon terre-neuve, et j'aime mieux la manière large, puissante des Pharaons, que la fantaisie recherchée et charmante des sultans. J'admire les œuvres robustes des vieux Égyptiens, grandes, simples, imposantes, gravées au cartouche de Chéops, de Ramsès, de Sésostris ou d'autres; et je ne trouve que joli cet effort de l'art arabe brillant, élégant et fragile, qu'il soit signé Touloun, Hassan ou Qalaoun. Le long ruban de ces peintures prises sur le vif, couvrant les murailles des tombeaux des fils d'Horus, nous décrivant si naïvement, si fidèlement leur façon de vivre, me plaît davantage que la calligraphie entortillée, fleurie et fatigante des caractères du Koran, éparpillés sur les frises des mosquées. En un mot, je préfère Osiris à Mahomet; et, si tu ne sens pas ce qu'il y a d'admirable, de sublime, de grandiose dans l'œuvre colossale des Pharaons, eh bien! mon ami, c'est que tu n'as pas le sentiment du beau..... et il y a une lacune dans ton cerveau.

— Une lacune dans mon cerveau! répéta Onésime, en accentuant chaque mot... c'est trop fort!... Ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Onésime, le doux Onésime s'insurgea devant cet engouement pharaonique persistant, comme il s'était insurgé contre les outrageux éloges décernés à Cléopâtre, comme il avait flétri les louanges ridicules adressées aux Pyramides. Onésime était avant tout un esprit juste, une âme droite, un cœur candide qui ne badinait pas avec sa conscience... et on l'avait bravée, sa conscience, à son nez et à sa barbe! Il avait la fibre chatouilleuse sur les admirations mal placées, malsaines, qu'il appelait, avec un dédain superbe et mérité des béguins pittoresques et des toquades saugrenues, indignes, ajoutait-il, de troubler un seul instant la cervelle d'hommes bien équilibrés... Et il était bien équilibré, lui; il ne vibrait pas dans le vide, comme ce Bourguignon écervelé et ce vieux druide armoricain, lui, Onésime Coquillard de Paris, unique et sans compagne, comme le phénix... presque, sauf le plumage et l'immortalité. Il voulut, lui, l'être pondéré, l'homme pratique, le partisan convaincu de l'*utile dulci*, fouetter avec les verges du bon sens, cingler avec les lanières de la satire, ces exagérateurs forcenés, ces gobeurs à outrance; il voulut, lui, Onésime Coquillard, il voulut... *castigare ridendo mores!...*

Campé sur ses jambes courtes mais grasses, il rejeta ses épaules en arrière, la tête aussi; c'était son fameux haut-le-corps, ce mémorable mouvement

des grandes occasions, caractéristique et inexpressible, qui se dessinait dans la brume de son improvisation... c'était la préface de sa colère! Sa main droite ronde, velue, potelée... (l'autre était toujours dans la poche de son pantalon quand il n'était qu'ironique...) décrivit une courbe gracieuse, régulière, nullement précipitée, le bras se tendit horizontalement, les doigts se raidirent, la paume de la main tournée vers le ciel, le pouce relevé. La position du pouce avait dans ses gestes oratoires une grande importance; relevé ainsi, il exprimait chez lui l'ironie amère! Le pouce en bas... Mais il ne faut pas anticiper. Par un simple effet de sa volonté, le masque railleur d'une ironie fine, acerbe, mordante, remplaça tout à coup l'aspect placide et bon de sa tête d'habitude; et sa bouche, aux lèvres amples, aux contours sinueux et bien modelés, s'ouvrit sarcastique dans les noires broussailles de sa barbe.

— Tenez!... et sa voix, aiguisée comme un rasoir, trahissait, dans son âpre et sauvage énergie, la vigueur du soufflet de ses poumons... vos Égyptiens, ces rongeurs de pierres, n'étaient que des morts vivants, des lunatiques qui, à peine sortis du ventre de leur mère, se mettaient à gratter le roc et à creuser leur tombeau; c'étaient les frères de la Trappe de l'antiquité, de grands tristes, passant leur vie à s'embêter à mort; hypnotisés par la crainte d'être mal enterrés, regrettant le néant d'où ils sortaient et se dépêchant d'y rentrer. . . . .


Une lacune dans mon cerveau!

. . . .

Et il alla longtemps ainsi toujours ironique, sans fatigue, sans colère, calme, sévère, puis se résumant :

— C'est un peuple de taupes!

— D'adorateurs de taupes, monsieur Coquillard, rectifia Kéradec.

— C'est encore pis! répliqua Onésime, qui ne se laissait pas désarçonner facilement; en adorant les taupes, ils s'adoraient eux-mêmes, tellement l'amour des bêtes était fort chez eux.

— Ils rendaient à la taupe les honneurs divins, continua Kéradec, parce que, la croyant sans yeux, elle personnifiait pour eux les ténèbres, qu'ils pensaient plus anciennes que la lumière.

— Il était plus aveugle qu'elle, ce peuple de taupes qui, pendant des milliers d'années, n'a rien trouvé de mieux, pour employer ses loisirs, que de cribler d'hypogées le calcaire de ses montagnes, et de faire, avec les décombres, au milieu de ses plaines, des tas à pans réguliers. . . . .

. . . .

Et il allait toujours, entraîné par le vortex vertigineux de son élucubration superbe, jusqu'à ce qu'enfin, grisé par son éloquence qui lui montait à la tête comme un vin capiteux, affolé par le pétillement continu de ses propres paroles, dont la cohue tumultueuse tourbillonnait à ses oreilles dans un brouhaha formidable, étourdi par le fracas de ses mots, au moment ou il allait d'un coup d'aile s'élever à des hauteurs infinies... il se sentit tout à coup mordu par le démon de sa haine antireligieuse, il eut une fringale de prêtre... D'un mouvement saccadé, il sortit de sa poche sa main gauche, qu'il appuya sur sa hanche fièrement et retourna sa dextre, le pouce en bas... *pollice verso!* Ce terrible « pollice verso » était chez lui l'indice que l'ironie amère faisait place à la satire sanglante, implacable, marquant comme un fer rouge ; il se transfigura ; ses traits se crispèrent... ses yeux lancèrent des éclairs, et, au milieu du tonnerre de ses phrases, du cliquetis de ses mots, du roulement sonore de ses périodes assourdissantes, il fulmina une péroraison impétueuse, terminant par cette foudroyante apostrophe, où il pulvérisait les prêtres et les religions, ses deux autres bêtes noires avec le cataclysme.

— Et ce serait cette vieille Egypte, vivant stupidement un pied dans la tombe, puant la mort, qui dans un de ses cercueils de granit aurait mis bas, un jour, dans une portée superbe, ces radieuses vertus de l'humanité, la Sagesse, l'Art, la Science? Jamais! Cette troglodyte africaine, dans sa longue promiscuité avec le sombre génie de la mort, s'est prise à la fin d'un lubrique et monstrueux désir pour ce hideux amant et, dans l'épouvante des ténèbres, a enfanté, dans un accouplement immonde, l'hierophante... un monstre! qui la tuait en naissant et vomissait sur le monde l'amertume des religions, ces sœurs ennemies se dévorant entre elles et que, nouveau Typhon, il avait engendrées, avec la nuit, dans les flancs de sa mère!...

Eh bien!... c'était le dernier spasme de la rage antireligieuse d'Onésime, un dernier filet de lave, un morceau de sa colère, qu'il retrouvait perdu dans un coin de son individu, et qu'il jetait dans le jardin... déjà si saccagé par lui du clergé... eh bien ! nous en avons assez, de ces vieux hiérophantes d'autrefois et de ces « pavillons noirs » d'aujourd'hui leurs descendants, de ces honnêtes courtiers, polichinelles grincheux au masque louche, impudents parasites n'ayant ni mandat ni qualité pour exercer leur inutile mais lucratif métier...

Au lieu de servir leur pays, ils servent Dieu ; et, comme leur maître, ils n'ont pas de patrie ; semblables à une bande immonde de corbeaux, ils en portent la sombre livrée de deuil ; comme eux, ils s'engraissent dans la pourriture des cadavres et la puanteur des enterrements, croassant, hideuse-

ment grotesques au milieu des sanglots des veuves et du cri des orphelins, leurs lugubres *De profundis*, leurs féroces *Te Deum*, quand une hécatombe d'hommes a été ordonnée par un césar sanguinaire, et que deux peuples affolés se sont rués l'un sur l'autre et heurtés dans un choc formidable. Bêtes de proie hypocrites, embusquées dans l'ombre de leur sanctuaires, ils guettent l'homme à son entrée dans la vie, le saisissent, collant leur marque sainte sur cet embryon vagissant, sanctionnant plus tard, eux, ces eunuques volontaires, les amours de sa virilité, l'étreignant ensuite de leurs serres impitoyables ; ne le lâchant, lacéré, vidé, annihilé, que pour le coucher dans la tombe avec une extrême onction, passeport pour l'inconnu, et l'y sceller avec un *requiem*. Fainéants solennels, ils s'endorment repus dans la fiente amère de leur farouche égoïsme, bercés par ce bruissement colossal du travail des nations. Boulons de rebut, ils écoutent avec une hargneuse colère le grondement incessant de cette machine immense, dont le volant a brisé en éclats les obstacles que leur rage impuissante avait en vain accumulés pour arrêter sa marche, machine sublime du progrès, dont chaque être est un rouage et dont l'effort collectif et simultané produit le magnifique rendement de la civilisation. Encore quelques siècles et l'engin redoutable, cet implacable niveleur, saisissant ces détritus du passé, ces réfractaires invétérés, les broira dans son terrible engrenage, arrachant à leur nauséabonde paresse, à leur orgueilleuse humilité, à leur impure chasteté, ces goinfres majestueux sommeillant, pesamment gavés, dans le duvet de leur évêchés, croupissant solitaires dans le fiel de leurs pensées... tristes, noirs, sinistres, inutiles, abhorrés !


Et il alla longtemps ainsi...

Et Onésime fit une pause, aspira une forte bouffée d'air, puis, toisant Jacques et Kéradec qui le regardaient avec une sorte de commisération indulgente, il acheva en ces mots prononcés d'une voix calme, brève, bien timbrée : « J'ai dit, messieurs... Voilà ! »

Ce voilà fut prononcé d'une voix nette, ferme, impérieuse ; il était épatant, ce voilà ; il sentait la poudre, il luisait comme l'acier, sonnait comme le bronze ; il tomba comme un coup de massue, vlan ! avec des retentissements graves et prolongés de gong gigantesque. Nul autre qu'Onésime n'eût pu l'accentuer avec cette décision, cet air de conviction résolue et audacieuse tout à la fois, qui en imposait quand même... il disait tant de choses, dans ses cinq lettres, ce mot de deux syllabes ! Il était de ces mots qui restent, de

ces mots fulgurants qui illuminent de leurs traits de feu une époque de l'histoire et la marquent d'un sceau ineffaçable, comme le *Mane*, *Thecel*, *Pharès* de Balthazar, comme le *Veni, vidi, vici* de César ; comme tant d'autres... *verba non facta*... Mais le sien était plus laconique ; ce n'étaient pas trois mots, ce n'étaient pas deux mots... c'était un mot, un seul ! mais quel mot ! court, trapu, ramassé sur lui-même, noir, hirsute comme lui, effrayant dans sa stupéfiante concision... Voilà ! et il l'avait dit simplement, sans esbrouffes, à la bonne franquette, comme Louis XIV avait dû dire : « L'Etat, c'est moi ! » comme Napoléon III, entre deux cigarettes, avait dit : « L'Empire, c'est la paix ! » comme Tartarin de Tarascon avait dit : « Des coups d'épée, Messieurs, des coups d'épée, mais pas de coups d'épingles ! » C'était un de ces mots parents... mais parent mieux éduqué... de celui de Cambronne, qui lui aussi, dans une occasion solennelle, avait en cinq lettres résumé d'une façon brutale et sublime l'insondable en... nui qui lui monta au nez et le suffoqua devant l'écrasement de Waterloo... cet immense désastre, où s'effondra la fortune de Napoléon !

Puis Onésime, dans une pose noble, sereine, olympienne, une pose coulée dans le bronze, Jupiter et Napoléon mêlés, se croisa les bras : chez lui... car chez Onésime le moindre geste signifiait quelque chose, comme dans les anciens télégraphes aériens... chez lui, les bras croisés, c'était sa colère remise au fourreau, sa justice au repos : c'était l'apothéose de sa victoire, comme Kneph était la personnification de la bonté de Phtah, Neith celle de sa sagesse. C'était aussi sa revanche du cataclysme, de cet affreux lapin que Jacques, sur le *Saïd*, lui avait si odieusement posé sur l'estomac. On devinait en lui l'orgueil du devoir accompli, de la vengeance satisfaite, et il jouissait en homme de ce plaisir des Dieux... Et comme Kéradec souriait avec un étonnement mêlé d'un brin d'ironie, tandis que Jacques le contemplait avec un calme goguenard, il reprit d'un ton alerte, un peu vif, où perçait... à travers sa dignité repliée... une pointe de malice gouailleuse :

— Eh bien !... après? Quand tu me regarderas comme cela avec ton air de pince-sans-rire... Eh bien ! oui, c'est moi, là ! C'est moi qui ai dit cela... moi, Onésime... Coquillard... de Paris, 22, rue du Faubourg-Montmartre, à l'entresol, première porte à gauche, au fond du corridor... Es-tu content?

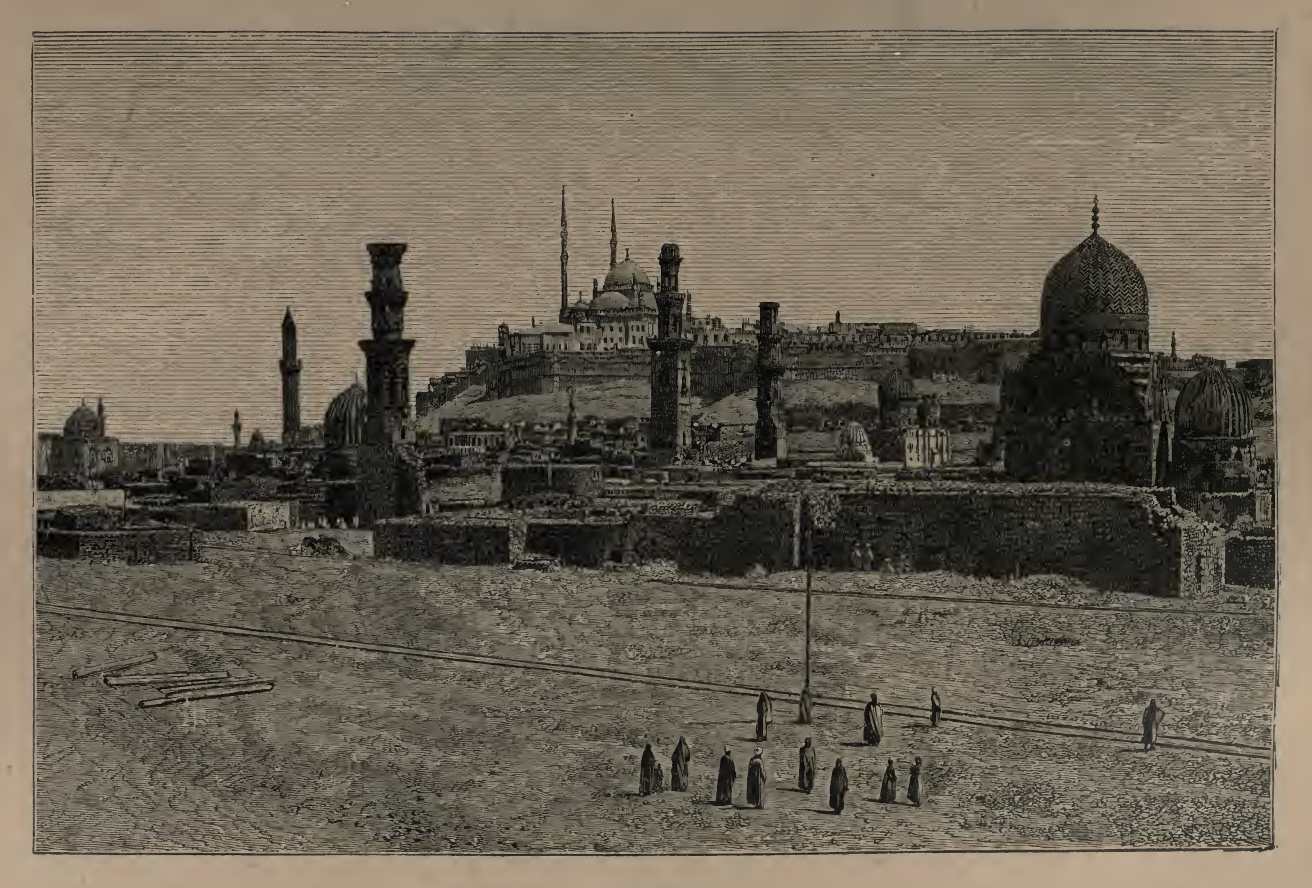
— Et tu m'appelais déicide !

— Certainement, car tu l'es... d'intention.

— C'est un procès de tendance que tu me fais là.

— Si tu veux. Tu nies Dieu par suite de ton impuissance à le comprendre ; son existence te gêne ; ce « *Deus ignotus* » t'agace, tu es vexé qu'il ne se laisse pas interviewer par toi.

— Pas du tout ! Mais je n'aime pas à faire la connaissance des gens



La citadelle.

malgré eux, des inconnus surtout; nous ne nous voyons pas, voilà tout!

— Tu voudrais peut-être qu'il te fît des avances?

— La politesse exigerait qu'il fît les premières démarches, sa haute position le lui permet, le lui commande même.

— Je vois que vous êtes en froid tous les deux.

— Dis donc... tes relations avec lui ne me paraissent pas déjà si cordiales, et la situation entre vous me paraît suffisamment... tendue, si j'en juge par la façon dont tu arranges ses ministres.

— Ses ministres!... ces êtres hybrides qui le mettent à toutes les sauces, qui ont l'audace de le représenter à leur image et d'en faire une idole terrible... et ridicule, qui pis est... une divinité stupide et cruelle, se plaisant à tourmenter et détruire ses propres créatures, leur imposant l'obligation de se conformer, pour mériter ses bonnes grâces, à la pratique avilissante d'une kyrielle de rites absurdes!

— Tous les Dieux qu'ils fabriquent, mon cher Onésime, sont taillés sur le même patron... bêtes et méchants! Saturne, lui aussi, dévorait ses enfants.

— Saturne! Mais c'est Kronos, Saturne; il appartient au Panthéon égyptien, cet ogre, ce Dieu vorace; c'était, je crois, un des trois maris de la citoyenne Athor.

— Précisément! ses deux autres collaborateurs étaient Phtah et Thoth, dont les Grecs ont fait Vulcain et Hermès, répliqua le docteur.

— C'est assez immoral.

— Tout est permis aux Dieux.



Voilà!

— Oui! Mais... trois hommes pour une femme... c'est...

— De la polyandrie, ni plus ni moins. C'est d'ailleurs une coutume assez répandue chez les Arabes, dit Kéradec.

— Cette machine-là... je croyais que la polygamie régnait en plein de ce côté-ci de l'eau?

— Mais c'en est de la polygamie.

— Oui, à l'envers!

— C'est de la polygamie... polyandre, si vous voulez... c'est ou plutôt ce sont les hommes qui sont... poly, dans ce cas.

— Je ne dis pas non, mais je parle de l'autre, de la vraie, de celle où il n'y a qu'un « mâle » pour un nombre indéterminé de femelles, de celle où ce sont les femmes qui sont... poly, et pas les hommes.

— De la polygamie... polygyne, alors?

— Allons-y pour polygyne ; oui ! c'est celle-là que je veux dire.

— Eh bien ! elle existe chez les riches, mais pas chez le commun des martyrs ! chez les pauvres, c'est tout le contraire ; je parle des pauvres... vertueux, de ceux qui ne veulent pas se livrer à la dissipation, de ceux qui aiment...

— De ceux qui aiment ? interrompit Onésime...

— ... A régulariser leur position, continua Kéradec souriant.

— Diable ! c'est scabreux, cela. Je comprends un quart, voir un sixième d'agent de change, mais un quart ou un sixième de mari... je ne vois pas très bien la chose... ça a plutôt l'air d'une « raison » que d'une position sociale.

— C'est cependant bien simple... chaque actionnaire de la compagnie...

— Limitée ?...

— Illimitée !

— C'est encore mieux !

— Chaque actionnaire donc est, à tour de rôle, membre actif pendant un mois ; à la fin du mois, si tout est en règle...

— Alors ?...

— Alors il cède la place à un autre, qui l'occupe pendant le même laps de temps.

— Et si tout n'est pas en règle ?... S'il arrive... un accident ! La chose n'est pas improbable.

— En cas d'accident, celui qui l'a provoqué en subit les conséquences, et il reste dans le service actif... jusqu'à ce que l'accident soit réparé.

— Et les autres ?

— Les autres passent dans la réserve et retournent dans leurs foyers.

— Drôle de système !

— Tu préfères la polygamie... polygyne ?

— A la polygamie... polyandre, oui ! mais pas à la monogamie... Une femme suffit d'habitude à faire le bonheur d'un homme...

— Ou son malheur !

— Quand on est maladroit...

— Eh bien ! messieurs, interrompit Kéradec, nous allons faire un tour à la citadelle avant la nuit, si vous le voulez bien ; il est cinq heures, nous avons une heure devant nous, profitons-en.

Sur la place Roumeilieh, où ils arrivèrent en peu de temps, ils laissèrent leurs ânes et leurs âniers pour entrer dans la forteresse.

— Voici, dit Kéradec, le château de Youssouf Salah-Edden, le fameux Saladin, construit sous la direction de Karagueuz, son premier ministre.

— Une sorte de toqué que ce Karagueuz, avança Onésime.

— C'est ce que l'on dit de cet eunuque, quoique ses actes ne répondent pas tout à fait à la réputation qu'on lui prête.

Ils se trouvaient devant une des entrées de la citadelle, celle appelée Bab-el-Azab ou des Mameluks. De pur style sarrasin, la porte, à ogive surbaissée, s'ouvre entre deux tours massives rayées de larges bandes horizontales, alternant en teintes rouges et blanches. Ils s'y engagèrent et suivirent le chemin étroit et tortueux qui mène aux parties hautes de la citadelle.



L'entrée de la citadelle.

— C'est dans ce défilé resserré, expliqua le docteur, qu'eut lieu cette terrible boucherie des mameluks, qui du même coup anéantit la puissance des beys et établit le pouvoir de Méhémet-Ali, l'ordonnateur de ce drame sanglant.

— Et pas un seul n'échappa au massacre? demanda Jacques.

— Si, un seul. Amin Bey, racontent les Arabes; son cheval s'était élancé d'un bond prodigieux par-dessus le parapet du rempart. Si Hassan votre ânier, était ici, monsieur Coquillard, il vous montrerait sans hésitation l'endroit où s'accomplit ce saut effrayant.

— Il avait un rude jarret, le cheval d'Amin Bey, conclut Onésime, en mesurant de l'œil la hauteur du parapet, et Hassan aurait un fameux toupet s'il osait m'affirmer la chose et me montrer l'endroit où le fait s'est accompli.

— Mais tout le monde y croit, ici.

— Tant pis pour tout le monde.

Ils étaient arrivés dans la cour intérieure. Après s'être arrêtés un instant

devant la vieille mosquée, de style byzantin, de Qalaoun, presque détruite et dont la coupole s'est effondrée, ils se dirigent vers le « puits de Joseph », qui se trouve à côté.

— Est-ce qu'on en ferait remonter la construction au chaste Joseph de la Bible? s'enquit Onésime.

— La légende le fait, mais l'histoire affirme que c'est Youssouf, le Joseph mameluk, qui le fit creuser. Une autre version veut que ce dernier l'ait seulement fait déblayer du sable dont il était comblé, mais se tait sur le nom de celui qui l'aurait fait forer dans le principe; aussi vous avez le choix entre les deux Joseph, celui de l'eunuque Putiphar ou celui de Youssouf Saladin.

— Il n'y a qu'un Pharaon capable d'une telle fantaisie: il aura fait percer ce tuyau pour y disposer un tombeau... et les Arabes, en gens pratiques, auront transformé en puits ce trou à momie, après l'avoir désensablé.

— C'est une hypothèse comme une autre; allons un peu la vérifier et examiner ce célèbre puits, à coup sûr fort curieux.

Onésime s'approcha jusqu'à l'orifice, mais refusa net de s'engager dans le chemin en escargot qui conduit jusqu'au fond.

— Moi... descendre là-dedans! exclama-t-il... et qui donc me remontera? Pas moi. assurément!

— Eh bien! tu y resterais; il y a en bas, paraît-il, un brave Arabe qui y couche: il te tiendrait compagnie, à toi qui les aime... les Arabes.

— Pardon! les sultans seulement.

— Il y a à peine 90 mètres de profondeur, monsieur Coquillard.

— C'est 90 de trop! Et puis, voyez-vous, je n'aime pas aller rôder comme cela au fond des puits, c'est malsain, on y attrape des rhumes. Allez! ne vous gênez pas, bon voyage! Amusez-vous-bien; je vous attends ici... et, allumant un cigare, il s'installa sur une pierre à l'ombre pendant que Jacques et Kéradec descendaient.

Le chemin, en spirales à pente douce, contourne la muraille du puits percée d'ouvertures semi-circulaires; à moitié route environ, un large palier creusé dans la masse du rocher contient une écurie pour les bœufs et leur gardien et un grenier à fourrage, ainsi qu'un large réservoir. Un plancher circulaire, de plain-pied avec le palier, recouvre le puits; un manège manœuvré par des bœufs, élève l'eau et la déverse dans le réservoir tandis qu'une autre sakieh, qui se trouve à l'ouverture du puits, puise l'eau de ce réservoir, l'élève jusqu'à l'orifice et la répand dans une auge, d'où elle est distribuée dans les différentes parties de la citadelle.

Kéradec et Jacques ne tardèrent pas à reparaître : — Eh bien! leur demanda Onésime, il fait bon là dedans?

— Un peu frais, répondit Kéradec, mais c'est fort intéressant à voir. Allons vite nous réchauffer au soleil et visiter la mosquée de Méhémet-Ali, avant qu'il nous fausse compagnie... et, marchand vivement, ils s'y dirigèrent.

A peine entré, Onésime fut séduit par le luxe intérieur du monument. Le soleil, traversant à ce moment ses larges croisées à l'européenne, mettait de chauds reflets sur les murs, s'accrochait aux anfractuosités des piliers, s'arrondissant sur les colonnes d'albâtre, et dessinait par terre de grands carrés où brillait, d'un admirable éclat, la gamme aux couleurs exquises des tapis de Smyrne couvrant le parquet. Il était bien un peu de l'avis de ses deux compagnons, qui trouvaient le « mimbar » trop doré, les fenêtres lourdes de forme, le lustre suspendu au centre de la voûte plus prétentieux que beau, le « mihrab » tout en albâtre fort ordinaire ; il pensait comme eux que, pendant qu'on y était, on eût pu, au lieu de faire la base et la partie inférieure des colonnes en albâtre et le reste peint de façon à l'imiter... faire le tout en albâtre. Toutefois il n'allait pas jusqu'à regretter avec eux la destruction du palais de Saladin, sur l'emplacement duquel est construite la mosquée. Mais, malgré tout, il se sentait empoigné par ce luxe de goût médiocre, par ce confort relatif et moderne ; il s'épanouissait dans la tiède atmosphère qui l'enveloppait d'une molle caresse. Ses pas, assourdis par l'épaisseur des tapis, ne faisaient aucun bruit ; il regardait avec une pitié bienveillante les fidèles qui se mouvaient lentement, faisant silencieusement leurs dévotions. Il suivait d'un regard attendri leurs génuflexions sans fin ; il se rappelait, non sans une certaine émotion où entrait une pointe de jalousie, les délices promises aux vrais croyants dans le Paradis de Mahomet, et pensait vaguement à changer son casque contre un turban ; il se sentait tout doucement devenir musulman. Peu à peu, noyé dans son rêve, ses paupières s'alourdirent, ses yeux se fermèrent pendant de longs intervalles d'abord... puis tout à fait. Il s'avançait machinalement ; les voix de Jacques et Kéradec, causant à ses côtés, ne lui arrivaient plus aux oreilles que comme un bourdonnement confus ; sa tête oscillait légèrement et il allait s'abandonner complètement à la douce et irrésistible torpeur qui s'emparait de lui, lorsque Jacques le saisit tout à coup par le bras et le tira brusquement au moment où il allait trébucher et s'abattre sur le dos d'un dévot musulman, absorbé dans sa prière, le visage tourné vers la Mecque.

— Halte-là ! au secours ! cria d'une voix de stentor Onésime, l'œil hagard, les mains tendues en avant, qui, subitement arraché à son rêve par cette brusque secousse, et encore sous l'impression de son hallucination, se crut attaqué à l'improviste.

— Mais tais-toi donc, malheureux! lui dit Jacques à voix basse... es-tu fou?

— Ah! c'est toi, répondit-il en le regardant étonné.

— Oui, c'est moi, parbleu! Qui diable veux-tu que ce soit? Es-tu malade? Qu'est-ce qui te prend?

— Mais c'est toi qui me prends, dit Onésime, bien réveillé cette fois et retrouvant toute sa présence d'esprit: tu me tiens encore... et il regarda d'un air assez narquois Jacques, qui ne l'avait pas lâché.

— Tu dormais donc debout?

— Je ne jurerais pas le contraire! Il fait si bon ici, et je crois, Dieu me pardonne! que je rêvais que j'étais pacha ou quelque chose d'analogue.

— A combien de queues?

— Elles n'avaient pas encore poussé, tu m'as réveillé trop tôt, ou plutôt à temps, car le sultan m'avait envoyé le lacet; j'étais condamné à m'étrangler... tu m'as sauvé la vie, merci!

— Il n'y a pas de quoi. Ce qui est certain, c'est que tu allais écraser cet enfant de Mahomet, si préoccupé de faire son salut; je t'ai arrêté à temps.

— C'est la faute aux religions, aussi!

— Aux religions?

— Mais oui: s'il n'y avait pas de religions, il n'y aurait pas de temples, s'il n'y avait pas de temples, nous ne serions pas dans celui-ci, je ne m'y serais pas endormi et tu n'aurais pas eu à me réveiller en sursaut pour m'empêcher d'écraser un de mes semblables; c'est bien simple, comme tu le vois,

— Ce que je vois, c'est que nous ferons bien de filer; ton mugissement incongru a troublé la piété des fidèles, on nous regarde de travers, gagnons la cour et allons voir ce superbe coucher de soleil.

— Quand je disais que tout le mal vient des religions, murmurait Onésime en s'en allant.

— Vous voyez, disait le docteur à Jacques, lorsque arrivés dans la grande cour, entourée d'une colonnade d'albâtre, ils purent embrasser d'un coup d'œil l'ensemble du monument, il n'a de remarquable que la grandeur de ses dimensions et la richesse des matériaux employés à le construire; avec ses coupoles byzantines, ses deux grêles minarets à toits pointus, ce n'est qu'une imitation assez bien réussie des grandes mosquées de Constantinople.

— Qu'elle soit ou non une copie, elle me va, cette mosquée; elle se tient plus proprement que les autres, répondit Onésime.

— Et l'on peut y dormir debout, repartit Jacques.

— Où est le mal, après tout?

— Il n'y en a pas quand on a près de soi un ami pour le prévenir... le mal!

— La discrétion de celui qui vous rend service double la valeur de son service, dit sentencieusement Onésime.

— Et je ne suis pas discret, parce que je suis un honnête homme; je ne veux pas exagérer l'importance des obligations que l'on m'a en les doublant par ma discrétion.

— Paradoxe à deux pieds sans plumes, va!

A ce moment ils étaient sur la terrasse : la vue était unique, féerique, par ce splendide soleil couchant.

A leurs pieds s'étendait la ville, immense; au premier plan, on apercevait distinctement la mosquée du sultan Hassan, celle de Touloun avec son étrange minaret, plus loin les casernes de la place Qarameidan; puis, dans une poussière d'or, dans un fourmillement lumineux, c'était une confusion infinie de terrasses, de dômes, de coupoles, de minarets; et, parmi tout cela, quelques lignes noires indiquant l'enchevêtrement des rues. Le massif de l'Esbekieh faisait une tache verte sur cette étendue blonde, vaporeuse, terminée par la lisière des maisons européennes du riche quartier d'Ismaïlieh, qui se déployait jusqu'à Boulaq; et c'était le Nil qui luisait comme une lame d'argent dans une verte ceinture d'arbres; et, au dernier plan, se détachant sur le fond bleuâtre et brumeux du désert, les larges silhouettes d'un bleu plus foncé des Pyramides.

Le soleil descendait lentement sur l'horizon. A un moment, avant de disparaître, il y eut comme un éblouissement prodigïeux, une sorte d'auréole gigantesque qui emplit le ciel, illuminant l'espace; et la cité, toute ruisselante de lumière, resplendit avec des scintillements infinis sous cette avalanche éclatante, faite de pourpre et d'or; le Nil flamboya; les champs devinrent subitement d'un vert plus intense; un instant, les minarets brillèrent comme des aiguilles de feu; les coupoles étincelèrent, les dômes rayonnèrent dans un embrasement général. Puis, l'orbe de feu disparut à l'horizon et instantanément tout pâlit; le ciel verdit, les rayonnements s'éteignirent; la gamme hardie des couleurs s'adoucit brusquement; les ors et la pourpre de tout à l'heure se transformèrent en tons oranges, violets, puis bleus; l'air fraîchit tout à coup, les ombres augmentèrent d'intensité; et bientôt, presque sans transition, tout s'abîma dans une grande teinte sombre, et la nuit vint!

— Brrr.... dit Onésime frissonnant en mettant son paletot, ça se passe lestement ici; le soleil est pressé, il n'aime pas à lanterner des heures sur l'horizon, à crépusculer comme il le fait chez nous; il n'y va pas par quatre chemins; dès qu'il a fini sa besogne, bonsoir, la compagnie! Il vous tire un grand coup de chapeau et tourne les talons... puis, s'adressant à Jacques : Te voilà content, toi, tu t'es payé ton coucher du soleil!

— Oui ; et c'est ton tour maintenant ; voilà la nuit ; tu vas bientôt pouvoir continuer ton somme si bien commencé dans la mosquée.

— Et j'espère le finir aussi bien que je l'ai commencé.

Quand ils retrouvèrent leurs âniers sur la place Roumeilieh, la nuit était complète.





Pyramide en degrés.

CHAPITRE XI

La galanterie d'Onésime manque de lui jouer un mauvais tour; Hassan lui sauve... l'équilibre. — A travers les palmiers de Bédréchin; silhouettes locales. — Le colosse de Ramsès II. — Un chaos de ruines; Onésime se dérobe; Jacques et Kéradec vont de l'avant. — Saccarah; une danse de nègres; autour de la ville; scènes pittoresques; les marchands d'antiquités; rencontre d'un santon. — Dans le désert; la pyramide à degrés. — une maligne commère, prétend Onésime; le mastaba d'El-Faraoun; le tombeau de Ti; où l'on voit que le fellah est fait pour le bâton, et réciproquement; de l'habitant des cavernes à celui des boulevards; comme quoi nous retournons à l'âge de la pierre polie. — Digressions sur l'art égyptien; description des bas-reliefs du tombeau de Ti et ce qu'en pense Onésime; la maison de Mariette.

« Hue, Cadet! » C'est Onésime qui traite avec cette excessive familiarité Monsieur de Lesseps, et ce dernier, malgré le poids de son cavalier, détale à toutes brides sur la route conduisant à la gare du Sud; Hassan, gai comme un pinson, ses babouches à la main, galope à ses trousses. Jacques et Kéradec suivent à courte distance.

Onésime, frais et dispos, rayonnant, de belle humeur, sourit complaisamment dans les épaisseurs noires de sa barbe bien peignée, lustrée, parfumée, embaumant l'air de subtils effluves. Du haut de sa belle selle de cuir rouge il prend des airs vainqueurs, tenant haut les rênes, battant le tambour avec ses coudes, qui se relèvent et se rabattent sur ses côtés avec une régularité de pendule. Il cingle ferme de sa houssine les cuisses de son baudet, tout étonné de cette allure si désordonnée et si complétement en dehors des habitudes de celui qui le monte.

Abusant affreusement des trois seuls mots arabes qu'il connaît, « chimalan », « yaminan », « dogri », il les lâche à tout propos et surtout hors de propos avec des sonorités de voix effrayantes et laisse tomber dédaigneusement un fier regard sur les passants. Ceux-ci s'arrêtent et regardent avec un étonnement curieux ce gros bonhomme joufflu, affublé d'un casque blanc, de lunettes bleues, abrité sous un parasol gigantesque, dont la figure joviale contraste étrangement avec ses airs conquérants, puis ils sourient, le suivent quelques instants du regard et continuent leur route. Des gamins moins polis le contrefont, lui adressant, malgré les coups de courbache d'Hassan, des épithètes peu flatteuses.

La confiance exagérée d'Onésime dans la stabilité de son équilibre, d'autant plus compromis qu'il se raidit davantage dans sa pose, lui joue un mauvais tour : au tournant d'une rue, chatouillé agréablement dans son amour-propre par une œillade assassine que lui décoche en passant une bourgeoise un peu égrillarde et beaucoup levantine, il veut faire assaut de galanterie et se retourne en arrière en envoyant avec un arrondissement de bras plein de grâce un baiser fascinateur. Mais, hélas! oubliant de prévenir de son intention Monsieur de Lesseps qui continue bravement son temps de galop, il pivote sur sa selle, vide les étriers et va piquer une tête au beau milieu de la chaussée, quand Hassan, qui guignait la scène du coin de l'œil et avait prévu son dénouement, le cueille fort à propos au milieu de sa parabole, le maintient dans ses bras, le rééquilibre sur sa selle, et cela sans s'arrêter une seconde ni lui ni sa bête.

Onésime se voit en un clin d'œil tomber, relever, enseller et continuer son galop furibond. C'est un vrai tour de passe-passe. Il en est bleu et un peu honteux au fond. Hassan gagne dans son estime; toutefois il ne lève pas l'arrêt sur les « ah ! » et ne lui rend pas sa houssine.

— Sacrédié! Je l'ai échappé belle, grâce à Hassan, dit-il à Jacques, qui l'a rejoint et galope à ses côtés. J'ai failli tomber, et il prononce ces mots avec un désespoir comique où l'on sent que son amour-propre a été vertement froissé par cet accroc imprévu fait à ses récentes prétentions hippiques.

— Bah! Louis XIV a bien failli attendre, dit Jacques pour le consoler.

— Oui, mais il ne risquait pas de se briser la colonne vertébrale, tandis que moi...

— Toi, tu es Onésime Coquillard, tu n'es pas Louis XIV.

— C'est possible, mais je tiens à ma peau comme il devait tenir à la sienne, je suppose.

— Lui surtout! qui avait double estomac.

— Double estomac!

— Ca te fait envie, hein? ce double estomac couronné.

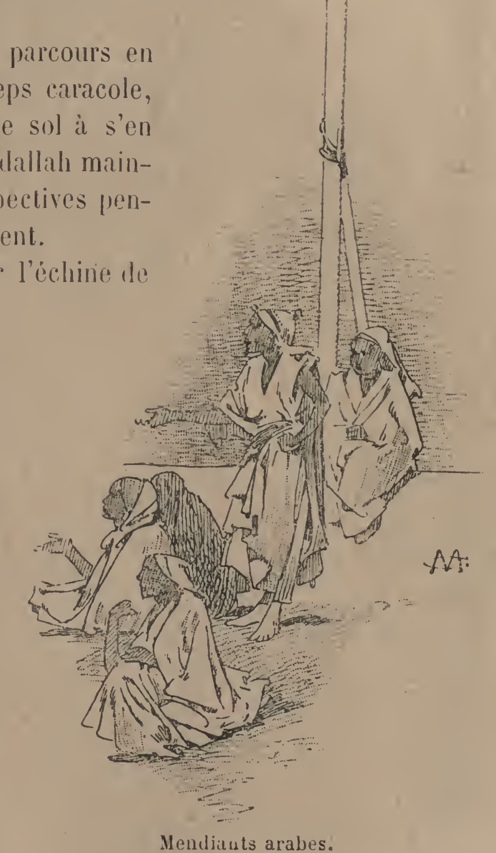
— J'avoue que, le cas échéant, je l'eusse porté aussi bien que lui et sans le moindre embarras ; un viscère de rechange ne serait pas à dédaigner, acheva-t-il au moment où la cavalcade s'engouffrait dans la gare comme une trombe.

Ils sautent dans le train, les âniers s'installent avec leurs bêtes dans un wagon à bestiaux, et vingt minutes après, ils sont à Bédréchin, un gros bourg plein d'ombre et de fraîcheur entre le Nil et une forêt de palmiers.

On tire les ânes du wagon ; le parcours en railway les a émoustillés : De Lesseps caracole, Gambetta piaffe, Télégraphe gratte le sol à s'en user les sabots, Hassan, Ahmed, Abdallah maintiennent avec peine leurs bêtes respectives pendant que leurs cavaliers les enfourchent.

Onésime se cale de son mieux sur l'échine de De Lesseps, dont la pétulance l'inquiète quelque peu, Jacques saute en selle et caresse doucement Gambetta de la main ; Kéradec prend la tête, campé sur Télégraphe.

La caravane s'avance au petit trot le long de la chaussée à travers un superbe bois de palmiers. Ils poussent dru sous ce ciel bleu, enfonçant leurs racines dans un limon fertile, épais linceul de terre étendu sur ces innombrables générations d'hommes qui, pendant plus de six mille ans, vécurent dans la ville de Ménès.



Mendiants arabes.

Sur leur gauche, le terrain est semé de briques, de débris de poteries, d'éclats de statues : des morceaux de sculptures, des tronçons de colonnes gisent çà et là avec des blocs de granit couverts d'hiéroglyphes à demi effacés. A droite, les palmiers s'étendent à perte de vue, ondulant sous l'effort du vent.

Un essaim de petits êtres noirs, embryons à demi nus, à voix grêle, agiles comme des écureuils, les suivent en riant, bourdonnant en fausset, tendant infatigables leurs menues pattes de singes, s'égosillant à demander un « bagsisse ».

Si l'on s'arrête un instant devant quelque bout de corniche, quelque fragment

de stèle intéressants, la troupe effarouchée se sauve en se bousculant et, une fois à distance, reprend sur un ton plus perçant sa litanie effrontée. On dirait une bande de moineaux s'ébattant au soleil, vautrés dans la poussière.



La récolte des dattes.

Sous les arbres, la lumière joue avec les ombres et produit des effets inattendus, tantôt d'une puissance, d'une coloration de tons rendus plus intenses encore par l'opposition d'ombres d'un noir violet vigoureusement tranchées, tantôt d'une douceur, d'une harmonie, d'un charme exquis.

En haut d'un dattier un fellah, les pieds appuyés contre le tronc, retenu aux reins par une courroie qui fait le tour de l'arbre, recueille dans une couffa des régimes de dattes ; un autre, suspendu de la même façon, féconde un palmier femelle.

Sur un des côtés de la route, les pieds enfoncés dans la poussière, un vieux fellah tient une quenouille, fortement éclairée, son ombre se détache dure, tranchante, sur le mur auquel il est adossé ; son crâne nu miroite au soleil, ses traits sont tirés ; sa peau, parsemée de touffes de poils blancs, ressemble à un vieux parchemin. Elle est tellement tendue sur ses os qu'elle semble vouloir crever par place. Il marmotte, en les voyant passer, quelques paroles sourdes, tandis que ses doigts, longs, minces, noueux, font tourner le fuseau d'un mouvement fébrile. Son œil morne fixe vaguement dans le vide. La mort l'aura oublié.

Puis c'est une belle fille brune, une jeune fellahine, les bras cerclés de bracelets de cuivre, drapée dans sa robe bleue, une goulah sur la tête. Elle voile un coin de sa figure et l'on voit luire en passant le feu de son regard, la blancheur nacrée de ses dents.


Vieux fellah.

De temps en temps, à travers une éclaircie, apparaissent des champs verts, des fellahs qui travaillent. Partout des pigeons en quantités innombrables.

L'air est d'une pureté admirable; Onésime se prélasse sur son baudet avec une nonchalance de pacha, écoutant à peine Jacques et Kéradec qui causent sans désemparer. On va lentement, tout imprégné de cette fraîcheur du paysage.

Dans un fossé à côté de la route gît une masse, informe à première vue; on s'arrête, on descend au fond du trou; c'est le Colosse de Ramsès II reposant la face contre terre. De près on distingue assez difficilement les traits du Pharaon.


Femme arabe revenant de puiser de l'eau.

Tous les ans, le Nil vient baiser de sa vague fécondante la figure auguste du « fils aimé d'Ammon ». Tous les ans il disparaît de plus en plus sous la couche de limon déposée par l'inondation, et bientôt, si l'Angleterre à qui il appartient ne le fait enlever ou tout au moins redresser, il disparaîtra comme ont disparu tous les monuments de Memphis.

Un peu plus loin, dans un carré de terrain entouré d'un clayonnage, quelques débris retrouvés par Mariette sont réunis, attendant qu'on les transporte dans quelque musée.

De temps à autre, une masse de granit pelé troue la terre, semblable au dos d'un pachyderme enseveli dans la vase; c'est une épaule ou une tête de colosse en train de disparaître.

A gauche de la route, c'est toujours le même terrain bouleversé: des trous béants, des amas de décombres, parsemés de débris de poteries, de briques écrasées, de fûts de colonnes brisés, restes misérables de la splendide cité.

Quittant la route, ils se risquent à travers ce chaos, ce complet anéantissement. L'air est plus chaud, la réverbération du soleil sur les décombres est insupportable.

Les ânes trébuchent, les gravats déroulent bruyamment sous leurs pas, les briques s'effritent, les morceaux de poterie se brisent encore plus. Onésime a presque dégringolé avec sa monture dans un trou dont il a trop imprudemment côtoyé le bord, qui s'est écroulé avec fracas : il tourne bride et revient sur la route.



Maison de fellah à Saccarah.

Le docteur et Jacques continuent à travers ces vagues de ruines, escaladant les hauteurs, dévalant le long des pentes, et bientôt ils atteignent à un mamelon assez élevé d'où ils dominent toute la plaine.

A leur droite, de l'autre côté des palmiers, le Nil resplendit au soleil, sillonné de dahabiehs aux voiles blanches ; à gauche, par delà les champs cultivés, tranchant sur le vert des palmiers du premier plan, s'étend le plateau du désert libyque aux flancs nus, stériles, d'un jaune roux, sorte de mur de calcaire courant parallèlement au Nil, barrant pour ainsi dire l'occident tout hérissé de pyramides : celles de Gyseh tout au nord à l'horizon et, plus au sud, celles d'Abousir ; puis, toujours en se rapprochant, assise entre ses deux sœurs mutilées, la pyramide à degrés du « Taureau noir », dont la silhouette imposante domine avec une majesté sombre sur toute cette tristesse brûlée par le soleil ; derrière eux, le groupe des pyramides tronquées de Dashour forme au sud la limite de cette immense ville des morts dormant dans le silence du désert. Entre la chaîne libyque et le Nil s'étendait la ville des vivants.

Après une longue contemplation, Jacques et le docteur regagnent, tant bien que mal, la route. Onésime, qui est allé fumer tranquillement un cigare et s'étendre à l'ombre des palmiers, remonte sur son âne, raille un peu les deux amis sur leur amour pour les pots cassés et l'on continue à trotter gaîment le long de la chaussée qui les amène à Saccarah.

Près des murs, devant une sorte de café borgne, une terrasse sur laquelle des poteaux de bois supportent un toit fait de quelques traverses sur lesquelles ont été jetées des branches de sorgho, des fibres de palmier, de vieilles cages, des cruches brisées, un attroupement s'est formé. Des fellahs assis prenant



Danse de nègres.

leur café, une jeune fellahine, un Bédouin perché sur son chameau, deux ou trois misérables, ivres de raki ou de haschich, applaudissent avec des rires bruyants aux graveleuses contorsions d'un ignoble personnage. Ce dernier, un nègre couvert d'oripeaux, de colliers, de bracelets, danse, en imitant d'une façon peu équivoque les mouvements, les attitudes et les sourires d'une almée. C'est répugnant.

A la porte du village une meute de chiens efflanqués, enroués, à poil jaune hérissé, les accueillent par des hurlements assourdissants. Les coups de fouet que leur distribuent généreusement les âniers accentuent le vacarme. Onésime tremble pour ses mollets.



Rue à Saccarah.

Au lieu d'entrer dans le bourg, ils côtoient les murailles extérieures formant remparts. Des groupes pittoresques sont campés le long des murs très hauts, d'une blancheur éclatante.

C'est un forgeron luisant de sueur avec son tablier de cuir de buffle, la tête couverte d'une calotte rouge, noire de crasse et de fumée; il bat sur une enclume minuscule fichée de travers sur un tronc d'arbre non dégrossi une barre de fer rouge, tandis qu'un gamin étique semble jouer d'un accordéon aphone en mettant en mouvement le soufflet primitif qui active un maigre feu recouvert de bouse de vache séchée au soleil.

Ici une famille de misérables en loques a établi son domicile. Accroupis sur un tas de paille hachée qu'ils partagent avec trois chiens galeux et un âne recouvert de plaies sanguinolentes, ils se délivrent mutuellement de la vermine qui les dévore; quand leurs doigts ne suffisent pas, ils mordent à belles dents, absolument comme leurs hôtes à pattes.

Les trois amis passent à une respectueuse distance du groupe. Plus loin, c'est une barque sur chantier; des arabes la radoubent; des femmes à côté d'eux raccommodent des voiles en lambeaux.

C'est un tisserand, un vieux à barbe grise; d'un revers de main bien appliqué, il corrige la curiosité d'un jeune fellah, son fils ou son aide, qui s'est oublié à regarder des roumis au lieu de tourner la roue.

Un repasseur fait mouvoir avec son gros orteil sa meule supportée par deux brancards appuyés contre un pan de mur; il est sordide d'aspect; sa mine est hâve et il a le regard en dessous.

A chaque pas, ce sont des tableaux pleins d'originalité et de couleur locale.

Auprès d'une des entrées de la bourgade, sur une place ombragée de

tamarix, une vingtaine d'indigènes lézardent, assis ou couchés sur un petit mur bas entourant un pré où paît une vache gardée par une vieille femme : à l'arrivée des « Nazaréens », ils se lèvent, les regardent malicieusement et échangent des mots avec les âniers. De l'autre côté de la place, un gros sycomore couvre de son ombre la coupole d'une chapelle arabe, le tombeau d'un scheik révéré : le cimetière est tout à côté et des tombes isolées en pisé blanchi à la chaux s'élèvent autour de l'arbre jusque sur la route.

Quelques-uns des Arabes se sont approchés ; d'un mouchoir sale à carreaux caché sous leur burnous ils tirent des « antiquos », masques de



Le tombeau du scheik.

momies, scarabées, divinités en bronze ; ils le font avec une certaine hésitation d'abord, la vente de ces antiquités étant strictement prohibée, puis s'enhardissant peu à peu, oubliant toute réserve, ils assaillent littéralement les voyageurs. Onésime, qui se rappelle sa mésaventure avec la main d'Ouserkaf, les éconduit de la voix et du geste, tout son vocabulaire arabe y passe : « Emshi ! Yallah ! » le geste est sans effet, son arabe le fait rire et les « antiquos! baghchiche kétir » lui cornent aux oreilles de plus belle avec une lamentable recrudescence de ton.

Quelques mâtins hargneux montrent leurs crocs et aboient atrocement. Un santon déguenillé, porteur d'un drapeau en loques, leur lance en passant un regard terrible, qui arrête net le sourire que sa mine bizarre avait provoqué chez Onésime.

— Le vilain oiseau, murmura-t-il en se rapprochant de Jacques; en voilà un particulier que je n'aimerais pas à rencontrer le soir au coin d'un bois. Quel dégoûtant personnage !

— Tu parles des saints d'une façon bien irrespectueuse.

— Ça, un saint ! cet animal malpropre?

— Oui, un saint! un santon, comme ils les appellent. Vois donc quel respect on a pour lui. nos âniers ont baisé sa main en passant, les autres Arabes en font autant, d'autres portent dévotement à leurs lèvres le bout crasseux de ses guenilles.

— Pouah! ils ne sont pas dégoûtés.

— Bah! nous avons aussi nos saints confits dans la dévotion et la crasse; saint Benoit Labre, qui vivait sur les tas d'ordures, ne manquait pas d'admirateurs. Sa saleté exemplaire lui a valu d'être canonisé, il a ramassé son auréole dans les immondices.

— Après tout, chacun prend son bien où il le trouve, mais tout de même il a un mauvais œil, monsieur le santon; quand il m'a dévisagé, j'en ai eu froid dans le dos.

Kéradec ne se soucie guère du saint; il marchande avec acharnement une jolie statuette en bronze de la déesse Sacht.

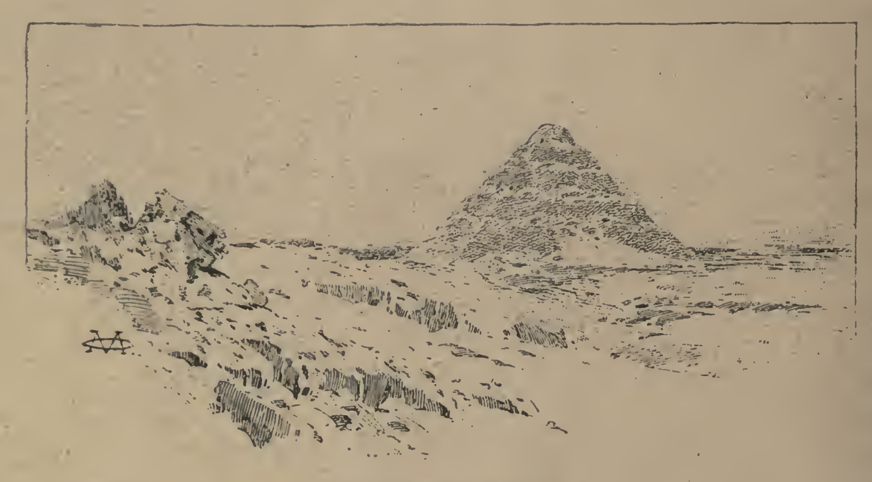
Arrivés à la lisière du désert, les Arabes les débarrassent de leur présence; seul le propriétaire de la déesse s'obstine à vouloir la vendre au docteur. Il le harcèle de ses offres; la main sur la croupe de son âne, mesurant son pas sur l'allure de sa bête, il tire à chaque instant Kéradec par la manche, lui fourrant la statuette entre les mains, la reprenant, la lui donnant de nouveau. Il sue à grosses gouttes, possède un bagout et une volubilité



Un santon.

exaspérants pour tout autre que le docteur que ce flux de paroles laisse absolument froid.

La chaleur est d evenue suffocante, la réverbération du soleil sur le terrain, la marche à travers ces vagues de sable et la multitude de débris de rocs très pénible. De temps en temps, on voit surgir le sommet de la pyramide à degrés. Onésime n'a même pas la force de se plaindre, il ne fait que souffler et s'éponger ; Jacques a hâte d'arriver. Kéradec, sec comme une momie, ne veut pas démordre du prix de cinq francs qu'il offre pour le bronze. Quand ils arrivent au pied de la pyramide à degrés, le marché n'est pas encore conclu. Onésime est cuit dans son jus; Jacques est à moitié rôti. On s'arrête dans le



La pyramide à degrés.

pan d'ombre projeté par le monument; hommes et bêtes se reposent et Kéradec finit par acheter la dame Sacht.

Après une collati on trop sommaire pour leurs estomacs affamés. Ahmed sert le café. Onésime, réconforté et séché, reprend sa bonne humeur et ils partent tous les trois faire le tour de la pyramide.

— Ah çà par où entre-t-on dans cette boîte-là? demande Onésime, qui, revenu au point de départ n'a pas aperçu la moindre trace d'ouverture.

— On n'y entre pas, monsieur Onésime, ou plutôt on n'y entre plus, depuis un éboulement récent qui en a obstrué l'entrée.

— Et vous devez être désolé, mon cher docteur, de cet accident qui vous empêche d'interroger l'intérieur de cette bonne pyramide, de lui fouiller les entrailles et, comme Cuvier reconstituant sur une clavicule une espèce disparue, de reconstruire d'après un fémur calciné ou un bout de papyrus un système démolissant celui d'un collègue.

C'est une fine mouche que cette Ko-Kom, comme vous l'appelez, qui

se sera prudemment dérobée à vos investigations indiscrètes. Vous êtes si entreprenants, vous autres savants, que sa pudeur se sera effarouchée. Vous affirmez avec un laisser-aller si charmant des choses que vos confrères contredisent avec une aisance si parfaite que, pour couper court à tous les reportages, à toutes les interviews, la bonne douairière, jalouse de sa réputation, vous aura carrément fermé la porte au nez.

— Après l'avoir laissée assez longtemps ouverte pour qu'on ait pu la visiter dans tous ses coins et recoins.

— Dans ceux qu'elle a bien voulu vous laisser voir. De ce que vous connaissez certaines parties de son individu, il ne faut pas en conclure que vous le connaissez tout entier. Je parierais qu'il y a bien un ou deux petits boyaux dont la maligne commère dissimule la porte. C'est, dit-on, la plus âgée des pyramides; elle doit en être la plus rusée, et Dieu sait ce que cette contemporaine des temps primitifs aurait à nous raconter si elle voulait.

— En attendant qu'elle se décide, et que cette Phryné libyque jette ses derniers voiles, voilà ce que nous savons d'elle : c'est, comme vous le disiez, la plus vieille pyramide de l'Égypte, le plus antique monument du monde ; son nom est Ko-Komé, suivant la forme hiéroglyphique Ka-Kem, le « taureau noir ». Elle date de la première dynastie Thinite; on pense qu'elle a été construite par Ouénéphès, un passage de Manéthon semblerait le confirmer. D'un autre côté, Mariette serait disposé à croire que, sous cette pyramide, se trouverait le plus ancien tombeau des Apis, des os de bœufs y ayant été trouvés en grande quantité. Enfin la présence de plusieurs momies non royales indiquerait qu'à un moment donné, elle a servi de sépulture à de simples particuliers, à des grands de la cour, sans doute.

— Fi donc ! Quand on a eu l'honneur insigne de recevoir les dépouilles sacrées d'un Pharaon ou d'un Apis, s'abaisser à protéger les restes quelconques d'un n'importe quoi, c'est déroger, pour une pyramide qui se respecte un peu !

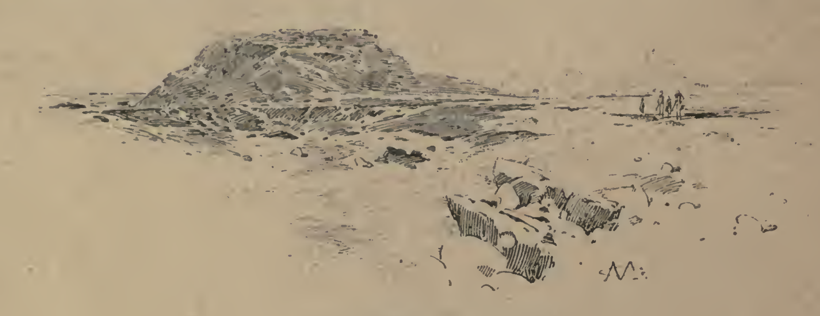
— Excusez-la, monsieur Onésime. C'était la première, elle n'avait pas l'exemple des autres pour se guider. Et puis elle a tant de particularités qui l'en distinguent. D'abord elle n'est pas orientée suivant les points cardinaux; ensuite sa base est rectangulaire et non carrée, une des entrées est percée au sud, sa disposition est en étages au nombre de cinq ; tout cela lui donne une physionomie à part, bien tranchée.

— Et quelle en est la disposition intérieure? demanda Jacques.

— Au centre environ de la pyramide, au niveau de sa base, s'ouvre un large puits descendant à une grande profondeur au-dessous du sol, jusqu'à la chambre du sarcophage, la résidence du Pharaon ou de l'Apis. A ce puits aboutissent une quantité de couloirs s'enfonçant dans tous les sens. Quatre

chambres et plusieurs niches existent en outre de celle du tombeau. Des sarcophages, des momies, des os de bœuf prouvent leur destination. Deux de ces chambres avaient leurs parois revêtues d'une sorte de mosaïque en plaques de faïence vertes incrustées sur une couche de stuc et leurs plafonds ornés d'étoiles sur champ bleu. Par terre gisaient des vases d'albâtre, de marbre, des débris de poteries, un crâne et des plantes de pieds dorés. Ces objets, recueillis pour être envoyés à un musée d'Europe, eurent le même sort que le sarcophage de Mycerinus, qui fut englouti avec le vaisseau qui le portait.

Quant au lac sacré dont nous parlent les écrivains grecs, aux prairies verdoyantes qu'ils placent entre la pyramide et le désert lybique, où s'élevait le temple d'Hécate, où l'on voyait la fameuse statue de la justice sans tête,



Le mastaba d'El-Faraoun,

les portes du Cocyte et de la Vérité, et quantité d'autres édifices, il n'y en a pas le moindre vestige.

Faut-il regretter qu'il ne reste plus rien d'un endroit aussi ravissant, ou devons-nous voir dans cette description luxuriante une nouvelle preuve de l'imagination exubérante des Hellènes? Je laisse à d'autres le soin de résoudre la difficulté.

— Ils sont donc bien sujets à caution, ces Grecs que vous admirez tant, docteur, dit Onésime, pour que devant une affirmation si précise de leurs manuscrits, vous, l'homme aux hypothèses, vous n'en hasardiez pas une sur l'existence de cet Eden remplacé par un océan de sables. Décidément les Grecs n'étaient que d'affreux bavards.

— Oui, mais ils bavardaient avec tant d'esprit qu'on leur pardonne presque leur sans-gêne vis-à-vis de la vérité. Il y a tant de gens qui disent si bêtement des choses vraies qu'elles en deviennent ridicules.

— Si notre savant en *us* des universités allemandes était ici, il pourrait prendre cela pour lui. Était-elle assez indigeste la compilation qu'il nous a fait avaler !

— Qu'elle est donc cette masse de débris là-bas, est-ce une pyramide effondrée, monsieur Kéradec?

— C'est le mastaba d'El-Faraoun, le trône du Pharaon, une pyramide inachevée. Ce n'est plus guère qu'un amoncellement de décombres ; il faut deviner qu'il y a eu là un monument. La base rectangulaire est correcte-



La danse du bâton.

ment orientée. Mariette est le premier qui y ait pénétré. Il contenait une sépulture royale, celle du roi Ounas, de la cinquième dynastie.

On a repris les ânes. Onésime bougonne et a peine à ne pas dégringoler de son baudet, qui butte et trébuche à chaque pas. Hassan rit sous cape en voyant les efforts désespérés de son maître et ne le perd pas de vue afin de rectifier, au besoin, toute déviation trop exagérée de la verticale.

En passant devant l'énorme massif, Jacques fait remarquer au docteur la quantité de décombres qui jonchent le sol.

Le dessus en est également couvert; cela, joint à quelques blocs en place, pourrait faire admettre que la pyramide aurait été achevée et que le couronnement se serait effondré.

En un quart d'heure ils arrivent au tombeau de Ti. Laissant leurs ânes, au grand soulagement d'Onésime, heureux de se déraidir un peu les jambes, ils descendent le chemin en pente douce, tracé dans le sable, qui les mène à l'entrée du mausolée. Sur les piliers de la porte se détache la figure gravée en relief de Ti, s'appuyant sur son bâton de commandement; des inscriptions donnent son nom et ses titres.

— Nous allons, dit Kéradec, trouver sur ces murs tous les détails de ses faits et gestes.

— Mais ces gens-là ont donc toujours le bâton à la main? s'écrie Onésime.

— Oui, lui répond Jacques, et on le voit, rien ne change, au fond, dans la vallée du Nil. Le procédé ne varie pas, si les gens sont différents. Pharaons, Hycksos, Perses, Grecs, Romains, Arabes, Mameluks, Français, tous ont battu le fellah. Il a toujours courbé l'échine, on dirait que son dos est fait pour le bâton, et réciproquement; qu'il y a contrat entre les deux parties. Sous les Pharaons, on célébrait même la fête du bâton, et la danse du bâton d'aujourd'hui n'est qu'un souvenir de cette fête. Les fils d'Osiris s'y sont faits et n'en sont pas plus tristes pour cela. L'habitude devient une seconde nature, par atavisme surtout.

— Battu et content et... peut-être autre chose aussi, comme dans le conte de La Fontaine... Drôle de peuple, tout de même!

— Bah! le bâton est un peu le maître dans tous les pays, continua Jacques. Les policemen écornent un peu la tête de John Bull en Angleterre, quand il est récalcitrant, et Bobby n'a ni le cœur ni la main tendres; Frère Jonathan en Amérique agit de même; les officiers prussiens cassent leurs cannes sur la tête de leurs subordonnés, elles sont si dures!... En Autriche, ils copient l'Allemagne; en Russie, ils ont le knout. C'est la courbache du Nord.

— Et en France?

— En France, les maréchaux seuls reçoivent le bâton, et si toute une vie, dont les années sont marquées par des actions d'éclat, peut leur mériter cet honneur, ma foi! ils ne l'ont pas volé.

— Passons maintenant au tombeau de Ti, dit Onésime, et voyons un peu l'état civil de cet original.

— Il va vous donner lui-même tous ces renseignements, monsieur Onésime.

— Lui-même?

— Du moins ses scribes auront eu la précaution de le faire pour lui. Vous voyez toute cette série de bas-reliefs, c'est un passe-port en règle, une biographie sur pierre, illustrée encore! Toute la vie de notre homme est inscrite là.

Il commence par nous prévenir qu'il a servi sous trois Pharaons, qu'il était leur familier, conseiller secret, chef des écritures, et en outre revêtu d'une haute dignité sacerdotale, celle de commandant des prophètes.

— Seulement! Il était un peu cumulard, le bonhomme.

— Il était marié à une princesse de sang royal, Nefer-Hotep; il la qualifie de « Femme chérie », « Palme d'amour pour son mari ».



Tombeau de Ti.

— Étaient-ils assez galants, ces monstres d'Égyptiens! Pourquoi pas sa cocotte en sucre, son petit radis rose? Mais ces commencements de siècle ressemblent étonnamment à nos fins de siècle; c'est tout à fait nos « souvenirs et regrets » du Père-Lachaise.

— L'homme est toujours l'homme, mon cher Onésime : un composé de quelques vertus médiocres difficilement acquises et maladroitement plaquées sur notre individu et d'une foule de vices solides, inhérents à notre nature.

La vertu est un objet de luxe, imposable comme les chiens; c'est une fleur rare, délicate, frêle, une plante de serre chaude qui pousse lentement, demande beaucoup de soins, et que le moindre courant d'air peut tuer. On essaye vainement de l'acclimater chez l'homme. Elle y végète, languit et meurt.

Le vice, lui, a la vie dure : c'est une plante vivace, résistante. Née avec l'homme, elle pousse vigoureusement et sous toutes les latitudes comme le Juif, et ses racines sont si profondément enfoncées dans nous qu'on ne l'en arrachera jamais.

Entre l'habitant des cavernes des temps préhistoriques et celui des boule-

vards d'aujourd'hui, l'homme de Cro-Magnon et celui de Montmartre, il y a la différence de la peau d'ours au paletot, de la hache de silex au fusil à répétition, voilà tout! la même marchandise sous un autre pavillon. Les instincts et les appétits n'ont pas varié. La loi du plus fort est toujours la loi du genre humain dont une moitié cherche toujours à détruire l'autre moitié. La seule variante est que nous ne dévorons pas nos prisonniers, et c'était excuse de nos ancêtres cannibales qui se battaient, eux, pour remplir leur garde-manger, tandis que nous, nous nous battons pour nous battre, stupidement; et après la victoire, nous ne savons que faire de nos lauriers, pas même une sauce pour accommoder les vaincus.

— C'est vrai, et nous retournons à notre point de départ, malgré nos découvertes, nos progrès de toutes sortes et ce que nous appelons notre civilisation, monsieur Onésime.

— Quoi! à l'âge de la pierre polie, à l'homme de Solutré, au contemporain du mammouth et du grand ours!

— Peut-être. La tête de l'homme devient tous les jours plus petite, ses muscles et sa poitrine grossissent; c'est la force animale qui se développe aux dépens du cerveau qui diminue en proportion. On a trop voulu le charger, il fait comme le chameau, il refuse de marcher.

— Alors?

— Alors nous faisons machine en arrière, la nature nous remet au vert. Elle nous avait fait un don magnifique, l'intelligence; nous n'avons pas su nous en servir; nous n'avons fait avec que des bêtises; elle nous le retire: elle a raison.

— Mais la vapeur, l'électricité, ce n'est rien cela?

— Non! tant qu'une moitié du monde vivra de l'autre moitié, tant qu'il sera possible qu'un homme puisse mourir de faim devant des montagnes d'aliments.

— Monsieur Kéradec, vous devenez lugubre; l'air de ce tombeau est dangereux, hâtons-nous de le parcourir: j'aime mieux que vous me parliez de Ti.

— Très volontiers, ce sera plus intéressant. Entrons, messieurs, dans les appartements du familier des Pharaons. Les piliers de cette cour ont dû supporter autrefois un péristyle dont il ne reste plus de traces. Mais voyez ces murs de beau calcaire au grain fin et serré, sont-ils assez délicatement fouillés? Les scènes qui y sont dépeintes, rehaussées par la couleur, sont-elles assez vraies? Quelle délicatesse de lignes dans ces bas-reliefs si hardiment creusés cependant, quelle sûreté de main! quelle souplesse dans l'exécution! et quel sentiment de vérité et d'observation, malgré la suppression voulue des détails?

Fait en partie pendant la vie, en partie après la mort du personnage, ce



Rue du Caire.

tombeau nous renseigne on ne peut mieux sur la vie des Égyptiens de cette époque.

Jacques est émerveillé. Onésime lui-même s'intéresse à toutes ces scènes naïves, gaies et surtout vécues.

— Ici, leur explique le docteur, voici des statues de notre dignitaire ; on les dépose dans des barques qui les transporteront dans la tombe qu'il s'est choisie ; un des bœufs destinés au sacrifice est empoigné, lié par les pieds et les serviteurs s'apprêtent à l'égorger. Là, c'est Ti lui-même, avec sa femme et ses enfants, surveillant le travail de ses gens : les uns chargent des sacs, les autres gavent des volailles avec des boulettes de pâte ; plus loin, c'est la ferme et ses dépendances, des prés où paissent les bestiaux, des mares où barbotent des canards, des troupes d'oies, des bandes de pigeons et une foule d'autres oiseaux d'espèces variées ; on y trouve même des gazelles et des antilopes.

Nous ne pouvons visiter le puits complètement obstrué, conduisant au sarcophage, dont voici l'entrée aboutissant au milieu de cette cour. Ce couloir a cette particularité, qu'il faut noter, d'aller en pente au lieu d'être vertical.

Prenons maintenant ce corridor à l'angle de la cour. Les différents tableaux qui se déroulent sur ses parois représentent le passage du défunt dans l'autre vie. C'est d'abord le transport des statues « en bois d'acacia » et « en bois d'ébène », nous disent les légendes, des groupes de musiciens et de danseurs, des bœufs qu'on abat en sacrifice, des serviteurs apportant des dons funéraires, des corbeilles de fleurs, des mets, des plateaux chargés de vases ; puis c'est le Nil avec des bateaux aux voiles déployées, des barques contenant le corps de Ti et les dons funéraires, conduites par de nombreux rameurs.

Nous voilà arrivés au bout de ce couloir, à la porte de la chambre principale. Entrons : quelle variété de sujets ! quelle vie ! quel mouvement dans toutes ces reproductions !

Regardez ce bateau sur une cale de radoub, ce motif de labourage, ces bœufs qui foulent le blé, d'autres qui passent un gué sous la conduite d'un bouvier, ces joutes sur l'eau, ces poissons qu'on écaille et qu'on prépare. Voici des acrobates, des joueurs de harpe, des bêtes sauvages que l'on transporte dans des cages. Nous retrouvons Ti à la chasse dans sa barque ; au milieu des marais il tient un appeau et lance sur les oiseaux aquatiques un bâton recourbé, une sorte de boomerang, pareil à celui dont se servent les naturels d'Australie. Dans les joncs se cachent des crocodiles et des hippopotames ; un domestique harponne un de ces derniers et à côté de lui un crocodile est aux prises avec un autre hippopotame.

Voilà des théories de femmes la tête chargée de couffas, contenant des fruits, des légumes, du vin, des oiseaux, des animaux. Et encore des scènes champêtres, et toujours Ti avec son bâton.

Là ce sont des peintres, des collègues, monsieur Jacques, des sculpteurs, puis des tanneurs, des cordonniers, des souffleurs de verre, etc., etc. Toute l'Égypte y défile.


Statue de Ti.

Sur ce côté, le côté ouest, il y avait devant ces deux fausses portes les statues de Ti et de sa femme : vous les retrouverez au musée de Boulaq...

Eh bien, que pensez-vous de vos confrères du temps de Ti?

— Je les crois de merveilleux artistes, et s'ils n'eussent été condamnés, par un gouvernement théocratique inflexible, à une formule définie, inaltérable, les forçant à se recopier éternellement, ils nous eussent donné bien d'autres chefs-d'œuvre d'une originalité exceptionnelle.

Dans la reproduction des animaux, il y a énormément d'observation et de vérité. L'exécution en est à la fois sommaire et très poussée.

La suppression des détails, l'accentuation des caractères spéciaux ; la délinéation ferme, élégante, où le trait est d'une correction, d'une élasticité irréprochables, donnent à leur œuvre un cachet à part inoubliable.

Dans la représentation des êtres humains, leur sculpture est moins libre ; on sent que le prêtre a forcé la main à l'artiste, lui a tracé une voie, de laquelle il ne doit jamais s'écarter. Les formes accusées avec une concision exagérée et un dédain absolu du détail, la roideur conventionnelle des lignes, la similitude des attitudes fixes, majestueuses, l'expression identique des physionomies, leur symétrie voulue, enveloppent l'art égyptien d'une sorte de voile mystique, qui pèse sur l'imagination et la fatigue.

La sévérité imposante des lignes a peine à faire excuser leur raideur ; la sérénité des figures ne compense pas la vague fixité de ces regards uniformes ; enfin, ces attitudes cherchées de repos éternel immobilisant le mouvement dans ces colosses vous obsèdent comme une chose contre nature. Ce serait d'une monotonie écrasante si ce n'était si hautement formulé.

— Vous avez raison ; on sent que l'artiste a travaillé en prison sous l'œil et l'impulsion d'un scribe sacré, d'un thérapeute qui lui a imposé avec une formule unique, dure et raide comme ses monuments, le sacrifice de son

individualité, arrêtant toute initiative, toute recherche, tout progrès, ignorant ou rejetant tout idéal, pétrifiant son génie dans un moule hiératique défini, immuable.

— Allons donc! dit Onésime, vos fabricants de bons dieux en calcaire n'étaient pas des artistes, des équarrisseurs de pierres tout au plus. Est-ce que de vrais artistes n'auraient pas bien vite envoyé faire lanlaire ces Mécènes de sacristie? Est-ce que le génie accepte des maîtres ou demande sa voie?... Ils ont fait *ça* parce que... ils n'avaient que *ça* dans le ventre, tu



La maison de Mariette.

entends, mon fils! c'étaient des bedeaux forts en calligraphie, et rien autre chose, et toi-même, réfractaire comme tu l'es à toute discipline, abominable rapin, tu en ferais une vie de polichinelle, si tu étais un tant soit peu gêné dans les entournures, si l'on essayait de mettre un frein aux escapades de ta cervelle.

J'aime mieux leurs petits peintres de genre, leurs natures mortes. Ils sont bien monotones, bien lugubres avec leurs éternelles momies en bateaux, leurs dieux à têtes d'animaux et tout l'enchevêtrement de leurs allégories et de leurs hiéroglyphes, mais encore sont-ils parfois drôles, on y trouve quelques scènes bouffonnes; cela fait l'effet d'un éclat de rire dans un enterrement, mais c'est amusant: cette scène du versement de l'impôt, par exemple, représentant des maires, armés... du bâton, cela va sans dire, amenant devant des scribes, les percepteurs du temps, les contribuables soumis à leur juridiction.

On voit que Jacques Bonhomme, dans tous les pays, a toujours, à contre-cœur, donné son argent et reçu des coups, et qu'il doit avoir les reins couverts de durillons, le pauvre homme!

Ils devaient aussi aimer la bonne chère, à en juger par la façon dont ils se complaisent à représenter les victuailles.

Regarde-moi cette oie : est-elle assez dodue, assez appétissante! Quelle rondeur dans les cuisses, quel plantureux estomac! On en mangerait presque! — et Onésime palpait doucement de la main le bas-relief de l'animal et sa bonne figure s'épanouissait.

— Étaient-elles truffées, ou seulement remplies de marrons? ajouta-t-il en aparté.

— Aux petits oignons seulement, mon ami. C'était le légume préféré des Égyptiens.

— Leur Dieu! ajouta Kéradec.

— Ça devait être divinement bon.

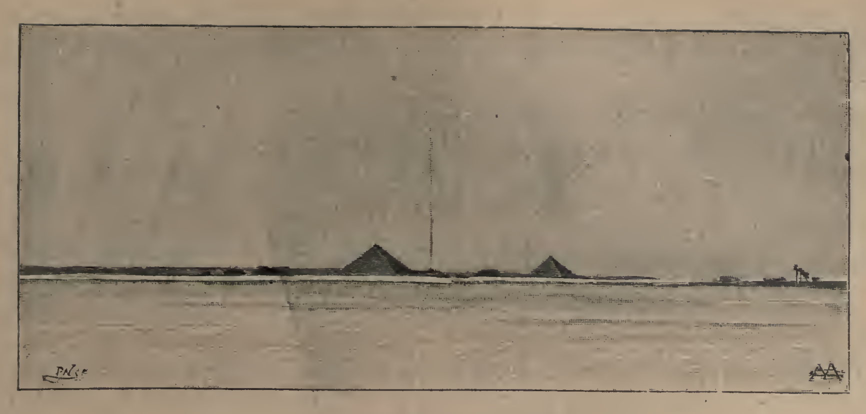
Tout en causant, ils sortent du mausolée.

— Nous allons, si vous le voulez, demande le docteur, nous reposer dans la maison de Mariette, à deux pas d'ici; puis nous visiterons le Sérapeum.

Après une courte marche à travers des collines de sables, des tombes défoncées, où de temps à autre passe un os blanchi, une bandelette de momie, une carcasse de chacal, on aperçoit la bicoque qui servait de pied-à terre à Mariette.

A leur approche, un vieil arabe à barbe blanche vient au-devant d'eux et les fait entrer sous la vaste vérandah qui précède la maison. Deux autres Arabes leur offrent des chaises de paille, de l'eau filtrée, et, peu après, un bon café. Les âniers s'étalent près de leurs bêtes, Jacques tire sa pipe, Onésime allume un cigare, le docteur roule une cigarette.





Les Pyramides vues du Nil.

CHAPITRE XII

Ghâwazi et awâlin; leur exil à Esneh. — Memphis: Ce qu'était Ménès; d'où venaient les anciens Egyptiens; le dieu Phtah et son temple; le bœuf Apis et les honneurs qu'on lui rendait. — Onésime augure: il enfonce tous les prophètes et débrouille les oracles; son explication des signes du bœuf Apis. — Un rayon de lune compromettant. — Sur les sacrifices et les victimes. — Effet de soleil. — Grandeur et décadence de la ville de Ménès. — La découverte de Mariette. — Jacques et Kéradec visitent le Sérapeum. — Onésime leur reproche de troubler par leurs visites intempestives de pauvres momies qui ne demandent qu'à dormir en paix. — Course échevelée pour gagner la gare de Bédréchin.

— On est admirablement bien ici, dit Onésime, qui, à cheval sur sa chaise, humait son café à petites gorgées.

— Il ne te manque que des almées et des chanteuses, pour passer à l'ombre de cette vérandah une délicieuse après-midi.

— Ma foi ! elles seraient les bienvenues, nous avons vu beaucoup de choses, mais... pas d'almées. C'est une lacune... une grave lacune... dans le cours de nos études sur le vif.

— Je t'en croyais dégoûté des études sur le vif, après ton expérience des fellahs et des fellahines pendant notre trajet d'Alexandrie au Caire.

— Ah ! oui, j'en ai assez de ces êtres-là, mais des almées !... Bigre, c'est une autre affaire, — et Onésime se caressait la barbe avec fatuité et prenait des airs de tête séduisants.

— Il faut attendre que vous soyez à Esneh, monsieur Onésime, pour trouver des danseuses, en arabe, « ghâwazi », et des chanteuses, « awâlin », qui est le pluriel d'almèh ; et je crains qu'en les voyant vous n'éprouviez une amère déception.

— Comment! docteur, les almées... pardon! les... awâlin au pluriel, n'est-ce pas?...

— Ce sont les chanteuses, les awâlin.

— Je veux parler des danseuses, des... comment avez-vous dit?...

— Ghâwazi...

— C'est cela... les ghâwazi, elles s'en vont?

— Hélas! oui, comme les monuments pharaoniques, comme les mosquées arabes, comme tout ici, sauf le Nil et les fellahs.

— Ils sont inamovibles, comme les sénateurs.

— Oui, et incessibles et insaisissables comme un enfant en tutelle ou des biens sous le séquestre. C'est Abbas-Pacha qui, sous la pression du « clergé » musulman, les chassa du Caire et relégua à Esneh.

— Oh! ces prêtres, il faut toujours qu'ils se mêlent de ce qui ne les regarde pas!

— Il est vrai que les princes, les hauts dignitaires, les riches se ruinaient un peu pour elles.

— Mais chez nous, ne se ruine-t-on pas de la même façon et avec des... ghâwazi d'Opéra bien moins intéressantes et tout aussi coûteuses, sinon plus?

— Que voulez-vous? Elles n'en sont pas moins déchues de leur ancienne splendeur, et réduites à faire les délices des bourgeois d'Esneh et des touristes Cook et Cie. Là vous les verrez vêtues de longues robes, la poitrine couverte de sequins, les cheveux nattés en quantité de longues tresses minces, ivres de vermouth, dans un taudis infect, éclairé par des chandelles fixées dans le goulot de bouteilles vides. Sur une natte étalée par-dessus la terre battue, aux accompagnements des rebecks et des darabouks, elles vous danseront moyennant un fort baghchiche, dont le drogman prélèvera les trois quarts, la danse de la guêpe, ou même celle du sabre. Une certaine symétrie préside à leurs évolutions, consistant par moments en ondulations lascives, en mouvements voluptueux de hanches, tantôt brusques et saccadés, tantôt très souples, très doux, et par instants en une trépidation incessante, accentuée de la partie inférieure des reins, scandée par le tintement sec des crotales qu'elles tiennent dans leurs mains élevées en l'air, tandis que le buste et les jambes conservent une immobilité de statue. C'est tout à fait le *vibrabunt sine fine prurientes lascivos docili tremore lumbos* des filles de Gadès dans les épigrammes de Martial.

— C'est tout bonnement ce que nous appelons à Paris la danse du ventre.

— Pas autre chose, et d'ailleurs les trois consuls de Louqsor se feront un devoir et un plaisir de vous faire assister à une de ces petites fêtes. Car il y a aussi de ce genre de femmes à Louqsor et dans certaines villes de la haute Égypte.



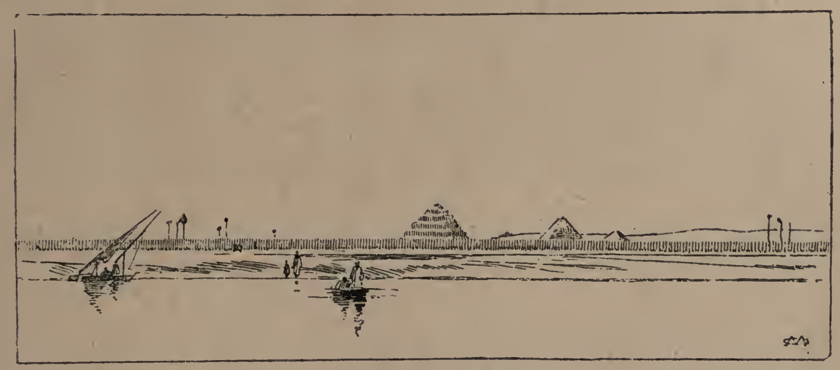
Ghâwazi dansant la danse de la « guêpe ».

— Les consuls!

— Oui, celui d'Angleterre, de France, d'Allemagne... des Arabes, cela va sans dire. Ils ne se feront pas scrupule, non plus, de vous vendre de faux scrarabées, de fausses momies, de fausses stèles fabriquées par eux, ou sous leur direction; et leurs marmots, « faisant le tour de la société », accepteront avec reconnaissance le baghchiche que vous voudrez bien leur offrir.

— C'est assez joli, cela.

— Bah! dit Jacques, chez nous le baghchiche s'appelle pot-de-vin, pourboire, épingles, etc. La différence entre eux et nous est que nous avons trois mots pour désigner la chose et qu'ils n'en ont qu'un. Affaire de langue.



Le Nil et les Pyramides.

— Et votre Sérapeum, pour en revenir à vos affreux Pharaons, demanda Onésime, est-ce bien loin?

— A deux pas.

— Ah! tant mieux! Ces marches et contremarches à travers des ossements des momies, des cruches cassées, des linges sales, et un tas de vieilles choses effondrées, sur un âne qui butte à chaque pas, tout cela est bien fatigant et pas gai du tout. A la bonne heure! ici, on respire à l'ombre de cette vérandah. Et c'est cela les ruines de Memphis? dit-il en indiquant du geste le désert.

— Hélas! oui, monsieur Onésime, et Dieu sait cependant quel immense emplacement occupait Memphis, la première, la plus célèbre, la plus grande ville de l'antiquité.

Elle s'étendait de l'est à l'ouest sur tout l'espace compris entre le Nil et le désert libyque; les pyramides de Gyseh la limitaient au nord et celles de Dashour au sud.

Hérodote attribue sa fondation à Ménès, le premier roi après la période mythique. Il établit sur les ruines du système théocratique qu'il venait

d'abattre, le régime militaire et la royauté absolue unique. Il détourna le cours du Nil pour agrandir l'aire de la cité, fit construire une digue gigantesque, le « Mur blanc », la digue de Koshéish aujourd'hui, pour la défendre contre les inondations du Nil et les attaques de l'ennemi, éleva des temples aux dieux et réglementa leur culte, enlevant aux prêtres d'Héliopolis, alors tout-puissants, leurs privilèges. Ces derniers s'en vengèrent en le faisant mourir, à l'âge de soixante ans, sous la dent d'un hippopotame.

— Vengeance de prêtres. Mais, docteur, d'où diable venait ce Ménés, cet heureux soldat qui, tout à coup, cinq mille ans avant Jésus-Christ, sort on ne sait d'où, fait surgir d'un coup de baguette toute une ville avec des monuments, et s'improvise, après la victoire, architecte, législateur pour les dieux et les hommes. Au début d'une société, on tâtonne d'habitude, et à une époque si lointaine, accomplir d'emblée un pareil prodige, c'est raide.

— Vous oubliez que Ménès ne trouve pas une société à son début, mais une civilisation déjà vieille et un gouvernement théocratique fortement constitué et ne fait que substituer son autorité à celle des prêtres et continuer leur œuvre. C'est la légende racontée à Hérodote par les prêtres de Phtah.

— Croyez donc ce que disent ces hiérophantes rusés comme de vieux singes !

— On peut supposer que, pendant quelques milliers d'années, avant Ménès, les Égyptiens, isolés du reste des hommes par le désert difficile à traverser, la mer, alors une barrière infranchissable, durent, sous un climat exceptionnel, dans une vallée d'une fertilité remarquable, grâce aux inondations régulières d'un fleuve unique sur le globe, à l'abri du besoin, des intempéries, des guerres, se développer plus vite et dans des conditions meilleures que les autres nations, moins bien partagées comme position géographique.

— Mais de quelle race étaient ces Égyptiens?

— Peut-être un rameau détaché des peuples de race rouge du plateau de l'Himalaya qui, avant sa migration, se serait déjà mêlé à un autre de race blanche. Cette race mixte, à une époque inconnue, aura franchi l'histhme de Suez et se sera établie sur les bords du Nil où elle aura dû trouver installées des tribus nègres qu'elle aura réduites en servitude. Les Cophtes seraient les descendants de cette première invasion.

Un troisième croisement se sera produit avec les vaincus, apportant un peu de sang nègre au sang rouge et blanc. Ce triple mélange, augmenté par des apports successifs en quantités inégales de ces trois races, soit par infiltration comme celle des Hébreux, soit par suite d'invasions, comme celle des Hyksos, aura, au bout de quelques milliers d'années, fondu tous ces groupes ethniques dans un seul type et définitivement constitué la race égyptienne.

— Et Ménès était ?



Almèh.

— Un barbare blanc, un Scythe, un « Tamahou », venu du Septentrion avec une horde de guerriers, qui se sera abattu dans la paisible et religieuse vallée du Nil, et aura fait, comme plus tard, les Hyksos, conquis par la force, un pays dont il aura adopté la civilisation au lieu de la détruire.

Le radical Ker, essentiellement celtique, que vous trouvez accolé à plusieurs noms de rois de différentes dynasties, est un sûr indice de l'origine aryane des vainqueurs, Nekheropis, Nepherkera, Kerpherès, Seberkhérès.



Le dieu Phtah.

— ... Ker...adec !... allons! docteur, voilà vos ancêtres devenus conquérants de l'Égypte. Je comprends maintenant votre grand amour pour les Pharaons, vous êtes leur cousin.

— Et vous aussi, monsieur Coquillard, car vous êtes de la famille, un Celte aussi.

— Mâtiné de nègre, dit Jacques, il a dû avoir quelque gri-gri du Congo parmi ses aïeux.

— Et toi, ours mal léché, répliqua Onésime, quelque rustre du Nord à poil roux du genre *homo rufus hyperborealis*, quelque traînard d'invasion oublié en France.

— Vous descendez tous deux du même tronc, dit en riant le docteur, qui s'amusait des constantes prises de corps des deux amis. Monsieur Onésime est du rameau celtique brun, la plus ancienne branche aryane émigrée en Europe. Vous, monsieur Jacques, du second ban, rameau blond. Vous êtes un pur Gaulois.

— Comme Ménès, qui apporta, sans doute, avec lui, un dieu qu'il acclimata en Égypte.

— Il se contenta de celui qu'il trouva sur les lieux, le dieu Phtah, à qui il éleva un temple, lequel fut agrandi et enrichi successivement sous tous les Pharaons.

C'était le plus ancien dieu de l'Égypte, le « Feu primitif », le « Père du soleil ». Il devint par la suite l'Héphaïstos des Grecs, le Vulcain des Romains.

— Il laissa des descendants, Ménès ?

— Non, il perdit son fils unique. Le peuple composa à ce sujet une chanson de deuil, le « Maneros », qui se transmit de siècle en siècle.

— En Égypte comme en France, tout finit par des chansons.

— Quand on voulait la chanter, on apportait sur la table une tête de mort.

— Toujours d'une gaîté de croque-morts, ces gens-là.

— Phtah, le démiurge, le cabire artisan, passait pour le créateur des Mondes, « Celui d'où tout est sorti » ; on l'appelait l' « Ouvreur » parce qu'il avait brisé l'œuf d'où sortirent le soleil et la lune. Sous le nom de Phtah-Sokar-Osiris, il était le protecteur de la nécropole de Memphis, et Saccarah n'est que la corruption de son nom Sokar-Osiris. C'est lui qui donnait au soleil couché le pouvoir de renaître, aux morts celui de ressusciter.

— Une sorte de précurseur du Christ.

— Le bœuf Apis, l'animal qui lui était consacré, était traité avec des soins tout particuliers : il vivait dans le temple, reposait derrière une draperie magnifiquement travaillée, brodée d'or, ornée de pierres fines sur une litière triée avec soin. On lui servait une bouillie de fine fleur d'orge et de froment mondé, du lait, des pâtisseries préparées avec du miel... enfin ! On le gâtait de toutes les façons.

Il avait son harem de vaches...

— L'heureux coquin !

— Sa mère, la vache qui l'avait porté, n'était plus livrée au taureau et partageait en partie les honneurs qu'on lui rendait ; elle avait sa stalle et ses serviteurs privés.

— Et quelles étaient, en dehors de la douce occupation de se laisser adorer, les fonctions de cet estimable bœuf ? car je suppose que ces honnêtes Égyptiens ne l'entretenaient pas si grassement pour ne rien faire.

— Il rendait des oracles, car il possédait la faculté de voir dans l'avenir. Ainsi, on regardait comme un augure favorable quand il venait manger dans la main la nourriture qu'on lui offrait. Ceux qui le consultaient, brûlaient préalablement de l'encens devant la fenêtre donnant sur le préau où il était lâché à certaines heures, déposaient sur l'autel une pièce de monnaie et remplissaient les lampes d'huile; puis alors, approchant leur bouche de l'oreille du taureau, ils l'interrogeaient sur ce qui les intéressait, se bouchaient aussitôt après les oreilles jusqu'à ce qu'ils fussent sortis du temple, et les premières paroles qu'ils entendaient, une fois dans la rue, étaient considérées comme la réponse de l'oracle et comme telles, accueillies avec respect.

— C'était un genre de réponse assez original, mais fort élastique et passa-

blement embrouillé. Est-ce que son collègue d'Héliopolis, le citoyen Mnévis, n'était pas un peu moins compliqué dans sa façon de procéder?

— Il agissait de même, ainsi que le bœuf Onuphis à Hermunthis.

— Il y en avait donc partout, de ces gras chanoines ?

— Seulement ces trois, mais Apis adoré dans toute l'Egypte l'emportait sur ses rivaux. Onuphis n'était cependant pas le dernier venu, Macrobe en dit des merveilles ; sa robe, paraît-il, était à rebrousse-poil, il changeait de couleur toutes les heures... etc., etc.



Le bœuf Apis.

— Il devait en faire voir de grises à ses paroissiens, ce caméléon-là !

— L'inauguration des rois se faisait dans le temple du bœuf Apis.

— C'était la Reims du Nil que cette Memphis ; on y consacrait l'oint du Seigneur.

—Avec une petite céremonie assez piquante en plus : on plaçait sur les épaules du roi le joug d'Apis et il devait parcourir toute une rue dans cet incommode attirail.

— Ils se vengeaient cruellement de cet affront, les gredins, en le faisant porter à leur tour à leurs sujets, ces condamnés aux pyramides forcées à perpétuité.

— Cette charge du bœuf sacré était sans doute héréditaire dans la famille de ces oracles fainéants ; ils devaient faire souche d'Apis?

— Nullement ! Il n'était pas donné à tout individu de la race bovine d'avoir

la chance de devenir Apis : l'aspirant à ce titre devait réunir certains caractères spéciaux et bien nettement définis. On en comptait vingt-neuf.

—Et ces signes étaient ?

— On le reconnaissait à sa robe d'abord.

— Il était de ton poil, dit Jacques.

— Son poil effectivement, et le docteur sourit en regardant Onésime, devait être noir : sur le front devait se trouver un tache blanche de forme triangulaire, sur le dos la représentation d'un aigle, sur le côté droit un croissant blanc, sous la langue un nœud de la figure d'un scarabée et d'autres signes d'importance secondaire.

— Mais la robe de cet animal-là prédisait, clair comme le jour, les destinées de l'Égypte.

— Comment cela ?

— Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple, allez ! La tache blanche triangulaire indique le triomphe du christianisme et la déroute d'Osiris.

— Et pourquoi ?

— Je suis honteux d'avoir à vous l'expliquer. Le triangle n'est-il pas un symbole, pour les chrétiens, celui de la Sainte-Trinité.

— D'accord ! mais sa couleur blanche ?

— Les chrétiens ne sont-ils pas des Européens, des blancs par conséquent ?

— Ah !

— Le croissant signifie indubitablement l'arrivée des conquérants arabes, n'est-ce pas ? L'aigle sur le dos, les aigles victorieuses de Bonaparte, l'expédition d'Égypte, les Français qui leur tombent sur... le dos. Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

— Et le nœud ?

— Le nœud, de la figure d'un scarabée encore ! ce qui met les points sur les i. Pour des gens qui lisent les hiéroglyphes couramment, votre hésitation me peine. Le nœud est une allégorie de l'esclavage, on attache les prisonniers ; le scarabée veut dire que cet esclavage durera toujours ; scarabée, symbole de durée éternelle.

— Et la robe noire d'Apis ?

— Mais vous êtes donc plus obstinés, plus incrédules que saint Thomas ! C'est le deuil que portait Apis de leurs libertés perdues. Y êtes-vous maintenant ?...

— Jacques et Kéradec sont anéantis. Onésime prend à leurs yeux des proportions olympiennes.

— Ce n'est pas tout, messieurs, continue ce dernier. Onuphis, lui aussi, annonce leur ruine !... Robe à rebrousse-poil, signe qu'il leur arrivera des choses à leur en faire dresser les cheveux sur la tête; change de couleur

toutes les heures, façon de dire qu'ils en verront de toutes les couleurs. Et je n'ai pas fini !... Mnévis accentue les prédictions de ses deux confrères. Ses cornes dorées, c'est la Corne d'or, le Bosphore, Constantinople, les Turcs en un mot ! poil noir hérissé, confirmation de l'oracle d'Apis.

Et son camarade donc ! Le lion à la robe lumineuse, aux griffes dorées... Qui ne reconnaît là le Lion britannique et dans les griffes dorées la cavalerie de saint Georges décidant à Tel-el-Kébir du sort de l'Égypte ? Hein ! est-ce trouvé, cela ? Est-il assez enfoncé, votre commandant des prophètes, votre vieux bonze de Ti !

Ses deux amis, revenus de leur stupeur, partent d'un fou rire et Onésime ne rit pas le moins fort.

— Je te disais bien que tu avais eu pour arrière-grand-père un gri-gri, un sorcier.

— Sorcier passe encore, mon ami, mais pas en bois d'ébène.

— Ah ! monsieur Onésime, si le dernier des Apis n'était pas momifié depuis longtemps, je croirais vraiment...

— Que son double est entré dans sa peau.

— Merci du compliment ; j'ai donc l'air bien bœuf ?

— Non, mais quel devin !

— Ah ! cela, c'est dans la famille, mon ami, ça vient tout seul, sans effort, dit Onésime, d'un ton modeste. C'est d'intuition ; je devine, comme tu peins, sans m'en douter, c'est un don naturel. Mais dites-moi, docteur, notre cérémonie de la promenade du Bœuf Gras est sans doute un reste des fêtes d'Apis ?

— Oui, mais nous sommes bien moins exigeants vis-à-vis de lui que ne l'étaient les Memphites.

— Sous un gouvernement républicain, mon ami il n'y a pas de privilèges, même pour les bêtes, tout bœuf peut devenir Apis, comme tout soldat peut devenir maréchal...

— ... des logis, s'il a des protections, et pour jouer le rôle d'Apis, encore faut-il posséder un abdomen... convenable.

— Comme le tien.

— Et on le mange au moins, le bœuf ! au lieu de lui donner à manger.

— Il devait être d'illustre naissance, ce protégé des dieux ? demanda Jacques.

— Il naissait d'une vache fécondée par un rayon de lune.

— Voilà un rayon de lune fort compromettant pour la vertu de Mme Apis mère ; ce rayon-là m'a l'air très parent du Saint-Esprit qui féconda la Vierge Marie et produisit le fruit de ses entrailles. Ce serait un joli cas de divorce, aujourd'hui, que cette interférence indiscrète de la Divinité dans la

vie privée résultant en une série de coups de canif dans le contrat des pauvres mortels.

— C'est le privilège des dieux et des rois. Ces derniers, avaient eux aussi, le droit de jambage et de cuissage.

— Il était le symbole de la constellation du taureau, continua Kéradec. Dès que les ministres du culte avaient découvert un taureau remplissant les conditions indispensables, on lui bâtissait sur place une maison, la porte tournée vers l'orient, et pendant quatre mois on le nourrissait de lait. Dès que la nouvelle lune apparaissait, les prêtres venaient le voir et le saluaient avec un cérémonial particulier ; un vaisseau tout doré, contenant un lit somptueux, était préparé pour le conduire à Memphis et une théorie de prêtres l'escortaient.

On s'arrêtait en chemin à Nicopolis où il était nourri de mets choisis et, pendant les quarante jours qu'il y restait, les femmes seules avaient le droit de le visiter, ce qu'elles faisaient se présentant à lui dans un état fort indécent.

— C'est assez polisson, cela, de la part d'un peuple se piquant d'avoir inventé la sagesse.

— De là il était conduit à Memphis dans un délicieux buen retiro au milieu du bois sacré avoisinant le temple.

Tout auprès, dans un chalet élégant, des génisses choisies avec circonspection attendaient le bon plaisir de ce seigneur et maître.

— C'était là son petit Trianon, son Parc-aux-Cerfs, à ce talon rouge d'Apis ; c'était tout à fait régence. Le soir, M. le sultan jetait le mouchoir à celle dont son caprice voulait faire Mme Apis pour une nuit ; le jour, sa Majesté cornue avait ses grands et ses petits levers, donnait ses grandes audiences au public, dans le temple, écoutant les doléances de ses sujets et rendant ensuite ses oracles. Mais, bravo, taureau ! Louis XIV n'eût pas fait mieux.

— Certains auteurs prétendent cependant que ses mœurs étaient plus surveillées, moins légères, qu'il avait un gynécée plus respectable, qu'il était monogame très réservé dans ses amours, ne sacrifiant à Vénus, qu'une fois l'an, et n'accordant ses faveurs qu'à une seule génisse possédant, elle aussi, des taches extérieures caractéristiques lui valant cet honneur.

— Alors il aurait été moins libertin qu'on ne l'a fait.

— Lorsqu'il sortait, des officiers l'escortaient pour écarter la foule et de jeunes enfants le précédaient brûlant de l'encens, jetant des fleurs, et chantant des vers à sa louange.

On lui sacrifiait des taureaux, des bœufs, des veaux, jamais de vaches ni de génisses, lesquelles étaient consacrées à Isis.

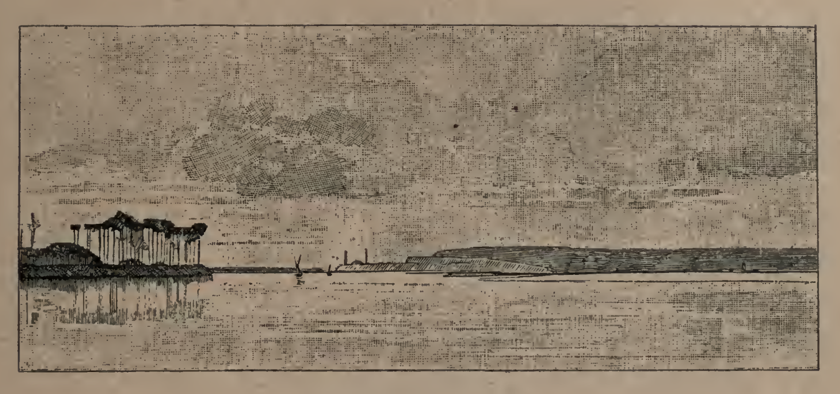
Ils devaient être purs, c'est-à-dire de couleur rousse, sans un poil noir ni un poil blanc.



Rue du Caire.

Le sphragiste était chargé du soin d'examiner la victime ; l'examen fait et satisfaisant, il scellait la bête en la marquant de l'empreinte d'un homme à genoux, les mains liées derrière le dos et une épée sur la gorge. Elle était ensuite placée sur un bûcher élevé sur l'autel ; on y mettait le feu et, après avoir répandu du vin sur le corps, on l'égorgeait. Des imprécations étaient faites sur sa tête que l'on coupait et laissait emporter aux Grecs s'il s'en présentait. On la jetait dans le Nil dans le cas contraire ; les Égyptiens, dans aucune circonstance, ne mangeant la tête d'aucun animal.

— Alors le bœuf était réduit en cendres?



La citadelle vue du Nil.

— Non pas! Hérodote nous apprend que les procédés pour brûler et dépecer les victimes variaient avec l'espèce de l'animal.

Pour le bœuf, on lui enlevait d'abord les entrailles et on les jetait dans le Nil. Les pieds, le cou, les épaules étaient coupés, l'intérieur du corps bourré de pain et de miel ; on ajoutait des raisins secs et des figues, puis de la myrrhe, de l'encens et d'autres aromates, et le tout était arrosé d'huile. Pendant la cuisson que les prêtres surveillaient, les assistants se donnaient mutuellement la discipline jusqu'à ce que le sacrifice fût consommé et la victime cuite à point.

— Pour s'ouvrir l'appétit!

— Alors?

— L'assemblée se flanquait une bosse de bifteks, de rostbifs, de romsteks à en rendre des points à Gargantua.

— Absolument! mais... après que les prêtres avaient prélevé leur part du festin.

— Les meilleurs morceaux?...

— Naturellement!

— Ces bons hiérophantes!

— Il devait vivre vieux avec un tel régime, le père Apis?

— Hélas! Apis ne devait vivre que pendant un certain temps : c'était là le revers de la médaille. Après vingt-cinq ans, il était immolé et jeté dans une fontaine sacrée connue des prêtres seuls. S'il mourait avant les vingt-cinq ans, on lui faisait des funérailles solennelles ; ses restes étaient déposés dans une chapelle aux portes d'airain près de la ville ou dans des caveaux souterrains; les ministres du culte se rasaient la tête et le peuple tout entier prenait le deuil jusqu'à ce qu'on eût découvert un successeur à l'Apis mort.

Le vautour était le symbole de Phtah, le lion le représentait aussi.

— Mais, demanda Onésime, il devait avoir quelque part une épouse quelconque, ce Phtah, une compagne, « une palme de délices », pour parler comme le galant Ti, une petite poulette pour couver son fameux œuf et faire éclore ses brillants poussins, le soleil et la lune. On ne fait pas un œuf à soi tout seul, que diable!

— Il avait pour femme, en tiers...

— Une femme entière! je l'espère bien; il ne manquerait plus qu'il n'en ait eu qu'un morceau.

— C'est malheureusement son cas. Kronos et Thoth partageaient avec lui les faveurs de la déesse Athor.

— La déesse aux trois maris. Quelle femme tout de même, que cette déesse! Elle aussi devait avoir un temple où elle se faisait adorer.

— Oui, dans le nome Menilaïte à Momemphis ainsi qu'à Atarbechis, la ville d'Athor, que Strabon appelle Aphroditopolis, la ville de Vénus.

— On devait y babylonner un tant soit peu dans ces petits réduits particuliers!

— Les Grecs la connaissaient en Égypte, sous le nom de la Vénus ténébreuse.

— Parce qu'elle recherchait ces petits coins?

— Plutôt, monsieur Onésime, à cause du voile noir qui la recouvrait.

— Il lui servait à cacher ses fredaines.

— Elle portait simplement le deuil de sa virginité, mon ami.

— L'épervier était son symbole, la vache en était l'image adorée et vénérée.

— Hum! dit Onésime, un peu comme à Paris.

— La souris et la colombe lui étaient dédiées, acheva le docteur.

— Et maintenant que nous voilà édifiés sur le compte de ces chers Apis, si nous allions voir leurs tombeaux? dit Jacques en se levant.

— Allons, dit Kéradec.

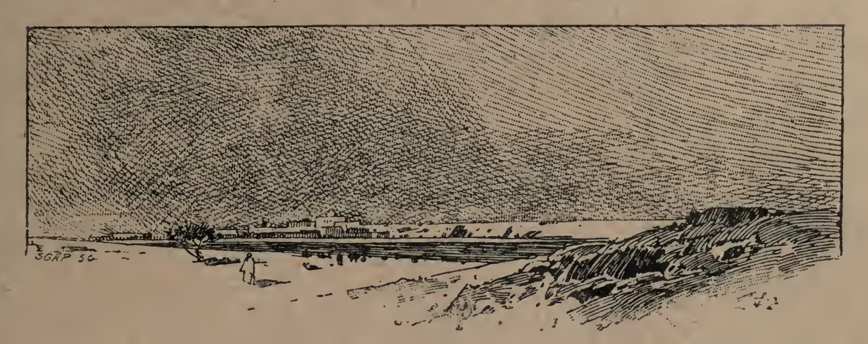
— Eh bien, et toi? demande Jacques à Onésime, qui ne faisait pas mine de bouger.

— Oh! moi, je reste, je vous attendrai ici.

— Tu ne veux pas visiter le Sérapeum?

— Ma foi! non. M. Kéradec nous raconte si bien toutes ces histoires d'autrefois, tes croquis à toi sont si vrais que j'aime mieux écouter la description du Sérapeum de la bouche du docteur en consultant ton album que de le voir par moi-même. Je m'embrouille dans mes impressions, je ne peux pas les remettre au net, tandis qu'après avoir entendu vos explications, monsieur Kéradec, et regardé tes croquis, mon ami, ça reste gravé là, dans ma tête, et n'en bouge plus. C'est fixé.

Allez, messieurs, que je ne vous retienne pas, et Onésime, dont les yeux



Le Caire vu du désert.

commencent à papilloter, leur indique le Sérapeum d'un joli geste circulaire de la main.

Jacques et Kéradec partent en riant, ils ont compris qu'Onésine veut faire sa petite sieste, et ils se dirigent du côté des tombeaux des Apis.

D'où ils sont, on aperçoit au loin, en dernier plan, le Caire et sa citadelle avec ses deux grêles minarets; la ville se détache très blanche, à gauche, contre le ciel très bleu, à droite, sur les collines fauves du Mokattan. A ses pieds, le Nil scintille, rendu plus lumineux par l'opposition des tons d'ocre brûlée du désert qui en borde la rive libyque. Puis, à deux cents pas d'eux environ, au premier plan, un lac d'un bleu intense et sur ses bords un troupeau de buffles gardé par deux Arabes à l'ombre, sous un tamarix, le seul. L'effet est saisissant de couleur et de puissance.

— Memphis devait être une ville bien étonnante, demanda Jacques au docteur, tandis qu'ils s'approchent du Sérapeum.

— Unique! la ville de Phtah, « Akou-Phtah », que l'on appelait le bon port, « Mannofri », Memphis. Cette statue rencontrée par nous, ce matin, vers Mitrahinèh, à moitié ensevelie dans la boue, était un de ces deux colosses que Sésostris fit élever devant la porte du temple de Phtah.

Même après l'invasion des Hyksos, lorsque Thèbes fut devenue la capitale des Pharaons, Memphis continua longtemps encore à prospérer.

Son port, sur le Nil, était le marché de l'Égypte et même de l'étranger. On s'y groupait par nationalités. Dans une partie de la ville, les Phéniciens avaient leurs comptoirs, leur temple élevé à Vénus Aphrodite, à Astarté, et le bruit, l'animation qu'on y remarquait formaient un contraste frappant avec le calme et la tranquillité grave de la ville égyptienne. Près du Mur Blanc était le quartier militaire avec ses nombreuses casernes.

Son industrie était renommée; ses écoles, dépendances du temple de Phtah, fort courues et très appréciées. Au point de vue stratégique, elle était un des principaux boulevards de l'empire, et son fameux château, le Mur Blanc, soutint victorieusement, à différentes époques, de longs sièges et de furieux assauts.

La fondation d'Alexandrie lui porta le premier coup; celle de Fostat l'acheva. Réduite à l'état de carrière, Memphis fut abandonnée pour la nouvelle ville d'Amrou; le marbre et l'albâtre des monuments pharaoniques ou grecs servirent de revêtement aux parois des mosquées des Arabes, les pierres taillées furent employées pour les murs, les poutres en bois doré ornèrent les maisons des croyants et ses restes disparurent bientôt sous les sables du désert, ne laissant de Memphis que sa nécropole à moitié ensevelie.

Nous voici arrivés au Sérapeum. A cette même place, il y a quarante ans, Mariette, apercevant une tête de sphinx émergeant des sables, fit déblayer les alentours et reconnut une de ces statues dont se composaient les avenues précédant les grands temples de l'Égypte. Entendant dire aux Arabes que de semblables statues avaient été découvertes au même endroit, pensant à un passage de Strabon où une description du Sérapéum semblait coïncider avec l'aspect du lieu où il avait commencé les fouilles. il fut convaincu qu'il était sur la trace du fameux temple si célèbre dans l'antiquité.

Il fit pousser les travaux avec une activité infatigable. En deux mois, l'avenue était dégagée; quantité d'autres sphinx, les uns intacts, d'autres mutilés, étaient mis à jour ainsi que les statues des grands philosophes et écrivains de la Grèce, rangés en un hémicycle terminant l'avenue. Entre celle-ci et l'hémicycle traversait un dromos aboutissant, à gauche, à un temple d'Apis flanqué de deux énormes sphinx; à droite, au temple du Sérapeum avec ses deux lions accroupis dressés devant ses pylônes. Quantité de statues, d'animaux, de groupes appartenant à la statuaire grecque, bordaient ce dromos. Des centaines de figurines de divinités en bronze étaient trouvées dans les fondations du temple.

Malgré les éboulements que la grande profondeur à laquelle on était par-

venu rendait plus fréquents et plus dangereux, malgré les obstacles de toutes sortes contre lesquelles il eut à lutter, Mariette, grâce à une persévérance peu commune, à une tenacité, une énergie indomptables, vint à bout de toutes les difficultés et, après huit mois de luttes continuelles, atteignit au



Intérieur du Sérapeum.

but de ses efforts. Un dernier coup de pioche d'un fellah ouvrait l'entrée des hypogées sacrés.

Voici les propres paroles de Mariette, racontant sa découverte :

« La tombe d'Apis est tout un édifice souterrain, et quand, le 12 novembre « 1851, j'y pénétrai pour la première fois, j'avoue que j'y fus saisi d'une « impression d'étonnement qui, depuis cinq ans, ne s'est pas encore tout à « fait effacée de mon esprit.

« Par un hasard que j'ai peine à m'expliquer, une chambre de la tombe

« d'Apis, murée en l'an 30 de Ramsès II, avait échappé aux spoliations du « monument, et j'ai eu le bonheur de la retrouver intacte. Trois mille sept « cents ans n'avaient pas changé sa physionomie primitive. Les doigts de « l'Égyptien qui avait fermé la dernière pierre du mur bâti en travers de la « porte étaient encore marqués sur le ciment. Des pieds nus avaient laissé « leur empreinte sur la couche de sable déposé dans un coin de la chambre « mortuaire. Rien ne manquait à ce dernier asile de la mort où reposait, « depuis près de quarante siècles, un bœuf embaumé. »

La porte en est déjà envahie par les sables, et c'est en se glissant entre la paroi du mur, et un énorme sarcophage de granit obstruant l'entrée, qu'ils pénètrent dans le principal couloir. Ces cuves gigantesques taillées dans un seul bloc de basalte ou de phorphyre, ou simplement de calcaire, déposées dans ces caveaux creusés à vif dans le roc à peine dégrossi, leur semblent les cercueils colossaux d'une race de géants. Ils parcourent successivement ces vastes souterrains; la lumière du magnésium du guide jette sur leurs parois des lueurs éclatantes. Ces chambres sépulcrales, ces restes grandioses d'une civilisation disparue, les remuent profondément; ils en sortent tout oppressés et reviennent silencieux dans la maison de Mariette.

Onésime, qui avait terminé sa sieste, est frappé de l'expression grave de leurs physionomies.

— Eh bien! mon pauvre Jacquot, nous avons l'air bien triste, bien penaud. Qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait, les Apis, pour que vous fassiez tous deux une si piteuse mine. Vous auraient-ils mal reçus, les vilains?

— Non, mon cher Onésime, mais on ne contemple pas sans émotion un lieu qui, pendant des milliers d'années, fut l'objet de la vénération du monde entier; on se sent un peu pris de vertige devant cet abîme de siècles qui nous séparent de ceux qui construisirent ces demeures sacrées; nous sommes un peu remués, voilà tout.

— C'est le passé qui vous remonte à la gorge et vous étouffe, messieurs les coureurs de sépulcres.

Mais aussi pourquoi toujours aller vous fourrer au milieu de ces gueusards de Pharaons et chercher à faire leur connaissance quand même? Pourquoi obséder de votre présence, importuner à tout propos, jusqu'au fond de leurs tuyaux funèbres, des particuliers qui vous ont pris en grippe. C'est insensé!

Voilà des gens qui ont fait des efforts surhumains, usé de tous les trucs imaginables pour cacher le lieu de leurs sépultures et empêcher des mains profanes de tripoter leur tibias, qui ont poussé la précaution à ce point, de trouer des montagnes ou d'en élever de factices pour y dissimuler leurs



Une porte du Khan-el-Khalil.

cercueils et y dormir en paix leur dernier sommeil. Et vous n'avez rien de plus pressé que d'aller troubler leur tête-à-tête avec la mort, bouleverser leurs tumuli, les relancer dans leurs trous de taupes, farfouiller dans leurs affaires, les dépouiller de leurs bandelettes, chiper leurs bijoux, ramasser leurs chapelets, fourrer le nez dans leurs paroissiens ; bref, de les mettre au pillage. Mais c'est du banditisme ! cela ressort de la cour d'assises : violation de sépultures, article 360 du code pénal. Il y va des travaux forcés.

Et pour comble, une fois que vous avez bien disloqué les pauvres vieux os de ces braves momies inoffensives ne demandant que le silence et l'oubli, vous écrivez sur elles un tas de choses inouïes et exhibez indécemment leurs débris informes derrière les vitrines de vos musées où ils sont en butte à la curiosité brutale et aux commentaires stupides de la foule.

Vous avouerez qu'il y a là de quoi être vexé et qu'on ne peut en vouloir à ces malheureuses momies de montrer un peu d'humeur.

On ne m'accusera pas d'un excès de tendresse pour les Pharaons ; eh bien ! je me sens pris de pitié quand je vois le sans-façon inconvenant avec lequel on malmène ce qui reste d'eux. Je n'ai pas de rancune outre-tombe, moi !

Tenez ! Le plus sage maintenant que vous vous êtes mis à dos tous les habitués de cette nécropole, c'est d'en déguerpir au plus vite.

Allons, Hassan ! Ahmed ! Abdallah, dépêchons ! Vite ! Qu'on attelle !... tonne Onésime d'une voix de stentor en frappant dans ses mains à la mode arabe pour appeler les âniers.

En un tour de main, les bêtes sont sellées, bridées et amenées au bas du perron de la vérandah.

— Et les Pyramides de Dachour ? s'écrie Jacques.

— Et les puits des momies à Ibis ?

— C'est un rapt, dit le premier.

— Un enlèvement, fait le docteur.

— C'est tout ce que vous voudrez, dit Onésime, qui n'entend pas de cette oreille-là. Il a faim, un bon dîner l'attend, on a juste le temps de prendre le train, on ne le manquera pas... En voilà assez pour aujourd'hui de vos pyramides, de vos hypogées, de vos mastabas et le reste.

Je vous enlève à votre cauchemar, je vous arrache des griffes de la folie. Vous n'allez pas, je pense, pour le plaisir malsain de contempler les assises d'une pyramide ou de compter les plumes d'un ibis empaillé, nous faire rater le train et avaler un dîner réchauffé.

A force de rôder dans ces cimetières, de vous frotter à ces affreux détritus, vous exhalez comme une vague odeur de cadavre, vous sentez le sépulcre.

— Et toi le dîner.

— J'ai le nez fin, mon ami, et n'ai pas l'odorat dépravé.

— Allons, partons, ne nous brouillons pas avec ton estomac.

Enlevant leurs ânes qui, eux, sentent l'écurie, ils partent à fond de train, soulevant un nuage de poussière. Gambetta vole, Télégraphe est digne de son nom; De Lesseps s'emballe. Onésime, emporté dans un galop furieux, ne remarque pas, tant il a hâte d'arriver, les « ah ! » diaboliques d'Hassan, qui a sournoisement ramassé un fémur de chacal et en assomme littéralement la croupe de De Lesseps. Ils passent comme l'éclair devant le mastaba d'El-Faraoun et la Pyramide à degrés, brûlent Saccarah, éclopant des poulets, dispersant des troupeaux de dindes, mettant toute la ville en révolution et les chiens à leurs trousses à Mitrahinèh; les enfants se sauvent, les femmes crient affolées, tout cède devant eux : ils traversent Bédréchin ventre à terre, s'abattent dans la gare à temps pour se précipiter dans le train. A six heures, ils étaient au Caire à un café de l'Esbekieh, noyant dans un vermouth les âcres senteurs du passé.





Le port du vieux Caire.

CHAPITRE XIII

Départ de Kéradec pour la haute Égypte. — Sur le bateau; Jacques le présente à sir Hughes et à miss Madge; le docteur est désagréablement surpris de rencontrer à bord Reptilius. — Un tour aux bazars : le Mouski, le Khan-el-Khalil, le Nahhassyn, le Serougyèh, le Soug-el-Selah, l'El-Gourièh. — Le long du Khâlig. — Ce qui reste d'El-Asker et d'El-Kataï. — La légende de la tente d'Amrou. — Près de l'aqueduc : ripailles immondes. — Au Vieux Caire; son port. — Chez les derviches hurleurs; leur mosquée; un fou couleur d'ébène; un zikr fantastique. — Dans la ville cophte; l'église Siti Myriam. — La mosquée d'Amrou; la légende d'Omar.

Le docteur, à la grande désolation d'Abdallah, est parti pour Thèbes ce matin. Il avait fait aux deux amis la gracieuseté de retarder son voyage de quelques jours pour les piloter un peu au Caire et les « faire » au pays; mais malgré tous ses regrets et les leurs, il n'a pu prolonger son départ plus longtemps. Les voici privés de leur aimable cicerone et de leur excellent ami.

Il avait beau piquer des plongeons dans l'antiquité, faire des pleines eaux dans les hypothèses, des plats-culs dans les systèmes de ses confrères, il remontait bien vite à la surface et se hâtait de rentrer dans sa peau d'homme aimable, de redevenir un causeur d'infiniment d'esprit, un charmant compagnon, un homme fort distingué.

Il n'exhalait pas cette odeur de moisi et de vieux in-folio que la plupart des savants traînent après eux. Il causait, il ne pontifiait pas. On savait beaucoup, après chacun de ses entretiens, et cependant on n'avait jamais vu le professeur ni senti la leçon. Il avait un talent spécial pour mettre en relief le mince bagage des connaissances de ses jeunes amis et laisser

passer inaperçue sa prodigieuse érudition; à ce point, que ces derniers étaient parfois tout étonnés d'en savoir autant.

Sur le bateau ils rencontrent quelques-unes de leurs connaissances du *Saïd :* sir Hughes, sa fille et miss Priscilla, qui vont rester deux mois à Thèbes. Jacques présente le docteur: comme sir Hughes est quelque peu égyptologue et que tous deux sont de parfaits gentlemen, ils s'entendront à merveille.

Elle est bien jolie, miss Madge, avec ses magnifiques cheveux blonds, relevés sur la nuque en torsades lourdes à reflets d'or bruni, abritant ses tempes et son front, qui est d'une pureté exquise, d'un lacis soyeux de mèches folles frissonnant au vent. On aime ses yeux d'un bleu sombre sous ses beaux sourcils châtains. Ses dents petites, bien rangées, humides, sont éblouissantes de blancheur entre ses lèvres rouges d'un contour ferme. Son nez est droit, délicatement modelé, son menton dessiné avec une rare correction, son cou de proportions admirables. Et sur tout cela, une splendide carnation chaude, mate, aux tons ambrés! Elle est grande, svelte, élégante; la taille est souple, la main belle, mince; le pied petit, étroit, cambré. Elle marche bien d'aplomb avec une grande désinvolture, une parfaite aisance.

— Décidément, quand une Anglaise se met à être jolie, elle ne fait pas les choses à demi, dit Jacques.

— Et quand elle se met à être laide, me répond tout bas Onésime en regardant miss Priscilla, elle pousse la chose aux dernières limites. C'est tout l'un ou tout l'autre en Angleterre.

Quelques colis Cook aussi sont là; ils vont passer à Thèbes, pour y casser probablement un bout d'oreille à un colosse et en faire un presse-papier, de retour « at home ».

Au moment où le bateau allait partir, Reptilius, très affairé, a paru sur le quai, s'est précipité tout essoufflé sur le pont et a fait soigneusement déposer dans sa cabine des caisses de forme étrange. A sa vue, le docteur Kéradec a pâli et jusqu'au dernier moment a paru très préoccupé.

Il doit y avoir quelque chose entre eux; ils se sont toisés d'un air!... Que diable cela peut-il bien être;

Une dernière poignée de main, le bateau dérape; Jacques et Onésime sentent que Kéradec va leur manquer beaucoup.

Ils retournent à l'Esbekieh, Onésime rentre à l'hôtel, et, pendant qu'il écrit quelques lettres, Jacques va flâner au bazar.

Il suit d'abord la rue du Mouski, cette grande artère qui coupe en deux le quartier des bazars. Le Mouski, l'ancien quartier franc, est la seule rue où l'Orient se mêle d'aussi près sans se pénétrer cependant avec l'Occident.

On y vit côte à côte, on se salue, on se parle, le matin en ouvrant les volets, le soir en les fermant. On s'offre du thé, des cigarettes durant la journée et là se bornent les relations.

On y voit des établissements de tous les pays, des échantillons de tous les peuples, on s'y dispute dans toutes les langues; c'est une véritable rue de Babel. Là, c'est un marchand de nouveautés français, séparé d'un dentiste américain par une échoppe de barbier arabe; un Italien débitant de vermouth, voisin d'un droguiste allemand, lequel cause avec un changeur israélite qui lui a loué un coin de sa boutique, et ainsi de suite.

Sur la chaussée, sur les trottoirs, une foule compacte, un flot de chair roulante toujours en mouvement, venue de toutes les latitudes: fellahs, Arabes, Nubiens, Soudanais, Syriens, Turcs, Grecs, Italiens, Espagnols, Français, Anglais, Allemands, Américains; toutes les races possibles y défilent, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'y montrent. Et, dans cette multitude, des chameaux chargés, des gens à cheval, à âne, à mulet, des calèches lancées au trot de vigoureux chevaux, des saïs écartant la foule à coups de baguette, des porteurs d'eau, des marchands ambulants, des soldats, de tout: et des cris, des bousculades! un tapage infernal.



Domestique nègre.

Du Mouski, ou plutôt de la rue Neuve, la continuation du Mouski, Jacques tourne à gauche dans une petite ruelle étroite, et tombe en plein bazar du Khan-el-Khalil devant un haut portail rayé de blanc et de rouge alternativement.

Au premier coup d'œil, on ne voit rien, on se sent la route barrée par une grande tache sombre, qui fait trou dans l'énorme mur blanc; elle est rendue encore plus sombre par l'opposition vigoureuse d'un côté de la porte puissamment éclairé par le soleil. Peu à peu, l'œil se remet de la secousse produite par la brusque transition de l'ombre à la lumière: cela s'éclaire doucement, lentement, par degrés insensibles, et l'on découvre dans la pénombre bleuâtre de l'immense arcade tout un monde d'êtres et de choses s'estompant dans une sorte de vapeur légère, menue, transparente.

Sous la voûte, accrochées aux parois des murs, des réductions de boutiques. Du bord des auvents relevés pendent d'affreuses loques multicolores: sur

des rayons, des cuivres de toutes formes, de toutes grandeurs, des cafetières aux courbes ravissantes, de petites casseroles à café à long manche, des brûle-parfums d'une rare élégance, des aiguières délicieuses et, à côté, deux énormes chandeliers de mosquées. Toutes ces choses de cuivre rouge ou jaune luisent doucement dans l'ombre avec des reflets bleus éteints.


Fabricants de tuyaux de pipes.

Dans les autres boutiques, encore des cuivres, mais d'autres objets aussi : des coffrets persans fouillés avec un art, une patience étonnante, des sabres à poignée de corne de rhinocéros dont la lame souple et effilée repose dans un fourreau de velours rouge à attaches et chaînettes de cuivre, des lances, des armures circassiennes ou sarrasines en acier rehaussé d'or, des tables, à pans coupés taillés en forme d'ogives, tout couverts d'incrustations de nacre et d'ivoire, des lampes de mosquées, de tout enfin.

Dans l'intérieur de la boutique, sur ce fond d'armes, de bibelots, brillant dans une demi-obscurité, un beau vieillard, la tête couverte d'un turban blanc comme neige, en robe de soie rayée jaune et blanc laissant voir un bout de veste couleur vert pomme, est accroupi sur un riche tapis de Smyrne devant une table de poupée en bois blanc. A l'aide d'un poinçon et d'un petit marteau, il dessine avec une sûreté de main surprenante, sur un plateau sortant des mains du batteur, de merveilleuses arabesques.

A côté de lui, un bel enfant à robe bleue fourbit une paire de pistolets mameluks.

A l'angle de la rue faisant face à cette porte, un marchand de vieux vêtements savoure son narghileh et fait une partie de « namr » avec un voisin.

A l'angle opposé, autre étalage de cuivres ; des versets du Koran en lettres vertes sur fond noir, dans des cadres dorés, sont appendus aux murs. Le dévot propriétaire, pelotonné dans un angle de son réduit, se laisse aller aux douceurs d'un kief bienfaisant, où il rêve des sept ciels de Mahomet.


Marchand de pistaches.

Cette porte de quartier donne accès dans une grande rue du bazar ; une foule très serrée y circule. L'allée est assez large, très haute, protégée par un toit formé de planches, de nattes de jonc, de treillages en branches de palmier jetés sur des poutres allant d'un mur à l'autre. D'une quantité



Sous une porte du Khan-el-Khalil.

d'interstices, le soleil pénètre, jaillissant en mille rayons, donnant l'effet d'une forêt de lances de feu piquées dans le mur. Par endroits, il ne reste que les poutres toutes nues et des planches rares tombant de vétusté ; les nattes pourries, par les intempéries de l'air, ont disparu, sauf quelques lambeaux qui pendillent au-dessus des têtes. Alors, on aperçoit le ciel très bleu ; dans le ciel, des milans noirs, des vautours, des éperviers décrivant des cercles, et, de temps à autre, passe un triangle d'oies sauvages venant du nord. Le soleil s'engouffre à travers ces larges ouvertures et sur ces murs blanchis à la chaux ruisselle en une nappe de lumière éblouissante, coupée durement par les raies d'ombre des poutres.

La chaussée est couverte d'une épaisse couche de sable et de poussière; quant il pleut cela devient un marais.



Mendiante arabe.

De chaque côté, la double ligne des boutiques se succède, interrompue çà et là par un grand mur de mosquée en ruines, la porte sculptée d'un « Okel », un pan de muraille en briques rongées à la base, qui menace de s'effrondrer, des trous béants cachés par des cloisons de planches disjointes grises de poussière, des étages éventrés.

De temps à autre, on passe sous une voûte à doubles portes ouvertes, dont les battants, épais d'un pied, sont enduits d'une couche de crasse, luisante à la partie inférieure où s'adossent des mendiants, terne en haut; elles sont plaquées de feuilles de cuivre garnies de triples rangées de clous. Un marchand de café est installé entre les deux portes : une niche carrée pratiquée dans l'épaisseur de la maçonnerie contient deux ou trois tasses blanches ébréchées et une soucoupe avec des morceaux de sucre. Sur un fourneau improvisé avec des pierres et une poignée de plâtre, une bouillotte chante et une petite casserole de cuivre remplie de moka reste au chaud, dans les cendres tièdes.

Parfois, au fond d'un cul de sac, on entrevoit une haute construction en pierres de taille et une porte monumentale dont la baie est couverte d'entrelacs. Un battant s'ouvre et des femmes voilées entrent, accompagnées de

leurs esclaves et de leurs baigneuses. C'est un bain public : ce jour là est celui réservé aux femmes. Elles s'y donnent rendez-vous, on brûle des parfums, de l'aloès et du benjoin, on fait venir des chanteuses, et l'on se régale de pâtisseries et de sorbets.

A cette allée principale aboutissent une foule de ruelles étroites, sombres, irrégulières. Les bâtiments en blocs de calcaires taillés sont très élevés, les encorbellements des baies des étages supérieurs se touchent presque, laissant à peine apercevoir une fente lumineuse ou un carré bleu de ciel.

La rue est pleine de monde : il en vient de partout, c'est une houle continuelle, agitée, bruyante, composée des éléments les plus divers. On se presse, on se coudoie, mais sans rudesse et avec une courtoisie pleine de bonne humeur.



Marchand d'eau.

Cette foule est bien moins désagréable que celles d'Europe, elle est plus civile, moins morose et surtout n'exale pas ces fortes et insupportables odeurs qui se dégagent invariablement des agglomérations de gens du Nord. Cette immunité particulière aux Orientaux, et que ne possède pas sous son ciel couvert, son climat humide le septentrional, grand mangeur et grand buveur, est le résultat chez les enfants du Prophète de bains fréquents, d'ablutions constantes, d'une sobriété très grande et d'un climat splendide.

Des Bédouins à la physionomie dure sous leurs confièhs de laine serrés à la tête, leurs larges vêtements à raies blanches et jaunes, en poils de chameau, marchent d'un pas lent, dignes, froids, impassibles. Des Persans aux traits fins, efféminés, en robes de soie flottantes, coiffés de leurs hauts bonnets d'astrakans, avec leurs figures maquillées, leurs cheveux et leur barbe teints, font l'effet de poupées à côté de ces rudes enfants du désert. Ici c'est un Arnaute, mine fière, moustache en crocs, magnifique dans sa veste rouge chamarrée d'or, aux manches ouvertes et flottantes soutachées d'or aussi, et doublées de soie rose, sa jupe de mousseline blanche bien repassée, ses guêtres brodées, avec un arsenal d'armes à sa ceinture. Il fait vivement ressortir la laideur de magot d'un gros fonctionnaire turc en tarbouche et en stambouline dont le pantalon étriqué dissimule mal une paire de pieds gonflés de graisse. Un Monténégrin solide, au nez busqué, au regard d'aigle, aux traits accentués, marchande un pistolet damasquiné : son œil brille étrangement quand il serre l'arme entre ses mains sèches et nerveuses. Plus loin, assis sur le rebord d'une boutique d'un joaillier algérien, un Maghrebin



Cour du bazar aux tapis.

de Méquinez blanc et rose, d'une propreté exquise, emmitouflé dans les flots de son haïk de soie blanche, manie dans ses doigts minces aux ongles rougis de henné des bracelets d'argent massif fabriqués dans le Djurjura.

Puis ce sont des nègres du Soudan, d'un noir mat profond, des Abyssins madrés, des Nubiens aux longs cheveux ondulés, avec un simple pagne autour des reins, des Arabes du Sinaï en loques, leur long fusil sur l'épaule, des fellahs, des fellahines, des enfants, des vieillards, des mendiants, des aveugles nasillant une prière, des bourgeoises suivies de leur esclaves, perdues dans les plis flottants de leurs longues pièces de taffetas noir qu'elles retiennent sur leur poitrine de leurs deux mains chargées de bagues et de bracelets, montrant avec ostentation leurs pieds lourds chaussés de bottines européennes.



Femmes arabes.

Parmi cette cohue circulent des sarafs, juifs sordides, des marchands d'eau avec leur outre de peau de bouc sur leurs épaules, leur tablier de cuir devant les genoux, frappant l'un contre l'autre leurs gobelets de cuivre, de vénérables imans sur des mules richement caparaçonnées dont on baise la robe en passant. Quelquefois un santon, nu, immonde, apparaît gesticulant, vociférant le nom d'Allah, et la foule s'écarte devant lui par respect, mêlé, je crois, d'un peu de dégoût.

Tout à coup, parfois, le trafic est subitement bloqué par une longue file de chameaux, qui s'avancent chargés de madriers, de moellons, ou d'énormes ballots. Ils marchent silencieusement, dans cette poussière qui amortit le bruit de leurs pas, avec de longues enjambées et des balancements horribles, exhalant une odeur insupportable. Leurs lourdes et gênantes cargaisons, emportées dans ce mouvement d'oscillation, deviennent de véritables béliers frappant à tort et à travers, défonçant tout devant eux. Gare à celui qui ne s'est pas réfugié à temps dans une boutique ou un renfoncement quelconque, hors des atteintes de ces terribles catapultes. Les furieux balanciers ma-

nœuvrent sans relâche, désarçonnant les cavaliers, les écrasant contre les murs, bousculant les piétons, renversant les piles d'étoffes, broyant les auvents, arrachant les enseignes. Et la file impassible continue jusqu'au bout du bazar sa marche désastreuse, indifférente au désarroi qu'elle produit, aux dégâts qu'elle cause, à la perturbation qu'elle apporte, insensibles aux cris, aux malédictions, aux bourrades de ses victimes. Quand ces affreuses bêtes ont passé, on répare le désordre, et la rue reprend sa physionomie habituelle... jusqu'à l'arrivée d'une autre caravane qui remettra encore une fois tout en révolution.


Juif.

Au moment de reprendre sa monture qu'Ahmed tient par la bride derrière lui, Jacques se trouve nez à nez avec son propriétaire et Onésime qui, son courrier terminé, l'a amené à sa recherche.

Leur hôte profite de la circonstance pour leur faire parcourir, un peu trop vite malheureusement, quelques autres quartiers du bazar. Traversant celui d'El-Gourièh regorgeant de châles, de cachemires, de toiles, de mousselines de tous les pays, ils visitent ensuite la galerie des orfèvres, le Nahhassyn, un labyrinthe d'étroites ruelles couvertes, excessivement sales, horriblement étroites où l'on a peine à avancer deux de front. Les marchands, Cophtes pour la plupart, sont accroupis au fond de leurs boutiques microscopiques, près d'énormes coffres-forts à tiroirs remplis de bijoux. Quelques-uns travaillent sur de très petites enclumes des objets d'or et d'argent ; d'autres font étinceler sous les yeux brillants de convoitise d'une cliente assise sur le rebord de leur boutique des colliers et des bracelets ; un troisième exhibe des bagues, des pendants d'oreilles en or.


Un santon.

Les voici maintenant au « Serougyèh » parmi les selliers, les brodeurs, les cordonniers.

A deux pas de là, tournant un angle de rue ils entrent dans la fameuse cour du bazar aux tapis. Elle est à demi couverte de nattes et de toiles en lambeaux : ici, laissant filtrer une lumière diffuse, douce, tranquille ; là, donnant passage à un rayon de soleil puissant tombant d'aplomb sur le fond écarlate d'un tapis de prière, qui flamboie sous le coup de lumière. Et ce sont des piles de sacs à chameaux, les uns de couleurs éclatantes, les autres aux tons amortis ; des monceaux de tapis venus de tous les coins de l'Orient. Ceux-ci veloutés, soyeux, aux nuances fondues, viennent de la Perse ; ceux-là plus grossiers, à rayures multiples, de Rabat, de Tunis, du Kurdistan ; ces carrés longs à fond garance ou bleu tendre, servant à faire leurs dévotions aux disciples du prophète, ont été tissés à Smyrne ou à Bokharæ.



Bazar aux orfèvres.

C'est à regret qu'ils quittent ce coin ensoleillé si merveilleux de couleur pour aller au Soug-el-Selah où brillent des armes de toute espèce : de longs fusils des Berbères du Rif à la crosse mince, recourbée, enveloppée de cuir, garnie d'ivoire et de clous de cuivre, au canon orné de nombreux cercles d'argent ; des poudrières en bronze finement sculptées de la Perse ; des pistolets, des tromblons, des yatagans, des masses d'armes, des casques, des étriers, des éperons inscrustés d'or ; de tout, jusqu'à d'anciennes lames de chevaliers des croisades auxquelles on a adapté une poignée arabe.

Ils reviennent au Mouski, puis à l'hôtel. Après déjeuner, Jacques laisse Onésime à un café de l'Esbekieh où il a commencé une série d'interminables parties de dominos. Ahmed lui assurant qu'il y a aujourd'hui au Vieux Caire un « zikr » de derviches hurleurs, ils vont au Vieux Caire.

Au lieu de prendre par l'avenue de Boulaq et celle de Kasr-el-Nil, ils suivent les bords du Khâlig, plus pittoresques que ces grandes rues alignées du quartier européen d'Ismaïlièh.

Ici c'est une mignonne mosquée à moitié perdue dans les tamarix et les sycomores, là une jolie fontaine arabe ; plus loin, un énorme figuier ; dans la cour délabrée d'une vieille maison, un groupe de femmes remplissant des goulahs, et un autre d'hommes faisant leurs ablutions. Un fellah manie

un chadouf, tandis qu'un barbarin consolide de la main les mobiles parois de rigoles minuscules répandant l'eau dans un jardinet attenant à une bicoque en limon séché. Une sakieh, manœuvrée par deux buffles, a été perchée au sommet d'un bloc de maçonnerie dont la base trempe dans l'onde. Là c'est une maison sur pilotis dont les fenêtres à encorbellemment, garnies de moucharabiehs, surplombent le canal : d'une trappe pratiquée dans le plancher descend un seau allant puiser l'eau au Khâlig.



Bazar aux babouches.

A travers d'étroites ouvertures grillées dans de hautes murailles grises, on aperçoit des têtes de femmes ; elles sourient, oubliant de cacher leurs visages.

La berge est encombrée d'enfants piaillant, grouillant dans la vase, se roulant avec des chiens.

Des gypaètes voraces saisissent au vol des détritus lancés des fenêtres dans le canal ; au-dessous d'eux des oiseaux poursuivent des libellules.

Le long de vieux pans de murs broussailleux de jardins abandonnés courent des lézards au dos d'or, au ventre argenté, à queue bleu céleste, et sur le chemin passent à tous moments de gros rats grisâtres à longue queue annelée, couverte de poils forts, raides, piquants.

Sur la roue d'une vieille sakieh hors d'usage, disparaissant au milieu d'un lacis serré de plantes et d'arbustes, des gerboises aux pieds velus se serrent frileusement les unes contre les autres en poussant des petits cris ; une autre, solitaire, sur un bloc de pierre, grignote des graines au soleil.

Arrivés à la place et devant la mosquée Seïdeh-Zeïneb, il laisse les bords du Khâlig et suivent une rue aboutissant à une porte du nom de la mosquée laquelle les mène hors de la ville.

Le canal est toujours sur leur droite, mais à gauche quelle désolation profonde ! Aussi loin que la vue peut s'étendre, ce n'est qu'une succession

de montagnes de décombres, les restes des deux villes qui avec Fostat furent bâties avant le Caire, El-Asker en 750, El-Kataï en 870. Cette dernière, la capitale des Toulounnides, rayonnait autour de la mosquée de Touloun. La destruction de ces deux villes, sous le règne de Mostansir-Billah, ne fit que précéder celle de Fostat qui, en 1168, fut brûlée par les Sarrasins, de peur qu'elle ne tombât entre les mains des croisés. Elle ne se releva jamais de ses ruines, et dès lors le Caire, «El-Kahirah», fondé deux cents ans auparavant par Gewhèr, général d'El-Moëz, sultan fatimite du Maghreb, devint la capitale de l'Égypte et ses maisons se groupèrent autour de la mosquée d'El-Azhar.


Marchand de babouches.

Tout le monde connaît la légende qui se rattache à la fondation de Fostat : Amrou avec l'aide des Cophtes, lesquels, à l'instigation du traître Benjamin, archevêque d'Alexandrie, étaient venus grossir les rangs de son armée, venait de battre l'armée de César, commandée par le Grec Makaukas, avait pris d'assaut Babylone où les débris de l'armée vaincue s'étaient renfermés et, finalement, traité avec Makaukas, réfugié dans l'île de Rodà, après son dernier échec.

De là il se décida à marcher sur Alexandrie et donna l'ordre de faire abattre sa tente, élevée près du fort de Babylone ; mais ayant appris qu'un couple de pigeons y avait fait son nid sur le couronnement, il défendit qu'on y touchât et alla assiéger Alexandrie dont il s'empara après une vaillante résistance des habitants.

Quand il revint à Babylone, la tente était toujours dressée. C'est alors qu'il résolut de faire construire, autour de son emplacement, une ville qui serait la nouvelle capitale de l'Égypte et s'appellerait Fostat (la tente).

L'aqueduc qui conduit l'eau à la citadelle coupe à angle droit avec la route ces monticules désolés. Les nombreux oiseaux de proie, attirés par les senteurs infectes des abattoirs installés au milieu de ce steppe aride, rendent encore plus sinistre l'aspect de ces lieux. Des chiens galeux, pelés, se battent sur des tas de charognes, disputant à des vautours, tellement gorgés de chair qu'ils peuvent à peine s'élever de terre, quelques lambeaux de pourriture. Des buses, des milans tournoient avec des cris aigus, attendant le moment de prendre part à la hideuse curée. Et de cette immonde ripaille il se dégage une si horrible puanteur, qu'il s'empresse de gagner la tête de l'aqueduc, où le vent lui apporte encore des bouffées affaiblies de ces miasmes nauséabonds.

Des âniers et des chameliers, couchés parmi leurs bêtes, à l'ombre d'un vieux sycomore, ne semblent pas affectés le moins du monde par cette brise écœurante. Ils ont l'odorat si éclectique!

Une avenue de tamarix amène Jacques aux premières maisons du Vieux Caire, Masr-el-Atikah. Il passe sous des voûtes basses, des allées treillagées où grimpent des vignes; çà et là un bloc de pierre, une colonne renversée embarrassent les côtés de la chaussée. Une rue sur la droite le conduit au bord du petit bras du Nil, qui sépare l'île de Rodâ de la terre ferme.

Un peu plus loin, la vue est admirable; du bord où sont amarrés quantité de barques, de canges, de dahabiehs, de transports, de chalands, de bâtiments de toutes sortes, le Nil dans toute sa majesté se déploie au loin vers le sud. Sur la rive opposée, on aperçoit, derrière un long rideau de palmiers de couleur sombre, les pyramides roses tranchant sur le ciel bleu gris et, au premier plan, des milliers d'esquifs aux voiles blanches, sillonnant le fleuve, poussés par une forte brise du nord.



Chamelier nègre.

C'est le port du Vieux Caire, très pittoresque, très mouvementé : sur le quai ce sont des pierres de taille, des sacs de blé, des bottes de cannes à sucre et de dourah; le sol est jonché de paille hachée; partout des planches, des madriers, des caisses défoncées; attachés à des pieux enfoncés dans la vase, des navires que l'on décharge. Ici ce sont deux barques reliées entre elles par des câbles et un plancher de poutres, chargées de poteries jusqu'à la hauteur d'un étage. Cette encombrante cargaison est maintenue par un solide filet à larges mailles qui la recouvre entièrement; là, c'est un autre double bâtiment contenant une montagne de paille, un transport plein d'orge. Puis ce sont des dahabiehs d'Assouan avec des marchandises et des passagers de la Nubie et du Soudan, un bac circulant de Bédréchin au Vieux Caire, chargé à faire chavirer l'embarcation. Il y a de tout dans cette arche de Noé, des fellahs, des fellahines, des Bédouins, des nègres, des ânes, des chameaux écrasés sous le poids de leurs ballots, des caisses, des cages à poulets, des couffas de fruits. Tout cela grouille et gesticule d'une façon inouïe : un « reïs » se chamaille avec ses matelots, une fellahine se dispute avec le passeur; un chameau, qui s'est débarrassé de ses ballots qui traînent derrière lui retenus à une corde, jette le désarroi de tous côtés, beuglant affreusement, des ânes se roulent avec leurs selles dans la vase et, au milieu de ce bouleversement, des nuées d'enfants nus comme des vers augmentent le vacarme par leurs cris étourdissants.



Derviche hurleur.

Il regagne la rue centrale, et enfin, tout au bout de la ville, atteint à la mosquée au « tekké » des derviches.

Une petite porte basse donne accès sur un jardin de peu d'étendue. Des rosiers en pleine floraison enroulent leurs branches, le long des berceaux faits de tiges de roseaux; partout des cassis à fleurs jaunes, des grenadiers, des lauriers-roses. Un ou deux tamarix ombragent la cour, au fond de laquelle s'ouvre la porte de la mosquée, très simple, très délabrée.

Dans la cour, un être bizarre se livre à des contorsions, en prononçant le nom d'Allah. C'est un nègre : sa tête disparaît presque sous un immense turban blanc surmonté d'une couverture jaunâtre. Il est noir comme la nuit, sa peau est luisante, ses yeux brillent étrangement, sa large bouche entr'ouverte laisse voir ses dents petites remarquablement blanches; l'expression de férocité et d'exaltation de sa physionomie est effrayante à voir. Sur sa robe écarlate brodée d'or pend un cimeterre enveloppé de linges; une « djellabah » marocaine à large capuchon, toute rapiécée avec des morceaux disparates, couvre ses épaules. Il tient dans sa main une longue flûte, dont il tire de temps en temps une note aiguë.

A l'approche des visiteurs, son œil hagard étincelle; il répète avec une volubilité farouche et douloureuse, qui ressemble presque à un sanglot, une phrase, où constamment revient le nom d'Allah : Ahmed baise le bas de sa robe. C'est un fou, très inoffensif d'ailleurs. Deux derviches lui disent doucement quelques paroles qui le calment, et Jacques entre dans la mosquée où il se joint à quelques Européens, parqués dans un angle du bâtiment. Un arabe très poli lui offre une chaise de paille.

Il y a une douzaine de spectateurs, dames et messieurs. Des Anglaises tirent leurs « note-books », leur « diary » guettant au passage leurs « impressions » pour les y consigner soigneusement, rigoureusement, avec la date, l'heure exacte, d'après un chronomètre bien réglé, où cet événement important a eu lieu. Quelques douairières sont accompagnées de leurs drogmans, de grands gaillards bien découplés, des Syriens. Ils sont aux petits soins pour leurs maîtresses, qui les remercient avec de petits clignements d'yeux particuliers très... significatifs.

La salle est grande, carrée, nue : dans les angles, des alvéoles en plâtre, étagés circulairement en surplomb, relient les parties planes aux courbes; une large frise d'un dessin géométrique sert de plinthe au dôme; le jour vient de fenêtres grillées placées au-dessus de la frise.

En face l'entrée, dans une arche gothique de quelques pieds de profondeur ménagée dans l'épaisseur du mur, sont accrochées des piques, des haches, des hallebardes, des faucilles, des masses de fer, des chaînes, des tenailles, des broches, des coutelas, tout un attirail d'une prison de l'inquisition. Dans

la paroi, à notre gauche, est creusée une niche à plein cintre à entrelacs, le mirhab, ornée aux angles de deux colonnes doriques; elle peut mesurer un mètre de largeur sur deux de hauteur; près de la colonne gauche est un drapeau vert déployé, un coin de l'étoffe est retenu par un clou fixé dans le mur; de l'autre côté, s'étalent une série d'écriteaux, de pancartes où sont écrites des citations du Koran.

Devant le mirhab se tient debout un derviche aux traits fins et réguliers. Il est coiffé d'un haut bonnet noir pointu, entouré à sa base d'un turban roulé très serré, et vêtu d'une longue robe sombre, flottante, très ample, ouverte par devant. Par-dessous, une seconde robe de soie mauve laisse voir en haut les pointes de sa veste d'un bleu tendre : en bas, dépassent les bouts de son pantalon orange. Il tient une petite flûte dans sa main fine, très soignée : de temps à autre, il la porte à ses lèvres, en tire une note légère, aérienne et esquisse sur place un tour de valse étourdissant, dans un espace large comme une pièce de cent sous.

A ses côtés, des musiciens essayent leurs instruments : l'un est accroupi, un darabouk entre les jambes; un autre, debout, frappe avec les doigts sur une sorte de tambour large et plat; un troisième est à genoux devant un tambourin qu'il bat avec une paire de menues baguettes arrondies du bout; le quatrième assis sur un petit banc, souffle dans une clarinette ou un hautbois. Derrière eux, trois ou quatre autres musiciens avec cymbales, violes, rebecks.

Autour d'eux rangés en demi-cercle, debout, les bras pendant le long du corps, une trentaine de derviches hurleurs en robes longues, de différentes couleurs, serrées à la taille par une ceinture de soie rouge; pour coiffures, des turbans verts, blancs, grenat, des fez, des tarbouches, des calottes de laine ou de toile. Leurs babouches sont derrière eux sur les nattes; ils ont les pieds nus et on voit le bas du pantalon qui leur descend jusqu'à la cheville. La plupart ont les cheveux d'une longueur extraordinaire, teints avec du henné et retombant sur leurs talons. Il y en a de tous les âges.

Sur un signal du chef des derviches qui tourne lentement sur lui-même, les bras étendus en croix, les musiciens font entendre une mélodie sourde, étrange, plaintivement modulée; les derviches se découvrent tous à la fois et ployant les reins se balancent lentement d'abord, d'avant en arrière, à l'unisson, prononçant en mesure, à chaque secousse, le nom d'Allah. Peu à peu, le branle s'accélère, les voix s'élèvent : le mouvement de bascule s'accentue plus fortement encore, les voix éclatent... A intervalles, une note grêle, aiguë, perçante de la petite flûte domine le bruit de cette houle grondante, part comme une flèche et semble vous entrer dans les chairs; les cymbales crépitent au milieu du roulement sourd des darabouks. Les oscillations devien-



Mosquée d'Amrou.

nent alors précipitées, les voix rauques... puis à la fin, dans le paroxysme de la surexcitation produite par cette musique dont le rythme saccadé, étrange agit puissamment sur leurs nerfs, en proie à une exaltation sauvage, délirante; furieux, blancs d'écume, hors d'eux-mêmes, râlant presque, ils se tordent dans des contorsions épouvantables et toujours avec cet ensemble, réglé, terrible et si troublant. Leurs corps se plient affreusement, leurs cheveux fouettent l'air, balayent la terre, les voix hurlent le nom d'Allah dans un rugissement scandé, menaçant, allant toujours crescendo.

Tout à coup, le chef ralentit sa valse, tire de sa flûte une note douce, prolongée; la musique ne fait plus entendre que quelques notes faibles, mourantes; le mouvement se ralentit, cesse tout à fait; on entend un soupir, une plainte étouffée...; puis, après un intervalle de silence, le chef derviche récite une sorte de prière d'une voix mélodieuse et monotone, et tous les derviches y répondent en chœur par une exclamation ressemblant plutôt à un grondement de bêtes fauves qu'à des paroles sorties de gosiers humains.

Les ladies à carnet ont trouvé la séance « shocking » et les derviches hurleurs « disgusting », ce qui n'empêche pas l'une d'elles, en sortant, d'extraire dextrement de sa poche une paire de ciseaux et de couper sournoisement une mèche de la crinière de l'un des derviches... un souvenir! pour corroborer les impressions. Les dames à drogmans se sont presque évanouies entre les bras de leurs mameluks : elles sortent très émues, fort rouges, soutenues par ces beaux mâles galonnés de haut en bas.

On se promène dans le jardinet : sous les berceaux, des derviches sont assis fumant des cigarettes, buvant du thé; ils en offrent aux visiteurs. Ceux du zikr ne tardent pas à arriver: ils sont calmes, sourient, pas une seule goutte de sueur ne tombe de leurs visages bronzés, leurs mains ne tremblent pas, la respiration est régulière, la voix claire; ils sont en parfaite possession d'eux-mêmes... C'est à ne pas y croire après la vigoureuse gymnastique de tout à l'heure.

Au moment de partir, Jacques a remercié le chef des derviches qui, avec les grandes manières des gens de sa race, lui a offert dans une tasse de cristal un thé persan délicieux, parfumé à la menthe. D'une politesse exquise, raffinée même, celui-ci l'escorte jusqu'à son baudet, lui fait une dernière salutation très courtoise, en mettant ses deux mains croisées sur sa poitrine et il se dirige avec Ahmed vers la mosquée d'Amrou.

Ahmed montre sur la gauche un bloc de maisons entourées de murs élevés percés de portes; c'est la vieille ville cophte et les fortifications qui l'enserrent sont celles de l'antique Babylone, cette forteresse où Ramsès II

retenait ses captifs assyriens, où tenait garnison la légion romaine chargée de maintenir l'Égypte sous la domination des Césars.

Voici une des entrées de ce refuge des Égyptiens restés chrétiens. La porte est de plus d'un pied d'épaisseur, c'est un rempart roulant sur des gonds. Les rues sont singulièrement étroites, humides, sombres et d'une saleté repoussante. La lumière passe à peine à travers ces hauts murs qui se touchent presque. Ils sont troués d'ouvertures grillées en forme de meurtrières. Des moucharabiehs disloqués pendent menaçants au-dessus de vos têtes; on patauge dans des mares nauséabondes, on glisse sur des détritus en putréfaction, on crève avec bruit les ventres gonflés de chats crevés, et d'horribles odeurs s'exhalent de cette pourriture.

On a peine à se frayer un passage parmi des enfants rongés de vermine, en haillons, aux yeux malades, au teint plombé. Ils vous suivent, vous frôlent, se glissent dans vos jambes, touchent vos vêtements d'un mouvement brusque, palpent avidement par dessus vos poches.

De grandes femmes maigres, voilées, aux lignes durement dessinées, au front tatoué d'une croix bleue, aux paupières noircies par le koheul, s'appuient contre la muraille avec une raideur de statue et vous laissent passer, l'œil fixe, la main tendue. Des vieux sordides, à turban bleu ou noir, exhibent, pour exciter la compassion, de répugnants ulcères. De tout cela il monte une odeur fade, ignoble, qui soulève le cœur: on a hâte d'échapper à cette corruption ambiante.

Après dix minutes de marche dans un dédale de rues, un enchevêtrement inextricable de ruelles, de carrefours, de culs-de-sac, ils pénètrent sous des voûtes et font halte devant une barrière de planches disjointes, l'entrée de l'église cophte de la Vierge Marie « *siti Myriam* », et le gardien les introduit.

C'est lugubre, noir, sale : des cloisons en mosaïques de bois assez bien travaillées séparent les trois nefs, formées d'une double rangée de colonnes, de l'édifice construit en forme de basilique. Des niches dans les murs, des incrustations de nacre et d'ivoire sur des boiseries polies par le temps et le dos des fidèles, des têtes d'apôtres peints sur fond d'or, dans le style byzantin, des croix grecques, et c'est tout, avec une odeur de renfermé âcre, sèche, pénétrante, et une malpropreté inouïe et générale.

Jacques donne quelques piastres au boab, et ils sortent vite de ce ghetto, poursuivis par les clameurs des habitants demandant des bagchiches.

Enfin les voilà au grand air, Jacques respire, et bientôt arrive devant la mosquée d'Amrou, la Gâm'a-Amr, la première mosquée construite par les Arabes en Égypte, en l'an 21 de l'hégire. C'est le type le plus complet de l'art arabe à son origine, la représentation la plus fidèle de la mosquée primitive.

Du dehors, cette masse carrée, grise, poudreuse, flanquée de ses deux minarets terminés en pointe, n'ayant qu'une seule galerie, est imposante dans sa simplicité.

Une porte en forme de trèfle, surmontée d'une fenêtre ogivale, s'ouvre au-dessous de l'un des minarets sur une première cour. Quand on entre dans la seconde, immense, entourée de ses galeries, de ses forêts de colonnes, on se sent pénétré par la grandeur de la conception qui présida à la construction de ce monument de la piété des premiers croyants et fortement impressionné par le grand silence, la solitude absolue qui y règnent.

Les colonnades à trois rangées de piliers des parties nord et sud sont à moitié écroulées, et à l'ouest il n'existe qu'une seule rangée d'arcades. Le sanctuaire se trouve contre la façade tournée vers l'orient regardant la Mecque. Ces alignements interminables, à travers lesquels une lumière atténuée joue avec des effets d'ombres et de clairs d'un gris harmonieux et doux, produisent en vous une sensation singulière de calme, de repos, de recueillement.

Toutes ces colonnes d'une seule pièce en granit, en marbre ou en porphyre, de forme et de grandeur différentes, ont été arrachées aux temples grecs et romains d'Héliopolis et de Memphis, et placées indifféremment : un chapiteau corinthien fait pendant à une volute ionique, un composite à un dorique ; certaines des colonnes, même, ont été posées la tête en bas, le chapiteau servant de base; d'autres trop courtes ont été surélevées par un socle de pierre. Toute une charpente de madriers, scellés dans les assises des voûtes, sert à maintenir cette multitude de piliers.

Ahmed amène Jacques au milieu du sanctuaire près du mirhab et du mimbar en bois sculpté où se trouve la fameuse colonne marquée d'une veine blanche qui passe pour être l'empreinte de la courbache du khalife Omar.

Voici, d'après la tradition, comment la chose arriva. Le khalife Omar, à la Mecque, faisait sa prière du soir. Quand il l'eut terminée, sa pensée se reporta sur Amrou qui, sur son ordre, construisait la mosquée. Il regarda du côté du Caire et vit qu'un des piliers que l'on venait de dresser dans l'édifice manquait d'aplomb et était mal taillé. Aussitôt le commandeur des croyants ordonna à une colonne gisant à ses côtés de se transporter à Fostat. Celle-ci frémit, mais ne quitta pas le sol; à une seconde injonction elle oscilla légèrement, sans toutefois se décider à partir. Le khalife, irrité, la frappa de sa courbache en s'écriant : « Au nom du Dieu puissant et miséricordieux, va ! » Cette fois, la colonne obéissante s'ébranla, et, s'élançant dans l'espace, vint s'installer à la place du pilier défectueux.

Dans le sanctuaire, Ahmed indique en riant les colonnes d'épreuve, une

magnifique paire de colonnes assez rapprochées l'une de l'autre. Il passe assez aisément entre les deux fûts et engage Jacques à suivre son exemple. Il décline de faire cet essai, car s'il n'a pas la ronde ampleur d'Onésime, il n'a pas non plus la maigre échine de chat de gouttière d'Ahmed. Il paraît que seuls les vrais croyants peuvent subir victorieusement l'épreuve. Si tel est le cas, il doit y avoir des gens bien maigres dans le paradis de Mahomet.

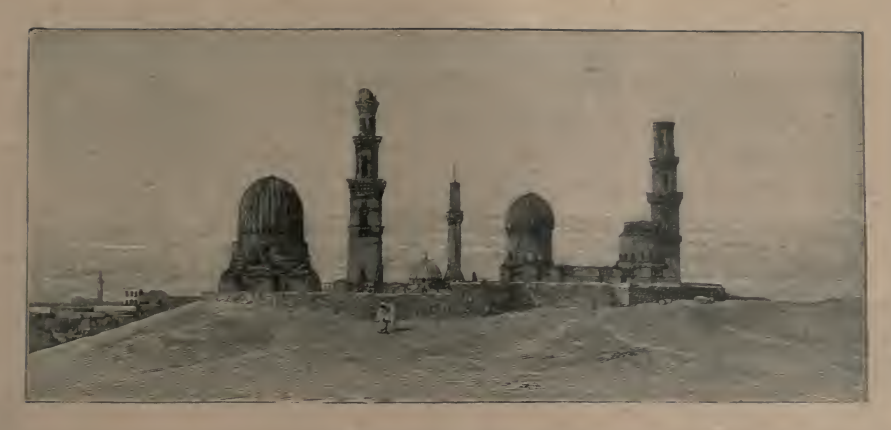
Dans l'angle sud-est de la mosquée repose le corps d'Amrou dans un tombeau de pierre rectangulaire, sous un toit en pointe supporté par de légères colonnettes.

Au centre de la cour immense et nue, on aperçoit comme une oasis dans le désert, la fontaine aux ablutions, toute petite avec son palmier et son bouquet d'acacias.

Ahmed essaye de faire comprendre, avec beaucoup de gestes et quelques mots de français, que cette source communique avec le puits Zem-Zem de la Mecque. Comme preuves à l'appui, il assure, sur la barbe du prophète, que des marchands du Caire ayant, un jour, en pèlerinage à la Mecque, laissé tomber un chapelet dans ledit puits, le retrouvèrent à leur retour dans la fontaine aux ablutions de la mosquée d'Amrou.

Jacques fait entendre à Ahmed qu'il est tout à fait de son avis, qu'il commence à se faire tard et que si l'on veut revenir avant la nuit, on n'a pas de temps à perdre. Puis, piquant des deux, ils rentrent au Caire par la porte El-Karafeh, la place et le boulevard Méhémet-Ali et ils arrivent à l'Esbekieh au moment où les terrasses des cafés commencent à s'éclairer.





Tombeaux des mameluks.

CHAPITRE XIV

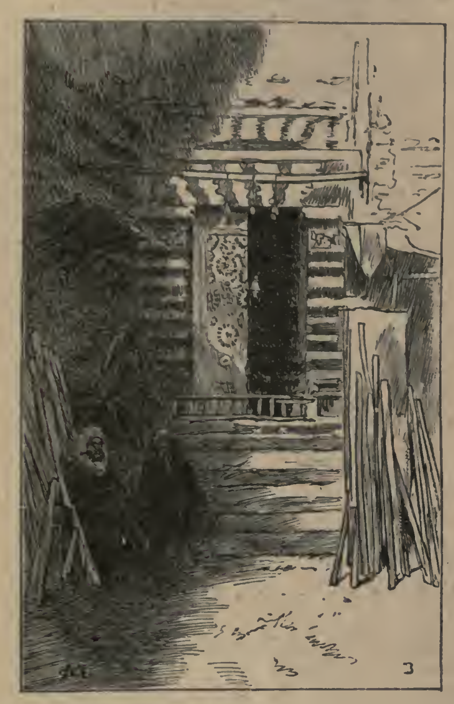
Encore les bazars; les façons d'agir d'Onésime. — Le môristan de Kalaoun et sa mosquée; celle de Nasser-Mohammed; autour des mosquées. — Le bazar aux parfums. — Un vieux quartier. — Les tombeaux des mameluks : El-Achraf-Ynal, El-Ghouri, El-Barqouq, El-Achraf-Barsebaï, Kaït-Bey. — La mosquée d'El-Azhar. — L'avenue de Boulaq. — Le charmeur de serpents. — Le montreur de bêtes. — Au musée de Boulaq : les salles du musée; les momies de Deïr-el-Bahari; antiquité fabuleuse des Égyptiens. — Le port de Boulaq. — L'île de Géziret; la promenade de Choubrah. — On part pour la haute Égypte.

Depuis deux semaines que le docteur est parti, les deux amis n'ont fait que trotter de l'un à l'autre des quatre coins cardinaux du Caire; chaque fois nous croyant avoir tout vu et tous les jours découvrant quelque chose de nouveau.

Leur promenade favorite est le bazar : tout le monde les connaît; on les accueille avec une politesse affable et énormément de saluts, on leur offre des tasses de thé innombrables et on leur exhibe des objets merveilleux. On leur a fait d'abord des prix exagérés; c'est l'habitude, et ils y ont été pris comme tout le monde. C'est une sorte de taxe prélevée sur l'ingénuité, le premier ahurissement des nouveaux débarqués. Mais petit à petit ils ont discuté, marchandé, les prétentions se sont abaissées et maintenant ils payent des prix raisonnables, à peu de chose près ceux du pays.

Onésime a une façon leste, surprenante d'enlever les affaires et de les terminer à son avantage. On doit dire que, depuis que Jacques s'est fait

outrageusement voler dans une transaction des premiers jours, il ne veut plus entendre parler de le laisser entreprendre le moindre marché; c'est très humiliant pour lui, mais c'est ainsi. Il bavarde des heures avec les marchands, qui tous savent quelques mots de français, leur offre des cigarettes, s'intéresse à leur famille, leur donne quelques conseils d'hygiène, leur communique sa belle humeur et les éblouit par sa superbe faconde. Finalement, il leur prouve, ce qu'ils savent fort bien, que leur marchandise est affreusement surfaite, leur remet entre les mains le tiers de la somme demandée, enlève gravement l'objet acheté, le tend à Hassan qui prestement le glisse dans sa sacoche et continue imperturbable la conversation, sourd aux protestations du vendeur. Les marchands sont bien un peu surpris de cette façon cavalière de terminer le différend, mais comme, en somme, Onésime a au moins donné la valeur de l'objet et que les jeunes gens sont de bons clients, on rit de part et d'autre et tout s'arrange à l'amiable.



Porte de la mosquée de Kalaoun.

Un matin, faisant leur tour habituel au bazar, ils vont visiter la mosquée et le môristan de Kalaoun et celle de Nasser-Mohammed.

Ce groupe de monuments au milieu du Khan-el-Khalil est des plus pittoresques. De l'extérieur, la mosquée de Kalaoun se présente bien, avec ses hautes murailles à raies rouges et blanches, dominée par son minaret imposant, assez massif, à terrasses superposées, carré à la base avec une terrasse octogonale, et finissant par un tambour cylindrique à galerie circulaire. Les ravissantes arabesques du tambour, la délicatesse des sculptures à jour élégamment sculptées des balcons rachètent l'aspect un peu lourd de l'ensemble de la construction. Une quantité de motifs charmants, dans une disposition d'un goût très sûr, sont une ample compensation pour l'irrégularité du plan de l'édifice.

On y entre par une haute porte donnant accès à la fois à la mosquée et à l'hôpital.

La mosquée est décorée avec plus de luxe que d'art. Un dais octogone, supporté par de minces colonnades de marbre, recouvre le corps du vieux



Tombeaux des mameluks.

sultan. Une grille de bois finement sculptée entoure le tombeau. On y visite les reliques de Kalaoun: son turban, qui guérit les maux de tête, son caftan de soie qui chasse les fièvres, sa ceinture de cuir qui rend la chance aux décavés. Les femmes viennent lui demander des enfants mâles, les mères y apportent leurs bébés pour qu'ils parlent de bonne heure.

En sortant, sous des arcades, des groupes de fellahs, de fellahines, d'Arabes discutent avec animation avec des avocats ; un écrivain public, installé sur un fût de colonne renversé, entouré de clients, paraît fort affairé.



Scribes arabes.

L'hôpital, le môristan, situé derrière la mosquée et le tombeau, ne fait qu'un avec les deux édifices. Les deux amis n'entrent pas ; il est fort bien tenu, dit-on, et peut contenir une centaine de malades. Les fous y étaient aussi enfermés dans une salle à part : ils ont maintenant une maison spéciale à Boulaq.

Les rues avoisinant la mosquée sont très fréquentées et encombrées de marchands ambulants ; ici une femme de la campagne est accroupie entre une cage de poulets et un panier d'œufs ; là c'est un vieux juif assis sur une borne, un paquet de cannes sur les genoux; plus loin, un Syrien, la tête enveloppée d'un mouchoir de couleur, vend du « moja » ; c'est un marchand de gâteaux en robe bleue ; un confiseur avec sa clientèle de gamins pesant quelques onces de nougat. Un marchand à la criée, pliant sous le poids de vêtements et d'objets de toute espèce, circule l'œil et l'oreille au guet : il disparaît presque sous sa marchandise.

Avec trois ou quatre couvertures sur sa tête, autour du cou une pièce d'étoffe enroulée, sur ses bras des tapis, des vestes, des étoffes brodées, entre les mains des chaînes, des bracelets, des pistolets, il vous acoste, vous suit des heures entières, vous quitte pour un autre client, vous rejoint, supplie, insiste, fait des prix exorbitants, les diminue un peu, davantage, et finit tout en riant, gesticulant, criant à tue-tête, par vous vendre quelque chose, et souvent à un prix modéré. Des groupes de

Bédouins se promènent nonchalamment, portant sur leurs épaules des cornes d'antilopes et de béliers qui vous accrochent en chemin.



Paysans des environs du Caire.

Au bazar aux parfums, près de là, des femmes, assises sur un banc devant une boutique, causent beaucoup, achètent peu et regardent avidemment quand une Européenne vient à passer. Les marchands, presque tous Persans, les yeux agrandis par l'antimoine, la barbe fine et soignée, habillés de robes de soie, coiffés de bonnets pointus, parfumés, obséquieux, fument des cigarettes étendus sur de soyeux tapis.

A côté du môristan, s'élève la mosquée contenant le tombeau de Nasser-Mohammed, fils de Kalaoun. Son élégant portail d'aspect gotique est remarquable ; les lignes harmonieuses de son minaret couvert d'arabesques, entouré de galeries bien sculptées, se découpent en un profil ferme, d'une belle venue.

Ils quittent le bazar pour aller visiter la nécropole de Kaït-Bey, communément et improprement appelée les tombeaux des khalifes.

Le réel emplacement de la sépulture des khalifes eyoubites, souverains indépendants de l'Egypte du IXe au XIIe siècle, était celui ci où se trouve actuellement le Khan-el-Khalil. Lorsque, sous les mameluks baharites, le bazar fut construit, les tombeaux et les dépouilles qu'ils recouvraient furent transportés hors de la ville et jetés pêle-mêle parmi les décombres. Une exception fut faite pour celui de Es-Salah-Eyoub, l'avant-dernier souverain de la dynastie des Eyoubites. Son fils fut assassiné par le chef de sa garde, El-Moëz, le fondateur de la dynastie des Mameluks baharites.



Juif marchand de cannes.

Pour y aller, on suit les zigzags de ruelles très étroites excessivement peuplées d'un quartier ayant conservé, presque intacte, sa physionomie d'autrefois. Il y a des portails finement sculptés, des moucharabiehs d'une fantaisie charmante très bien conservés, des encorbellements supportés par des poutres fouillées avec un art par-



Tombeau de Kaït-Bey.

fait, dont les arêtes sont aussi fines, aussi nettes que si elles sortaient des mains du sculpteur, et toute une population grouillante, active, gaie.

On ne se lasse pas d'admirer les traits expressifs de ces belles têtes bronzées, énergiques, douces, rêveuses, jamais vulgaires; de contempler l'allure souple, l'aisance de mouvements, la démarche assurée de ces êtres pleins d'un irrésistible charme.

A la porte de El-Nasr, le désert commence Après une marche courte, pénible dans le sable où les ânes enfoncent sans bruit jusqu'à mi-jambe, nous sommes dans la nécropole de Kaït-Bey.


Bédouins marchands de cornes.

L'impression ressentie est ineffaçable devant l'ensemble grandiose de ces rangées de mosquées, de ces tombeaux aux lignes harmonieuses, aux ornements d'une délicatesse inouïe, aux élégants minarets, aux coupoles d'une courbe si pure; et quand le soleil couchant embrase d'un dernier rayonnement ces merveilles d'architecture, alors les hautes murailles resplendissent en tons de pourpre et d'or, les sveltes minarets s'illuminent accrochant aux angles de leurs balcons la lumière qui ruisselle le long des sculptures, accentuant les reliefs, creusant les ombres, et les coupoles sous le réseau de leur dentelle d'arabesques scintillent avec d'infinis miroitements.

En face de la splendeur de ces ruines, s'émiettant lentement sous l'action des siècles et l'incurie des hommes, au milieu de l'incompréhensible indifférence des descendants de ceux qui les construisirent, on se sent pris d'une mélancolie indicible.

Onésime lui-même, peu facile à émouvoir, est un peu remué, sans doute par sympathie pour ses amis les sultans.

— Je ne sais pas, dit-il, mais en contemplant ces chefs-d'œuvre, irrémédiablement perdus, j'éprouve quelque chose d'indéfinissable comme de la tristesse.

— Nous portons le deuil de ces monuments, dont la ruine est prochaine.

— Comme on pleure d'avance un ami que les médecins ont condamné, n'est-ce pas?

— A peu près.

— Bah! Après tout, la responsabilité en retombe sur les Arabes.

— Sur les Arabes! lui dit Jacques en haussant les épaules, mais ce sont des

enfants, les Arabes, irresponsables en conséquence, et c'est à nous autres, adultes de l'Europe, qu'il incombe de relever cette race...


Caledgi.

— Ses monuments d'abord, car si on ne leur met pas bien vite des béquilles, à ces pauvres vieux, ils n'en auront pas pour longtemps, achève-t-il, et voilà l'effet du bâton sur l'épine dorsale d'une nation... le ramollissement. Ah! ces gredins de Pharaons, ces inventeurs du bâton et... de la façon de s'en servir, puisque notre cher docteur prétend qu'ils ont tout inventé, si je les tenais!...

En attendant qu'Onésime tienne les Pharaons, ils continuent à travers la nécropole. En chemin il s'arrête devant la mosquée d'El-Achraf-Ynal, rattachée à celle d'El-Ghouri par un long mur percé d'ouvertures; son joli minaret à étages et sa gracieuse coupole l'ont séduit.

Les voici devant la vaste et splendide mosquée d'El-Barqouq, le glorieux sultan qui, à deux reprises, arrêta dans sa marche victorieuse le Mongol Timour-Long. L'opposition entre les lignes sévères de ses hautes murailles à assises rouges et blanches, couronnées de créneaux en forme de trèfles et les élégantes silhouettes de ses deux minarets à étages de formes différentes, reliés l'un à l'autre par des encorbellements savamment combinés, est d'un effet très heureux.


Marchand de coco.

La cour remplie de décombres, d'herbes, de ronces, avec sa fontaine aux ablutions ruinée au centre, a un grand air entourée de ses portiques. Celui de l'ouest a deux rangées de galeries, ceux du nord et du sud n'en ont qu'une et celui de l'orient, le sanctuaire, en a trois de six piliers chacun. Le mimbar, en pierre délicieusement ciselée, est une merveille.

La salle du tombeau a ses parois inférieures revêtues de marbre : elle contient le mausolée en pierre, très simple, entouré d'une balustrade en bois d'un travail délicat. Les angles sont reliés aux parties courbes par des pendentifs s'étageant en surplomb pour rejoindre la base de la voûte. Le dôme est d'un effet charmant avec ses fenêtres flanquées d'ornements, ses entrelacs, ses bandes de caractères coufiques.

Ils passent, sans y entrer, devant la mosquée à moitié ruinée d'El-Achraf-Barsebaï; son minaret sans aucune ornementation est peu intéres-



Une rue du bazar.

sant, mais sa coupole est très jolie et ciselée avec une grande recherche.

Un moment après, ils s'arrêtent dans un pauvre village délabré, à maisons basses en torchis. Le long de la rue, quelques boutiques avec des loques pendant de leurs auvents, des marchandes d'oranges; sur la place, des chameaux couchés, des ânes, des enfants déguenillés, des vieillards assis sur un



Mirhab de la mosquée d'El-Azhar.

banc de terre durcie, la terrasse d'un café borgne, et devant nous la mosquée de Kaït-Bey dominant tout le village. C'est avec difficulté que de l'étroite place on cherche à saisir l'ensemble du monument, entouré d'affreuses bâtisses, et à se rendre compte de la beauté de ses proportions.

Sa coupole élancée est ravissante sous le relief de son lacis d'arabesques et son minaret élancé avec ses saillies, ses retraits, ses interminables broderies de pierre, ses balcons, est d'une hardiesse, d'une pureté de lignes surprenantes.

Un escalier à marches disjointes nous conduit à une haute porte qui rappelle en petit celle de la mosquée du sultan Hassan. La cour intérieure à

jour est toute pavée de mosaïques de marbre et communique avec le sanctuaire, d'une marche plus élevé, par une belle arche ogivale à base outrepassée. Le plafond du sanctuaire en bois sculpté peint et doré est d'un goût exquis ; les fenêtres à rosaces sont ciselées en pleine pierre avec une rare perfection. Mais tout cela tombe en ruines, s'en va pièce par pièce, comme partout en Orient.

De retour sur la place, Jacques envoye Ahmed et Hassan chercher du café. Ils le prennent les pieds dans l'étrier et reviennent au Caire à la tombée de la nuit par la porte El-Ghoraïb.

Tous les matins, ils flânent au bazar; ils y vont tout naturellement, d'instinct, comme des employés à leur bureau. Ils y échangent des politesses avec leurs connaissances, de majestueux vieillards très rusés, en robe de soie rose, citron ou vert pistache, des juifs crasseux, retors, cauteleux; ils absorbent nombre de tasses de thé ou de café, Onésime « fait des affaires ».

Ils vont aller visiter la mosquée d'El-Azhar, « la Splendide » ; un de leurs « amis » du bazar aux étoffes s'est offert pour les y conduire.

Primitivement fondée par Gewhèr-el-Kaïd, le général du sultan fatimite du Maghreb El-Moëz, en l'année 970, elle fut plus tard reconstruite et successivement agrandie à différentes époques par les sultans Bibars, Kaït-Bey et El-Ghouri. Elle a toujours conservé le double caractère de mosquée et d'université qu'elle possédait dès son principe, lorsque le khalife Aziz-Billah y créa un collège pour l'enseignement. La réputation de ses écoles, dirigées par les plus célèbres docteurs en théologie et en droit musulman, était universelle et encore aujourd'hui les étudiants y affluent de toutes les parties du monde.

C'est là que l'on chauffe à blanc le fanatisme des néophytes, là que viennent prendre le mot d'ordre les chefs de ces sectes, qui se répandent ensuite dans tous ces couvents, les « zaouïa » du monde musulman, dont les affiliés, les « merbout », par leurs prédications enflammées, excitent les populations et provoquent ces constants soulèvements religieux, si terriblement réprimés par les chrétiens.

Bientôt ils aperçoivent les minarets de la mosquée et une rue étroite les amène devant la porte principale restaurée dernièrement. Leur guide entre d'abord et revient quelques minutes après avec un scheik dont la présence leur évitera une foule de difficultés. Après un échange de salutations, ils le suivent.

Deux sanctuaires s'ouvrent de chaque côté du couloir d'entrée qui les conduit dans une première cour très petite, où des étudiants accroupis sur des nattes se font raser. De là ils passent dans la grande cour entourée de

colonnades, supportant de hauts murs de briques recouverts d'une couche de stuc. Le sanctuaire est imposant avec ses milliers de colonnes de granit, de marbre, de porphyre, de provenance grecque ou romaine, et ses lampes innombrables. Les portiques au nord et au sud servent de salles d'études aux élèves : des cloisons de bois grillées séparent les groupes de nationalités



Sphynx du camp des Hyksos.

différentes en quartiers, « rouâgs », ayant chacun leur surveillant, « nagher », et leurs professeurs sous la haute direction d'un maître principal.

Toutes les nations, toutes les races de l'Islam y sont représentées : les Turcs, les Persans, les Kurdes, les Hindous, les Syriens, les Arabes de l'Hedjaz, les Maghrebins, les Algériens, les Tripolitains, les Nubiens, les nègres du Soudan et du Kordofan.

Ils y sont tous : ceux du septentrion et ceux de l'extrême sud, ceux du couchant, et ceux de l'orient ; les Ottomans de Stamboul, les noirs du Sahara, les habitants du Maghreb-el-Aksa et les Hindous des bords du Gange. Turcs, Mongols, nègres, Hindous, blancs, jaunes, noirs, rouges, ils ont tous oublié leurs patries, leurs différences d'origine, leurs caractères spéciaux, leurs affinités particulières. Maintenus par le Koran dans une cohésion formidable, entraînés par une discipline farouche, astreints à des pratiques sanguinaires, ils ne forment plus qu'une seule nation, une armée menaçante, fanatisée, toujours prête à se ruer sur l'Europe à la voix d'un Mahadi, d'un illuminé ou d'un imposteur quelconque.

Groupés par quartiers, ils viennent suivre les cours, entendre les leçons des savants ulémas, commentant le Koran, l'enseignant suivant les quatre rites malékite, chaféite, hanafite et hanbabite pratiqués en Egypte, expliquant les lois du prophète. Nourris aux frais des mosquées, ils reçoivent en outre une légère allocation mensuelle et une distribution d'huile pour les lampes. Réunis en cercles, tenant leurs tablettes à la main, couchés ou assis sur les nattes qui recouvrent le sol, ils apprennent par cœur, à haute voix, les versets du Koran qu'ils récitent d'un ton traînant et monotone, avec ce bizarre balancement de corps particulier aux Orientaux. D'autres écoutent attentivement les explications d'un docteur en théologie ou d'un professeur de droit, adossés à une colonne. Celui-ci, agenouillé, feuillette les pages d'un livre immense placé sur un chevalet. D'autres, roulés dans des couvertures, sont étendus par terre assoupis. On est assourdi par l'immense bourdonnement de toutes ces voix se fondant en une clameur unique, sourde, intense, incessante, étourdi par les perpétuelles oscillations de ces milliers de turbans.

On les regarde, on murmure quelques paroles qu'ils ne comprennent pas, sans doute une malédiction contre ces chiens de chrétiens que leurs guides répètent *in petto*, mais les deux amis circulent sans encombre.

Le scheik les mène ensuite au Zawyet-el-Oumidn, la chapelle des aveugles. Un fonds spécial, prélevé sur les legs pieux, est attribué à l'entretien de ces malheureux qui suivent, eux aussi, les cours de l'école et ne sont pas les moins fanatiques des élèves.

Dans les intervalles des leçons, les étudiants se réunissent en groupes, causent avec des visiteurs, reçoivent leurs parents, grignotent une galette de dourah ou un gâteau; l'un achète une orange, l'autre un collier de figues, une poignée de dattes à un marchand ambulant, qui partira à la reprise du cours; des marchands d'eau font résonner leurs gobelets de cuivre.

La mosquée d'El-Azhar fut le dernier refuge des révoltés lors de l'insurrection du Caire contre Bonaparte, deux mois après la prise de la ville. Ayant barricadé toutes les issues, ils continuèrent opiniâtrément la lutte. Des batteries installées sur le Mokattam les foudroyèrent, ils refusèrent de se rendre. A la fin, les grenadiers ayant cerné la mosquée et ouvert le feu contre l'édifice, les révoltés, pris entre deux feux, craignant d'être ensevelis sous les ruines de la mosquée ébranlée par les boulets, se rendirent à discrétion au « Sultan du feu ».

Leur scheik les a reconduits jusqu'à la porte avec force salamalecks. Onésime le salue à l'orientale, comme un vrai fils de l'Islam. Jacques le remercie de son mieux et ils le laissent à ses études et à ses élèves. Au bazar, leur cicerone leur offre une tasse de thé dans sa boutique. Onésime lui achète quelques bibelots et ils reviennent à l'Esbekieh.

Après un déjeuner sur le pouce, Jacques laisse Onésime, qui a une revanche à prendre au billard, et part pour Boulaq avec Ahmed.

L'avenue qui y mène est très fréquentée, il s'y fait un grand mouvement de voitures, de cavaliers, de piétons, de portefaix, d'ânes, de chameaux. La voie en est large, bien aérée, mais on est aveuglé par la poussière. Ils atteignent vite les écuries du vice-roi; tournent à gauche pour aller au musée et sont à Boulaq. En traversant les rues de ce large faubourg, on pense à la lutte terrible qu'y soutinrent ses habitants révoltés contre Kléber, lutte où nos soldats durent prendre chaque maison d'assaut, livrer un combat dans chaque rue.



Statue du scheik El-Beled.

Plus loin, ils passent vite devant un montreur d'animaux et ses malheureuses victimes, une chèvre équilibriste, des singes gymnastes, un âne et des chiens savants, pauvres bêtes qu'il martyrise atrocement.

Les voici enfin au musée, cette incomparable collection amassée par Mariette à force d'énergie et de persévérance et continuée avec tant de zèle et de succès par Maspéro.

Dans la cour, des sphinx gravés au nom de Thoutmès III, des sarcophages, un colosse de Ramsès II en granit rose, d'autres colosses de rois en granit gris, une statue de femme couverte du peplum, en marbre blanc, un piédestal d'Arsinoé, un cippe assez fruste.

Faute du docteur pour l'initier aux mystères cachés sous tous ces monuments, la claire et savante notice de Mariette va guider Jacques à travers les restes vénérables de la vieille civilisation égyptienne.

Dans le petit vestibule, peu de choses : un fragment de stèle, une tête grecque en marbre blanc, un buste d'empereur romain en phorphyre rouge.

Dans le grand vestibule, entre autres objets, une tête de Pharaon coiffé du pschent, en granit noir, des bas-reliefs, des stèles, des inscriptions, des cercueils de momies et des tables d'offrandes, un naos.

Salle de l'ancien Empire! Là se trouvent les plus anciens monuments de l'Égypte : un sarcophage en granit rose, la sépulture d'un certain Khoufou-Ankh, fonctionnaire qui vivait il y a six mille ans, des panneaux de bois sculptés de mains de maître, des montants de portes du tombeau d'Hosi,

une stèle en bois de celui de Scheri, une autre stèle monolithe du tombeau de Sabou. Ce sont des morceaux d'une exécution, d'une précision de touche remarquable : c'est le travail d'un peuple en pleine civilisation et non les essais naïfs d'une nation à son début.

La salle des Hyksos contient les seuls monuments connus de cette époque pouvant renseigner sur l'invasion de ces Asiatiques qui, après avoir mis l'Égypte à feu et à sang, la tinrent plus de cinq siècles sous leur domination.



Statue de Ra-Hotep.

Dans la salle du Centre ce sont des objets de toutes sortes, religieux, funéraires, civils, historiques : des bronzes d'Osiris, d'Isis, d'Horus, d'Anubis, d'Ammon; une porcelaine de Typhon; une faïence de Thot, une statuette de Neïth en lapis-lazuli. Puis ce sont des rituels funéraires, des scarabées, des chevets, des sandales, des momies d'ibis et la fameuse statue en bois, si vivante, du scheik El-Beled, le bâton à la main. Enfin des scarabées à cartouches royaux, des sceaux, des vases, une barque d'argent massif, une hachette, une statue de Chéphren en diorite d'une suprême majesté, la pierre de Chéops, une statue d'Osiris debout.

La salle de l'Est possède : des scarabées, des caisses de momies, des vases canopes, des pectoraux, des amulettes, des statues de l'ancien Empire, des armes de toutes les époques, des meubles, des ustensiles, des vêtements, des outils en bronze, hachettes, couteaux, ciseaux.

Dans la salle des Bijoux on reste longuement devant la vitrine renfermant ceux de la reine Aah-Hotep : des bracelets d'or et de perles, des pendants d'oreilles, un splendide collier en or repoussé d'un merveilleux travail, des bagues, un chasse-mouches ainsi qu'une hachette de bois de cèdre dont les manches sont recouverts de feuilles d'or, un barque d'or massif avec son équipage, une superbe statue en albâtre de la reine Améniritis et les deux statues en calcaire de Ra-Hotep et Nefert, contemporains du roi Snefrou de la troisième dynastie, les deux plus anciennes statues connues de l'ancien Empire, et par suite du monde.

Puis enfin voici les fameuses boîtes à momies royales que vient de découvrir Maspéro à Deïr-el-Bahari, dans la plaine de Thèbes. Elles sont là, dans la salle de l'Est, à peine déballées. La plupart de ces momises sont tellement bien conservées, qu'après plus de trois mille ans on peut encore nettement saisir l'expression de leurs physionomies. Maspéro, qui est



Les bords de l'île de Géziret.

présent, donne à Jacques des renseignements sur les momies, après lui avoir raconté les détails de la trouvaille.

Ce sont : le Thébain Sakenen-Ra-Taaken et la Reine Ansera, de la dix-septième dynastie. Sakenen est le vainqueur des Hyksos, le héros de la guerre d'indépendance contre les Asiatiques. Il a dû mourir sur le champ de bataille, frappé de deux coups terribles : l'un, un coup de hache probable-



Momie de Sakenen-Ra-Taaken.

ment, qui lui aura fracassé la mâchoire ; l'autre, un coup de lance qui aura pénétré au-dessus de l'arcade sourcilière droite. Il y a une expression de souffrance intense sur la face, et dans son agonie la langue a été mordue.

Grand, mince, musculeux, il avait la tête longue, arrondie, de longs cheveux noirs, les yeux profondément enfoncés, le nez droit, large à la base les pommettes saillantes, les maxillaires fortement prononcés.

A côté de lui est Ahmès, son descendant, puis son fils Amenhotep, les reines Ahmès-Nofretari, Aah-Hotep, Hontimos, le prince Se-Amen, la princesse Set-Amen, les rois Thoutmès I, Thoutmès II, Thoutmès III, la reine Sitka, tous de la dix-huitième dynastie.

De la dix-neuvième dynastie on a Ramsès I[er] et son fils, le vieux Seti I, Menephtah. La tête de ce dernier est empreinte d'une grande intelligence, ses dents blanches sont remarquablement conservées, et le bout de ses doigts

indique qu'il souffrait de la goutte. Son fils Ramsès II, le grand Sésostris de la tradition, ressemble étonnamment à son père, dont il a la robuste vigueur. La tête est allongée, petite ; quelques mèches de cheveux recouvrent le crâne, le front est bas et étroit, les yeux rapprochés, les sourcils courts et épais ; le nez est long, mince, très busqué, les pommettes saillantes, le menton très proéminent, garni de poils rares ; la bouche petite, avec des lèvres épaisses ; les dents sont usées, les oreilles écartées et percées. L'expression est peu intelligente, brutale même, mais il y a un air de commandement, de résolution et d'orgueil étonnants. Ramsès III est la ressemblance atténuée de son père, avec un peu plus d'intelligence, un peu moins de rudesse.



Momie de Ramsès II.

La vingt et unième dynastie nous donne la reine Notem-Maut, le roi Pinotem II, le grand prêtre Pinotem, le prince et le grand prêtre Masaturti, la reine Athor-Hount-Taui, les reines Makara et Isi-Em-Kheb, la princesse Nasi-Khonsu, le prince et prêtre Tatf-Ankh-Nebseni, le prêtre Noi-Shounau.

En outre des cercueils et des momies, plus de cinq ou six milles autres monuments plus petits sont là : des papyrus royaux, des armoires en papyrus contenant : l'une, des perruques de princesses ; l'autre des jambes de mouton et des têtes de veau embaumées, des vases servant aux libations, une armoire appartenant à la reine Makara et ses filles, et une foule d'autres menus objets.

Et maintenant, devant ces momies datant de trois mille ans, en face de ces sculptures de l'ancien Empire, de Ra-Hotep et de Nefert, vieilles de six mille ans, devant le Sphinx à l'âge incroyable, tellement il se perd dans la nuit des temps, à quels milliers d'années faut-il faire remonter les commencements de l'histoire de l'Égypte ?

Le Sphinx est son plus ancien monument connu, comme il en est le plus parfait au point de vue des proportions, des lignes et de l'audace d'exécution. Il est le produit d'un art arrivé, sinon à son apogée, du moins à un haut degré de perfection. D'autres chefs-d'œuvre de son époque doivent exister, enfouis sous les sables, peut-être perdus à jamais, car il ne peut être le seul et unique monument de son siècle. Est-il le dernier mot, le summum de l'art de ces temps reculés ? Marque-t-il déjà un commencement de déca-

dence, qui ne ferait que continuer avec le premier Empire et aller toujours en augmentant jusqu'aux époques plus récentes? Le hasard seul, en mettant un jour à découvert un autre monument contemporain de ce colosse en calcaire, pourra peut-être apporter la solution de cette énigme, et peut-être les prêtres de l'Égypte étaient dans le vrai quand ils faisaient remonter à plus de trente mille ans les origines de l'histoire de l'Égypte.



Momie de Seti Menephtah.

De la terrasse du Musée dont le mur de soutènement baigne dans le Nil, la vue est splendide : en face, c'est l'île de Géziret avec la longue ligne de palmiers qui couvre ses rives, avec ses bateaux à l'ancre ou tirés sur la berge, à gauche le fleuve sillonné de navires et le pont de Kasr-el-Nil au dernier plan, à droite le Nil s'étendant au nord, large, imposant.

Quittant le jardin, Jacques et Ahmed gagnent le port et parcourent les quais. Rien de plus vivant, de plus animé que cet entrepôt de tout le commerce du nord et du sud de l'Égypte.

Des multitudes de bâtiments sont échelonnés côte à côte le long des berges : des canges, des dahabiehs, des vapeurs, des yachts, des transports, des radeaux.

Du sud arrivent les barques d'Assouan chargées de séné, recueilli dans le désert par les belliqueux Ababdiehs; de dents d'éléphants, de cornes de rhinocéros et d'antilopes du Darfour; de courbaches en cuir d'hippopotame du Sennaar; de peaux de jaguars, de zèbres, de girafes, d'armes et de colliers de Khartoum.

Des dahabiehs à poupe élevée s'avancent; elles viennent d'Esneh avec des ivoires, des plumes d'autruches, des gommes d'acacias, du natron, transportés à travers le désert par les caravanes d'Abyssinie; du café et de l'encens d'Arabie; des épices, des perles, des pierreries, des cachemires, des soieries de l'Inde, venus par le désert de Kocéir.

Des transports de Kénèh, composés de deux bâtiments liés l'un à l'autre par des cordes et un plancher commun, déchargent leurs hautes et fragiles cargaisons de poteries : des « bardaks » en terre poreuse pour déposer

l'eau du Nil, des cruches, des amphores de toutes grandeurs, de toutes formes.

Edfou envoie ses pipes, ses charmants vases en terre rouge et noire si élégants de formes, aux ornements si gracieusement modelés.



Momie de Pinotem.

Puis ce sont les lourds chalands du Fayoum, le pays des roses, pleins jusqu'aux bords de seigle, d'orge, de coton, d'indigo; ses canges remplies de tapis, d'étoffes de laine, de flacons d'eau de rose, de nattes fabriquées avec les joncs du Birket-el-Kéroun.

Du nord arrivent les riz de Damiette, le dourah et le maïs de la province de Charkieh. Alexandrie expédie ses marchandises d'Europe et celles de l'Asie : les tabacs de la Syrie, les tapis de la Perse, les étoffes d'Alep, de Smyrne, de Damas, des milliers de lourds chargements de bois coupés sur les montagnes de la Karamanie, de quintaux de raisins secs que l'on convertira en eau-de-vie, des provisions de fruits secs, de tabac turc, de savon des îles de l'Archipel.



Portefaix.

Des marins de tous pays, de toutes couleurs, de toutes races, nus ou habillés, dans un brouhaha sans nom, courent comme des chats à travers ces entassements de choses, grimpant aux vergues, hissant les voiles, levant d'énormes caisses, remuant de lourdes balles de coton, roulant de grosses tonnes d'huile, empilant des blocs de goudron, vociférant avec d'horribles imprécations, se querellant, échangeant des horions, tandis que d'autres, paresseusement étendus dans le pan d'ombre d'une yole à sec, déjeunent de quelques figues ou fument leur narghileh.

Et au milieu de cette bagarre ce sont des ânes pliant sous le faix que l'on roue de coups, des chameaux abominablement chargés, gémissant affreusement et refusant de se lever, les âniers qui tempêtent, les chameliers qui crient, les charretiers qui zèbrent de coups de fouet le ventre de leurs bêtes.

Des fellahs nus jusqu'à la ceinture déchargent un bateau de blé ; d'autres

vident les moellons d'un chaland. Ici c'est une dahabieh que l'on repeint à neuf: son reïs surveille le travail et discute avec un Américain les prix d'un voyage jusqu'à la deuxième cataracte. Là c'est un yacht à l'ancre, battant pavillon britannique, admirablement tenu. Son exquise propreté jure avec la saleté des autres navires. Les hommes de l'équipage, en jersey bleu foncé avec leur petite toque noire à rubans flottants, calmes et froids, fument de courtes pipes en terre blanche d'Irlande, contemplant dédaigneusement la cohue bigarrée et braillarde des Arabes. C'est un vapeur de l'agence Cook qui part pour Thèbes, un vapeur du Khédive, une barque qui traverse, parmi des flottilles d'embarcations et de navires voguant à pleines voiles sur l'immense rivière.


Marchand de boissons.

Ils s'échappent de ce tumulte et, regagnant avec difficulté la rue qui court parallèlement au Nil, la suivent jusqu'au pont du Kasr-el-Nil, le traversent et, tournant brusquement à droite, se trouvent à Géziret en face Boulaq.

Une haute digue plantée de palmiers range la berge ; des groupes de masures en torchis recouvertes de vieilles toiles, de cages brisées, de branches de sorgho, de poteries cassées, de débris de toutes sortes se montrent de temps à autre entre les arbres; dans ces taudis vivent des pêcheurs, des mariniers, des misérables. Çà et là une sorte de boutique en limon et en planches où l'on vend du raki, du café, des oranges, des galettes de maïs et des choses sans nom. A leur droite, sur le talus qui descend au fleuve, des embarcations sont tirées, des matelots raccommodent des voiles, radoubent de vieilles chaloupes détériorées, calfatent un bateau, ou le goudronnent ; d'autres, assis ou couchés au fond d'une barque à l'ancre, fument des cigarettes et boivent du café.

De l'autre côté de la chaussée, à leur gauche, c'est un cordon de flaques d'eau laissées par l'inondation dans les terrains en contre-bas; plus loin, se déroule l'avenue, bordée de sycomores, de Choubrah. Ils la prennent pour revenir. C'est la promenade des Champs-Élysées du Caire. Ils n'y presque personne, mais le vendredi et le dimanche tout le beau monde s'y donne rendez-vous : équipages, cavaliers, voitures de louage, ânes, mulets, piétons, Européens, Arabes, tout cela se croise dans un pêle-mêle des plus pittoresques.

A l'hôtel, Jacques retrouve Onésime, qui l'attend avec impatience; il a reçu un télégramme du docteur, qui les presse de venir le retrouver à Thèbes. Demain part un bateau Cook. Ils vont vite retenir leurs deux cabines. Ahmed et Hassan sont désolés de perdre leurs clients. Un bon baghchiche calme un peu leurs regrets, et une sérieuse lettre de recommandation, que Jacques et Onésime leur donnent sur leur demande, achève de les consoler. Abdallah, lui, a déjà un excellent maître que lui a procuré le docteur avant son départ.

Le soir, ils font avec leur propriétaire leur dîner d'adieu. Ses domestiques ont porté leurs malles sur le bateau; demain ils serons en route pour la haute Égypte.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 75120

